

# De Java au Japon par l'Indochine, la Chine et la Corée

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Maufroid, A.. De Java au Japon par l'Indochine, la Chine et la Corée. 1913.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

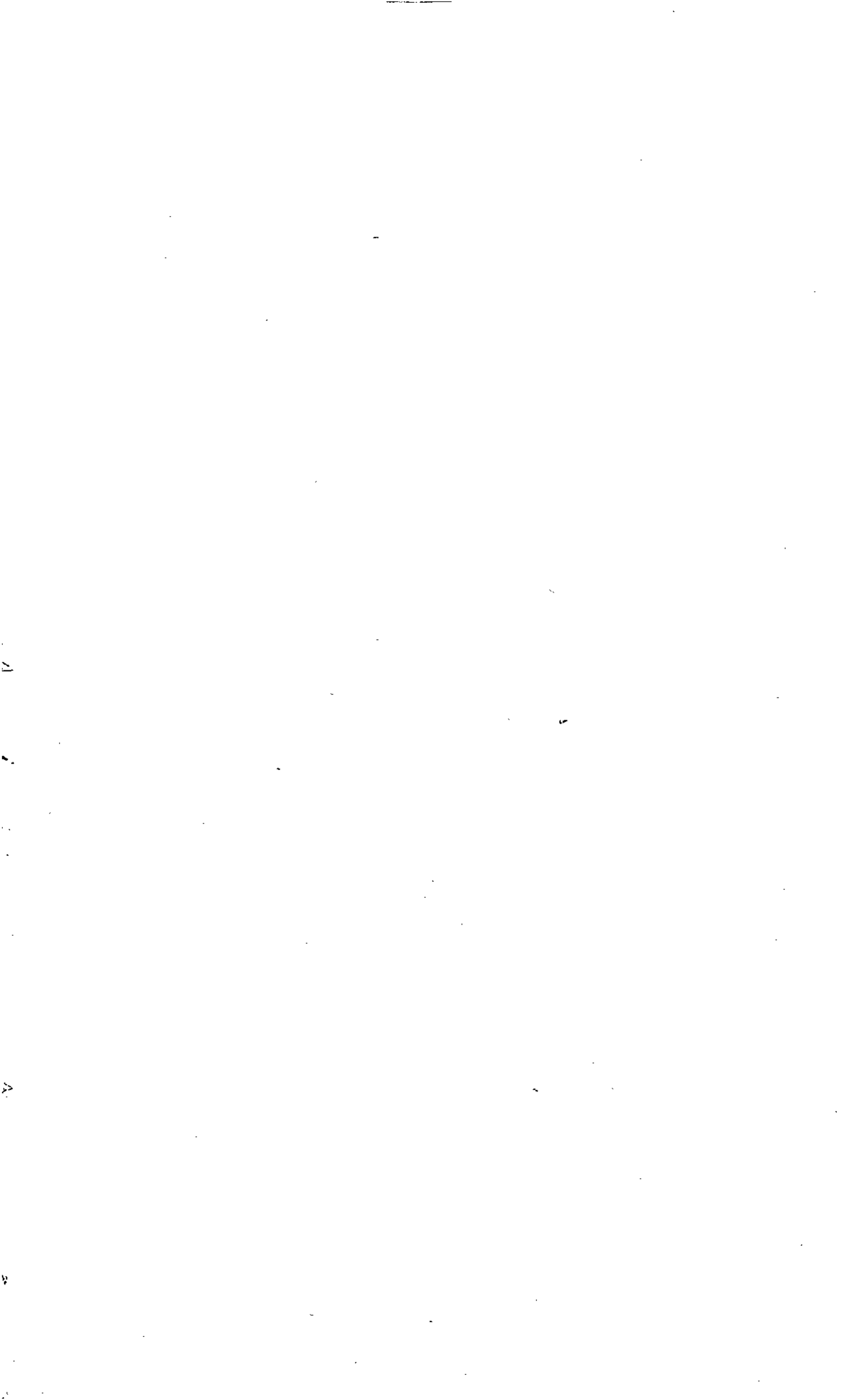
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

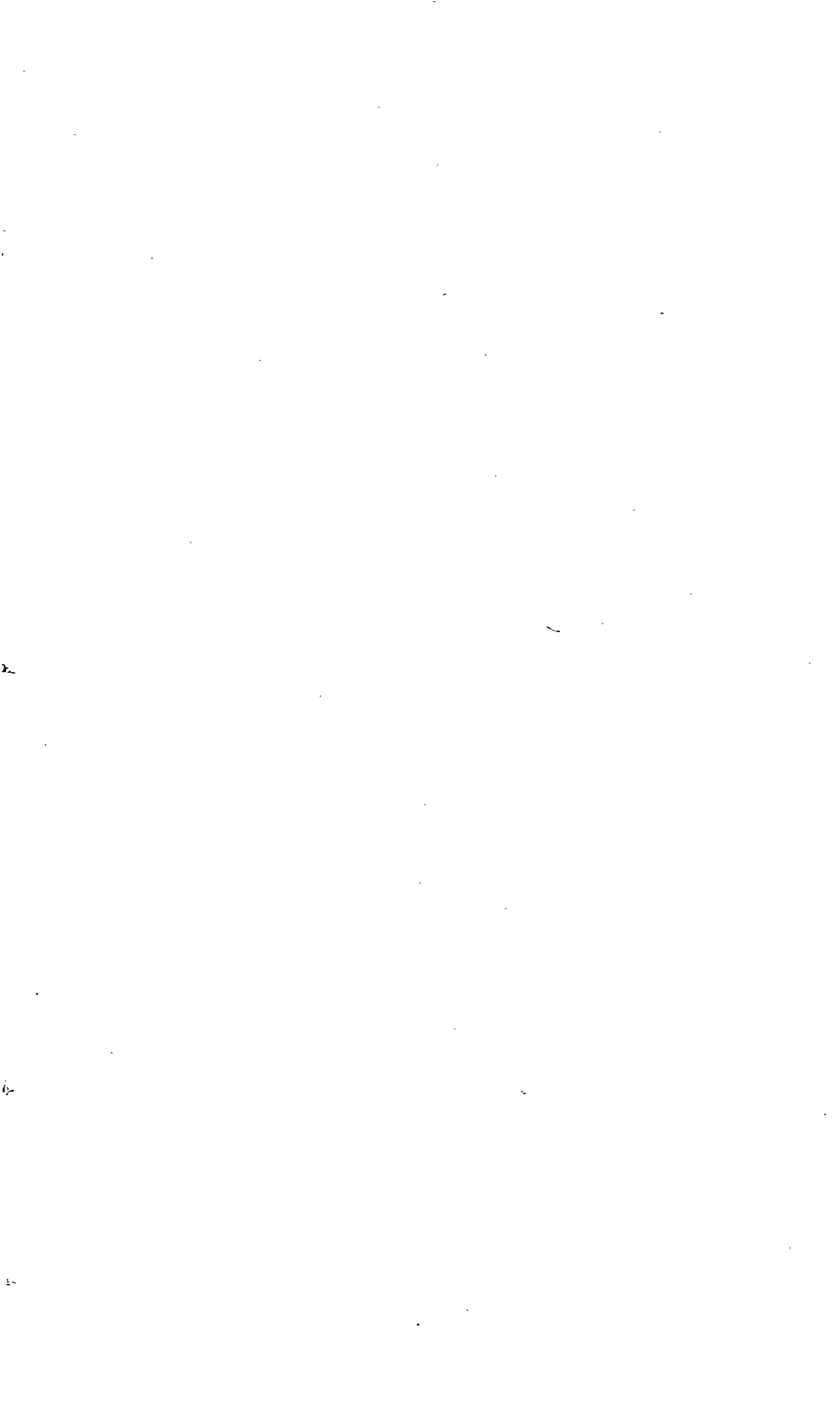
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).











14841  
A. MAUFROID

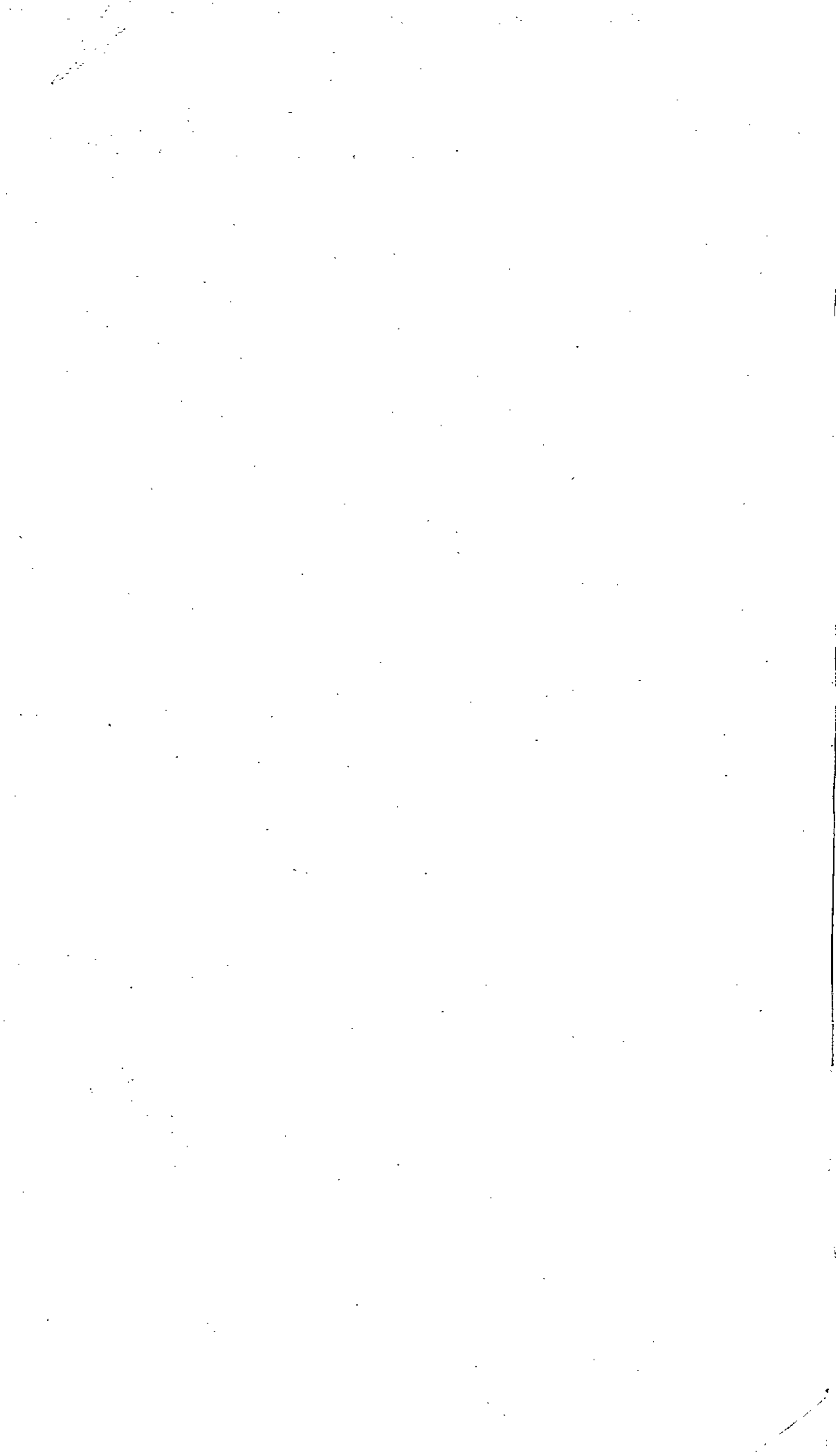
DE JAVA  
AU JAPON

PAR L'INDO-CHINE  
LA CHINE ET LA CORÉE



LIBRAIRIE PLON





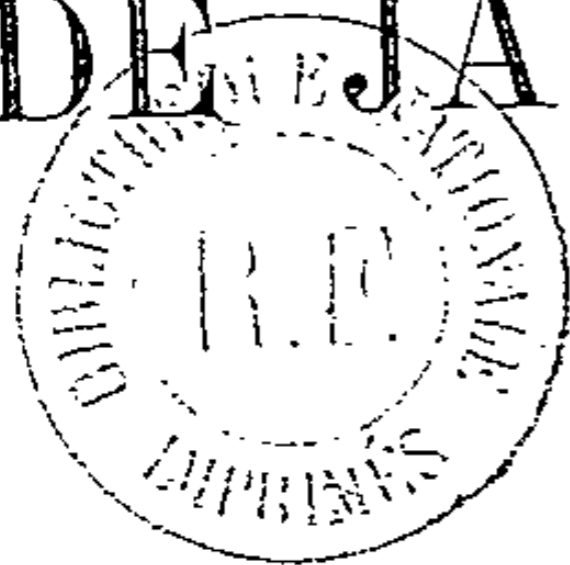
2  
222





*Il a été tiré de cet ouvrage 6 exemplaires sur papier  
de Hollande, numérotés 1 à 6.*

# DE JAVA AU JAPON



50<sup>2</sup>

1229

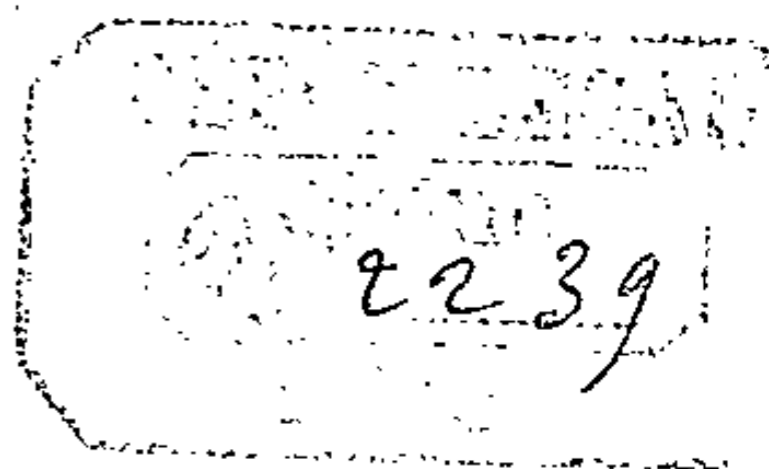
DU MÊME AUTEUR :

**Du Mexique au Canada.** Un volume in-18 jésus. (*Épuisé.*)

**A travers la Russie et l'Asie centrale.** Un volume in-18 jésus. (*Épuisé.*)

**Sous le Soleil de l'Inde.** Un volume in-18. (Librairie PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>.)

A. MAUFRROID



# DE JAVA AU JAPON



PAR L'INDO-CHINE

LA CHINE ET LA CORÉE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

1913

*Tous droits réservés*



Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

## AVANT-PROPOS



Pour ceux qui ne disposent que de loisirs limités ou qui redoutent les longues traversées, la ligne transsibérienne a rendu facile et relativement courte une excursion en Extrême-Orient.

Ils peuvent maintenant arriver en wagon-lit jusqu'au cœur de la Chine, à Han-Kow. S'ils désirent voir les Japonais, le chemin de fer les mène à Fousan, au sud de la péninsule coréenne, d'où, en une nuit, un paquebot confortable les transporte à Shimonoseki.

Aussi, beaucoup d'Européens commencent-ils à profiter des voies nouvelles pour visiter des contrées jusqu'ici peu fréquentées.

Le transsibérien a créé un autre courant de tourisme. Nos coloniaux d'Indo-Chine s'habituent à revenir au moins une fois en France en passant par la Sibérie, et s'attardent volontiers pendant quelques semaines en Chine et au Japon.

A ces récents adeptes du grand tourisme s'ajou-

tent ceux à qui le temps est moins mesuré, et qui continueront à préférer un lent périple autour de l'Asie.

Les uns et les autres trouveront, je l'espère, quelque intérêt à feuilleter les notes très sincères rassemblées dans ce livre. Elles ont été prises au cours d'un voyage de six mois qui m'a conduit des forêts luxuriantes de l'île de Java aux temples du Japon.

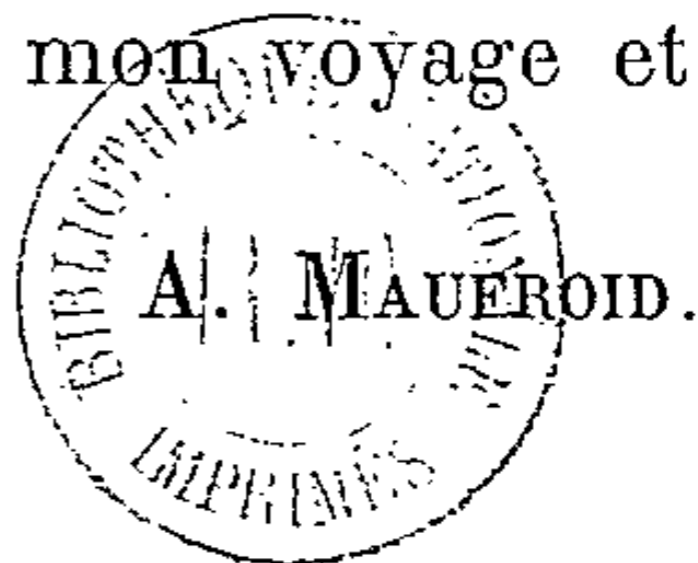
La colonie hollandaise de l'Insulinde, l'anglaise Singapour, la française Indo-Chine — la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, le Cambodge surtout et ses magnifiques monuments d'Angkor — m'ont tour à tour émerveillé.

Puis, la Chine — Canton, le Fleuve Bleu, Han-Kow, Pékin, Moukden — le vieil empire céleste qu'une révolution vient de secouer, m'a fourni l'occasion de recueillir çà et là quelques constatations curieuses.

Enfin, la Corée avec ses bizarreries, le Japon avec le charme si captivant de ses bois de pins, de ses sanctuaires, de ses mousmés, et l'étrange juxtaposition qu'il présente de traditions immuables et de modernisme, ont offert à mes observations telles particularités, ont laissé dans mon esprit telles impressions qu'aimeront peut-être à connaître mes compatriotes de plus en plus nombreux qui se pro-

poseront de parcourir après moi les pays jaunes.

Je dédie mes souvenirs à mes successeurs, souhaitant qu'ils aient à les lire autant de plaisir que j'en ai éprouvé à faire mon voyage et à le raconter.



Wimy (Aisne). Décembre 1912.



# DE JAVA AU JAPON



## CHAPITRE PREMIER

### VERS LE SUD

En mer. — Une escale à Singapour. — Sur le *Haïphong*.

A l'heure réglementaire le *Tourane* a quitté le bassin de la Joliette, emportant les passagers habituels de la ligne d'Indo-Chine : officiers, fonctionnaires coloniaux.

Aucun incident durant les premiers jours de navigation, sauf une forte bourrasque près de la côte d'Égypte. Les chaises bondissent sur le pont, les estomacs se soulagent. Dix intrépides se mettent quand même à table pour le dîner. Un loustic dit : « Nous sommes la vieille garde, ... celle qui ne rend pas ! »

Ce sera la seule mauvaise journée du voyage ; après Port-Saïd, nous voguerons désormais sur des eaux calmes. Le paysage des bords du canal, celui des rives de la mer Rouge, n'ont plus pour moi l'attrait de l'inconnu. Négligeant les ondulations jaunes des sables et les crêtes déchiquetées des montagnes rougeâtres, je passe mon temps en absorbantes lectures entrecoupées de somnolences.

Nous avons un orchestre. Huit musiciens de la flotte qui vont rejoindre l'escadre à Saïgon donnent un bal le jeudi et le dimanche. Des hommes d'âge mûr, des femmes, — des femmes surtout, — bien cuirassées dans leur étroit corset, paraissent goûter des joies paradisiaques à se trémousser en cadence par une température de vingt-neuf degrés centigrades ! Admironons-les, et gardons-nous bien de les imiter.

A Aden, quelques heures d'arrêt. Par extraordinaire, il pleut ; les nuées voilent les hauteurs dénudées. Agitation, vociférations des débardeurs arabes et somalis auxquelles préside un gros policier nègre, un type amusant de mouche du coche. Très convaincu de son importance, il se promène, les mains derrière le dos, maintenant sous son bras gauche une minuscule badine de jonc, une canne pour bébé, qui contraste étrangement avec sa stature de colosse obèse.

... Nous arrivons à Colombo un soir vers neuf heures. Les coolies hindous se disposent à remplir de charbon les soutes du *Tourane*. De jeunes couples, gênés depuis dix-sept jours par l'exiguïté des couchettes, font semblant de fuir la poussière noire et vont chercher des lits bien larges au Galle Face Hôtel ou au G. O. H.

\*  
\* \*

Dix-sept jours ! C'est assez, surtout sous le soleil des tropiques, pour que fermentent les passions

humaines, pour que s'accusent les ridicules, les travers de chacun. Au bout de deux semaines des catégories sociales se créent; des potins, des médisances se chuchotent; des jalousies surgissent, des inimitiés se déclarent; il ne manque à la population d'un navire aucun des menus agréments qui contribuent à embellir l'existence dans une bourgade de quinze cents habitants — j'ai vu jusqu'à des batailles de dames sur l'océan Indien! — Si la vie en commun continuait seulement un mois, on peut compter qu'une douzaine de maniaques de la politique organiseraient le désordre, grouperaient les antipathies et s'occuperaient de faire élire sur la petite ville flottante un conseil municipal.

Le *Tourane* n'a pas échappé à cette loi naturelle. On cause, on flirte, on discute; quelques-uns s'évitent, se regardent de travers. Et voilà que l'orchestre lui-même, qui pourtant s'efforce de verser sur nous des flots d'harmonie, réussit à fomenter « la lutte des classes ».

C'est toujours sur le pont des « premières » qu'a lieu le bal bi-hebdomadaire. A l'arrière se formulent des plaintes contre les accapareurs de musique. Les passagers des « secondes » se fâchent. Eux aussi voudraient bien polker, valser, prendre leur part d'exercices sudorifiques. Leur mécontentement se traduira d'une manière éclatante : ils célébreront tout seuls la fête traditionnelle qui termine les traversées, et pour laquelle fraternisent de coutume l'aristocratie, les classes moyennes et le prolétariat des paquebots.



La chaleur est de plus en plus accablante, bien que le soleil se cache à présent derrière des nuages gris. Nous longeons l'île de Sumatra; des montagnes couvertes de forêts tombent à pic dans la mer; de temps en temps apparaît dans la verdure la tache blanche d'une maison ou d'un phare.

Depuis cinq jours nous avons perdu de vue Ceylan; demain nous serons à Singapour. Ce soir, fête, localisée, en première : charades par les artistes amateurs, puis, bien entendu, bal, plus animé que jamais, malgré 32°, sans brise ! Excellent traitement, recommandé aux arthritiques pour l'élimination de l'acide urique.

Au matin, des îles s'éparpillent sur les flots, se gonflent en collines surmontées de pins parasols; on croirait avoir sous les yeux un paysage de la mer intérieure du Japon. Le paquebot contourne un promontoire de terre rouge couronné de cèdres; et, brusquement, se révèlent des choses qu'on ne soupçonnait pas : dans les anses du rivage, juchées sur des pilotis, des paillotes habitées par les pêcheurs malais; à quelque distance, une ligne de quais, des hangars couverts de tôle, des mâts, des cheminées, des fumées noires qui s'alourdissent en longues traînées au-dessus de l'eau bleue sillonnée de chaloupes à vapeur et de pirogues primitives.

La grande ville de Singapour demeure presque invisible derrière un rideau d'arbres, à deux kilomètres du Tandjong Pagar Wharf où s'amarre le *Tourane*.

Sur des canots effilés s'avancent des indigènes

couleur de bronze. Ils ont reconnu le pavillon français à la poupe du paquebot; et les voilà qui crient avec les intonations les plus cocasses : « *A la mè, à la mé; chanter viens poupoule!* » Qu'on jette une pièce de monnaie, et, tels des phoques, ils se précipitent au fond de la mer d'où presque toujours ils rapportent les dix sous, les vingt sous lancés par-dessus bord.

\*  
\* \*

Le *Haïphong*, de la ligne annexe des Messageries maritimes, ne part que dans vingt-quatre heures pour Java. J'ai donc le temps, après avoir opéré mon transbordement sur ce bateau, de faire une première incursion dans Singapour, que je reverrai plus tard à loisir à mon retour des Indes néerlandaises.

Des Chinois traîneurs de *rickshaws* attendent avec leur voiturette légère à quelques pas du quai de Tandjong Pagar. Ces hommes-chevaux ont le costume qui convient pour courir sous le soleil brûlant de l'équateur; ils sont à peu près nus; un simple caleçon de bain cache le haut de leurs cuisses musclées, et un chapeau pointu en forme d'abat-jour abrite leur tête. Le tramway électrique qui gronde jusqu'ici sous son trolley n'est pas pour eux un concurrent très redoutable; leur tarif est modeste : 40 cents (6 sous) pour un court trajet, 40 cents (1 fr. 25) pour une heure.

Une route poussiéreuse est tracée parmi des ter-

rains vagues sur lesquels s'égrènent des maisons basses à arcades où pendent devant les portes de grosses lanternes bariolées. Sur les murs, sur les lanternes, des inscriptions chinoises sont peintes en blanc, en rouge, en noir. Les maisons peu à peu se rapprochent, bordent des rues toutes grouillantes de Chinois.

Singapour est anglais, sans doute. L'Angleterre s'est installée ici à la pointe de la péninsule de Malacca comme elle s'est établie à tous les grands carrefours du monde, creusant un port, construisant des magasins, des banques, des casernes, des hôtels et des églises. Mais si l'Anglais gouverne, c'est le Chinois qui peuple. Sur les 300 000 habitants de Singapour, 250 000 peut-être, commerçants, employés, coolies, sont venus de Chine.

L'Angleterre, la voici après un coude des quais, le long de la mer. On la reconnaît tout de suite au gazon soigneusement entretenu d'un tennis-club, devant la statue de Raffles qui fonda la ville en 1824. Elle a créé à l'ombre des tamariniers touffus les belles avenues de Beach-Road, de Connaught-Road, et le charmant square où la cathédrale de Saint-Andrew érige sa façade gothique parmi les arbres et les parterres fleuris.

L'Angleterre, elle est là tout près au Raffles-Hôtel et surtout, en face de la verdure du tennis, sous la véranda de l'hôtel de l'Europe où viennent s'abreuver de boissons glacées les joueurs affublés comme des jockeys de vareuses à bandes multicolores.

Déjà en ces endroits *select*, les *boys* qui servent aux

gentlemen les whisky-sodas sont des Chinois ; Chinois aussi les innombrables coolies qui tirent derrière eux leur voiturette dans l'élégante allée parmi les gharrys à quatre roues et les charrettes à zébus. Il suffit de s'éloigner de cent mètres pour qu'il n'y ait plus d'anglais que le nom des rues. C'est la Chine partout, dans Market Street, dans South Canal Road, dans North Bridge Road...

Malgré la chaleur, je me plais à errer durant plusieurs heures à travers cette colonie chinoise régie par Sa Majesté Britannique.

\*  
\* \*

Aujourd'hui la ville n'a pas tout à fait son aspect ordinaire. En l'honneur du jour de l'an chinois les boutiques sont fermées. Abritant mes flâneries sous les arcades des maisons peintes en bleu, ornées de lanternes, de sculptures dorées et d'illisibles caractères, je puis considérer toute une population en liesse. On se gave de riz et de sauces hétéroclites autour de restaurants en plein air ; des familles se font charrier en rickshaw, deux personnes presque toujours dans le petit fauteuil roulant qu'emplirait à lui seul un client tant soit peu corpulent. De jolis costumes défilent ainsi sous mes yeux, femmes et enfants parés de bijoux d'or et de soies chatoyantes.

Parfois derrière des volets entr'ouverts retentissent des bruits de gong alternant avec les plaintes

d'une viole uncorde. Quelles surprenantes voix accompagnent les lamentations de ces violes ! Des vagissements de bébés mêlés à des miaulements de petits chats ! De temps en temps je m'arrête pour écouter ces concerts et, me faufilant dans un groupe de curieux, je vois par une porte entrebâillée une famille en tenue de gala qui fête ainsi à domicile la nouvelle année chinoise.

Aux murailles sont suspendus des milliers de bannières, des étendards bleus où s'irradie une étoile blanche, emblème de la récente république céleste. Parmi les passants, beaucoup ont coupé leur tresse de cheveux pour manifester leur adhésion au mouvement révolutionnaire qui vient de bouleverser la vieille Chine. De minute en minute éclatent des pétarades. Il n'y a pas de joie pour les Chinois sans explosion de poudre. Les marchands de *fire-works* sont les seuls qui ne chôment point en ce jour de réjouissance générale.

Mais le soleil devient intolérable. Il faut se reposer. Nous retrouverons plus tard Singapour. Regagnons le Tandjong Pagar Wharf.

\*  
\* \*

On est très au large ce soir sur le pont du *Hai-phong* où souffle une bonne brise de mer. La plupart des passagers n'arriveront que demain. Pour le moment, je n'ai que trois compagnons : deux jeunes Français qui font le tour du monde et un colonel

hollandais, qui rentre à Batavia après avoir rempli une mission en Chine.

Il y a bien aussi un certain nombre de moustiques issus des vases mises à découvert par la marée basse; mais ces insectes sont d'une nature assez pacifique; ils se contentent de sonner à nos oreilles leur fanfare guerrière, et finalement se retirent sans combattre après cette manifestation musicale. La nuit se passe donc dans une quiétude presque parfaite.

A dix heures du matin, le steamer est au complet, encombré maintenant d'Anglais de Singapour qui se rendent dans la perle de l'Insulinde pour y consacrer huit ou quinze jours de vacances à des excursions variées.

Le *Haiphong* est vraiment trop petit pour tant de monde. En revanche la nourriture est excellente. Le service est confié à des boys chinois depuis peu dépourvus de leur natte; on voit encore sur leur nuque le point d'attache où les ciseaux du perruquier ont laissé une trace irrégulière. L'un de ces républicains tout neufs est borgne. Les officiers du bord l'appellent Gambetta, et il en paraît très fier. Dans ces derniers temps, les dirigeants du mouvement réformateur ont répandu dans le Céleste empire des résumés de notre histoire nationale destinés à vanter la Révolution de 1789 et nos institutions actuelles. Aussi le borgne profite-t-il des quelques mots de français qu'on lui a appris pour affirmer avec aplomb : *Chine, Révolution, république, même chose France!* Il confond d'ailleurs, dans une

même admiration tous nos hommes d'État notoires. Gambetta est grand, mais Napoléon, quoique républicain contestable, jouit d'un immense prestige sous le nom de *Nafaloune*.

Comme le *Haïphong* transporte fréquemment des Hollandais de Java, son aménagement tient compte des habitudes de cette clientèle. Mes jeunes compatriotes, qui n'ont jamais voyagé en Hollande, découvrent avec un joyeux étonnement dans les water-closets une rangée de bouteilles pleines d'eau affectées à des ablutions spéciales. Ils se font expliquer par des initiés « la manière de s'en servir ».

Nous franchissons l'équateur peu après notre départ de Singapour, sans que personne songe à célébrer le passage de la ligne par les plaisanteries désuètes, les mascarades compliquées de douches qui constituaient un épisode inéluctable des vieux récits de voyage dont s'amusa mon enfance.

Pendant quarante-huit heures le bateau progresse entre des îles basses, boisées, sur des eaux dont la teinte sale dénonce la faible profondeur. Des herbes flottent, mêlées à des débris de palmiers que de loin nous prenons d'abord pour des barques de pêcheurs. Le climat javanais s'annonce par de puissantes ondées qui nous chassent souvent du pont supérieur. Nous côtoyons l'île de Banka, à moins de deux cents mètres d'un village que domine la tour d'un phare blanc.

Enfin, nous nous réveillons un matin au moment où le *Haïphong* accoste le quai de Tandjong Priok, le port de Batavia. Grâce à l'amabilité du colonel S...,

mes bagages évitent avec les siens la visite de la douane, de sorte que sans le moindre retard je puis prendre le premier train qui attend dans la gare en face du débarcadère.

Vingt minutes plus tard, après avoir traversé une campagne plate où pousse au bord des marécages la belle végétation des tropiques, je suis dans la capitale des Indes néerlandaises.



## CHAPITRE II

### BATAVIA.

Batavia : la vieille ville; Weltevreden. — La *dutch wife*. — Le Musée. — Les fruits de Java. — Buitenzorg : le jardin botanique. — Le *rijstaffel*.

Le gouvernement de Java n'exige pas de passeport, mais il faut, dès l'arrivée, se munir d'une autorisation de séjour, que délivre, moyennant un florin, l'assistant résident.

Dans les couloirs de l'ancien hôtel de ville de Batavia, un fonctionnaire obligeant m'aide à trouver le bureau dispensateur des permis.

— « *Vous êtes Français, monsieur? — Alors, me dit-il d'un ton tant soit peu ironique, vous êtes venu voir les barbares?* »

Les peuples germaniques se croient toujours traités de barbares depuis deux mille ans par les latins.

Non, je ne suis pas venu voir les *barbares*. Je sais très bien que la colonie hollandaise des îles de la Sonde, si discutés qu'aient pu être les procédés auxquels elle doit sa prospérité, n'est pas précisément l'œuvre d'une nation de frustes soudards. Si d'ailleurs j'avais des maîtres de Java une idée défavorable, les premières impressions que je ressens

après quelques promenades dans la capitale seraient suffisantes pour modifier mon opinion.

Les Hollandais ont fait de Batavia une ville très coquette, digne de servir de modèle à bien d'autres cités coloniales. Quand le gouverneur Coen bâtit Batavia en 1619 près de la mer sans se préoccuper des pestilences des marais voisins du rivage, il serra les maisons les unes contre les autres comme c'était l'usage en Europe, où les enceintes fortifiées gênaient l'expansion des villes. Deux cents ans après, sous l'administration du maréchal Daendels, les Hollandais se décidèrent à édifier dans un endroit plus sain des constructions mieux appropriées au climat javanais. A deux kilomètres de Batavia ils créèrent Weltevreden (la paix du monde). Aujourd'hui il n'y a plus guère dans la vieille Batavia que l'hôtel de ville de Coen, les banques, les entrepôts de commerce du Kali Besar et les échoppes de vingt mille marchands et artisans chinois. Les riches Chinois eux-mêmes, délaissant les quartiers surannés, demeurent pour la plupart maintenant entre Batavia et Weltevreden dans des maisons décorées de faiences, dont les toits incurvés s'enroulent aux angles en gracieuses volutes.

A Weltevreden on a profité des espaces libres; chaque habitation est indépendante. A demi cachée sous les arbres de toutes essences, elle est, comme l'exige la chaleur, basse, protégée par une large véranda et des balcons couverts, pourvue de vastes chambres où circulent les courants d'air. Weltevreden est comme un grand parc, où les cottages

blancs s'abritent derrière un rempart de verdure et de fleurs.

Au centre, la place Royale, le Koningsplein, est une prairie de quatre-vingt-dix hectares, une sorte de champ de courses tapissé d'herbe, bordé d'une allée de gros tamarins le long de laquelle les palais et les villas se dissimulent sous les feuilles. Il y a de l'air, il y a de l'ombre, il y a des fleurs, il y a de jolies résidences éparpillées parmi les végétaux splendides d'un jardin tropical. Tout cela n'a rien de *barbare*; et le Hollandais qui m'avait accueilli de sa réflexion goguenarde jouissait d'avance de l'étonnement que je ne pouvais manquer d'éprouver en débarquant dans la moderne Batavia.

\*  
\* \*

Dans le luxueux Weltevreden aussi bien que dans la commerçante Batavia, il semble que les Hollandais aient voulu évoquer le pays natal. — La Molenvliet (la rivière du moulin), maintenue entre des quais de pierre, ombragée de beaux arbres, bordée d'une balustrade de fer, serait toute pareille à un canal d'Amsterdam ou de Harlem si l'eau qui y coule avec violence n'était rouge, rouge comme la terre de Java qu'elle entraîne dans ses flots.

Sur les berges de la Molenvliet courent les voitures, les *sados* (du français *dos à dos*), dont le nom indique suffisamment la disposition. Pas de rickshaws à Java! Seuls dans tout l'Extrême-Orient les Hollan-

dais estiment que ce mode de locomotion est incompatible avec la dignité humaine. D'ailleurs les *sados* sont si nombreux et les petits poneys coûtent si peu qu'ils ne sont guère plus dispendieux que les hommes-chevaux attelés partout aux fauteuils roulants depuis Ceylan jusqu'au Japon.

Autre originalité. Alors que dans les régions chaudes les Européens se coiffent toujours d'un casque anti-solaire, les colons de l'Insulinde se contentent presque tous du petit chapeau de paille en usage dans les pays tempérés. Je ne puis m'empêcher de faire une comparaison entre cette belle résistance au soleil tropical et les précautions peut-être excessives de nos coloniaux. Sur les paquebots des Messageries on voit, dès qu'on a dépassé Suez, les fonctionnaires d'Indo-Chine arborer le casque de liège, à *l'ombre des toiles*, pour éviter, disent-ils, les dangereux effets de la réverbération.

Ces Hollandais en chapeau de paille s'habillent de légers vêtements blancs, mais je rencontre de malheureux soldats à qui l'on impose sans aucune nécessité un costume vraiment absurde; un lourd shako sans couvre-nuque, un épais dolman de drap à brandebourgs. J'aurais peut-être le droit, à ce propos, de déplorer une « barbarie » inutile.

\*  
\* \*

Beaucoup de métis. Les uns ont la face placide de bons Belges passés au jus de chique, d'autres ont

hérité de leur mère indigène un visage presque purement malais. Sur le bateau qui m'amenait à Batavia, un major d'artillerie portant un nom bien hollandais ne différait guère des autochtones que par son teint, d'un bronze atténué.

Dans le canal, des centaines de Javanais se baignent et lavent leur linge qui reste miraculeusement blanc en sortant de l'eau couleur de rouille. Ils ne sont pas déplaisants à regarder. Si leur figure est un peu aplatie, leur peau possède une belle patine cuivrée, et leurs yeux noirs, très brillants, sont beaucoup moins bridés que ceux des jaunes de la Chine et du Japon.

Une pièce d'étoffe plus ou moins bariolée, serrée autour des reins comme le langouti indou, constitue à peu près tout leur costume, parfois complété par un veston blanc. Plus pratiques, semble-t-il, que la race conquérante, ils opposent aux ardeurs du soleil, par-dessus un turban en cotonnade, le bouclier d'un chapeau en forme de champignon qui a souvent l'ampleur d'une ombrelle.

Des femmes passent, drapées jusqu'au-dessus des seins dans le *sarong*, large bande d'indienne imprimée ou peinte sur laquelle les plus élégantes étalent une gracieuse jaquette de mousseline blanche. Des marchands, le torse nu, trottinent en pliant les jambes sous le poids de deux paniers de jonc suspendus aux extrémités d'un long bambou flexible.

Les humbles fonctionnaires de la voirie essaient de fixer la poussière rouge des avenues en l'humectant de l'eau qu'ils versent en douche par la pomme

de gros arrosoirs. Attention délicate, mais en cette saison presque vaine, car chaque jour vers midi, avec une régularité de machine, l'orage gronde, et la pluie tombe, diluvienne.

De la terre brûlée par les matinées ensoleillées s'exhale alors une buée tiède. Le soir, lorsque la pluie a cessé, hommes et femmes d'Europe se promènent nu-tête au bord de la Molenvliet, en vêtements sommaires. On dîne, puis, après une seconde promenade, on rentre se coucher de bonne heure.

\*  
\* \*

Une atmosphère surchauffée, chargée d'humidité, amollit l'étranger non encore acclimaté. A l'hôtel, rien que les courants d'air naturels qui peuvent exister entre les persiennes des fenêtres et les portes à claire-voie des chambres. Les Hollandais, décidément trop dédaigneux de certaines précautions pourtant appréciables, n'installent point de ventilateurs dans leurs demeures. — Je me liquéfie.

Heureusement j'aurai tout à l'heure une compensation. Je dormirai, comme tout le monde ici, avec une *hollandaise*. Sous la moustiquaire m'attend ce que les Anglais ont appelé la *dutch wife* (l'épouse hollandaise). Ce n'est, hélas, qu'un inerte accessoire de literie, un énorme boudin de toile que l'on place entre ses jambes pour éviter le contact de la peau mouillée de sueur. La *dutch wife* est une très

agréable compagne. Je la retrouverai avec plaisir dans tous les hôtels de Java et même à Singapour.

\*  
\* \*

Les flâneries à pied sont à peu près impossibles dans l'atmosphère d'étuve de Batavia. C'est tantôt en *sados*, tantôt en usant du tramway électrique, que je visiterai la ville depuis la porte de Penang, à l'entrée de la vieille cité bâtie sur les ruines de Jacatra, jusqu'au faubourg lointain de Meester Cornelis en passant par les quartiers modernes de Weltevreden, Ryswick, Molenvliet et Noordwyck. Les distances sont considérables, à cause des grands espaces occupés par les jardins, les parcs et les places.

Pendant les matinées brûlantes, le musée du Koningsplein offre un précieux refuge sous ses galeries ombreuses. Il renferme une importante collection d'objets javanais : costumes, broderies, armes ciselées, kriss damasquinés, types réduits d'habitations indigènes, meubles de toutes sortes. Par centaines s'y trouvent rassemblées les sculptures recueillies dans les ruines des temples bâtis jadis par les conquérants indous : des statues de Bouddha environnées de Vichnous et de Sivas trônant parmi les pierres obscènes du brahmanisme. Ici les *lingams* ne sont plus, comme ceux de l'Inde, de simples cylindres symboliques mais des phallus minutieusement modelés, qu'on croirait échappés d'une eau-forte de Rops.

L'après-midi, il faut, bon gré mal gré, faire la sieste pendant que se déchaîne l'orage quotidien. On sommeille vaguement sur le large lit avec la *dutch wife*, et longtemps après que l'orage a cessé on s'imagine toujours l'entendre; les nombreuses voitures qui circulent sur les ponts de bois de la Molenvliet imitent à s'y méprendre le roulement du tonnerre.

Au dîner, à l'hôtel Java, pas d'absurdes smokings. Tout le monde reste vêtu de toile blanche. Les ventilateurs manquent; mais on essaie du moins de les remplacer par des paysages réfrigérants peints sur les murs de la salle à manger. Des moulins à vent étendent leurs ailes sur des champs de neige au bord de canaux gelés. En regardant ces fresques on supporte plus allégrement les 90° Farenheit que marque le thermomètre.

Je me rafraîchis d'ailleurs encore en goûtant les fruits de Java : le *dookoe* (prononcez *doukou*), sorte de prune dont la pellicule jaune recouvre une pulpe parente de celle de l'orange, le *lamounta* que j'ai vu partout colporté dans les rues par les marchands, et qui m'avait intrigué par sa couleur d'un rouge vif et ses épines d'oursin. Sous sa carapace hirsute le *lamounta* contient un œuf demi-transparent d'une saveur sucrée. Au *dookoe* et au *lamounta* qui sont une spécialité de l'île, se joignent des fruits connus dans les autres pays tropicaux, les ananas, le mangostinn, le papaye, sorte de melon assez fade. Et enfin, après ce dessert, on déguste le café de Java, quelques cuillerées d'une essence très concentrée



additionnée de beaucoup de crème. C'est exquis.

Mais il fait vraiment trop chaud à Batavia. Il vaut mieux gagner tout de suite les régions d'une altitude supérieure, où le climat est plus tolérable. Aussi, partirai-je au bout de deux jours pour Buitenzorg.

\*  
\* \*

Personne n'ignore la réputation du jardin botanique de Buitenzorg. Tandis que par une radieuse matinée le train m'emportait vers la petite ville, je me disais que, pour contempler dans toute sa beauté la végétation équatoriale, il n'était peut-être pas absolument indispensable de visiter un parc spécialement aménagé pour la mettre en valeur. Aux environs de Batavia, la campagne est en effet un merveilleux jardin où jaillissent de la terre rouge les arbres imposants et magnifiques, waringins, tamarins, bambous, papayers, orangers, bananiers aux larges feuilles, cocotiers aux longues palmes. De temps en temps une éclaircie s'ouvre dans cette forêt, et une rizière apparaît avec ses gradins pareils à des escaliers géants où l'eau reluit entre les fibres vertes.

Lorsque, deux heures plus tard, j'ai parcouru les allées du fameux *S'Lands Plantentuin*, mon admiration s'est trouvée certainement modérée par le souvenir des splendeurs entrevues à la fenêtre du wagon.

Le gouverneur général des Indes hollandaises

habite au milieu du jardin botanique. Certes, sa résidence, un pavillon blanc très bas, sans étage, surmonté d'une coupole, est plutôt modeste. On la prendrait facilement pour une serre si la puissante chaleur de Java ne chassait immédiatement cette idée. Mais nulle part assurément aucun gouverneur, aucun monarque, ne peut se flatter de posséder autour de son palais un parc comparable à celui de Buitenzorg.

Devant l'escalier du gouverneur s'étend un bassin où flottent ces nénuphars démesurés qu'on appelle les *victoria regia*. A gauche, des avenues bien entretenues, bordées de palmiers, d'aréquieres rigides, contournent des pelouses fleuries. Dans cette partie haute du jardin qui avoisine le palais, on se sent en quelque sorte en pays officiel. L'impression change dès que l'on quitte les allées solennelles, aux courbes géométriques, pour descendre les pentes de la colline. Là, on a presque l'illusion de la forêt telle que la nature l'a fait surgir du sol de Java trempé par les orages, chauffé par le soleil. J'y ai retrouvé, dans un décor plus sauvage, les grands végétaux des tropiques que j'avais vus déjà il y a deux ans dans le Péradenya Garden de Ceylan, les fougères arborescentes, les bambous géants, les waringins, les banians aux étranges racines aériennes qui tombent des ramures vers la terre où elles donnent naissance à des troncs nouveaux multipliant à l'infini le tronc primitif d'où ils sont issus. De simples sentiers serpentent dans cette forêt, où l'homme ne semble avoir laissé qu'une

trace indiscrete : les étiquettes du botaniste qui en classa scrupuleusement les hôtes.

Le roi des végétaux de Java, c'est, je crois bien, celui que les savants ont baptisé : *canarium decumanus*. Les *canaria* abondent à Buitenzorg. Leur tronc lisse est gris perle, presque nacré. Énormes, impeccablement droits, d'une hauteur gigantesque, lorsqu'on lève les yeux vers leurs frondaisons ils font songer à des tours de métal poli. Si l'on considère leur base, leurs racines qui émergent à deux mètres au-dessus du sol, reliées entre elles par l'écorce brillante comme des phalanges de palmipèdes, l'imagination évoque une troupe d'animaux fabuleux dont les pieds s'enfoncent dans la mousse de la forêt vierge et dont la tête se cache dans les branches des arbres.

Au bas de la colline s'accentue encore l'aspect demi-sauvage du jardin de Buitenzorg. Les plantations s'arrêtent au bord d'une rivière dont les eaux s'écroulent avec fracas à travers des éboulis de rocs chaotiques.

\*  
\* \*

Le *Plantentuin* est bien beau, mais je garde encore un meilleur souvenir du panorama qui justifie le nom de l'hôtel Bellevue. L'hôtel est bâti à cinquante mètres au-dessus de la rivière Tji-Dani. Devant les chambres un large balcon surplombe la vallée. La Tji-Dani roule avec violence ses flots chargés du limon de Java ; des hommes, des femmes, des

enfants plongent leurs corps bronzés dans l'eau rouge. Sur les bords on distingue, enfouies sous les cocotiers, les huttes malaises couvertes de chaume. Une immense forêt s'étend de chaque côté du torrent; les palmiers s'inclinent, se pressent les uns contre les autres, mêlent leur panache sombre aux feuilles plus claires des tamarins et des banians. Toute cette verdure ondule sous la brise, estompant au loin ses colorations vers les montagnes dont elle escalade les déclivités. Et là-bas, au fond, fermant l'horizon, le Salak, un des grands volcans de Java, domine la sylve épaisse, le fleuve roux, les torses cuivrés, de sa pyramide bleuâtre dont la pointe déchire le voile d'un nuage blanc.



A Batavia j'avais fait connaissance avec les fruits du pays. A Buitenzorg j'ai goûté le *rijstaffel*. Ce plat de résistance des déjeuners javanais est une bien extraordinaire mixture. *Rijstaffel* signifie : *table de riz*. Je pensais savourer sous ce nom le curry indien légèrement modifié, mais je ne prévoyais pas la complication de ce mets prodigieux.

Le riz en est le substratum, mais il finit par être submergé sous les innombrables accessoires qui viennent les uns après les autres s'accumuler dans l'assiette bientôt insuffisante. Un boy apporte d'abord le riz; puis se présentent successivement cinq ou six de ses camarades, portant chacun plusieurs réci-

pients remplis des choses les plus diverses. Après avoir ajouté au riz une aile de poulet, des pickles, des fruits confits, on estimerait volontiers que le rijstaffel est complet et qu'il n'y a plus qu'à le manger. Les boys continuent à faire tomber dans l'assiette déjà encombrée des œufs, des bananes frites, de la viande de mouton, du foie de volaille, vingt nourritures différentes nageant dans des sauces aussi indéfinissables que vigoureusement pimentées. Il y a de quoi gaver toute une famille. Je ne me risquerai plus désormais à demander dans les hôtels ce redoutable plat dont s'effraierait l'appétit de Pantagruel.

\*  
\* \*

Les rapports continuels que je vais avoir avec les domestiques javanais m'obligent à m'initier un peu dès à présent avec la langue malaise. Ces serviteurs, les Hollandais les appellent *junges* (prononcez : *ioness*), mot équivalent de l'anglais *boy*. — Mes premières remarques m'amusement; le pain se traduit en malais : *roti*, comme en hindoustani; la glace se dit : *ayer batoc* (eau-pierre); comme avant la colonisation européenne on n'avait jamais vu de glace à Java, les indigènes ont adopté un mot bien expressif pour désigner cette matière inconnue sous les tropiques. De plus, je constate qu'il n'y a pas d'*f* dans le langage du pays et que d'ailleurs les Javanais sont tout à fait incapables de prononcer cette lettre, qu'ils

remplacent par un *P*; c'est ainsi que *café* devient pour eux *koppié* et que France se dit *Pranz*.

Au cours de mon voyage j'aurai d'ailleurs l'occasion de m'apercevoir que la race malaise n'est pas la seule dont les lèvres soient réfractaires à l'émission de certaines consonnes. Je connaîtrai l'inaptitude des Chinois à prononcer l'*r*, celle des Japonais à prononcer l'*l*.

## CHAPITRE III

### GAROET

En chemin de fer. — Le volcan Papandajan. — La peinture au batik. — Anklongs et pantongs.

A la gare de Buitenzorg je rencontre les deux jeunes Français avec qui j'ai navigué sur le *Hai-phong*. Nous partons ensemble pour Garoet.

Le long de la ligne, le paysage est toujours superbe; la végétation, toutefois, est moins exubérante qu'entre Batavia et Buitenzorg. Les rizières sont de plus en plus nombreuses; elles garnissent de leurs plans étagés les flancs des montagnes et se continuent dans la plaine. Des volcans éteints, ou endormis, surgissent de tous côtés, couverts de forêts et de cultures. Les pluies ont endommagé la voie, provoqué des éboulements. Des équipes d'ouvriers consolident les remblais avec des pierres entassées dans des cylindres d'osier ou dans des peaux de buffles.

Hier, le mot *roti*, passé de l'hindoustani dans le malais, me rappelait l'époque lointaine où les Indous s'établirent à Java. Aujourd'hui le nom d'une gare, *Tandjoer*, celui de l'île de *Madoera* que je lis sur ma carte, celui d'une montagne, le mont *Malabar*, tout

proche du chemin de fer, reportent aussi mes pensées vers le pays de Brahma.

Dans l'après-midi, nous tournons lentement autour d'un dernier volcan au repos, le *Goenoeng Haroman*, qui s'élève, isolé dans la campagne. Les champs de maïs, de blé, juxtaposent jusqu'au sommet leurs carrés plus ou moins verts ou jaunes et font à sa haute pyramide comme un habit d'arlequin. — Vers le soir nous sommes à Garoet, où nous logeons à l'hôtel Van Hork.

\*  
\* \*

Garoet est un centre d'excursions dans les montagnes de la régence des Préangers. C'est aussi une ville où l'on peut séjourner sans trop souffrir de la chaleur, à cause de son altitude de sept cents mètres. Nous y sommes venus surtout pour faire l'ascension du Papandajan, un des plus célèbres volcans de Java.

Un matin à quatre heures et demie, dans une obscurité complète, une voiture nous emmène vers le village de Tjisoeroepan, à vingt kilomètres de Garoet. La température est fraîche, presque froide. Pendant une heure nous longeons des rizières que nous ne voyons pas encore, mais que laisse deviner le chant des grenouilles. Peu à peu le jour vient. Pas de soleil d'abord; un temps couvert, des nuages qui menacent de se transformer en pluie.

Sur la route arrivent en bande des indigènes chargés de paniers de légumes et de fruits, suspen-



des aux extrémités d'un bambou posé sur l'épaule. Une averse tombe, et aussitôt au-dessus des chapeaux-champignons bleus et blancs se déploient des parapluies en papier huilé, pareils aux ombrelles japonaises. Aux porteurs de paniers succèdent d'étroits chariots à buffles surmontés d'un toit aigu en lattes de bambou entrelacées, puis d'autres chariots pourvus d'une très longue flèche que poussent des hommes.

Nous traversons des villages dont les cases rudimentaires sont construites avec des nattes en feuilles de latanier et couvertes d'une toiture de chaume pyramidale. Un certain nombre de gens nous saluent; d'autres s'abstiennent. Autrefois on se mettait à genoux dans le fossé quand passait le Hollandais. A Java comme dans l'Inde, le respect du blanc diminue.

La route est bien empierrée. De place en place sont préparées des provisions de cailloux dans des cylindres de jonc. Pour le télégraphe qui suit le chemin, on a économisé les poteaux; ce sont les arbres qui en tiennent lieu.

Depuis notre départ nous montons toujours. Quand nous arrivons à Tjisoeroepan, nous sommes à quinze cents mètres d'altitude.

Juste au moment où nous finissons de déjeuner à l'hôtel Pauline, au-dessus du village, le soleil troue les nuages; la chaleur commence à se faire sentir. Nous voyons s'étaler à nos pieds la plaine de Garoet avec la verdure de ses rizières ceinturée d'une rangée de hautes montagnes.

Il nous faut organiser la seconde partie de notre promenade. La voiture est désormais inutilisable; il n'y a plus de route. Nous louons trois petits chevaux et trois guides, et, munis de victuailles pour un repas au milieu de la journée, nous entreprenons l'escalade du Papandajan.

Le trottement ou le galop saccadé des poneys n'a rien d'attrayant pour le mauvais cavalier que je suis, mais le paysage au milieu duquel nous avançons est un ample dédommagement à la fatigue endurée. Au sortir de Tjisoeroepan, notre caravane zigzague dans des sentiers parmi des jardins où les figuiers, les caféiers, les bananiers et les arbustes à caoutchouc poussent à l'ombre d'arbres puissants qui nous garantissent nous-mêmes du soleil brûlant.

Puis, les jardins se font rares, les sentiers deviennent plus raides, se découpent en escaliers que nous descendons et montons tour à tour avec des précautions infinies. Nos chevaux se hissent péniblement de marche en marche, obliquement, pour diminuer un peu les pentes à pic. Nous entrons dans la forêt. Elle est si épaisse que sous les voûtes vertes qui recouvrent la piste on se trouve dans une demi-obscurité. C'est la forêt silencieuse, où les oiseaux ne chantent pas. Aucun autre bruit que nos paroles de pygmées sous les grands végétaux aux noms inconnus. Les lianes montent en spirales autour des arbres et semblent vouloir les étouffer sous leurs enlacements de serpents. Elles s'incurvent en guirlandes, tombent droites comme des stalactites, pendent et s'emmêlent comme les lon-

gues chevelures des colosses de la sylvie tropicale. Le long du chemin, des fougères énormes, des palmiers, des plantes aux larges feuilles, s'élancent entre les hautes futaies.

Notre ascension se poursuit entre les murailles vertes sous les arceaux des branches. Peu rassurés par les glissades continuelles des chevaux sur le sentier escarpé, nous mettons pied à terre. De temps en temps nous nous arrêtons pour nous reposer et admirer à notre aise cette nature splendide, et l'un de nous pousse un cri dans le silence, espérant qu'un écho répondra ; peut-être aussi pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

Mais voici que la forêt s'éclaircit. Les arbres sont de plus en plus petits. Bientôt ce ne sont plus que des buissons que remplacent peu après des herbes courtes. Et enfin l'herbe elle-même ne pousse plus. Des sources d'eau chaude coulent sur le sentier ; tout maintenant est mort, brûlé. Nous atteignons les dernières déclivités du volcan. Les poneys trébuchent sur des pierres calcinées, des roches rouges et noires, des coulées de boue durcie. Une muraille s'arrondit en cirque à quelques centaines de mètres devant nous. C'est le cratère.

Nos chevaux nous attendront ici. Nous ne pouvons aller plus haut qu'en nous aidant des mains et des genoux. Un quart d'heure plus tard nous sommes à 2600 mètres dans la gueule du monstre.

Il y a longtemps qu'il n'a fait parler de lui. Depuis qu'en 1772 il vomit des torrents de lave et détruisit quarante villages, il sommeille. Peut-être

se réveillera-t-il demain? Pour le moment sa respiration bruyante avertit de se méfier. Il n'est pas mort. Des fumerolles fusent entre les pierres; des jets de vapeur jaillissent avec des halètements de locomotive; des ruisseaux bouillants courent à nos pieds. Çà et là s'ouvrent des excavations au fond desquelles on entend des grondements de tonnerre. Sous l'effort des gaz souterrains, les boues se gonflent en boursouflures que jaunissent des dépôts de soufre. Ce soufre, son odeur à la fin nous suffoque. Nous tournons le dos au cratère. Nous regardons, contraste merveilleux avec la désolation de cette cuve sinistre, la forêt que nous venons de traverser, la formidable vie végétale, toujours menacée par les forces destructives en travail dans les flancs du volcan, et plus loin, au delà de la plaine de Garoet, l'écran bleu des monts de Préangers. Nous aimerions à contempler longtemps ce spectacle, mais sitôt après le déjeuner, que nous servent les boys à quelques pas des traînées de soufre et des fumées asphyxiantes, il est temps de partir. Nous descendons rapidement à Tjisoeroepan et de là à Garoet, où nous arrivons juste au moment où l'orage journalier se déverse sur la ville avec son accompagnement habituel de tonnerre et d'éclairs.

\*  
\* \*

Le *mandoer* (portier) de l'hôtel Van Hork nous a proposé une promenade dans Garoet. Le thermo-

mètre marque 27° centigrades ; la chaleur, comparée à celle de Batavia, nous paraît donc fort agréable, et c'est avec grand plaisir que nous parcourons avec notre guide les belles avenues ombragées, le long desquelles les cottages blancs des Européens se blottissent dans la verdure. Dans d'autres quartiers, il nous montre des habitations presque aussi confortables, occupées par les marchands chinois, très nombreux à Garoet comme dans toutes les villes javanaises. Ailleurs, des ruelles étroites aboutissent à des huttes de nattes et de bambous édifiées dans des jardins.

Notre voiture s'arrête une première fois devant le *Pandhuis* (mont-de-piété), dont le directeur nous fait voir les casiers remplis de parapluies, de vêtements, de bijoux : tout un bric-à-brac qui dénonce l'imprévoyance orientale des indigènes.

A quelque distance, dans la campagne, notre cicerone nous invite à visiter une usine. C'est une fabrique de tapioca, ou d'un produit analogue. On râpe une sorte de betterave blanche, le *yambo*, et après avoir soumis la pulpe à diverses manipulations, écrasement, séchage, tamisage, on obtient une farine d'une extrême légèreté... C'est un Chinois qui dirige cette fabrique.

Rentrés en ville, nous pénétrons dans des maisons indigènes où les femmes peignent des sarongs. Cette peinture est une spécialité de Garoet. Les fleurs, les losanges qui ornent les sarongs javanais sont peints sur l'étoffe au moyen d'un instrument qui s'appelle le *batik*. Le *batik* est un petit récipient de métal

pourvu d'un tube que termine un bec très aigu. Dans le *batik* on met la couleur mélangée à de la cire fondue, et les artistes dessinent avec le bec comme avec un pinceau les bariolages variés. Quand la peinture est sèche, on plonge le sarong dans l'eau bouillante; la cire fond et la couleur reste fixée, inaltérable.

Les soins minutieux que réclame cette décoration des sarongs mettent ceux-ci à un prix assez élevé. Ils coûtent sept ou huit fois plus cher que les sarongs simplement imprimés par les procédés ordinaires.

C'est ce que nous constatons bientôt sur le marché. Là, dans le pittoresque grouillement des indigènes autour des étalages des marchands, nous nous plaisons à examiner les types curieux et les objets fabriqués dans le pays. Nous errons longtemps parmi les cuisiniers en plein vent, les boutiques où se vendent les chapeaux-champignons en toile ou en feuilles de latanier, les ombrelles en papier huilé, les fruits de Java. Sous de grandes tentes se tiennent les marchands d'étoffes, sarongs, turbans, écharpes. Nous y achetons à des prix raisonnables des souvenirs peu encombrants de notre passage à Garoet.

\*  
\* \*

Pour nos acquisitions nous n'eûmes d'ailleurs que l'embarras du choix, sans être obligés de retourner au marché. Durant nos trois jours de villégiature à

l'hôtel Van Hork, les commerçants vinrent chaque après-midi après la sieste nous offrir sous la véranda leurs différents articles.

Aux marchands de sarongs et de broderies se joignirent les marchands de *kriss* javanais, poignards plus ou moins ornementés qui se portent passés dans la ceinture au-dessus des reins.

Mais les marchands les plus plaisants ne furent point ceux-là. Vers le soir une musique étrange nous tirait de notre torpeur. Elle me rappelait le temps déjà lointain où les petites danseuses jaunes amusaient la foule au Kampong javanais de l'Exposition de 1889. C'était une musique très douce produite par des instruments inconnus. L'orchestre, le *gamelang*, qui avait commencé à jouer dans l'avenue, se rapprochait peu à peu et s'arrêtait devant nos chambres pour continuer son harmonieux concert.

Les artistes qui venaient nous faire entendre leurs instruments avant de nous les vendre étaient des joueurs d'*anklong*. — Quelques cylindres de bambou de dimensions variées se heurtant à des tringles de bois, tel est l'*anklong*. Qui croirait que de cet engin primitif puissent sortir des notes d'un charme si captivant ! Selon le rythme plus ou moins rapide des secousses imprimées aux tuyaux sonores, c'est tantôt comme le pianotement d'un xylophone, tantôt comme le chant d'une flûte ; et cette musique, toujours en mineur, a la tristesse d'un air funèbre.

Des gamins dansaient autour du *gamelang*, avec des contorsions de singes, des flexions de poi-

gnets, et parfois des mouvements souples des reins, des bondissements de félins qui se précipitent sur une proie.

Quand les *anklongs* et les danseurs se reposaient, un vieillard s'accroupissait sur les talons devant un autre instrument, le *pantong*, une sorte de petite barque renversée sur laquelle se tendent des cordes. Sous les doigts du vieux musicien, c'était alors comme le chevrottement éteint d'un clavecin. L'homme chantait, et sa voix, pour ne pas couvrir les accords affaiblis du *pantong*, s'atténuait, se faisait presque basse. La chanson devenait un chuchotement, une confidence d'aïeule.

Une heure plus tard, lorsque le *gamelang* aux sons mélancoliques était rentré sous les feuilles épaisses où se cachent les huttes de nattes, une autre musique retentissait. Des rizières d'alentour s'élevait, d'abord timide, puis de plus en plus formidable, le chœur des grenouilles. Les millions de coassements réunis ne formaient plus qu'une vibration unique, assourdissante. Et je m'endormais dans ce bruit monotone, en songeant à ce qu'il adviendrait si les innombrables batraciens s'avisèrent une nuit de quitter leurs marécages pour envahir, comme une autre plaie d'Égypte, les maisons de Garoet.



## CHAPITRE IV

### DJOKYAKARTA

La ville. — La foire sur l'Aloon-Aloon. — Une excursion au Boro-Boedoer. — La fête du Saten.

Les trains ne circulent pas pendant la nuit dans l'île de Java. Les mécaniciens malais n'inspirent pas pour les voyages nocturnes une confiance suffisante; ils dormiraient, paraît-il, sur leur locomotive. Les départs ont lieu, du reste, de très grand matin; on évite ainsi, pour les trajets de durée moyenne, les chaleurs insupportables du milieu de la journée.

Après Garoet le chemin de fer court d'abord dans les rizières, puis les champs de riz se raréfient; des plantations de caoutchoucs les remplacent, et surtout d'immenses champs de canne à sucre. Cette dernière culture donne en ce moment à Java des résultats merveilleux.

A Djokyakarta, où nous arrivons vers deux heures de l'après-midi, l'hôtel Mataram est au complet. Situation regrettable. La gérante qui nous annonce la fâcheuse nouvelle est une métisse superbe, drapée dans son ample sarong, les pieds nus dans des sandales de paille. Je ne puis m'empêcher de

lui exprimer mon admiration : « Vous êtes, madame, la plus jolie femme que j'aie encore vue à Java. » Mais ce compliment, d'ailleurs très sincère, s'il satisfait celle à qui il s'adresse, ne change malheureusement rien à l'encombrement de l'hôtel Mataram. Il nous faut aller chercher un gîte plus modeste à la pension Holland, où trône une autre métisse beaucoup moins avenante.

Djokyakarta, que les Hollandais appellent par abréviation Djokya, est une des capitales des *Vorstenlanden* (pays des princes) qui constituaient jadis le royaume de Mataram. Aujourd'hui deux sultans, celui de Soerakarta ou Solo et celui de Dyokyakarta, règnent sur cette contrée, sous le contrôle du résident européen. Ils ont l'apparence du pouvoir, mais gouvernent en réalité comme les Hollandais leur disent de gouverner.

Djokya possède, de même que les autres villes de Java, de très larges avenues, qu'ombragent de beaux waringins à peu près semblables à nos tilleuls. — Devant le *Kraton*, palais du sultan, une place centrale, l'Aloon-Aloon, est moins vaste que le Koningsplein de Batavia, mais s'orne d'admirables arbres séculaires.

Lors de notre séjour à Djokya, une fête foraine occupait de ses baraques diverses l'Aloon-Aloon. Les chevaux de bois, les acrobates, les cinémas, les loteries à porcelaine donnaient à cette fête un aspect tant soit peu occidental; pourtant la plupart des boutiques étaient de grandes paillotes dans le style du pays; et sous quelques tentes nous retrouvâmes

les fameuses danses javanaises, qui eurent tant de succès à Paris en 1889. Elles étaient charmantes les danseuses jaunes avec leurs souples inflexions des mains, leurs serpentueuses ondulations du torse et des bras, et les glissements de leurs pieds nus aux sons des gongs et des xylophones. Pourquoi quelques-unes avaient-elles dénaturé leur visage en s'appliquant sur les joues un fard rose à base de graisse luisante, qui jurait déplorablement avec la patine cuivrée de leur corps?

Le soir, une foule considérable se promenait sur la place, envahissait les baraques des bateleurs et des cinématographes ; et l'on pouvait voir s'avancer gravement parmi les multitudes vulgaires des dignitaires javanais coiffés de hautes casquettes sans fond, accompagnés de porteurs de parasols, emblèmes de leur noblesse.

\*  
\* \*

Le monument le plus important de Java, le Boro-Boedoer, s'élève dans les environs de Djokyakarta. Une excursion au Boro-Boedoer, autrefois assez longue, est maintenant très facile. Le chemin de fer conduit en une heure à Moentilan. Là, on trouve une voiture qui, roulant sur une bonne route à travers les rizières et les champs de cannes à sucre, a bientôt parcouru les dix ou douze kilomètres qui séparent la gare du célèbre temple.

Tout le pays voisin de Djokya est extrêmement

animé. A chaque instant on rencontre des groupes d'indigènes vêtus de toile bleue qui se dirigent vers la ville portant sur des bambous des provisions de toutes sortes. Les villages sont nombreux le long de la voie ferrée et au bord de la route; et de temps en temps, au-dessus des tiges de cannes et des feuilles de bananiers apparaissent dans la plaine les bâtiments d'une sucrerie que surmonte une cheminée blanche.

Quelque temps après avoir quitté la gare de Moentilan, nous nous arrêtons devant des ruines, ce qui reste du temple de Mendoet, des murailles désagrégées, de grands Bouddhas assis. Bientôt nous apercevons à l'horizon un monticule d'où émergent des pointes. C'est le Boro-Boedoer.

Vu de la route, l'édifice se confond presque avec la colline sur laquelle il est construit. L'ensemble en paraît lourd. — Après tout, les Hindous, qui érigèrent ce temple il y a plus de mille ans, furent-ils sages de lui donner cette architecture pesante et sa hauteur médiocre de trente-cinq mètres. Au pays des volcans et des tremblements de terre un monument svelte, élancé, n'eût pas résisté aux convulsions du sol, tandis que le Boro-Boedoer depuis près de douze siècles n'a pas bougé; sa masse énorme et trapue a défié à la fois le temps et les secousses sismiques.

Elle n'est guère imposante en somme, cette pyramide, aussi large peut-être à la base que les pyramides d'Égypte, mais combien plus basse! C'est comme un monstre accroupi! Rien qui exprime

l'élan de l'âme humaine vers un idéal, vers une divinité. Il s'en dégage au contraire une impression d'écrasement, d'anéantissement.

En cela justement le Boro-Boedoer est bien bouddhique; il commente bien la doctrine du renoncement, du *nirvâna*, prêchée par Çakya-Mouni.

Il semble que ce temple ait été destiné à demeurer la plus forte manifestation du bouddhisme. Nulle part cette religion n'a édifié de sanctuaires pareillement formidables. Dans l'Inde, les temples prodigieux de Madura et de Sriringam sont brahmaniques; au Cambodge, le colossal Angkor Wât n'est qu'accessoirement bouddhique; à Ceylan, au Thibet, en Chine et au Japon les pagodes consacrées à Bouddha ne sont que d'insignifiantes chapelles, comparées au Boro-Boedoer de Java.

Comment donc est bâti ce monument qui entasse sur la colline arrondie ses puissantes assises de pierres? Abandonné depuis longtemps par les Javanais convertis à l'islamisme, il est resté presque intact. — Il se compose d'une succession de terrasses posées en retrait les unes sur les autres. Les six premières sont carrées; elles en supportent trois autres, circulaires. Sur chacune des terrasses une galerie dallée, à ciel ouvert, fait le tour des murailles qui soutiennent la terrasse supérieure.

Pendant de longues heures les pèlerins pouvaient monter lentement d'un étage à l'autre en regardant les ciselures de pierres grises qui leur apprenaient les nombreux épisodes de la vie de Bouddha. — Bouddha, il est partout ici! Le nom même du temple

le proclame; Boro-Boedoer signifie : *les Mille Bouddhas*.

Une certaine symétrie a présidé à la distribution des sculptures comme à la construction générale de l'œuvre. Sur les murs qui font face à l'ouest, Bouddha médite; sur ceux du sud, il enseigne; sur ceux du nord, il promet; sur ceux de l'est, il reçoit. Selon d'autres explications, les images ont un sens différent : elles symbolisent le monde des désirs, le monde des formes, et enfin le monde dénué de formes, l'anéantissement définitif, le non-être.

Qu'importe! Blotti dans quatre cent trente-deux niches sur la corniche des murailles, Bouddha prêche, Bouddha prie, Bouddha enseigne, Bouddha renonce aux vanités de ce monde; et à ses pieds, par milliers, des animaux, des hommes sortant en relief du granit écoutent les paroles, contemplant les gestes du grand réformateur hindou.

Aux terrasses les plus élevées, le Bouddha devient mystérieux. Soixante-douze cloches de pierres terminées en pointe, analogues aux *dagobas* de l'Inde, trouées de losanges, renferment chacune une de ses statues. Quelques-unes de ces coupoles ont été renversées totalement; d'autres, simplement découronnées; et Bouddha apparaît parfois tout entier, les jambes croisées, les mains unies; parfois son buste seul émerge de la cloche à demi détruite. Ailleurs, il est à peine visible par les ouvertures.

Au centre même du Boro-Boedoer, sur la dernière terrasse, une dagoba plus grande, dont la pointe est

brisée, domine la ronde des cloches à jour, abritant une ultime représentation du sage, une sculpture seulement ébauchée, placée peut-être au sommet de l'œuvre pour exprimer l'aboutissement suprême au monde sans formes, au néant.

Nulle part ni mortier ni ciment pour lier ensemble les pierres accumulées. Aucune voûte, aucune colonne, aucune arche incurvée, rien que des moellons superposés. Les anciens Hindous ont voulu éviter sans doute tout ce qui aurait donné prise aux trépidations du sol; ils ont dédié à Bouddha un temple qui devait être indestructible.

Ils lui ont en outre choisi une situation merveilleuse. Du haut de sa colline le Boro-Boedoer commande une vaste étendue de pays. La vue plonge dans la vallée du Kedoe, s'arrête au loin sur les montagnes bleuissantes de Minoreh, sur les cratères du Merbaboe et du Sembing. Et, au milieu de la plaine, surgit le pain de sucre énorme du Méréapi, le volcan qui anéantit en 1867 Djokyakarta sans parvenir à ébranler le vieux sanctuaire de Bouddha. Les sites magnifiques ne manquent pas à Java; mais ici, par une exception unique, le paysage qu'on admire semble n'être que le décor nécessaire à l'un des plus grandioses monuments qu'ait créés la main de l'homme.

\*  
\* \*

Nous avons laissé notre voiture à l'auberge voisine du temple, où nous déjeunons en causant avec

le propriétaire, un Allemand, vieux garçon quinquagénaire.

Mes jeunes amis s'apitoient sur le sort de ce célibataire qui vit en philosophe près des Bouddhas du Boro-Boedoer, seul de sa race parmi les indigènes des villages d'alentour.

— Comment pouvez-vous supporter une pareille existence, sans une épouse qui vous tienne compagnie?

L'Allemand a sans doute sur l'union conjugale des idées un peu terre à terre. Il sourit et répond :

— Une épouse? Oh! je puis très bien m'en passer. Il y a de jolies Javanaises dans les environs; quand de temps en temps je veux me donner l'illusion du mariage, cette fantaisie me coûte quinze cents, six sous de France!

\*  
\* \*

Par un heureux hasard, notre arrivée à Djokyakarta a coïncidé avec la grande fête annuelle du *Saten* ou *Groedek*, qui se célèbre le 1<sup>er</sup> mars. C'était une occasion de connaître un étonnant étalage de la pompe orientale.

Le *Saten* est la fête du sultan de Djokya. La noblesse et l'armée viennent rendre hommage au souverain dans son palais du *Kraton*, près de l'*Aloon-Aloon*, et défilent ensuite en une procession originale.

Je me souviendrai longtemps de cette manifesta-



tion, qui fut pour moi une surprise fort amusante. Elle eut lieu pendant les heures ensoleillées de la matinée, avant les cataractes de l'orage quotidien.

Dès neuf heures, la foule indigène se masse sur l'Aloon-Aloon sous les branches des waringins distributeurs d'ombre. Parmi les curieux, des gens en costume de mascarade se restaurent en attendant de figurer dans la procession qui se prépare. On ne voit guère émerger des groupes que leurs énormes casquettes rouges sans fond d'un mètre de hauteur.

Peu à peu les soldats de la police dégagent une allée où passera le cortège.

Les Européens se sont rassemblés sous les grands arbres dans le voisinage du Kraton, à quelque distance des fonctionnaires et des officiers hollandais en uniforme rangés dans la cour au bas des escaliers du palais.

Entre les fonctionnaires et les Européens au milieu desquels nous nous sommes faufiletés, une sorte de halle couverte de feuilles, soutenue par des perches de bambou, sert d'abri à une centaine de nobles javanais, vêtus de noir, coiffés de fez blancs, accroupis sur des nattes.

La chaleur s'accroît avec le soleil qui monte. Sans la protection des waringins l'attente serait pénible. Un petit animal nous distrait un moment, un animal dont je ne soupçonnais guère l'existence. Je le prends d'abord pour un papillon blessé qui se traîne dans la poussière; mais non, ce papillon n'a

pas seulement des ailes, il a des pattes, il a une queue; c'est un lézard ailé! — Un descendant dégénéré, sans doute, des dragons fabuleux qui laissèrent dans l'esprit des races d'Extrême Asie une impression de terreur toujours persistante depuis des milliers d'années.

Mais, attention! voici que des cloches sonnent, que des gongs retentissent; on va voir des choses plus bizarres encore que le lézard volant.

Il est onze heures. Le sultan s'assoit sur un trône au haut de l'escalier du Kraton. La fête commence.

Devant le sultan on distingue des silhouettes d'hommes qui s'inclinent, puis viennent s'aligner sur les marches. Les troupes des différentes armes qui étaient réunies derrière les murailles du palais vont successivement saluer ainsi et ensuite défiler entre la double haie du public qui se presse sous les arbres de l'Aloon-Aloon.

Quel défilé! Ou plutôt, quelle procession! — car c'est bien vraiment une procession plus qu'une parade militaire. Les cloches répètent indéfiniment quatre notes tristes, toujours sur le même rythme extrêmement lent. — On dirait un glas funèbre. Une troupe descend l'escalier du Kraton, scandant de son pas la musique des cloches à laquelle maintenant s'adjoignent des roulements de tambour et des sonorités de gongs. — Ding, dong, ding, dong — les soldats s'avancent, précédés d'un officier, à la cadence de deux pas par minute! — On a le temps de les admirer! Les premiers qui pas-

sent devant nous sont coiffés du bicorne des volontaires de 1792 posé sur un turban de cotonnade foncée; leur tunique s'orne de parements rouges; leur pantalon blanc, enfoui dans des bottes à l'écuyère, est renforcé aux cuisses d'un caleçon de bain rouge et d'un petit tablier. Ils portent l'arme au bras. L'arme est un fusil à chien.

Après eux se présentent des lanciers, marchant toujours du même pas processionnel réglé sur le son des cloches et des gongs. Leur lance est posée horizontalement sur l'épaule. En guise de shako, leur tête est surmontée d'un chapeau haute forme noir à bords plats. Des culottes courtes, des bas noirs complètent le costume. — Ces militaires ont l'air de croque-morts. On cherche l'enterrement pour lequel semble tinter le glas incessant des cloches.

Voici encore des lanciers, plus cocasses que leurs prédécesseurs. Par-dessus leur petit turban, ceux-ci ont arboré une gigantesque casquette sans fond aux ailes garnies de broderies d'or.

Un dernier peloton de guerriers exhibe à nos yeux ébahis un pantalon moitié rouge et moitié blanc, et une casquette qui est une sorte de bonnet phrygien noir pourvu d'une visière et mis à l'envers!

Dès que chaque fraction de troupe a dépassé la haie formée par les Européens, elle se place sur deux rangs qui se font face dans la grande allée de l'Aloon-Aloon. Les officiers, éblouissants d'or, se font apporter des chaises et se reposent des considérables efforts qu'ils viennent de fournir. Des

domestiques s'empressent autour d'eux, agitent des éventails.

A présent, en même temps que les tambours, les gongs et les cloches, on entend les accords d'un *gamelang* : xylophones, instruments à cordes, clochettes. Il n'y a plus de rythme saisissable pour des oreilles d'Occidentaux ; c'est une cacophonie énorme par-dessus laquelle surnage seul le *deng-dong* attristant des cloches. Il faut s'attendre à quelque chose de nouveau.

En effet, sur les plus hautes marches du Kraton apparaissent deux personnages, très différents de ceux qu'on a vus jusqu'ici. Leur visage et leur torse nu sont barbouillés de safran. Sur leur tête, un fez de cuivre reluit au soleil. Cette fois, il ne s'agit plus de défiler au pas de procession. Les deux figurants descendent l'escalier à une allure auprès de laquelle la cadence de tout à l'heure était une vitesse de train express. Ils se livrent à de laborieuses torsions de bras, se tiennent en équilibre sur une jambe, tandis que l'autre trace lentement en l'air une large courbe à un mètre de hauteur. Derrière eux, une quarantaine d'individus, pareillement extravagants, s'efforcent d'imiter leurs gesticulations. On croirait qu'ils prennent des précautions infinies pour marcher entre des œufs qu'ils ne veulent pas écraser, entre des pointes d'épées auxquelles ils craignent de se piquer. L'orchestre javanais, qu'on entendait sans le voir, suit cet hilarant corps de ballet.

Mais sans doute le maître des cérémonies s'est

aperçu que les heures s'écoulaient et que l'orage menace pendant que s'exécutent ces exercices d'une lenteur invraisemblable. La musique change, adopte une cadence plus rapide. Les dignitaires accroupis sous le hangar se lèvent; c'est leur tour de saluer le sultan. Ils vont passer devant nous au pas accéléré. Les pieds nus, drapés dans des étoffes noires, coiffés d'un fez blanc qui fait valoir leur teint cuivré, ils ont orné de fleurs leurs oreilles qu'ils ont allongées d'un appendice de carton doré. Un kriss au manche richement ciselé est planté dans une ceinture au niveau de leurs reins. Des serviteurs les ombragent sous de hauts parasols jaunes.

Le défilé n'est pas terminé encore. Il n'y a pas de bonne fête sans festin réparateur; derrière les nobles se succèdent les plats d'un banquet gigantesque. Hissés sur des bambous croisés qui reposent sur les épaules d'une dizaine d'hommes, les paniers de victuailles, de riz, de légumes variés, de pâtisseries, de fruits de toutes sortes, surmontés de toits pyramidaux en feuilles de latanier, semblent des statues d'idoles promenées dans un cortège religieux.

Enfin, un dernier personnage, qui attendait depuis longtemps le moment de se montrer, s'approche du Kraton pour apporter au souverain son tribut d'hommages. C'est l'éléphant du sultan. Sur son dos se balance un palanquin rouge. Arrivé devant le trône, sur un signe de son cornac il s'agenouille, et à plusieurs reprises salue avec sa trompe qu'il agite de bas en haut comme un encensoir.

Cette fois c'est fini. Un commandement d'officier provoque dans les rang des soldats des mouvements quelque peu désordonnés. On charge vivement les fusils à piston, et, à un second commandement, une crépitante pétarade clot la manifestation.

Il était temps. Deux minutes plus tard, tandis que la foule évacue l'Aloon-Alonn, le tonnerre répond à la pacifique fusillade, et la pluie tombe, dispersant nobles, lanciers et grenadiers, dont on voit fuir en débandade dans tous les sens les fez blancs, les tuyaux de poêle et les casquettes monumentales.

## CHAPITRE V

### SOERABAIA

L'Oranje-Hôtel. — Les rues de Soerabaia. — Promenades à Wonokromo et à Sidoardjo. — Les Chinois de Java. — Le régime colonial de l'île.

Le chemin de fer nous emporte maintenant vers l'extrémité de l'île. Les indigènes emplissent les compartiments de troisième classe; les Chinois, qui se jugent très supérieurs aux naturels du pays, occupent les wagons de seconde classe.

Si la fusion des races crée la plupart du temps des rejetons déplorables au point de vue des qualités morales, souvent, en revanche, elle confère aux enfants de sang mêlé une beauté physique très séduisante, ainsi que le prouvent les jolies métisses javano-hollandaises. Les Chinois semblent faire mentir cette règle qui ne comporte pourtant guère d'exceptions. Nous remarquons un certain nombre d'hommes et de femmes qui doivent incontestablement le jour à des accouplements javano-chinois. Ce sont d'affreux spécimens d'humanité. Ces gens ont de véritables groins de porcs!

Sous une pluie battante nous arrivons à Soerabaia vers cinq heures du soir, à l'Oranje-Hôtel. Cet

hôtel est tout neuf et admirablement approprié au climat tropical. La salle à manger et les salons se trouvent dans un haut bâtiment central, isolé, ouvert de tous côtés aux courants d'air, flanqué de deux tours carrées jaunes qui lui donnent un air de cathédrale espagnole. Autour de cette construction, des galeries couvertes, au rez-de-chaussée et au premier étage, protègent contre le soleil les chambres toutes pourvues d'un salon extérieur sous une véranda. De nombreuses salles de douches sont, bien entendu, à la disposition des hôtes. L'Oranje-Hôtel est on ne peut plus cosmopolite. Il appartient à des capitalistes hollandais; le directeur est Arménien; le gérant est Autrichien; les domestiques sont Javanais; les clients sont Hollandais, Américains, Allemands, Anglais, Français et Chinois. La cuisine est à peu près française.

\*  
\* \*

Nous avons d'abord songé à monter au cratère du volcan Bromo, aux environs de Soerabaia. Un matin nous étions partis pour Pasoeroean dans cette intention. Là, renseignements pris, nous hésitâmes. Il fallait subir plusieurs heures de voiture jusqu'à Tosari, plusieurs heures de cheval ensuite jusqu'au volcan, probablement sous l'orage à l'aller et au retour. Finalement, comme nous avions déjà escaladé le Papandajan, nous renonçâmes à affronter le Bromo.



Mes camarades profitèrent du premier paquebot pour se rendre à Batavia, qu'ils n'avaient pas vue encore. Quant à moi, je restai à Soerabaia pour y goûter quelques jours de repos avant de m'embarquer sur un navire à destination de Singapour. Je pensais attendre trois ou quatre jours; mais les bateaux ne sont pas seulement rares, leurs départs sont incertains, capricieux, si bien que le *Van Heemskerk*, de la Koninklijke Maatschappij, sur lequel je comptais pour le jeudi, annonça qu'il différerait son départ au vendredi, puis au samedi, et ne quitta enfin Soerabaia que le dimanche.

Une semaine à Soerabaia s'écoule en somme très vite. L'Oranje-Hôtel est confortable; seules les matinées et les soirées comptent; dans ce pays brûlé du soleil ou inondé par des pluies diluviennes, l'après-midi est forcément consacré à de longues siestes. Le matin une promenade dans la ville ou aux alentours occupe plusieurs heures; le soir, deux cinématographes rivaux se disputent les spectateurs européens et indigènes; et d'ailleurs, soit à l'hôtel Oranje, soit au restaurant Grimm, soit à la terrasse d'un troisième établissement, un orchestre supportable aide les dîneurs à digérer le menu et les boissons glacées. Autre distraction : dans la grande rue Toendjoengan, passent et repassent sans cesse des voitures où s'affalent nonchalamment les grasses Hollandaises anémiées, les femmes des riches Chinois couvertes de soies, le visage peint, et les admirables métisses aux yeux fulgurants.



Soerabaia est la capitale commerciale de l'île. Sur ses 150 000 habitants, 8 000 sont européens, 3 000 arabes, 15 000 chinois. Ces derniers habitent, à droite et à gauche de la Handelstraat, un district spécial où l'on pourrait se croire dans le Céleste Empire.

Le commerce européen se concentre dans le quartier du Willemskade et dans la longue rue tortueuse qui se nomme successivement Toendjoengan, Heerenweg, Aloon-Aloon, Societeit Straat.

Les villas hollandaises sont disséminées dans des avenues droites, comme Simpang, Embong Malang, ombragées par les tamarins et les waringins. On a imité autant qu'on a pu le Weltevreden de Batavia; les cottages se cachent sous les arbres, dans les jardins où les fleurs rouges des flamboyants mettent comme une flamme ardente sur la verdure des bananiers.

Les Javanais demeurent un peu partout derrière les grandes avenues et le long de la rivière Kali-Mas, dans des sortes de cités ouvrières, les *kampongs*, dont le nom se lit sur l'arcade de la porte en caractères européens. Dans les ruelles de ces *kampongs* s'alignent de petites maisons basses, dont les modestes vérandas sont garanties par des nattes contre le soleil. Souvent, au-dessus des habitations se balance au haut d'une perche une cage d'osier où

des oiseaux gazouillent. A côté de quelques portes est suspendu un gong primitif, un tronc d'arbre creusé sur lequel on frappe avec un maillet de bois. On rencontre à chaque instant le colporteur chinois, une main sur le bâton qui assujettit sur l'épaule le ballot d'étoffes, l'autre agitant une claquette de métal pour attirer l'attention des ménagères malaises.

\*  
\* \*

Un jour je visite dans le quartier d'Embong Malang un cimetière chinois. C'est un marécage d'où s'exhalent des odeurs de cadavres mal enterrés dans la vase. Tous les monuments funéraires se ressemblent : un tertre plus ou moins haut, incurvé en demi-lune, surmonte le tombeau dont l'entrée est fermée d'une pierre bleue demi-circulaire couverte d'inscriptions. Deux monstres sont accroupis à quelque distance, précédés eux-mêmes de deux colonnes sur lesquelles brille l'or d'écritures chinoises.

D'autres fois, au bord de la rivière Kali-Pagirian je m'intéresse aux ébats des baigneuses. Elles se plongent dans l'eau en poussant des cris gais près des grandes barques à la proue en forme de bras plié et des enfants qui suivent d'un œil attentif le gros morceau de bois attaché à la ficelle de leur ligne.

Elles sont souvent très belles, ces Javanaises. Quand elles sortent du bain, le sarong mouillé moule

des poitrines rigides, des académies sculpturales. Quelle pudique habileté pour se rhabiller, en laissant tomber tout d'un coup l'étoffe humide au moment même où un sarong sec vient la remplacer sur le corps rafraîchi!

Hélas! Pourquoi faut-il que ces belles femmes de bronze se noircissent les dents avec le fâcheux bétel? Pourquoi, tare plus disgracieuse encore, s'empoisonnent-elles l'haleine avec d'horribles chiques de tabac? Les malheureuses, elles ne se contentent pas d'une chique discrète; c'est une poignée de tabac qui gonfle leurs joues, tellement énorme qu'elle ne peut s'enfoncer tout entière dans la bouche, et qu'une touffe brune tombe du coin des lèvres comme une épaisse moustache!

\*  
\* \*

Mes meilleures flâneries furent celles qui me conduisirent à plusieurs reprises dans la campagne jusqu'aux villages de Wonokromo et de Sidoardjo. J'aimais à me mêler aux habitués du marché qui se tient tous les jours auprès de la rivière Kali-Brantas : Javanais, Arabes, Chinois aux visages divers, aux accoutrements pittoresques.

Ah! l'élégante écharpe des femmes de Java! Tantôt, simple ornement, elle se jette négligemment sur l'épaule et les seins en travers du sarong, dont les tons sombres contrastent avec ses claires colorations, vertes, jaunes ou roses; tantôt elle devient

une large courroie qui soutient sur la hanche le panier rond où s'entassent les lamountas, les papayes et les doekoes; parfois aussi elle retient sur le dos des mères les petits enfants dont la tête ballotte au rythme de leur marche.

Pas de bijoux, ou si peu qu'on les voit à peine; seules les femmes arabes ou hindoues continuent à porter ici aux bras et aux pieds les bracelets et les cercles d'argent, et à piquer sur leurs narines une pierre brillante ou un clou d'or. La Javanaise s'estime sans doute assez jolie pour n'avoir point besoin de recourir à d'inutiles orfèvreries.

Les Chinoises traînent leurs pieds nus dans de minuscules babouches brodées, discutant les prix aux étalages des vendeurs de légumes, de graines, de parasols et de chapeaux.

Dans la foule circulent, en trottinant sous leur bambou, les robustes coolies chargés de fruits, la tête ornée d'un léger casque en feuilles de latanier qui rappelle le morion des guerriers du seizième siècle.

L'animation de ce marché était pour moi un agréable but de promenade matinale. Un tramway à vapeur me ramenait à Soerabaia. Les marchands de Wonokromo et de Sidoardjo utilisent ce mode de transport pour se rendre à la ville. Ils s'installent avec leurs paniers encombrants sur des trucs découverts. En troisième classe, comme dans les chemins de fer, s'empilent les Javanais des deux sexes, les femmes dans des wagons spéciaux affectés aux *prempoean*; en seconde classe, messieurs les Chinois se prélassent à l'écart du *vulgum pecus* indigène.

\*  
\* \*

Il faut convenir que ces Chinois de Java sont tous d'une condition sociale supérieure à celle des travailleurs malais. Jusqu'ici les Hollandais n'ont pas admis à Java le *coolie* chinois. C'est un moyen détourné de limiter dans une certaine mesure l'invasion céleste. Seuls ont accès dans l'île ceux qui possèdent quelques ressources. Aussi, les plus modestes des Chinois sont-ils au moins colporteurs de mercerie et d'étoffes, ou bien artisans, principalement fabricants de meubles. Tous sont dans le commerce et beaucoup même dans les grandes affaires. — Je feuilletais parfois dans les salons d'hôtel un album consacré à l'agriculture et à l'industrie des Indes néerlandaises. A côté des portraits des Hollandais notables, fonctionnaires, négociants, industriels, planteurs, figuraient ceux de riches Chinois qui tiennent une place considérable dans les exploitations agricoles ou les spéculations commerciales. — Plus tard, en Chine, j'ai appris qu'on comptait sur les millions des capitalistes chinois de Java pour reconstruire Hankéou à moitié détruite par la révolution.

Un petit détail révèle bien l'importance du commerce chinois dans les colonies hollandaises : les billets de banque ont leurs inscriptions rédigées en hollandais *et en chinois*.

Les autochtones malais sont loin d'être compa-

9

| en malais

rables aux Chinois pour l'entente des affaires. Bien que depuis plusieurs années on leur ait fait voir très souvent des pièces d'argent à l'effigie de la reine Wilhelmine, ils persistent à les refuser et n'acceptent que les monnaies sur lesquelles ils reconnaissent le profil du dernier roi de Hollande.

Quelque temps avant mon arrivée, les Chinois de Soerabaia, pour imiter leurs compatriotes de Canton et d'Hankéou, s'étaient offert une petite émeute. A la nouvelle de la proclamation de la République chinoise, ils avaient déployé des étendards aux couleurs révolutionnaires. Un seul d'entre eux, gros négociant que n'enthousiasmait point sans doute le changement de régime, avait cru pouvoir se dispenser de pavoiser. Sa maison fut saccagée, sa famille menacée. Les troupes hollandaises durent pendant une semaine bloquer le quartier chinois pour rétablir l'ordre.

On conçoit que les Hollandais redoutent les Chinois et essayent de s'opposer à leur invasion. Comme je l'ai déjà dit, toutes les villes javanaises ont leur partie chinoise. Tout le petit commerce à Batavia, à Soerabaia et ailleurs, est aux mains des Chinois.

Si on les laissait s'établir librement à Java, si on autorisait la cohue des coolies sans ressources et sans métier déterminé à venir rejoindre leurs compatriotes colporteurs, marchands et industriels, l'île deviendrait bientôt une véritable colonie chinoise. Déjà, par leur nombre (ils sont près de trois millions à Java), par leur ingérence dans toutes les affaires,

ils ont sur les indigènes une influence puissante. Un Anglais fixé à Java me disait que, si les Chinois voulaient, ils pourraient facilement soulever les populations javanaises contre la Hollande.

\*  
\* \*

J'ai parfois essayé d'obtenir des Hollandais rencontrés au cours de mon voyage quelques indications sur le régime colonial de Java. Il semble que les Hollandais n'aient guère les conversations sur ce sujet. Si les renseignements que j'ai recueillis au hasard, et qui n'ont rien d'officiel, sont exacts, le système d'exploitation du maréchal Daendels et du général Van den Bosch, en vigueur pendant le siècle dernier, n'existerait plus, très adouci, que pour le café. Le travail forcé des indigènes, la vente à vil prix à l'État des produits agricoles auraient à peu près disparu.

Des sociétés agricoles, de vastes entreprises particulières ont pris peu à peu la place du gouvernement. Les corvées dues à l'État ont été transformées dans certaines provinces en un impôt de capitation. L'État loue à très long bail les terres dont il est propriétaire, et les locataires en tirent parti au mieux de leurs intérêts.

L'administration de Java, confiée à des fonctionnaires indigènes sous le contrôle des résidents hollandais, le protectorat en un mot, paraît avoir donné d'excellents résultats.



On a réussi à obtenir beaucoup des Javanais en ne changeant presque rien à leurs habitudes. Leurs mœurs, leur religion, sont absolument respectées. Ils n'ont avec les Européens que des rapports indirects, au second degré. Ils sont toujours gouvernés, comme avant la conquête, par leurs chefs, régents, *wedonos*, *mantris*, choisis dans les familles nobles qui ont de tout temps exercé le pouvoir et qui continuent à en avoir au moins les apparences.

En outre, les fonctionnaires blancs, élèves de l'école de Delft, sont obligés de connaître la langue du pays, ce qui leur permet de ne pas être bernés par les interprètes et les chefs locaux, comme le sont trop fréquemment nos fonctionnaires coloniaux.

Actuellement, pour des raisons économiques diverses, parmi lesquelles il faut compter la concurrence de plus en plus grande des cafés du Brésil, le café ne fournit plus les bénéfices formidables qui ont fait longtemps la fortune de Java. On peut néanmoins envisager l'avenir sans inquiétude. C'est maintenant la canne à sucre qui enrichit la colonie. De plus, les plantations de caoutchouc encore toutes récentes donneront certainement dans quelques années des récoltes très rémunératrices.

Les Anglais, qui s'étaient emparé de Java en 1811 et la restituèrent après Waterloo, doivent bien regretter d'avoir laissé échapper de leurs mains la perle de l'Insulinde.

## CHAPITRE VI

### SINGAPOUR

Sur le *Van Heemskerk*. — Singapour : à l'hôtel; les rues de Singapour. — Les États malais. — Johore. — Le jeu de bacan.

Le *Van Heemskerk* s'est enfin décidé à partir. Un dimanche matin il quitte la baie qui a donné son nom à la ville de Soerabaia. A l'est, l'île de Madoera étale ses côtes basses; à l'ouest je contemple pour la dernière fois un paysage javanais : une plaine verte au pied de hautes montagnes qui bleuissent au loin, dominées par les grands volcans Bromo et Smeroe.

Entre Java et Madoera on navigue comme sur un fleuve. Bientôt ce fleuve s'élargit; peu à peu les deux îles s'estompent à l'horizon et la silhouette altière des volcans finit par disparaître dans la brume.

La Koninklijke Maatschappij, à laquelle appartient le *Van Heemskerk*, dessert quarante îles de l'archipel malais. Ses bateaux font escale dans les Moluques, vont à Bornéo où ils remontent la rivière Barito jusqu'au centre de l'île, à Priok Trahoe.

Sur le *Van Heemskerk* les plus nombreux passagers, les plus bruyants, les plus odorants, sont de

gros cochons noirs chargés aux îles Moluques, et destinés à être mangés par les Chinois de Singapour. Si, selon la célèbre légende, les petits Chinois sont dévorés par les cochons, leurs papas les vengent en consommant une quantité prodigieuse de porcs.

Ils sont bien là six cents, empilés sur le pont à l'avant et à l'arrière dans de solides paniers cylindriques pourvus de larges ouvertures. Leur arrimage est parfait : les groins dirigés vers le centre du paquebot pour recevoir la nourriture, les derrières du côté de la gouttière pour les évacuations inévitables.

D'autres passagers venus aussi des Moluques voisinent sur le pont avec les porcs ; ce sont des perroquets, des serins enfermés par milliers dans des cages.

En seconde, quelques femmes créoles au teint de citron, étendues en sarong sur des chaises longues, exhibent des pieds nus magnifiques.

En première, toutes les cabines sont encombrées par une vingtaine de jeunes Anglais de seize à dix-huit ans accompagnés de deux professeurs et d'une dame. Je ne tarderai pas à apprendre que cette *party* est l'école de voyage de M. Sargent. Chaque élève est muni d'un cahier dont le cartonnage porte cette inscription : *M<sup>r</sup> Sargent's travel school for boys — Round the world — 1912.*

Singulière école tout de même ! Ces jeunes boys font le tour du monde sous la conduite de M. et Mme Sargent. Leur travail quotidien consiste à

fumer de nombreuses pipes et à rédiger sur leur cahier une relation de leurs randonnées à Java.

Rien de saillant durant les trois jours et demi de la traversée. Une chaleur congestionnante sur une mer calme; l'odeur des porcs, leurs cris perçants; de lourdes somnolences sur le pont.

Le mercredi dans l'après-midi, nous débarquons à Singapour.

\*  
\* \*

Le paquebot français qui doit me transporter à Saïgon ne passera que lundi prochain. Cette fois j'aurai le temps de connaître la grande ville des détroits.

Je me présente d'abord à l'hôtel de l'Europe. D'après des indiscretions entendues à bord des paquebots, cet hôtel est la propriété des Missions catholiques d'Extrême-Orient. Il a été construit, dit-on, à double fin. S'il ne donnait pas de sérieux bénéfices, on pourrait facilement en faire un séminaire. Les galeries ombreuses le long desquelles s'alignent les chambres évoquent en effet celles d'un cloître avec les cellules des moines, et la haute salle à manger ressemble assez au vaisseau d'une église. L'hôtel de l'Europe n'est sans doute pas près de devenir un séminaire; il refuse du monde, et je suis obligé de chercher asile à l'Adelphi-Hôtel, en face du joli square où s'élève la cathédrale de Saint-Andrew.

A l'Adelphi le personnel est exclusivement chi-

nois, depuis le gérant jusqu'au plus infime des boys. Ces Chinois sont syndiqués. Récemment, une heure avant le dîner, pour protester contre le renvoi de deux d'entre eux, ils ont menacé d'abandonner leur service, et le gérant, pour éviter un affront scandaleux à sa clientèle, a dû réintégrer les deux domestiques dont il avait à se plaindre.

Moins luxueux que l'hôtel de l'Europe, l'Adelphi est, en somme, un caravansérail très confortable. Musique pendant le *tiffin* d'une heure, musique pendant le repas du soir, excepté le dimanche, toujours affecté en pays anglais à l'ennui absolu. Chambres spacieuses avec douches et chaise percée à la mode hindoue. Sur le lit, le gros boudin de toile de Java, la *dutch wife*.

\*  
\* \*

Singapour est de beaucoup la ville la plus peuplée des *Straits Settlements*. Depuis sa fondation en 1824 par Stamford Raffles, son port est devenu un des plus grands du monde. Mais la capitale des États malais est plus loin dans la presqu'île de Malacca, à Kwala-Lumpur, à environ douze heures de chemin de fer de Singapour.

Les *Straits Settlements*, lorsqu'on les regarde sur une carte à petite échelle, semblent peu de chose. En réalité la colonie anglaise est très importante. Huit cents kilomètres de voie ferrée desservent les États de Johore, Penang, Negri Sembilan, Pahang, Tien-

gam, Kelantan, Koedah, Pérok et Selangor où se trouve la capitale.

Par suite d'une organisation toute spéciale, les sultans de ces États sont devenus les actionnaires d'une société qui exploite leur pays sous la haute direction de l'Angleterre. Il paraît qu'aucune nation n'a des finances aussi prospères. Chaque année amène des excédents budgétaires considérables. Toute la presque île est mise en valeur. Jadis les ananas étaient la principale culture. Aujourd'hui on commence à remplacer les champs d'ananas par du caoutchouc. J'ai pu voir dans les environs de Singapour les forêts incendiées sur la cendre desquelles poussera le *rubber-tree*. Ailleurs on vend le bois des grands arbres, au lieu de le brûler pour cultiver le caoutchouc. Et surtout il y a des mines qui donnent des résultats invraisemblables. J'ai voyagé sur un paquebot avec un Français qui dirige dans l'État de Selangor une mine d'étain. Il me parlait avec enthousiasme des facilités de toutes sortes que trouvent les colons dans les Straits Settlements. Je compris son extrême satisfaction lorsque je sus que sa mine avait accusé, l'an dernier, un dividende de 172 pour 100 !

\*  
\* \*

A l'époque du boom sur les plantations de caoutchouc l'argent roula en abondance. Les hôtels de Singapour connurent des bombances formidables.

Les ripailles, aujourd'hui calmées, recommenceront sans doute à l'avenir lorsque quelque autre produit de la terre malaise engendrera à son tour des dividendes fabuleux.

Le quartier spécial des marchandes d'illusions, s'il regrette les soirées fortunées de jadis, est encore cependant si animé qu'on ne peut guère le comparer qu'avec les grands yoshiwaras du Japon.

Dans Malay Street, Malabar Street, Hylam Street, Buggis Street et les ruelles adjacentes grouille une vie intense. Les Japonais ont créé là une colonie de mousmés aussi nombreuses qu'accueillantes. Sous les vérandas, à la lueur trouble des grosses lanternes de papier, elles appellent les passants, aimables, souriantes, souvent jolies.

Dans le même quartier cythéréen, des Françaises, des Valaques fatiguées, des Anglaises alcooliques ne constituent qu'un insignifiant troupeau submergé par les centaines de petites Japonaises.

D'autres prêtresses de Vénus s'offrent plus particulièrement aux Chinois de Singapour. Elles sont installées comme je ne le vis nulle part ailleurs en Extrême-Orient. En pantalon et blouse de soie noire, des épingles d'or piquées dans les cheveux luisants de pommade, le visage peint comme un masque de carton, elles attendent, impassibles, tristes, assises dans de grandes boutiques largement ouvertes, brillamment éclairées. Hélas ! cette lumière trop généreuse permet de déplorer une laideur générale qui contraste vivement avec la gentillesse des poupées japonaises, une laideur probablement

pleine de charmes pour des Chinois, mais que n'apprécie point notre esthétique d'Européens.

\*  
\* \*

Mes matinées se passent tantôt en rickshaw, tantôt en tramway électrique dans les divers quartiers de Singapour. J'admire les villas d'Orchard Road, de Tanglin Road, aussi ombragées et moins resserrées que les maisons hollandaises de Java, le joli jardin botanique, tout petit, mais combien plus fleuri que celui de Buitenzorg.

Le tram électrique m'a plusieurs fois mené très loin au nord jusqu'à Paya Lebar, au seuil d'une forêt où quelques Anglais misanthropes s'isolent en sauvages dans des cottages modestes. Pour atteindre cette forêt, on traverse le long faubourg de Serangoon Road tout peuplé d'Hindous, employés pour la plupart aux travaux de voirie. Le personnel des tramways est d'ailleurs hindou et souvent aussi le policeman qui veille à l'ordre public dans les carrefours, de sorte qu'on se croirait dans la banlieue de Bombay ou de Calcutta.

Enfin je prends plaisir à de lentes flâneries à pied dans les rues chinoises du district de North Bridge Road, où les petits chapeaux de paille pointus qui surmontent les vilaines faces jaunes me rappellent toujours ceux dont se coiffent les figurines grecques de Tanagra.

Parmi les Chinois, les Hindous qui circulent dans



Singapour, les Malais avec leur toque noire sur la tête et leur langouti aux jambes, sont comme noyés, à peine trouvables dans l'élément étranger qui a envahi leur pays.

\*  
\* \*

La veille de mon départ, un dimanche, j'ai passé ma journée à Johore. — Le sultan de Johore ne se contente pas des revenus royaux que lui rapporte son titre d'actionnaire dans la fédération des États malais ; comme Son Altesse sérénissime de Monaco, il tire de la ferme des jeux d'importants profits. Le sultan exploite le jeu de *bacan* qui sévit avec intensité en Extrême Asie, depuis Singapour jusqu'en Chine. — Le dimanche, principalement, de nombreux joueurs, presque tous Chinois, se rendent à Johore pour tenter la fortune.

Le chemin de fer mène en une heure en face de Johore, au bord du bras de mer qui sépare du continent l'île de Singapour. Un ferry-boat traverse rapidement le détroit. Au quai de débarquement, des rickshaws attendent les voyageurs pour les conduire à l'hôtel, un hôtel convenable, propriété particulière du sultan.

Avant le déjeuner, j'accède aux propositions de mon rickshawman, qui veut me montrer le palais de son souverain et la mosquée. Ces édifices n'ont rien de bien remarquable. De ma petite excursion, je ne conserve guère que le souvenir d'un kiosque, ornement des jardins de Sa Majesté. Ce kiosque repose

sur des colonnes d'une construction évidemment économique. Ces rustiques piliers se composent tout simplement d'un treillage en fil de fer de forme cylindrique qu'on a rempli de gros cailloux. Je signale cette colonnade aux amateurs de pittoresque à bon marché.

L'après-midi mon devoir m'appelle à la maison de jeu. Elle est à Kampong Baru, à trois kilomètres de Johore, sur une colline à laquelle aboutit une route toute rouge dont la poussière brûle les pieds nus du coolie attelé à ma petite voiture.

Kampong Baru me réservait une surprise. Je me dispose à entrer au casino, un bel immeuble tout blanc entouré de quelques maisons de bois. Un écriteau m'arrête : les salles de jeu sont interdites aux Européens. — En vain j'essaie de forcer la consigne ; un policier hindou refuse poliment de me laisser franchir la porte. Par une fenêtre, j'aperçois des Chinois autour de quelques tables. Je n'en verrai pas plus. Il faut regagner Johore.

Le casino de Kampong Baru est le casino à l'usage des riches. On y joue gros jeu. Les Anglais de Singapour y avaient pris goût à tel point que le gouvernement des Straits Settlements a cru devoir inviter le sultan de Johore à ne plus les recevoir. Seulement, afin de ne pas paraître viser spécialement les Anglais, il a été décidé que le tripot serait fermé aux *Européens*.

Je pourrai tout de même m'initier à ce *bacan* auquel les Anglais de Singapour trouvaient tant de charme. Dans la ville de Johore même, mon coolie

me dépose devant une halle entièrement ouverte sur la rue où jouent les Chinois pauvres. Ici on ne risque que des sapèques. Comme les Anglais n'y venaient pas, on a jugé inutile de leur interdire ce casino trop démocratique.

Une demi-douzaine de tables sont dispersées sous la halle, autour desquelles se groupent debout, attentifs, des hommes et des femmes. Le banquier met une poignée de sapèques dans une tasse. Il renverse la tasse sur la table, puis la soulève pour laisser de côté une portion des sapèques qu'elle couvrait. On compte alors par tas de quatre les pièces de cuivre mises à découvert. Le nombre gagnant, 1, 2, 3 ou 4, est celui des sapèques qui restent au dernier tas.

Le *bacan* est peu passionnant, c'est un simple jeu de hasard analogue à la roulette de Monte-Carlo.

Au retour, le train est bondé de Chinois. En première classe, hommes et femmes étalent naïvement sur leur vêtement leur vanité de commerçants cosus. Les boutons de leur blouse noire sont des pièces d'or anglaises de vingt shillings!

Le soir à l'Adelphi Hôtel, je verrai un gentleman anglais satisfait de faire briller les mêmes boutons sur son dolman de toile blanche.

## CHAPITRE VII

### SAÏGON

Les pousse-pousse. — Les rues. — Le théâtre. — Les cafés. —  
— Les coolies-ché. — Cholen. — La plaine des tombeaux. —  
— Les chettys.

Hier dans l'après-midi, le *Polynésien* a passé tout près de hautes montagnes que nous prenions d'abord pour la côte de Cochinchine. C'étaient les îles de Poulo Condor, énormes rochers émergeant de la mer dont la France a fait un lieu de déportation pour les indigènes d'Indo-Chine.

Ce matin nous sommes en eau calme. Le bateau s'avance lentement dans la rivière de Saïgon. La campagne est toute plate, très verte. Sur les rives, la broussaille des palétuviers au pied d'arbustes inconnus; plus loin, des rizières. Cette verdure, cette plaine, une légère buée sur l'eau qui reluit aux premiers feux du soleil levant, font songer à la Hollande.

A neuf heures le *Polynésien* s'amarre à un quai de bois, où une vingtaine de coloniaux vêtus de blanc attendent les amis qui viennent de France.

La rivière, de largeur médiocre, les quelques fonctionnaires qui reconnaissent des collègues ou

saluent des supérieurs, le très faible mouvement d'un port où l'on voit à peine cinq ou six navires, tout cela paraît bien modeste quand on arrive des grandes stations anglaises de Colombo et de Singapour. A l'horizon, pas de cheminées d'usines; près du quai, des maisons basses, les bureaux de la douane et des Messageries. On pressent la tranquillité endormie d'une petite ville provinciale.

\*  
\* \*

Deux *pousse-pousse* — c'est le nom des rickshaws en pays français — emportent ma personne et mes valises à l'hôtel Continental, le plus récemment installé à Saïgon.

Ce nom de *pousse-pousse* (par abréviation on dit simplement *pousse*) n'est justifié qu'à Pondichéry où réellement le coolie pousse devant lui la petite voiture. Ici, comme à Ceylan et à Singapour et partout en Extrême-Asie, le véhicule est *tiré* et non *poussé*.

Nos compatriotes d'Indo-Chine n'estiment pas comme les Hollandais que ce mode de locomotion est incompatible avec la dignité humaine. Les *pousses* abondent à Saïgon, et leur nombre exagéré réduit leur prix à une incroyable modicité. Avec 10 cents (5 sous de France; la piastre de 100 cents valant environ 2 fr. 50) on paie une course d'une durée moyenne. Aussi, les gens qui se promènent à pied sont très rares dans les rues. Les soldats eux-mêmes se font traîner des casernes aux cafés et des cafés aux

casernes à des prix encore inférieurs au tarif adopté pour les civils.

D'ailleurs il fait si chaud qu'à certaines heures la marche est à peu près impossible à l'Européen, tandis que l'homme-cheval, le *coolie-ché*, court comme un cerf, le dos cuit par le soleil, la peau ruisselante de sueur.

\*  
\* \*

Saïgon se flatte d'être la plus belle ville d'Extrême-Orient. C'est vrai, peut-être, si l'on entend par belle ville une cité bâtie sur mesure, percée de très larges avenues qui se coupent à angle droit. Mais pour le touriste qui cherche les constructions originales, ou même simplement la fraîcheur et l'ombre par 32° centigrades, les vieilles villes orientales, aux maisons irrégulières et bizarres, sont autrement intéressantes.

Quelques monuments font bonne figure : le palais du gouverneur de la Cochinchine, dans la rue Lagrandière; la Poste, sur la place de la Cathédrale, admirablement aménagée pour combattre l'excessive température du pays, et surtout le palais du gouverneur général, au fond du boulevard Norodom, dont les larges vérandas sont aussi très bien appropriées au climat.

On n'en peut dire autant d'une statue qui semble menacer de ses gestes véhéments la résidence officielle : un Gambetta de bronze qui se démène sous une épaisse pelisse, tel un explorateur du Pôle Nord. Les

indigènes qui suent toute l'année le torse nu contemplent avec stupeur cet incompréhensible vêtement.

Les Saïgonnais seraient vexés si on ne les félicitait pas d'avoir bâti dans ces dernières années un mirifique théâtre. Cet édifice s'élève au cœur même de Saïgon, sur une place ceinturée de cafés, à l'endroit où la grande artère de la ville, la rue Catinat, rejoint le boulevard Bonnard. Il a coûté près de quatre millions. Chaque année, le conseil municipal alloue au directeur une subvention de 125 000 francs à laquelle s'ajoute une somme assez rondelette pour le voyage des artistes.

Si l'on veut bien observer que sur ses 50 000 habitants, Saïgon possède à peu près 4 à 5 000 Européens capables de savourer la musiquette des opéras-comiques et les facéties des vaudevilles, on trouvera sans doute que les soirées des coloniaux de Cochinchine pèsent d'un poids plutôt lourd sur le budget local.

\*  
\* \*

Le théâtre est, avec les cafés qui l'entourent, la grande préoccupation des Saïgonnais. Saïgon a bien l'aspect d'une quiète préfecture de France qui vit de la garnison et des fonctionnaires.

Dans la journée, ses spacieux boulevards, grillés par le soleil, sont des steppes désertiques. Chacun griffonne plus ou moins dans un bureau, à moins qu'il ne dorme en attendant l'heure de l'apéritif. Vers cinq heures tout le monde se réveille; les ter-

rasses des cafés de la rue Catinat se peuplent de consommateurs; une odeur d'absinthe parfume la place du théâtre. C'est le bon moment. L'atmosphère est devenue supportable. On cause politique avec les amis en regardant les promeneurs qui passent. Et il en passe! en pousse, en voiture, en automobile aussi; on pourrait dire *surtout* en automobile. L'automobile a, dans les pays chauds, un succès très explicable. Sa rapidité détermine un violent courant d'air frais, auprès duquel le souffle du ventilateur électrique ou celui de l'archaïque panká n'est qu'une caresse sans énergie. — On va faire le tour de l'Inspection de Gia-Din, sur la belle route dont la poussière poudrera de rose les costumes blancs.

Après le dîner, encore plus de monde devant les cafés où des orchestres jouent, des cinématographes trépident.

Pendant les entr'actes du théâtre, les spectateurs se répandent sur la place, s'asseoient pour déguster des boissons glacées avec des dames pompeusement parées.

Un buveur suffisamment désaltéré quitte-t-il sa chaise au *café de la Terrasse*, au *café de la Musique* ou au *Continental*, immédiatement vingt pousse-poussé se précipitent vers ce client probable.

\*  
\* \*

Les *coolies-ché* attelés aux mignonnes voiturettes, on se demande, en voyant leur lourd chignon de



cheveux noirs, leur visage efféminé, leurs hanches amphorales, s'ils sont des hommes ou bien des femmes. Ce sont des hommes..., d'une mentalité un peu effarante.

Prenez un pouce pour rentrer chez vous. Le coolie-ché n'aura pas couru pendant dix secondes qu'il se retournera en interrogeant : « Congaï, mossié, congaï? »

Vous répondez : Non ! A l'hôtel ! Et vivement.

Le coolie recommence à courir, ralentit au bout de trente mètres, et de nouveau pose sa question insidieuse. — Second refus, catégorique. — Un peu plus loin il modifiera ses offres en les aggravant : « Boy, mossié, boy? » — et ne renoncera à placer sa marchandise qu'à la porte de votre domicile.

Il arrive parfois que le *coolie-ché*, refusant de croire réelle l'indignation de son client, le conduit derrière les buissons de quelque jardin public. Là, à la grande stupéfaction de l'Européen récemment débarqué et non initié à des mœurs trop asiatiques, il murmure timidement : « Mossié, casser la boîte? »

Je suppose qu'en ce cas le coolie-ché réussit le plus souvent à se faire « casser la figure ».

\*  
\* \*

Je n'ai assisté à aucune représentation de la troupe de Saïgon. Pourtant les affiches étaient alléchantes. Le malin directeur avertissait les familles du caractère particulièrement léger de la pièce.

Si ce théâtre ne m'aida point à passer mes soirées, il ne me fut cependant pas inutile. Je flânais sur la place durant un entr'acte, admirant les jolies spectatrices sorties pour respirer un air moins chaud que celui de la salle, lorsque je fus reconnu par une dame avec qui j'avais, deux ans auparavant, voyagé sur un paquebot. Mme P... me présenta à son mari, qui eut l'amabilité de me convier à dîner pour le lendemain et mit à ma disposition son automobile pour quelques promenades rafraîchissantes.

C'est ainsi que j'allai un matin à Cholen. — Saïgon est la ville bourgeoise, la ville des fonctionnaires, du théâtre et des cafés; Cholen est la ville des affaires.

Cholen est exclusivement chinoise, et trois fois plus peuplée que Saïgon. C'est là que se concentre aux mains des Célestes le commerce du riz, du thé, des poteries et des diverses denrées. On peut répéter de Cholen ce que je disais de Singapour : c'est une colonie chinoise gouvernée par des Européens.

La ville est située à cinq kilomètres de Saïgon sur l'arroyo chinois. Cette rivière est encombrée de jonques serrées les unes contre les autres à proximité des usines où s'opère la décortication du riz.

Dans les rues, même spectacle qu'à Singapour; des enseignes verticales avec leurs caractères dorés sur fond noir, des lanternes en papier portant sur leurs flancs le nom du propriétaire. Dans les boutiques — et la plupart des maisons sont des boutiques — les Chinois vaquent à leurs occupations,

n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon noir luisant; leurs cheveux maintenant coupés court laissent voir sur la nuque la place où prenait racine la tresse récemment supprimée.

L'employé chinois de M. P... qui m'accompagnait me fit visiter quelques pagodes, celle des Cantonais, celle des Tonkinois, à peu près pareilles : des murailles décorées de personnages et de fleurs en faïence émaillée, des toits relevés aux angles sur le faite desquels des dragons, la gueule béante, dardent une langue effilée sous des moustaches plus effilées encore. A l'intérieur, des panneaux de bois où flamboient les noms de généreux donateurs sculptés en relief et dorés. Devant des bouddhas brûlent des bâtonnets d'encens, fichés dans des pots remplis de cendres. Des spirales d'amadou parfumé pendent au plafond, ajoutant des fragrances de santal à l'odeur des bâtonnets.

Les Chinois de Cholen comptent parmi eux des millionnaires notoires. L'un de ces richards, Tai-Maïen, pour faire étalage de sa fortune, a eu l'idée de bâtir une villa qui est une imitation presque absolue du palais du lieutenant-gouverneur de la Cochinchine.

Derrière les rues commerçantes, au milieu des marécages, entre des canaux s'éparpillent des huttes de bambou et de feuilles de lataniers habitées par les Chinois de condition inférieure. Quelques-uns de ceux-là arriveront peut-être un jour, à force d'astuce et d'économie, à rivaliser de luxe avec Tai-Maïen. Pour humilier leur compatriote, ils seront obligés

d'édifier des immeubles qui copieront le grand palais du gouverneur général.

Nous revînmes par la plaine des Tombeaux. Très triste, cette campagne grise, avec ses mamelons de terre surmontés d'une torche de paille, ses tombes de pierre noircie affaissées dans le sol.

De ce côté les champs sont surtout des rizières. Plus loin, à l'est, dans la direction de Thu-dau-mot beaucoup d'opulents Saigonnais ont créé des plantations de caoutchouc dont on pourra apprécier les résultats dans quelques années.

Entre la plaine funèbre et l'Inspection de Gia-Din je m'arrêtai un instant devant le tombeau de l'évêque d'Adran, Mgr Pigneau de Béhaine. L'évêque d'Adran a été au dix-huitième siècle le conseiller et l'ami de l'empereur d'Annam Gia-Long. Par son intermédiaire le souverain asiatique conclut en 1787 un traité avantageux pour la France.

Dans sa vieillesse il s'était retiré en cet endroit, s'occupant à cultiver un petit jardin. A sa mort, survenue en 1799, il y fut enterré, et Gia-Long éleva à sa mémoire un mausolée de style annamite, sur lequel on s'étonne de voir la croix catholique au-dessus des écritures chinoises et des monstres imaginaires.

Le tombeau de Mgr Pigneau de Béhaine me rappelait mon pays. Avant de le connaître, je connaissais déjà dans un village de Thiérache sa maison natale, où l'on doit, je crois, rassembler prochainement quelques souvenirs du grand prélat qui servit bien la France dans la lointaine Asie.

\*  
\* \*

J'avais traversé à Singapour tout un quartier d'ouvriers hindous, ce qui d'ailleurs n'était pas très étonnant dans une colonie anglaise. A Saïgon on rencontre les hommes de l'Inde sous un autre aspect. Dans les rues circulent les *chettys* de Ceylan, le buste nu, le front barré de lignes blanches, la face énergique éclairée par des yeux cruels.

Les *chettys* pratiquent à Saïgon une usure formidable. On les déteste dans la colonie, où ils exploitent les vices des joueurs et des viveurs. Quiconque s'endette a recours à leur bourse. Dans ce pays où l'intérêt normal pour des placements hypothécaires de premier ordre est de huit à dix pour cent, les *chettys* prêtent surtout aux fonctionnaires qui ne veulent pas mesurer leurs dépenses aux ressources de leur budget. Il paraît qu'ils parviennent à faire suer à leur argent jusqu'à quarante-cinq pour cent!

— « C'est une plaie! » disent les coloniaux. Moi, je dis : la plaie ce n'est pas le *chetty*, c'est plutôt la mentalité des emprunteurs qui s'adressent à eux pour solder des dettes de jeu que personne n'est obligé de contracter, ou pour payer un luxe disproportionné, auquel trop de Français s'habituent ici par suite d'un snobisme inexcusable.

## CHAPITRE VIII

### AU CAMBODGE

Sur le Mékong. — Pnom-Penh : Annamites, Chinois, Cambodgiens. — La pagode et le jardin du Pnom. — La pagode du palais royal. — La statue de Norodom. — Fête donnée par le roi Sisowath. — Kampong-Chnang. — En sampan sur le lac Tonlé-Sap. — Siem-Réap. — Angkor-Tom et Angkor-Wat. — Retour à Pnom-Penh. — Mœurs cambodgiennes. — Nouvelles circulaires : l'indigénat, la cadouille, l'examen de langues. — Maladies d'Indo-Chine.

Le *Mékong*, des Messageries Fluviales de Cochinchine, a quitté Saïgon hier à neuf heures du soir. Ce petit bateau a été réparé, remis à neuf, pourvu de l'électricité, de moustiquaires. La nuit a été bonne, dans une excellente cabine.

Au réveil, premier arrêt à Mytho. Sur l'appontement, une douzaine de marchandes annamites offrent des bananes, du pain, des noix de coco.

Nous sommes sur le Mékong, le fleuve dont le paquebot porte le nom.

Peu de passagers à bord : trois ménages de fonctionnaires, entrevus il y a quelques jours sur le *Polynésien*, qui regagnent leurs postes au Cambodge.

Peu à peu le Mékong s'élargit. Ses bords, tout verdoyants de palétuviers, ressemblent à ceux de la rivière de Saïgon. Sur ses flots limoneux nagent des

touffes d'une plante aquatique aux feuilles d'un vert foncé.

Cette plante, le *louk-binh*, s'accumule parfois en masses si épaisses qu'elle gêne le mouvement des hélices.

Un agent des Messageries Fluviales me dit que le *louk-binh* était inconnu sur le Mékong il y a une douzaine d'années. On croit qu'il fut importé dans ces parages par des navires du Japon. Les semences adhérentes à leur coque trouvèrent dans le grand fleuve l'eau et la vase qui convenaient à leur développement. — Toujours est-il que le *louk-binh* se propage de plus en plus, non seulement en Asie, mais aussi en Afrique. Dernièrement je lisais à Singapour un article d'un journal anglais consacré à ce végétal envahissant. Il s'agissait de sa multiplication inquiétante sur le Haut-Nil où elle constitue un obstacle redoutable à la navigation. Un ingénieur proposait de recueillir le *louk-binh* et, après lui avoir fait subir certaines manipulations, de l'employer comme combustible sur les steamers qui remontent le Nil jusqu'au Soudan. Est-ce possible? Le *louk-binh*, au lieu de retarder la marche des bateaux, leur sera-t-il un jour un précieux auxiliaire?

\*  
\* \*

Parmi les hôtes du *Mékong* figure une jeune Annamite assez jolie. La chaîne d'or qui pend à son cou indique qu'elle est la *congaï* d'un Européen avec qui

elle a contracté un mariage temporaire à la mode d'Indo-Chine. Exclue de la salle à manger, elle prend ses repas sur le pont de première classe et pénètre fréquemment dans la cabine d'un administrateur.

La femme est la même sous toutes les latitudes. La *congaï* Mme Français ayant cru remarquer que je la considérais avec intérêt m'exhibera successivement pendant les deux jours de navigation tous les articles de sa garde-robe, quatre ou cinq blouses de soie aux colorations variées sur lesquelles brillent les bijoux dorés, cadeaux de son époux éphémère.

La machine du *Mékong* est chauffée au bois; sérieuse économie pour les Messageries Fluviales, qui possèdent une importante concession de forêts au Cambodge.

En certain endroits, des estacades de perches, barrages établis par les pêcheurs annamites, obstruent une partie du fleuve. L'espace, d'ailleurs, ne manque pas. A cette époque des basses eaux la distance entre les rives est encore en moyenne de quinze cents mètres.

A Vinh-Long une rivière rejoint le Mékong. Au confluent se présente un charmant paysage tropical, bananiers et cocotiers se mirant dans une belle nappe d'eau que sillonnent des barques.

Vers le soir nous admirons les effets de lumière que prodigue sur les berges le soleil couchant, la dégradation des différents tons du vert, vert sombre des cocotiers, des lataniers, vert plus clair des bananiers et des rizières qui se prolongent très loin sur



l'horizon teinté de rose. Puis le rose et le vert s'éteignent peu à peu dans la brume, à laquelle se mêlent les fumées des cases indigènes et des feux allumés dans la campagne, des fumées qui montent tout droit vers le ciel et s'épanouissent très haut en grands panaches dans l'air calme.

En même temps que la nuit, le brouillard descend sur le Mékong, efface toute chose autour de nous. Il faut s'arrêter pour éviter des échouements sur les bancs de sable et des collisions avec les chaloupes et les jonques. Le bateau s'amarre à Tan-Chao, frontière du Cambodge.

...A l'aube, le brouillard se dissipe. — Nous continuons à avancer vers le nord.

Les rives du Mékong forment maintenant des falaises de sept à huit mètres de hauteur, au pied desquelles croissent toujours les palétuviers. — Au-dessus, les arbres à ouate, aux branches horizontales, au feuillage clairsemé, tendent leurs bras maigres.

A l'ouest, entre les ramures des ouatiers, pointe le clocher de l'église de Ba-Nam, un clocher pointu de France, qu'on s'étonne de voir tout à coup surgir dans ce lointain pays d'Asie.

Un dernier déjeuner à bord; et, à une heure de l'après-midi nous débarquons à Pnom-Penh, capitale du Cambodge.

\*  
\* \*

Pnom-Penh est merveilleusement situé sur la rive droite du Tonlé-Sap, émissaire des grands lacs

du Cambodge, à l'endroit où il mêle ses flots à ceux du Mékong. La ville domine l'immense nappe d'eau qui s'étale à la jonction des deux fleuves. Les vapeurs des Messageries Fluviales, des centaines de sampans, de barques de pêche et surtout de chaloupes chinoises, se pressent au bas des berges le long des appontements flottants fixés au rivage par des ponts à charnières qui se relèvent ou s'abaissent suivant la hauteur des crues du Tonlé-Sap et du Mékong.

On se sent bien vite à Pnom-Penh en un pays assez différent de la Cochinchine. Sans doute on y coudoie encore des Annamites — ils sont dix mille environ sur soixante mille habitants — mais le reste de la population se compose de Chinois et de Cambodgiens, auxquels s'ajoutent quatre cents Français, fonctionnaires, marchands ou soldats.

Les affaires, commerce de bétail, navigation, transport des poissons et du riz, sont presque monopolisées par les 20 000 Chinois de Pnom-Penh. Cette expansion extraordinaire de la race chinoise en Extrême-Orient finit par devenir obsédante. Partout on est tenté de s'écrier : « Encore des Chinois ! toujours des Chinois ! »

Les autochtones, les Cambodgiens, en même temps qu'ils sont les plus nombreux, apparaissent ici comme la race inférieure. Hommes et femmes ont les mêmes traits grossiers, rendus plus durs encore par les cheveux coupés en brosse. Quelle différence avec le visage fin et le chignon féminin des Annamites !

Si l'Annamite mâle ressemble à une femme, la Cambodgienne ressemble à un homme. Même figure un peu bestiale, même costume composé d'un pagne, le *sampot*, enroulé autour des cuisses, et d'un veston court. On pourrait confondre les deux sexes si très souvent, à défaut de la beauté du visage, les femmes du Cambodge ne laissaient facilement deviner d'énormes seins qui s'arrondissent sous la toile bleue de leur blouse.

\*  
\* \*

Près du quai Lagrandière, où abordent les bateaux, les Français ont bâti de coquettes habitations, bien ombragées. Ils vivent au large, le long d'avenues plantées de grands arbres et respirent à pleins poumons dans la verdure aux environs du jardin du Pnom.

Au sud, le canal de Verneville, profond comme un ravin, se remplit au moment des hautes eaux et demeure vide à la saison sèche. Derrière le canal se coupent perpendiculairement des rues peuplées de Chinois. Les boutiques de toutes sortes y sont innombrables. — Il y a le soir dans ce quartier une vie très intense; les magasins, les débits de thé, les salons de coiffure, sont ruisselants de lumière. Sur la chaussée des marchands ont installé leurs tables à la lueur des lampes, et jusqu'à une heure avancée des milliers de Chinois s'agitent à moitié nus dans ce vaste emporium.

Plus loin, après le palais du roi Sisowath, le Kampong cambodgien disperse ses cases dans les jardins de bananiers. Là on se retrouve en pays primitif. Plus de maisons de briques; rien que des huttes en nattes de bambou, couvertes de feuilles de latanier, élevées sur pilotis à deux mètres du sol. Des enfants se roulent dans la poussière rouge devant des fourneaux en plein air où s'élaborent des cuisines rudimentaires.

A Pnom-Penh comme à Saïgon la promenade du soir est la grande distraction. Aussi nos compatriotes ont-ils mis tous leurs soins à macadamiser de belles routes, comme le boulevard Doudart-de-Lagrée, le boulevard de Monseigneur-Miche. Les poussettes, les voitures à chevaux, les automobiles, les cavaliers, font leur petit tour de ville en suivant ces voies bien entretenues, et reviennent passer devant l'hôtel du quai Lagrandière, après avoir franchi le canal sur un pont à l'aspect de forteresse moyenâgeuse, dont le tablier mobile se soulève pour donner accès aux bateaux lors de la crue annuelle.

\*  
\* \*

Dès mon arrivée, avant l'obligatoire sieste de l'après-midi, je me suis rendu au Pnom, qui a donné son nom à la ville. — (*Pnom* : monticule — *Pen* : tombeau.) C'est un tombeau par-dessus lequel on a accumulé la terre en un gros tumulus. Sur la colline artificielle s'élève une pagode. Un escalier y monte

dont les deux rampes sont le corps du serpent Naga. Sa septuple tête se redresse en éventail au bas des marches.

De chaque côté de l'escalier, deux pyramides rondes, sortes de dagobas hindoues, érigent leurs pointes. — Près des sept têtes des nagas, deux lions de pierre ouvrent une gueule menaçante.

Plus haut, sur une première terrasse, deux bonshommes armés de massues gardent le seuil de la pagode. D'autres ogres effroyables sont rangés autour du monument. Sur les murs sont sculptées des danseuses coiffées d'un casque annelé, qui rappelle par sa forme les pyramides pointues du bas de la colline. Le bout de leurs seins, l'orifice de leur bouche et de leur sexe sont indiqués d'une tache rouge. Jadis, sans doute, ces reliefs furent peints et dorés, des traces de couleur y adhèrent encore.

Le toit de la pagode, débordant en auvent, est soutenu par des *garoudas*, étranges cariatides au corps ailé de chimères, au visage de femme que dépare un bec d'oiseau de proie. Leur silhouette noire et dorée est aussi horripilante que celle des gardiens et des lions grimaçants. Seules, vraiment, les danseuses ciselées sur les murailles, avec leur attitude gracieuse et leur sourire troublant de Jocondes barbares, mettent dans ce décor extérieur une note de gaieté.

Toutefois, sont jolies aussi les moulures dorées qui reproduisent au-dessus de chaque fenêtre le casque aigu des danseuses sacrées.

Au-dessus de ces ornements les arêtes du toit se

hérissent de cornes recourbées destinées à accrocher le vol des mauvais esprits.

Enfin une volumineuse dagoba pareille aux pyramides qui flanquent l'escalier, pareille aux casques en clochetons des danseuses, surmonte l'édifice.

Les nagas à sept têtes, les dômes campaniformes, les toits cornus, la pagode du Pnom réunit tous ces motifs qui caractérisent l'art architectural du Siam et du Cambodge.

Au nord, d'autres dagobas négligées s'effritent, laissant paraître, sous une couche désagrégée de ciment, les briques dont elles sont construites. Dans une de ces dagobas un feu brûle où se consomment des offrandes apportées par les dévôts cambodgiens du dieu Néak Ta Pa Kéo.

Sur la pente sud du Pnom un monument commémore le traité franco-siamois du 15 mars 1907, qui a, dit une inscription, rétrocédé au royaume Khmer les provinces de Battambang, de Siem Réap et de Sisophon. Ce traité avait au point de vue artistique un intérêt de premier ordre; il confiait à la protection de la France, avec la province de Siem Réap, les ruines d'Angkor.

Au milieu du monument, le roi actuel du Cambodge, Sisowath, statufié en costume officiel, portant sur sa tête la tiare des apsaras, reçoit les hommages de trois jeunes femmes qui symbolisent les provinces annexées. Elles offrent au souverain des fruits et une réduction du temple d'Angkor-Wat. Un médaillon ciselé à droite de Sisowath représente le consul de France Dourousseau de Couljean, mort

en 1903, qui avait préparé les négociations du traité de 1907.

Au pied de la colline du Pnom, une ménagerie attire les flâneurs indigènes. Dans le jardin public voisin la musique du roi fait entendre, le jeudi et le dimanche, « les plus beaux morceaux de son répertoire ». J'ai eu l'occasion d'écouter deux fois l'orchestre royal. Il semblait avoir peu d'auditeurs. Je crois bien que la plupart de ceux-ci s'intéressaient surtout aux grosses plaisanteries d'un guignol installé près du kiosque où jouaient les musiciens. Guignol rossait le commissaire pendant les intervalles des morceaux. Il provoquait plus de rires que la fanfare ne recueillait d'applaudissements.

Au bout du jardin, une avenue bordée de riches villas mène jusqu'au canal qu'enjambe un pont de granit rose de construction récente. A chaque extrémité du pont, le serpent Naga déploie l'éventail de ses sept têtes comme au bas de l'escalier du Pnom.

Et le pont des Nagas, l'avenue, puis le jardin avec ses arbres que domine la haute dagoba de la pagode, forment un ensemble décoratif original, d'une incontestable beauté.

\*  
\* \*

Au delà du canal de Verneville les bâtiments occupés par le roi du Cambodge, palais du trésor, habitation particulière du souverain, ne sont pas bien attrayants. Mais, parmi ces constructions ba-

nales de style européen, surgit au milieu d'une vaste cour un bijou d'architecture siamo-cambodgienne, la pagode royale, infiniment plus grande et plus jolie que celle du Pnom.

Des colonnes blanches couronnées de chapiteaux dorés soutiennent une galerie tout autour de l'édifice. Même décoration des fenêtres qu'au Pnom; les moulures dorées qui les surmontent ressortent admirablement sur le stuc blanc des murailles; et le toit s'adorne des cornes fatales aux génies mal-faisants.

A l'intérieur, le pavé est composé de lames d'argent, les murs sont revêtus de peintures représentant des scènes de la vie de Bouddha et de l'enfer bouddhique. Au centre, une sorte d'autel encombré de statuette, de parasols d'or à plusieurs étages, s'élève en une gigantesque pyramide, au sommet de laquelle trône un Bouddha de jade.

Dans la cour, une longue galerie couverte abrite une suite de fresques, toujours des épisodes de la vie de Çakia-Mouni, des combats, des cortèges royaux. Cette galerie sert de remise à un nombre considérable de tambours, qui résonnent sans doute dans les cérémonies religieuses.

Devant la pagode deux pnoms pointus surchargés de sculptures sont les tombeaux de la famille royale. Près de celui de Norodom s'érige, sous un baldaquin, sa statue équestre qu'il commanda de son vivant pour être bien sûr de passer à la postérité coulé en bronze.

Si l'histoire de cette statue, telle qu'elle me fut



racontée à Pnom-Penh, est authentique, elle est assez amusante. Norodom porte un costume de général français; sur le harnachement du cheval, des N en relief sont aussi peu cambodgiennes que le vêtement du monarque. Il paraît que le sculpteur chargé de transmettre aux générations futures l'image de Norodom voulut s'éviter un labeur fastidieux. Il se procura en France une statue de Napoléon III qui avait cessé de plaire, et se contenta d'en changer tout simplement la tête. Les N napoléoniennes s'adaptèrent à merveille au nom de Norodom, qui ne soupçonna jamais la fumisterie de l'artiste.

\*  
\* \*

J'étais à Pnom-Penh à l'époque du jour de l'an cambodgien. Le 10 avril eut lieu *une fête religieuse donnée*, disait le programme, *à la pagode du Pnom par sa Majesté Préa Bat Samdach Préa Sisowath, roi du Cambodge, à l'occasion de la nouvelle année cambodgienne du Rât (Chut Chat Wassak, 1274).*

Une grande paillote ouverte sur trois côtés avait été édiflée dans le jardin du Pnom pour recevoir les invités du roi, tout en permettant au public d'assister aux ébats des célèbres danseuses du palais.

Ma qualité de Français de passage me valut l'honneur d'une place parmi les fonctionnaires de Pnom-Penh; j'eus une chaise non loin des fauteuils réservés au résident supérieur et à S. M. le roi du Cambodge Préa Bat Samdach..., etc.

Vers neuf heures, alors que déjà la foule indigène se masse autour de la halle et qu'une centaine de Français, tout de blanc habillés, sont assis sur leurs sièges, Sisowath fait son entrée, précédé d'un de ses ministres.

Le roi a soixante-douze ans et ne paraît pas aussi âgé. Il se tient droit; son visage de Cambodgien pur sang, lèvres épaisses, nez légèrement épaté, n'est point trop ravagé par les années. Sisowath est nu-tête, les cheveux en brosse, à la mode du pays. Son costume se compose d'un dolman colonial de toile blanche, d'une culotte bouffante de soie noire, de bas noirs et d'escarpins vernis. Sa Majesté a le sourire; elle l'a sans cesse. « C'est un très brave homme, me dit un voisin, un gaillard qui ne se fait pas de bile. » Il ne faut pas s'étonner qu'il soit très bien conservé. Le roi dort toute la journée et s'amuse le soir à fumer un peu d'opium en regardant les évolutions de son corps de ballet. Il ne se borne pas d'ailleurs, malgré ses soixante-douze ans, à une admiration platonique. C'est là, en somme, un excellent régime en pays chaud.

Dix minutes plus tard arrive le résident supérieur, M. Outrey, qui prend place à côté de Sisowath; et la fête commence. Des rafraîchissements glacés, limonade, champagne, nous sont offerts dans des gobelets d'argent.

Un orchestre attaque un air qu'il ressassera inlassablement durant de longues heures, un air qui semble toujours le même à des oreilles européennes incapables d'en percevoir les subtiles variations.

Gongs, tam-tam, xylophones, tympanons, sonnettes, s'unissent pour produire non pas une cacophonie, mais une vague harmonie, d'où émergent, répétées des milliers de fois, les quelques notes d'une mélodie très simple. Cette mélodie est, paraît-il, l'hymne national cambodgien. S'il ne constitue pas à lui seul toute la musique indigène, du moins les délicates fantaisies que brode l'orchestre sur ce thème principal sont-elles à peu près insaisissables pour des auditeurs non initiés.

Tandis que la musique mélange les tintinnabulations des sonnettes, les résonances des gongs et les tapotements sonores des harmonicas, les petites danseuses s'agitent. Jolies pour la plupart, toutes jeunes, âgées de douze à quinze ans au plus, elles sont parées d'oripeaux somptueux, lourdes robes brodées d'or, épaulettes rigides relevées en cornes. Sur la tête des premiers sujets brille la tiare métallique siamoise en forme de clocheton; d'autres sont coiffées d'une couronne enrichie de joailleries.

Les pieds nus glissent sur les nattes; des anneaux, mobiles autour des jambes, s'entre-choquent; les reins se cambrent, les bras se tordent, les poignets et les doigts s'infléchissent; les visages restent impassibles comme pour l'exécution d'un rite religieux.

Sisowath, toujours souriant, couve des yeux les artistes, goûte un plaisir extrême à leurs mouvements gracieux. Il félicite ses préférées, mignonnes statuette casquée d'or, Samand, Poum et Pho.

Les danses sont en même temps des pantomimes.

Le roi a fait distribuer dans l'assistance le programme rédigé en cambodgien et en français, avec lequel j'essaie de suivre la représentation.

Elle débute par une danse d'ouverture, à laquelle prennent part quatre petites filles qui tiennent dans leurs mains des fleurs d'or et d'argent. Cela est facile à comprendre : rien que des attitudes charmantes, des gestes souples que scande la musique.

La soirée est ensuite entièrement consacrée à la légende de Sovanahong. La princesse Ketsoryong part à la recherche du prince Sovanahong son amant, dont l'absence prolongée l'inquiète. Évanouissement de la princesse dans une forêt; intervention d'Indra qui la transforme en brahme pour lui permettre de pénétrer dans la demeure du géant Kompol pour y passer la nuit. Lutte du faux brahme avec le géant. Mort du géant, puis résurrection de celui-ci dans le corps d'un paysan, Prémpto, qui aide le brahme dans ses recherches. Mort du prince Sovanahong. La princesse arrive à temps pour lui rendre la vie au moment de ses funérailles.

Mais, malgré les explications du programme, il est vraiment ardu pour un profane de discerner le sens des différentes scènes qui s'enchevêtrent confusément les unes dans les autres. D'ailleurs, il n'y a aucun décor. Toute la pièce se déroule au milieu de la salle sur des tapis et des nattes.

Aux exercices chorégraphiques s'ajoutent les contorsions, les grimaces d'un clown et ses réflexions qui doivent être très spirituelles, car Sisowath et les spectateurs indigènes sont secoués d'un fou rire.

Le roi est content; de temps en temps il jette aux danseuses des boules qui renferment des bijoux ou piastres.

Pendant une heure le ballet royal m'amuse par son originalité exotique. Mais, décidément, la musique, les danses, le sourire de Sisowath manquent de variété. Je constate que les Français qui m'entourent trouvent comme moi cette distraction un peu monotone. Deux, puis quatre, puis dix s'esquivent à l'anglaise. Bientôt nous ne restons plus sur nos chaises qu'une douzaine, que leur grandeur ou leur timidité retient dans l'orbe du souverain. Le résident supérieur, naturellement, sera obligé de subir durant six heures consécutives la légende de Sovanahong, dont le roi, qui se penche souvent à son oreille, lui commente peut-être les beautés insoupçonnées.

Sisowath ne rira pas toujours comme aujourd'hui. Quand viendra notre quatorze juillet ce sera son tour de souffrir en compagnie de notre résident, d'écouter des fanfares trop bruyantes, des discours sans poésie, de regarder défiler des troupiers dont l'allure sera pour lui beaucoup moins séduisante que la gentille mimique de ses poupées vivantes.

Imitant mes compatriotes qui peu à peu ont fait le vide autour de moi, je m'enfuis sournoisement dans le jardin du Pnom, après avoir savouré une dernière rasade de limonade dans mon gobelet d'argent.

Sisowath et le résident supérieur, environnés de cinq cents Cambodgiens infatigables, en ont encore

pour longtemps à contempler Poum, Samand, Pho et leurs compagnes. Ils auront l'extraordinaire patience des Hindous, qui se complaisent des nuits entières aux interminables *nauches* des bayadères.

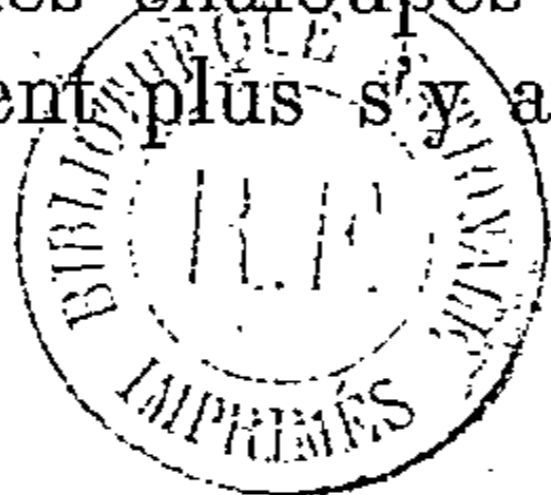
\* \* \*

En arrivant en Indo-Chine, j'étais presque certain de ne pouvoir me rendre à Angkor. Je savais que dès la fin de janvier, par suite de la baisse des eaux du Mékong, la navigation sur le grand lac Tonlé-Sap est impraticable. Je me résignais, navré, à aller au Cambodge sans voir cette merveille de l'ancienne civilisation khmer.

Le Mékong, lors de sa crue annuelle, refoule une partie de ses eaux vers le lac. Il s'établit alors à partir de Pnom-Penh sur le déversoir du Tonlé-Sap un violent courant du sud au nord. Le lac s'emplit, envahit les forêts voisines du rivage; on navigue en bateau à vapeur à la hauteur des branches des arbres, et pendant deux ou trois mois on va facilement au fond du lac à Siem-Réap et de là à Angkor.

Plus tard, lorsque le niveau du Mékong s'abaisse, les eaux redescendent au sud vers Pnom-Penh; peu à peu le lac se vide. En mars le Tonlé-Sap n'a plus guère que cinquante centimètres, parfois même moins encore, d'une eau jaune qui croupit au-dessus d'une épaisse couche de vase.

A ce moment les chaloupes à vapeur les plus modestes ne peuvent plus s'y aventurer. Seuls les



sampans à fond plat, sont capables de s'y risquer en s'exposant à de nombreux échouements. C'en est fini des excursions de touristes aux ruines d'Angkor.

A tout hasard j'étais venu quand même à Pnom-Penh en avril. Je me disais : « Si je ne réussis pas à pousser plus loin ma promenade, au moins aurai-je une idée du Cambodge, de ses habitants, de son architecture à cornes. » Et puis, en tout cas, c'est à Pnom-Penh que je pensais avoir des renseignements précis sur la possibilité d'un voyage à Angkor en cette saison défavorable.

Je me présentai à la résidence supérieure avec quelque espoir, car j'avais appris que M. Outrey était un enthousiaste d'Angkor et qu'il recommandait à ses subordonnés d'aider dans une large mesure les globe-trotters désireux de connaître les célèbres monuments. Je sus bientôt que, si je voulais entreprendre l'excursion, elle me serait facilitée par l'administration dans des conditions qui sortiraient de l'ordinaire tourisme. Par télégraphe, la résidence supérieure de Pnom-Penh préviendrait le résident de Kampong-Chnang, à l'entrée du lac. Celui-ci à son tour informera l'administrateur de Siem-Réap. Jusqu'à Kampong-Chnang je pourrais remonter la rivière du Tonlé-Sap sur une chaloupe chinoise; ensuite, de Kampong-Chnang à l'embouchure de la rivière de Siem-Réap il me faudrait voguer pendant plusieurs jours sur le lac. Le résident me procurerait un sampan avec quatre rameurs. De mon côté, j'aurais à me munir d'un cuisinier-domestique et

de vivres pour plus d'une semaine. L'expédition serait un peu pénible, on échouerait sans doute souvent; mais j'avais bien des chances d'atteindre Siem-Réap et de revenir à mon point de départ, du moment que j'étais résolu à y mettre le temps et à ne pas redouter le manque de confortable.

Me voici donc décidé à aller à Angkor. J'attends trois jours à Pnom-Penh, afin qu'avertis par le télégraphe, les résidents de Kampong-Chnang et de Siem-Réap puissent se mettre en mesure de réquisitionner sampan, rameurs et charrettes à bœufs. Avec l'aide des boys chinois de l'hôtel Bouchard, j'embauche un cuisinier de leur race nommé Katt, qui sait bien vingt mots de français et me servira à la rigueur d'interprète en même temps que de valet de chambre. Accompagné de mon cuisinier, je fréquente le marché et les boutiques; nous achetons un fourneau de terre cuite, du charbon de bois, des pommes de terre, des boîtes de conserves, des œufs, du pain, de l'huile, du vinaigre, des bouteilles de vin, d'eau de Vichy, de cognac, des bananes, du thé, un assortiment varié de casseroles, un petit matelas cambodgien, une moustiquaire. Et un matin nous nous embarquons sur une chaloupe chinoise avec plusieurs caisses de provisions et de matériel.

\*  
\* \*

La chaloupe chinoise arbore le pavillon français. Seuls jusqu'ici sont admis à naviguer sur le Mékong



et ses affluents les bateaux français ou immatriculés comme tels. Satisfaction toute théorique, car si les vapeurs des Messageries Fluviales tiennent une place importante sur le Tonlé-Sap, il faut reconnaître que les chaloupes des Chinois, françaises par la simple fiction du drapeau tricolore attaché à leur poupe, sont infiniment plus nombreuses. Cette situation apparaît tout de suite dès qu'on songe que les Messageries Fluviales envoient seulement un bateau deux fois par semaine de Pnom-Penh à Kampong-Chnang, tandis que tous les jours trois ou quatre chaloupes chinoises effectuent le même trajet.

Très primitive, la chaloupe. Mal entretenue, mal propre, elle semble une vieille baraque de planches en train de s'effondrer. A l'avant et à l'arrière s'alignent de grosses jarres de grès pleines de *choum-choum*, l'eau-de-vie de l'Indo-Chine. Au centre, grand encombrement d'Annamites et surtout de Chinois qui s'entassent tant bien que mal sur quelques bancs; en haut, sur le pont, la toiture en zinc n'est qu'à un mètre du plancher. On s'accroupit là à l'orientale, ou bien on se couche sur des nattes.

Des bataillons de fourmis échappées de la cale montent à l'assaut de mes jambes et de nos victuailles. Les Chinois ont à peu près tous leur théière dont ils répandent à tort et à travers le contenu parmi les crachats visqueux et les épluchures de bananes. Nous sommes loin du luxe des paquebots. Enfin, l'épreuve ne durera guère que sept heures.

Vers dix heures, repas général. Mon entourage

se bourre de riz, rapidement introduit dans la bouche avec des bâtonnets. On boit force rasades de thé, bien entendu. Une boîte de conserves vide pend au bastingage au bout d'une corde. Les voyageurs dépourvus de thé lancent le récipient dans la rivière, le remontent plein d'eau sale et se désaltèrent.

Après le repas, un ménétrier racle une viole unicorde avec un archet en arc. On l'écoute distraitement en s'intéressant aux oiseaux qui voltigent, aux huttes cambodgiennes drôlement bâties sur pilotis au bord de l'eau, des huttes à coulisses qui se déplacent de bas en haut le long de leurs perches, à mesure que la crue les y oblige.

Des filets sèchent; nous croisons des jonques auxquelles deux yeux peints à la proue, au ras des flots, donnent l'aspect de monstrueuses baleines. Au-dessus des berges à pic, les arbres à ouate, les *kapoks*, étendent par ci par là leurs branches rigides.

A Tion-Long une bande de poissons volants s'enfuient à tire d'aile, effrayés par le bruit de l'hélice. Tout à coup une pétarade nourrie retentit à bord. — Est-ce une fusillade? une explosion de machine? — C'est une manifestation religieuse. Nous passons devant un oratoire bouddhique dressé sur la rive; les Chinois saluent Bouddha à leur manière.

A l'avant où je finis par me réfugier pour jouir du courant d'air produit par la vitesse du bateau, le Chinois du gouvernail, assis à hauteur de la roue, la manœuvre avec ses pieds, préhenseurs comme les pattes d'un singe. Là je trouve le chef de la cha-

loupe, un Chinois de Cholon qui parle fort bien le français. Il m'offre du thé, que j'accepte volontiers, ne tenant pas quant à présent à déclouer mes caisses pour en extraire ma batterie de cuisine. Nous abordons enfin dans l'après-midi à Kampong-Chnang.

\*  
\* \*

L'appontement de Kampong-Chnang est aussi fruste que la chaloupe chinoise : c'est une petite construction de bois qui flotte sur l'eau à quelques mètres du rivage, auquel elle est reliée par des planches vacillantes jetées sur des billes de bois par-dessus la vase où elles s'enfoncent.

Tout près, une rangée de baraques couvertes de feuilles : marchands de légumes, de nourritures diverses, de vases de terre de toutes dimensions. Kampong-Chnang signifie : village des marmites. Les poteries exposées dans les boutiques justifient probablement le nom du pays.

Une voiture pareille aux gharrys de Calcutta, que je ne m'attendais guère à rencontrer en cet endroit, me conduit chez le résident. Tout va bien, M. Poher a requis un sampan et quatre rameurs. Je pourrai partir dès ce soir. D'ailleurs le résident veillera à ce que mes hommes soient prêts à embarquer quand je le serai moi-même.

La victoria de M. Poher est attelée pour sa sortie quotidienne. Il me propose de l'accompagner. Nous allons d'abord reconnaître sur la rivière le sampan

qui m'est destiné. Une planchette attachée au mât porte mon nom légèrement estropié : *M. Maufenoid, touriste*. Les rameurs sont prévenus; il faudra démarrer à huit heures et demie. De plus, M. Poher donne des ordres pour que quatre jarres pleines d'eau potable soient placées sur le sampan.

Nous voilà partis ensuite pour la promenade qui remplace ici le tour de l'Inspection de Saïgon. Nous suivons à travers bois une route aux multiples méandres qui peut avoir dix kilomètres de longueur. Quand nous rentrons, à la brune, dans cette forêt en terrain plat, aux arbres un peu grêles, je crois revenir de quelque partie de chasse en Sologne. Et lorsque la voiture s'arrête devant la résidence, un élégant château en briques, de style nullement cambodgien, il me semble que je vais voir sur le perron une maîtresse de maison qui attend ses hôtes. Mais nous sommes loin de la Sologne; et il n'y a pas de maîtresse de maison : M. Poher est célibataire.

Très aimable, le résident m'invite à partager son dîner, et je fais dans la jolie villa un excellent repas servi par un personnel très stylé, quoique cambodgien. La glace est apportée chaque jour à Kampong-Chnang par les chaloupes chinoises de Pnom-Penh. Avant de me laisser sombrer pendant une dizaine de jours dans une existence à demi barbare, le distingué résident m'abreuve une dernière fois de boissons froides, agrément dont peuvent seuls apprécier toute la valeur ceux qui ont l'expérience des atroces chaleurs du Cambodge.



A huit heures et demie, heure militaire, ma maison civile est rassemblée sur le sampan. Mais je ne verrai vraiment que demain mes rameurs. A la lueur de la lune leurs quatre figures bronzées m'apparaissent vaguement pareilles.

Ma barque, longue de sept à huit mètres, est découverte à ses extrémités; le centre est abrité par un toit demi-cylindrique en lamelles de bambou tressées. Le vent souffle du sud, favorable à notre marche vers le lac. On tend la voile; en même temps deux hommes poussent leurs avirons. Longtemps, juché sur le toit du sampan, je hume l'air rafraîchi par la brise. A minuit, les rameurs s'arrêtent; ils amarrent le sampan à une perche. Et, Katt ayant étendu mon matelas sous la moustiquaire, je m'endors.



Quand je me réveille, nous sommes à l'entrée du lac. Le soleil se lève, mettant des traînées roses sur l'eau trouble parsemée d'îles vertes. Il faut partir.

Je considère maintenant mon équipe. Le plus âgé des matelots, celui qui paraît commander les autres, est Cambodgien, mais il a visiblement du sang hindou dans les veines; son visage est plus régulier que celui des Cambodgiens ordinaires et

son teint plus foncé; le plus jeune est un pur Cambodgien qui ressemble à Sisowath. Les deux derniers sont des Annamites, ainsi que l'indique leur chevelure roulée en chignon et leur figure plus fine; l'un est un solide gaillard au torse musclé, l'autre a l'apparence d'une vieille femme; comme ses trois camarades il est à peu près nu; sa peau, affligée de je ne sais quelle répugnante maladie, n'est qu'une immense dartre. Le corps de ce malheureux est couvert de squames blanches comparables à des écailles de poisson.

Quant à mon cuisinier Katt, afin de me donner de lui une bonne opinion, il me montre sa carte d'identité. Le nom inscrit sur ce carton est différent de celui sous lequel il s'est présenté et qui n'est, dit-il, qu'un sobriquet. Katt appartient à la congrégation Kai-Nan et il paie un impôt de capitation de quelques piastres. Mon Chinois n'est donc pas un vagabond quelconque; il est dûment immatriculé à Pnom-Penh.

Il s'est pourvu comme moi d'une moustiquaire, qu'il a accrochée au toit du sampan parallèlement à la mienne, et nous avons dormi côte à côte. Ses grincements de dents durant ses rêves agités ont un peu troublé mon repos.

Les quatre rameurs ont passé la nuit sur la poupe; ils n'ont pas ronflé ni grincé les dents, mais, privés de moustiquaires et mordus par les insectes, ils se sont appliqué fréquemment sur la peau des gifles retentissantes. Je m'habituerai à ces petits inconvénients.

Sous le toit de la barque trois larges planches

forment pont à hauteur de la ligne de flottaison. Dans la journée mon boy retirera celle du milieu afin que je puisse m'asseoir, les jambes pendantes dans le trou laissé béant par la planche enlevée. Mes caisses sont à l'ombre avec Katt et moi; la cuisine se fera à l'arrière où se tiendront habituellement les rameurs aux heures des repas et de la sieste.

\* \* \*

Depuis le départ le vieux Cambodgien a plusieurs fois regardé dans la quille; sa figure exprime une certaine inquiétude. Il y a un trou dans la paroi du sampan, un trou qu'on a obstrué insuffisamment avec un bout de bois et un torchon. L'eau entre de plus en plus; Katt, armé d'une de mes casseroles, la rejette dans le lac autant qu'il peut. Il serait temps d'aborder quelque part pour tâcher d'aveugler la voie d'eau qui menace de nous faire couler. Heureusement on aperçoit à une certaine distance les huttes d'un village. C'est Sintokrou; là on avisera.

Nous approchons, toujours favorisés par le vent et enlevés par d'énergiques coups d'aviron.

Sur la plus importante des cases élevées sur pilotis au bord du lac claque au vent un drapeau tricolore. Vais-je trouver un compatriote? Non; l'homme qui me reçoit est un grand Cambodgien grisonnant, en sampot et veston blanc. Katt m'explique que j'ai devant moi le *balat*, le chef du village. Mes matelots lui font voir l'avarie de la barque, et

comme je remarque quelques sampans échoués derrière la maison du *balat*, je manifeste le désir de changer le mien pour le meilleur de ceux-là.

Le *balat* paraît comprendre; toutefois, pour plus de certitude, il fait appeler un de ses administrés qui parle un peu le français. C'est un métis à l'air cauteux, d'un abord assez antipathique. Les boutons de sa veste sont ornés de photographies émaillées d'actrices françaises!

Le *balat* avait bien saisi ce que je voulais; ma demande renouvelée par l'intermédiaire du métis est exaucée. Vite on charge mes caisses sur le nouveau sampan, plus spacieux et plus neuf que l'autre. Le *balat* me donne deux grosses écrevisses, dont je le remercie en lui offrant un verre de cognac.

Le métis interprète est allé pendant ce temps-là chercher une carabine; il revient avec son arme et me raconte des histoires de brigands: « Beaucoup pirates, monsieur, sur le Tonlé-Sap; beaucoup danger. » Il espère que je vais lui acheter sa carabine ou bien que je le prendrai avec moi pour me défendre en cas d'attaque. Ces boniments sont très suspects. On m'a dit à Pnom-Penh que la région était très sûre. Le pirate du Tonlé-Sap, je crois bien que c'est surtout le métis de Sintokrou.

\*  
\* \*

Adieux au brave *balat*, et départ. Des hauts fonds émergent de l'eau qui les couvrait encore il y a



quelques jours. Sur la boue de ces îlots des pélicans se promènent, des corbeaux sautillent.

Premier repas vers midi : œufs sur le plat, pommes de terre à l'huile, bananes. Ce menu ne variera guère pendant mon voyage.

Nous rencontrons des barques de pêcheurs annamites et j'admire les très harmonieux mouvements des femmes qui pèsent sur les rames, debout à l'avant, les reins cambrés, les jambes, ornées d'anneaux de cuivre, raidies sur la pointe des pieds nus. Mais en voici d'autres qui descendent vers Sintokrou. Sur celles-là il n'y a plus de rameuses aux belles attitudes. Des hommes sont dans l'eau; penchés sur un joug de bois attaché à la proue, ils tirent leur bateau auquel ils sont attelés comme des dauphins légendaires. Ils sont obligés de traîner leurs sampans chargés de poissons qui s'enfoncent dans la vase.

Un peu de patience; tout à l'heure l'eau sera tellement basse qu'à notre tour nous cesserons de ramer.

... On n'avance plus. Les deux Cambodgiens se jettent à l'eau, poussent d'abord sur les flancs du sampan et finissent par s'atteler à l'avant. La quille racle le fond du lac qui n'a plus en certains endroits que vingt centimètres de profondeur.

Le soir, après plusieurs échouements suivis de traînages dans la boue, nous atteignons en plein milieu du lac un étrange village, un village lacustre dont je croyais le type disparu depuis les temps préhistoriques : quelques huttes de feuilles et de

bambous posées sur des perches à deux mètres au-dessus de l'eau. Il y a là plusieurs ménages de pêcheurs annamites avec une douzaine d'enfants et des porcs. Devant les cabanes, sur un plancher fait de lattes de bambou tressées, ces pauvres gens entretiennent dans des vases et dans des caisses des plantes et des fleurs qui leur rappellent la terre ferme.

La nuit tombe brusquement après le coucher du soleil, et peu à peu je m'assoupis, bercé par les chants des pêcheurs dispersés sur l'immensité du lac auxquels répondent ceux des habitants du village aquatique.

\*  
\* \*

... Il a fait très chaud cette nuit. Les moustiques ont attaqué l'épiderme pourtant durci de mon personnel. Beaucoup plus qu'hier j'ai sué sous la moustiquaire; Katt, décidément très nerveux, n'a cessé de grincer les dents; à l'arrière on n'a pu dormir; et je n'ai guère dormi non plus, réveillé à chaque instant par le bruit des gifles insecticides.

J'imite mes compagnons et ne conserve sous le toit du sampan que mon pantalon de toile. Malgré le vent du sud qui continue à nous lancer rapidement vers Siem-Réap, la chaleur est devenue intolérable. Je n'ose vraiment me baigner dans l'eau du lac, toute jaune, parsemée de pourritures verdâtres, où crèvent des bulles de gaz qui montent des vases

du fond. Mes bonshommes non seulement se lavent, si l'on peut dire, dans cette eau, mais ils s'en désaltèrent. Katt me douche avec l'eau propre des jarres.

De temps en temps, malgré le soleil, je quitte l'abri du sampan pour exposer ma poitrine à la brise. C'est une jouissance exquise. Il semble que le corps boit par tous ses pores.

On ne voit plus du tout les rives du lac. De tous côtés c'est l'étendue sans bornes des eaux sales, où brille par ci par là le ventre argenté d'un poisson mort. Les rameurs, suppléés par la voile bien gonflée, se reposent des fatigues d'hier; ils fument, mangent du riz, mâchent du bétel et crachent rouge.

Dans l'après-midi, nouveau village lacustre perché sur l'eau. On me demande une avance d'argent pour acheter du poisson aux pêcheurs qui vivent là comme les ancêtres des époques primitives. Puis, toujours poussés par le vent, nous filons derechef vers le nord.

Mon Chinois a bien vite épuisé les vingt mots français qui constituent tout son vocabulaire d'interprète. Seul de ma race, dans une barque, avec cinq Asiatiques, je suis réduit à des conversations plus que languissantes. Je ne cause plus; mon esprit voyage comme ma personne; des souvenirs puérils me reviennent à la mémoire pendant que je considère les mornes espaces jaunes. Je me surprends à fredonner la chanson du petit navire sur lequel « les vivres vin... vin... vin... rent à manquer »

\*  
\* \*

Avant de s'endormir, le vieux Cambodgien a planté dans la vase une perche à laquelle il a attaché le sampan. Mais pendant la nuit notre esquif a tourné autour de ce pivot. Au matin, le soleil se cache derrière d'épais nuages et une buée grise flotte sur le lac. Rien n'est visible à l'horizon; aucune rive, aucun de ces villages aquatiques où nous nous sommes ravitaillés hier. Mes matelots sans boussole se demandent où est le nord. Nous attendons.

Enfin une voile blanche apparaît dans la brume. A force de rames nous essayons de la rejoindre afin de nous enquérir de notre route. Les deux Annamites, supposant qu'ils ont affaire à des pêcheurs de leur race, crient à tue-tête : « *taville! Taville!* » pour les engager à s'arrêter.

Vains efforts, appels inutiles. Les gens de la barque ne daignent pas répondre, et, au lieu de s'arrêter, plus nous ramons, plus ils fuient devant nous. Peut-être sommes-nous des pirates auxquels ils veulent échapper? Je crois plutôt qu'ils ont aperçu mon casque d'Européen et qu'ils s'imaginent être poursuivis par des gabelous chargés d'empêcher sur le Tonlé-Sap la contrebande du sel. Toujours est-il que leur sampan, plus léger sans doute que le nôtre, s'éloigne de plus en plus. Il faut renoncer à l'atteindre.

Heureusement, l'atmosphère s'éclaircit; d'autres barques se distinguent dans le lointain. Celles-là, nous finirons bien par les accoster, elles ne bougent pas. Elles sont quatre, rangées autour d'un grand filet que des pêcheurs sont en train de relever avec un treuil. A l'arrière des barques une lanterne sert de cage à un oiseau; et dans une petite chapelle fument près d'un bouddha des baguettes parfumées.

Par hasard, nous avançons justement dans la bonne direction. Les pêcheurs nous montrent à quelques kilomètres, derrière une bordure de forêts, la montagne de Siem-Réap.

Nous arrivons bientôt au bord du lac. Il y a là un village, une douzaine de cases, où mes hommes trouveront de quoi se nourrir, pendant qu'avec mon cuisinier Katt je gagnerai Angkor par les bois.

\*  
\* \*

L'administrateur de Siem-Réap m'a envoyé deux charrettes à bœufs, véhicules étroits posés sur de très hautes roues et dont le timon se termine en une gigantesque corne. Les conducteurs font reculer leur attelage dans le lac pour me prendre avec mes bagages. Sur la rive, les eaux en se retirant ont laissé à découvert une plage fangeuse. Des milliers d'oiseaux s'ébattent tranquillement sur la boue odorante : cormorans, pélicans au bec énorme, corbeaux funèbres, hérons solennels sur leurs échasses. Sans les troubler le moins du monde nous

traversons leur troupe compacte, et, cent mètres plus loin, nous entrons dans la forêt.

Le chemin que nous suivons est à peine plus large qu'un sentier. Une roue s'enfonce dans une ornière profonde, tandis que l'autre grimpe sur un talus. Autour de nous s'accrochent aux buissons des herbes salies, résidus de l'inondation annuelle. De gros arbres qui ressemblent à nos chênes tendent leurs ramures en travers de la piste. Il faut se baisser, se pencher à droite, à gauche, pour éviter des coups de fouet douloureux. Un autre inconvénient s'ajoute bientôt aux ornières et aux branches; voici qu'une épouvantable poussière se lève sous les pas des bœufs et les roues des charrettes, une poussière que le vent rabat bêtement sur nous. Cela devient un véritable supplice.

Au bout de deux heures, arrêt près d'un étang, où les bœufs dételés vont boire pendant que les conducteurs les lavent.

Encore deux heures de cahotements dans la terrible poussière. Des clairières interrompent la forêt; une montagne dénudée surgit à l'ouest, portant les constructions d'un temple bouddhique. Tout à coup nous tournons à droite, et derrière un rideau d'arbres nous trouvons une rivière bordée de cases. Une vraie route maintenant s'allonge entre la rivière et les maisons indigènes cachées sous les cocotiers. Devant chaque demeure une grande roue à auges, mise en mouvement par le courant, déverse l'eau dans des tuyaux de bambou. — Nous sommes à Siem-Réap.

L'administrateur, M. Mercier, habite un cottage en bois au centre d'un vieux fort qu'occupe une compagnie de soldats cambodgiens. Je secoue la poussière qui me couvre d'un suaire blanc, et après m'être rafraîchi, sans glace, sous le toit de mon compatriote, je profite de son amabilité. M. Mercier met à ma disposition sa petite voiture. Je pourrai ainsi arriver de bonne heure à Angkor. Mes charrettes ne m'y rejoindront que plus tard; la nouvelle route que je vais prendre est en effet jusqu'ici interdite aux véhicules lourds; Katt continuera avec mes bagages à subir les ornières et la poussière du vieux chemin.

Le soleil luit encore lorsque je descends devant la porte du bungalow d'Angkor. Jadis cet asile du voyageur était une simple pailote à la mode du pays, élevée sur des perches à deux mètres du sol. Depuis deux ans le gouvernement a fait bâtir un refuge, pourvu de bonnes chambres bien aérées, que surveille un concierge hindou venu de notre colonie de Pondichéry. Il a coûté 250 000 francs et on l'agrandit encore.

C'est avec un sensible plaisir qu'après trois nuits passées sur la planche du sampan je me repose sur un lit. Avant de céder au sommeil, j'écoute longtemps la conversation de deux lézards qui contemplant la lune dans les arbres voisins et échangent leurs impressions dans un curieux langage. L'un de ces reptiles répète cinq ou six fois de suite en baissant le ton de plus en plus : *Jé-ko, jé-ko, jé-ko!*... d'une voix qu'on croirait humaine. L'autre

lui répond impoliment : *to-ké, to-ké, to-ké!* J'ignore le nom scientifique de ces animaux verbeux. En Indo-Chine où on les entend partout dès que le soir est venu, on les appelle tout simplement le *toké* et le *jéko*.

\*  
\* \*

• Pour décrire les monuments d'Angkor il faudrait des centaines de pages. Aussi bien, cette description a-t-elle été faite par Loti d'une façon telle qu'il serait téméraire de la tenter après lui. Je me contente de résumer brièvement mes souvenirs.

Négligeant les diverses petites ruines éparpillées dans la forêt presque impénétrable qui couvre tout le pays depuis Siem-Réap, j'ai voulu connaître seulement Angkor-Tom et Angkor-Wat; et pour ménager une gradation agréable, pour aller du beau au merveilleux, je me suis rendu d'abord à quatre kilomètres du bungalow à Angkor-Tom, réservant pour la fin Angkor-Wat dont les tours s'élèvent tout près du caravansérail du gouvernement.

Angkor-Tom, c'est l'ancienne capitale du royaume des Khmers. Elle était pleine de vie il y a huit ou neuf cents ans, disent tels savants; il y a deux mille ans, prétendent d'autres archéologues non moins érudits.

Quand est-elle morte? Pourquoi? Quelles catastrophes ont provoqué l'abandon et la ruine? Personne ne peut le dire. Les inscriptions, indéchiffrables ou vagues, ne renseignent point; les histoires



enfantines que se transmettent de père en fils les indigènes à propos de ce qui reste des splendeurs d'autrefois, démontrent seulement l'oubli absolu, irrémédiable. « Les monuments d'Angkor se sont construits d'eux-mêmes » ; voilà ce que répondent d'ordinaire les gens d'alentour lorsqu'on les interroge.

Les murs d'enceinte sont toujours debout. Ils forment un carré d'une lieue de côté percé de portes aux grandioses arcades surmontées de colossales figures de pierre.

La forêt a tout envahi. Des arbres plusieurs fois centenaires ont poussé entre les moellons des édifices ; des lianes s'enchevêtrent autour des débris de palais effondrés sous la poussée de la végétation tropicale.

Qu'ai-je vu pendant ma promenade à travers la ville défunte ? D'abord je me rappelle, au pied d'une colline, une muraille qui fut sans doute le soubassement d'un palais, une muraille faite, comme les portiques assyriens de Ninive, de lourdes briques émaillées, où ressortent en un puissant relief des éléphants, des guerriers, encore colorés d'une peinture verdâtre.

A terre, partout des écroulements de pierres d'où parfois émergent des têtes de statues renversées.

Au-dessus du mur des éléphants, sur une terrasse un personnage est assis près d'un tas de décombres. Les doigts d'une de ses mains sont brisés. C'est le *Roi lépreux*. Quand les Cambodgiens ne disent pas que les édifices d'Angkor se sont bâtis tout seuls, ils

les attribuent à ce roi malade, sur qui courent des légendes d'une haute fantaisie. Nul ne sait quand il vécut. Combien il est inquiétant ce roi de granit gris ! Il est là, aussi énigmatique que le sphinx d'Égypte, sur les vestiges d'un empire, sur les restes d'une capitale dont il fut peut-être le fondateur, qu'il a vue, en tout cas, florissante, peuplée d'un million d'hommes. On voudrait lui parler, lui faire raconter ses exploits, la grandeur du royaume khmer dont il fut l'un des chefs. Le roi lépreux restera toujours muet ; jamais ne sera dévoilé le mystère de son existence.

Derrière la statue du roi, des sentiers mènent au Phiméanakas, une sorte de pyramide dont les faces sont des escaliers énormes couverts de mousses, rongés par le temps, ici dissociés par les arbres, là au contraire maintenus par les cordes des lianes.

Plus loin, dans l'épaisse broussaille un temple se révèle d'abord par un lamentable écroulement de marches, de murs sculptés. L'Hindou du bungalow est là occupé à prendre, au moyen d'une pâte de papier, l'empreinte des ciselures : rinceaux entrelacés, Bouddhas assis, apsâras gesticulantes.

Avec peine on enjambe le chaotique amas de blocs disjoints ; on se heurte à des rampes d'escaliers cylindriques au bout desquelles se dressent, menaçantes, les sept têtes du Naga. On se hisse sur des entablements, des péristyles inclinés les uns sur les autres ; on passe rapidement sous des arcs lézardés qui vont peut-être tomber. Et voilà que sur une terrasse en retrait comme celle du Boro-Boedoer de

Java surgissent dans la verdure des buissons les tours du Bayon, des tours dont les parois sont des visages expressifs de Brahma. Comme ils sont impressionnants ces Brahmas ! Les lianes emmêlées leur font de serpentueuses chevelures de Gorgones ; leurs lèvres relevées en un sceptique sourire semblent se moquer de l'inanité des efforts de l'homme, du peu de durée de ses œuvres.

Et pourtant aujourd'hui il revient, l'homme que la forêt remplaçait depuis des siècles dans la grande ville morte. Pour conserver les œuvres édifiées par les ancêtres d'une autre race que la leur, les conquérants blancs coupent maintenant les lianes tentaculaires qui s'enroulent autour des pierres vénérables. On sent une âcre odeur de fumée ; on entend le crépitement des flammes ; ils brûlent la forêt ; ils veulent arrêter la force destructrice des plantes, libérer des étreintes de la nature éternelle le labeur éphémère de l'humanité !

\*  
\* \*

Angkor-Watt, le temple, dresse ses tours au-dessus des arbres à quelques kilomètres de la capitale disparue. Ce temple n'est pas une ruine comme les débris d'Angkor-Tom, c'est un monument magnifique qui a presque entièrement échappé aux assauts de la forêt.

Il faut renoncer à en donner une idée exacte à quiconque ne l'a point vu.

Un étang l'isole comme une forteresse, traversé

par une digue de cent mètres pavée de larges dalles. Au bout de la digue une porte s'ouvre dans une enceinte carrée dont chaque côté a mille mètres de longueur.

Ce n'est pas seulement un mur, mais une galerie couverte d'une toiture de pierre, ornée de place en place de pavillons symétriquement disposés.

L'enceinte franchie, on se trouve sur un pont qui sépare deux bassins bordés de moulures de granit. Sur la double rampe du pont s'allonge le serpent Naga, dont la septuple tête se relève au haut de larges escaliers qui descendent de chaque côté dans l'eau des réservoirs.

Le pont s'arrête au pied d'une terrasse, sur laquelle surgissent les bâtiments du temple. A distance, c'est un fouillis de toits incurvés, de portiques qui se superposent, dominés superbement par cinq tours en forme de tiare.

Au milieu, s'avance, soutenu par une colonnade, un fronton où des personnages s'encadrent dans les replis ondulants d'un serpent. C'est l'entrée d'une galerie rectangulaire, plus vaste que celle de la grande enceinte. Ses voûtes ne sont pas en coupole. De même que dans les monuments de l'ancienne Égypte et de l'Inde, elles sont faites d'assises horizontales débordantes, ou bien de pierres plates inclinées les unes sur les autres.

Sur les parois de la galerie s'atteste le caractère hindo-brahmanique d'Angkor-Wat, qu'altérèrent peu à peu des influences bouddhiques. Elles sont couvertes de sculptures, qui représentent pour

la plupart des scènes de la vie hindoue : les principales castes du monde brahmanique, les brahmanes, les guerriers, les marchands, les parias. Puis, se déroulent, sur plus de mille mètres, les épisodes du Ramayana, l'épopée de l'Inde antique. Un immense pan de muraille est consacré au barattement de la mer de lait ; des multitudes d'hommes tirent en sens contraire le corps d'un serpent gigantesque attaché à un fragment de montagne dans les flots d'une mer où se jouent des poissons, tandis qu'au-dessus de l'eau des apsâras dansent en riant.

Ailleurs, c'est une sorte de musée des horreurs, toute une série de supplices. Des coupables sont pendus, transpercés avec des pieux. A d'autres on brise les reins, on crève les yeux, on arrache la langue, on coupe les oreilles. Quelques-uns, attachés à des arbres, sont dévorés par les oiseaux, ou bien périssent dans les flammes. Ce sont les châtiements de l'enfer bouddhique, tels qu'ils sont peints à Kandy sur les murs du temple de Dalada Maligawa.

Voici maintenant des combats, un embrouillement de chevaux, de chars, d'éléphants. Des armées se hérissent de lances, des soldats bandent des arcs, brandissent des massues.

Des cortèges triomphaux défilent, ramenant des captifs attachés par le nez et par le cou. Des ennemis vaincus sont livrés aux rhinocéros et aux tigres ; et partout mille fois se répète le geste des assommeurs, pareil à celui des pharaons exterminateurs sur les pylônes d'Égypte.

Un escalier mène de cette galerie à une seconde

terrasse. Là, de nouveau, un double bassin, aujourd'hui à sec, invitait jadis les fidèles aux ablutions rituelles. Aux quatre points cardinaux, d'élégantes constructions, fouillées par le ciseau d'habiles artistes, sont couvertes d'une profusion de sculptures. Des baies formant fenêtres sont garnies de colonnettes annelées, qu'on croirait des barreaux de bois façonnés au tour. Une galerie entoure les bassins, posée sur des colonnes carrées dont la base se décore d'apsâras, de tévadas, souriantes divinités féminines qui, coiffées d'un casque à trois pointes, le buste nu, les jambes drapées d'une robe pudique, prient ou esquissent les attitudes d'une danse sacrée.

Sur les corniches, sur les entablements, d'autres apsâras plus petites chevauchent, comme des valkyries, des coursiers lancés au galop, ou bien se trémoussent les jambes nues, en une sarabande épileptique. Et de toutes parts, autour de ces multitudes animées, festonnent d'admirables reliefs, serpents enroulés, fleurs et branches en volutes et en guirlandes. Parfois aussi, sur les pilastres des portes on reconnaît avec surprise les rinceaux qu'affectionnaient les sculpteurs d'Europe, au temps de la Renaissance.

Il faut monter toujours, arriver sur une troisième terrasse, qui porte le sanctuaire. Ici encore, deux réservoirs pour les purifications; à droite et à gauche, des chapelles vides, qui furent sans doute dédiées autrefois à des dévotions spéciales.

Cette terrasse est, comme les terrasses inférieures, bordée d'une galerie. Au centre apparaît

l'édifice final, un des plus beaux qu'ait créé le génie de l'homme. Il s'élève vers le ciel, d'un élan aussi sublime que celui de nos plus émouvantes cathédrales gothiques.

Sur ses quatre faces le monument est pareil. Trois escaliers à pic, de trente-cinq marches trop hautes pour des hommes vulgaires, faites pour des géants, ou plutôt pour qu'on fût obligé de les escalader en se traînant sur les mains et les genoux en témoignage d'humilité, ont pour rampes de larges pierres en gradins, qui furent probablement des piédestaux de statues.

Chaque escalier donne accès à un péristyle, derrière lequel une tour gonfle son dôme ovoïde, orné de coins de pierre blanche disposés en cercles de la base au sommet. Ces circonférences superposées figurent de loin la fleur de lotus, la fleur de Brahma.

Au milieu de la façade, un portique plus noble que ceux des angles s'avance, soutenu par des colonnes, jusqu'à la plus haute marche de l'escalier. C'est l'entrée du Saint des Saints. Là, au cœur même du temple, sous la voûte d'une cinquième tour plus élevée que les autres, est assis le colossal Bouddha, qui devint, après Brahma, l'idole offerte à l'adoration des foules.

Aucune description ne peut traduire l'impressionnante beauté de cette dernière terrasse d'Angkor-Wat. On demeure confondu quand on songe que ce seul édifice du troisième étage, avec ses douze escaliers, ses cinq tours dominatrices, n'est que le couronnement de l'œuvre immense qui de tous côtés monte vers lui comme une prière.

Lorsque, du haut des prodigieux escaliers, on contemple les terrasses qui se superposent avec leurs pavillons, leurs galeries, leurs colonnades, leurs frontons et le peuple innombrable des personnages ciselés sur le granit; lorsqu'on embrasse d'un seul coup d'œil cet ensemble imposant où règnent la symétrie et l'harmonie, où partout se révèle l'effort dirigé vers le but suprême, vers ce sanctuaire où siège le Bouddha impassible, vraiment on se dit qu'il n'y a peut-être pas sur la terre de monument plus majestueux qu'Angkor-Wat.

Il y a huit siècles, se pressaient dans les galeries et sur les marches des pèlerins aussi nombreux que les apsâras qui dansent sur la pierre des murailles. Maintenant le temple est mort. Il y règne un silence de tombeau, à peine rompu de temps en temps par la prière d'un bonze ou par le vol effarouché des chauves-souris, que trouble dans l'ombre des voûtes le pas d'un touriste solitaire.

Je sors. — Près de l'enceinte extérieure, deux talapoins en robe jaune, le crâne rasé, font leur cuisine sur un feu de brindilles. Dans l'étang, des buffles gris se baignent, plongés jusqu'au cou dans l'eau à peine visible sous la nappe verte des nénuphars. — C'est tout ce qui reste de vie autour d'Angkor-Wat.

\*  
\* \*

... La chaleur est accablante; l'après-midi, renonçant à des siestes qui congestionnent, je me



promène nu dans la chambre du bungalow, un linge mouillé appliqué sur mes épaules ruisse-lantes de sueur. Et, chaque soir, le jéko et le toké reprennent leur étrange conversation dans la grande paix de la forêt.

\*  
\* \*

Mes provisions diminuent. Il faut quitter Angkor, retourner au lac où m'attendent mes quatre rameurs sur le sampan.

Me voici de nouveau sur la charrette à bœufs, dans la poussière, à travers les branches de la sylve cambodgienne. Près de la piste que je suis, un canal encore inachevé permettra plus tard aux touristes qui me succéderont d'aller en chaloupe jusqu'à Siem-Réap. Pour le moment, le canal est sans eau, aussi poudreux que le chemin où roulent mes deux charrettes.

Au bord du lac, mes hommes sont prêts à partir. Ils ont acheté du poisson aux pêcheurs du voisinage. Il est bon de s'en munir abondamment, car on ne peut savoir au juste quand nous arriverons à Kam-pong-Chnang. Le vent, soufflant toujours du sud, nous est défavorable; la voile ne sera d'aucun secours. La rame sera souvent aussi inutile que la voile; l'eau, depuis quelques jours, a baissé; nous devons contourner des bancs de boue récemment émergés, et en maints endroits l'équipe sera obligée de tirer le sampan dans la vase.

... Aujourd'hui on rame jusqu'à six heures du soir; et après le coucher du soleil, on dort.

... Au matin, départ à l'aube. Katt attaque ma dernière boîte de beurre et me confectionne des rôties pour mon déjeuner. — Dans la journée nous arrêtons près d'un village où l'on augmente notre stock de poisson; mon personnel y trouve même du tabac. — Une première fois on traîne le bateau. — Le vieil Annamite squameux, attelé à l'avant, chante durant des heures. Ses chansons commencent; comme les mélopées arabes, par des cris aigus et finissent peu à peu en soupirs défaillants.

Une nuit passe. — Au réveil, les rameurs découragés de ne pouvoir plus avancer contre un vent violent, posent leurs avirons et attendent patiemment que le calme revienne. Après le déjeuner ils se remplacent deux par deux pour haler la barque que l'eau ne porte plus.

Mes matelots se fatiguent et me laissent entendre que nous ne serons à Kampong-Chnang que dans trois ou quatre jours. — C'est un retard inquiétant pour moi. Si je ne débarque pas à Kampong-Chnang après-demain, je manquerai le bateau qui descend de Pnom-Penh à Saïgon, et à Saïgon je manquerai le paquebot du Tonkin. — Tout cela ne me sourit guère.

Après la rasade offerte au *balat* de Sintokrou j'ai mis de côté mon cognac. Les deux bouteilles sont encore presque pleines. C'est le moment d'en user. Dès ce soir je vais transformer mes rameurs en moteurs à alcool.

Je propose une tournée générale. Effet immédiat :

au lieu de se coucher, l'équipage redouble d'ardeur. Nous progressons d'au moins quatre kilomètres. Si demain nous sommes avant midi à Sintokrou il y aura une seconde distribution de ce cognac qu'on trouve si bon.

Nous nous amarrons pour la nuit près d'un groupe de barques annamites aussi empêtrées dans la vase que nous le sommes nous-mêmes. — On chante, on joue de la viole, de la guitare; on cause avec animation d'une barque à l'autre. Je ne comprends pas, mais je remarque que le mot *congai* se répète bien souvent. Partout décidément la femme tient une place prépondérante dans les préoccupations des mâles; et il en fut certainement ainsi de tout temps. A cet égard l'homme des sous-préfectures ne diffère pas sensiblement de l'homme des cavernes.

Nuit sans sommeil. Trop de conversations; trop de musique; et les moustiques font leur partie dans le concert.

De grand matin nous nous remettons en route. On rame d'abord, puis on traîne sans relâche l'esquif. Il s'agit de gagner le cognac promis. Vers onze heures nous voyons se profiler sur la rive du lac les huttes de Sintokrou.

Tiens! il y en a deux sur lesquelles vacille, au bout d'un mât, le drapeau français. La semaine dernière, la case du *balat* était seule pavoisée.

Arrêt devant la maison du *balat*, qui me reçoit de son mieux. Mais il n'est pas seul; voici un compatriote coiffé d'un casque blanc qui vient me demander

si je n'ai besoin de rien pour continuer mon voyage. C'est l'occupant de la deuxième pailote décorée des trois couleurs, l'agent de la douane, un ancien sous-officier qui est installé là dans une petite épicerie, où il perçoit je ne sais quels droits, tout en vendant du sel et du tabac.

Justement, me dit-il, est arrivé ce matin chez lui un lieutenant d'infanterie coloniale, qui navigue aussi en sampan et rejoint au nord du lac son poste de Battambang. Le douanier obligeant m'invite à déjeuner avec son hôte.

J'avoue qu'après avoir vécu des jours et des nuits presque sans parler, avec mes cinq barbares, je n'ai pas été fâché de me trouver en compagnie d'agréables Français, et que la soupe aux choux si aimablement offerte par le douanier de Sintokrou m'a paru excellente après les nombreux repas assez monotones cuisinés par mon maître Jacques chinois.

... Il me reste un demi-litre d'alcool que je montre aux amateurs, en même temps qu'une piastre. Le cognac, on le boira ce soir après le dîner; la piastre, on la touchera si je suis demain matin à bord de la chaloupe chinoise à Kampong-Chnang.

Nous repartons. Cette fois, vers l'entrée de la rivière, l'eau est plus profonde; nous n'échouons plus et le courant nous aide. Des pêcheurs annamites relèvent leurs filets. Quelle abondance de poissons! Il y en a qui ressemblent à des carpes; d'autres, que je n'avais jamais vus, ont absolument la forme d'une boule. Les pêcheries du Tonlé-Sap

sont une des richesses du Cambodge. On tire chaque année du lac pour plus de vingt millions de francs de poisson !

Le sampan file sur la rivière, énergiquement poussé par les avirons. Pour le repos de la dernière nuit nous attachons la barque à une touffe de palétuviers à proximité d'un village, où très tard les lumières brillent, tandis que des sons de viole et des chants indigènes arrivent à mes oreilles, portés par la brise du sud.

Enfin, à l'heure prévue, ma maison flottante vient accoster, à l'appontement de Kampong-Chnang, la chaloupe chinoise *Thaï-Hion*, où je prends place avec Katt, après avoir payé les quatre coolies. C'étaient, en somme, de braves gens, qui ont fait leur possible pour me satisfaire. Aussi, je double le pourboire auquel ils s'attendaient, ce qui provoque des gestes très démonstratifs de leur sincère reconnaissance.

\*  
\* \*

Autant de monde sur la chaloupe qu'il y a dix jours, lorsque je suis venu de Pnom-Penh à Kampong-Chnang. Cette fois, je ne suis plus le seul Français parmi la tourbe des Chinois et des Annamites ; quelques fonctionnaires sont à bord. Le long du Tonlé-Sap, ces messieurs tirent des coups de fusil sur des poules d'eau, des hérons, qui, à ma grande joie, s'envolent sans paraître avoir reçu le moindre grain de plomb. Je revois le Chinois qui

manie le gouvernail avec son pied, les buveurs d'eau sale qui puisent leur boisson dans la rivière au moyen du récipient de métal attaché à une ficelle.

Tout à coup je me souviens que le gabelou de Sintokrou m'a confié une lettre qu'il m'a prié de jeter à la poste à Pnom-Penh. J'ai pensé à cette missive, que j'allais oublier au fond d'une poche, parce que je viens d'apercevoir une boîte aux lettres en fer suspendue au mât de la chaloupe. Je me renseigne auprès des Français : « Cette boîte est-elle sérieuse, au moins, sur un bateau chinois? — Parfaitement; la chaloupe assure le service régulier de la poste de Kampong-Chnang à Pnom-Penh. »

J'introduis donc ma lettre dans l'ouverture de la boîte. Stupéfaction! elle tombe immédiatement le long du mât! Vérification faite, la boîte, qui jadis a possédé une porte sur sa face postérieure, en est actuellement dépourvue. A la place de la porte il n'y a plus qu'un trou carré de quinze centimètres de côté. Je constate d'ailleurs que d'autres papiers, déposés avec précaution, tiennent assez bien dans le fond. La lettre du douanier fera de même. De ce petit incident je me permets de conclure que la confiance est grande au Cambodge, et l'honnêteté générale satisfaisante.

\*  
\* \*

Je retrouve sur mon carnet quelques notes recueillies au cours de mon voyage dans ce pays, au hasard des rencontres et des conversations.

Les Cambodgiens m'ont paru un peu inertes et même quelque peu abrutis. Cette impression m'a été confirmée par des coloniaux installés depuis longtemps chez eux et qui ont pu les apprécier.

La paresse des Cambodgiens est tout à fait supérieure et, d'ailleurs, incurable. Ils ne cultivent guère que le riz. Le riz demande de temps en temps quelques jours de travail, après quoi on se repose pendant des semaines. Le grand plaisir est de ne rien faire. Il est juste de dire que la chaleur est une excuse dont on doit tenir compte.

A cette paresse s'ajoute tout naturellement l'imprévoyance. Dès que le riz est récolté, on le vend tout de suite aux Chinois pour avoir de l'argent, sans songer que, quelques mois plus tard, il faudra racheter beaucoup plus cher qu'on n'a vendu. Le gouvernement de l'Indo-Chine est obligé de constituer des approvisionnements considérables, afin d'éviter des famines à ces grands enfants insoucieux de l'avenir.

Heureusement, la vie n'est pas coûteuse au Cambodge; les besoins des indigènes sont très restreints. Leur grand luxe est un veston de toile, qu'ils se paient à l'occasion d'une fête. Aussi, la monnaie courante comporte surtout des fractions très minimes; le petit sou de cuivre, le *péh*, décoré d'un garouda à bec d'oiseau, est en quelque sorte l'unité de dépense. Il vaut à peu près le tiers d'un cent, lequel ne vaut lui-même que la moitié d'un sou de France.

Il semble que des gaillards aussi nonchalants

devraient être tentés par le métier militaire, qui n'est pas bien dur au Cambodge pour les miliciens pacifiques. Mais les indigènes préfèrent encore le farniente dont ils jouissent dans leurs villages. Il y a, m'a-t-on dit, chaque année, un tirage au sort pour le recrutement de la milice que commandent des officiers ou des adjudants français. Les familles organisent des tontines pour fournir des remplaçants à ceux qu'un mauvais numéro a désignés. Le gouvernement a jusqu'ici toléré ces remplacements pour ne pas froisser les populations.

Nos législateurs, qui voient les choses de trop loin, ne sont pas toujours aussi bien inspirés. Ils ont parfois une fâcheuse tendance à vouloir doter les naturels des régions d'outre-mer de lois qui peuvent convenir à des Français, mais sont tout à fait incompatibles avec la mentalité d'êtres primitifs.

Ce fut une erreur, disent maints colons et maints fonctionnaires, de supprimer complètement l'indigénat et, par suite, la justice sommaire qui donnait au Cambodge de bons résultats. Sans doute il arrive que certains administrateurs, énervés par le climat tropical, se conduisent en despotes, dont il est prudent de limiter les pouvoirs; mais il vaudrait mieux punir ceux-là sévèrement et ne pas enlever aux autres des moyens expéditifs de trancher les différends. Une justice rapide, instantanée, est dans les habitudes des Cambodgiens. Des enquêtes et des contre-enquêtes à la mode d'Europe, avec leurs formalités compliquées, les déplacements qu'elles



imposent, sont la plupart du temps impossibles dans des pays à demi sauvages.

De même, quels que soient les sentiments humanitaires de beaucoup de coloniaux, ceux-ci n'approuvent guère la récente suppression des châtimens corporels. Ces châtimens, observent-ils, sont les seuls vraiment efficaces chez les peuples non initiés aux raffinements de la civilisation européenne. Et puis, certaines particularités existent dont ne se doutent guère les députés qui fabriquent des lois à quatre mille lieues du Mékong. Par exemple, lorsque plusieurs Cambodgiens commettent ensemble un méfait, ils prêtent toujours entre eux le serment de ne pas se dénoncer. Mais ce serment, ils ont le droit de le considérer comme non avenu si le magistrat leur adjuge une distribution de coups de verges.

La *cadouille*, comme ils disent là-bas, est donc un procédé d'instruction indispensable. Interdire la bastonnade, c'est dans bien des cas empêcher la répression des crimes.

Parmi les autres nouveautés dont on parle aux colonies, figure la circulaire du gouverneur général d'après laquelle n'auront plus d'avancement les fonctionnaires qui ne connaîtront pas la langue indigène.

Au premier abord cela paraît tout simple. Que les fonctionnaires sachent le cambodgien et l'annamite pour ne plus être ridiculisés par les interprètes qui les trompent; c'est, certes, une excellente chose! Mais la circulaire est pourtant d'une exécution bien difficile. Combien y a-t-il de coloniaux déjà âgés et qui ont rendu d'éminents services? Va-t-on arrêter

leur avancement, parce que à cinquante ans ils ne parlent pas deux langues ardues, pour lesquelles d'ailleurs il n'est pas très commode de trouver des professeurs?

Qu'on applique le nouveau régime aux nouveaux fonctionnaires; soit! Mais il ne devrait pas y avoir rétroactivité au détriment des autres.

Il ne faut pas oublier non plus que l'on voit fréquemment, trop fréquemment, des administrateurs nommés au Sénégal, envoyés deux ans plus tard à Madagascar, trois ans après en Indo-Chine ou à Nouméa. Apprendront-ils une douzaine de dialectes, en se déplaçant de cette façon?

Je me rappelle que sur un bateau du Mékong je causais avec un vieux fonctionnaire du Cambodge. Il ne savait pas le cambodgien, mais il était Algérien et connaissait admirablement l'arabe. Pourquoi l'envoyer au Cambodge, au lieu d'utiliser son savoir dans l'Afrique du nord?

On m'a signalé une curieuse conséquence de l'examen de langues exigé maintenant pour l'avancement. — Jusqu'en ces derniers temps, les fonctionnaires qui passaient volontairement l'examen non obligatoire, avaient droit à une prime. La plupart de ceux qui auraient pu subir cette épreuve s'en dispensaient, estimant qu'une modeste récompense pécuniaire ne justifiait pas la peine qu'ils auraient dû prendre. — Aujourd'hui que leur avancement est en jeu, ils vont tous, en se présentant à l'examen, réclamer la prime. Le budget sera grevé de ce chef de sommes peut-être importantes.

\*  
\* \*

Une dernière soirée à Pnom-Penh à la terrasse de l'hôtel Bouchard, rafraîchie enfin par une averse longtemps souhaitée. Puis, départ un matin pour Saïgon sur le *Battambang*, des Messageries Fluviales. A Mytho je quitte le bateau pour gagner Saïgon par le chemin de fer et arriver à temps pour m'embarquer sur le courrier du Tonkin.

Je me félicite d'avoir échappé aux diverses maladies qui ravagent la Cochinchine et le Cambodge. — J'ai été préservé de la fièvre; je ne suis pas, je pense, atteint d'abcès au foie; je n'ai pas souffert de la dysenterie qui ulcère les intestins ni de ses succédanés, l'*entéro-colite* qui les pèle et la *cochinchinette* qui les paralyse. J'ai vécu à Pnom-Penh et à Angkor tout près du choléra et de la peste qui y sévissent sur les Chinois, sur les Cambodgiens et parfois aussi sur les Européens; et je ne m'en porte pas plus mal.

Je n'emporte d'ici que la fâcheuse *bourbouille*; mais je puis me rassurer. Cette éruption de petites granulations rouges n'épargne parmi les blancs d'Indo-Chine que ceux dont le sang est déjà anémié par le climat tropical. Ce n'est rien; la *bourbouille* s'éteindra peu à peu à mesure que je remonterai vers les pays tempérés.

## CHAPITRE IX

### EN ANNAM

En mer. — Conversations sur le Laos. — Tourane. — Le col des Nuages. — Hué. — Les tombeaux des empereurs d'Annam. — Le palais impérial. — La rivière de Hué. — La pagode de Confucius. — Un dîner annamite. — Le théâtre annamite. — Retour à Tourane. — Les montagnes de Marbre.

La *Guadiana* va partir pour l'Annam et le Tonkin. On n'attend plus que la poste, dont le retard nous retient longtemps dans la rivière de Saïgon.

Pas un souffle d'air. La chaleur est épouvantable. Sous la tente du paquebot on étouffe, on se liquéfie comme dans le tepidarium d'un hammam. Je me sens déshydraté.

Enfin, la cloche sonne pour le départ. Une bienfaisante brise, produite par la marche du bateau, passe entre les toiles; et, quelques heures plus tard, à l'embouchure de la rivière, le vent de mer nous paraît d'une exquisite fraîcheur.

Pendant une soirée, une nuit, puis une journée entière, nous longeons la côte montagneuse d'Annam et, vers le soir, nous faisons escale à Pharrang.

Les passagers sont, bien entendu, pour la plupart des fonctionnaires, auxquels s'ajoutent quelques

rares colons. Le hasard me rapproche de M. D..., journaliste de Saïgon, d'un employé des ponts et chaussées et de M. L..., un négociant saïgonnais qui se rend comme moi à Tourane et à Hué.

On bavarde sur les chaises longues. Mes compagnons me plaignent de n'avoir pu remonter le Mékong jusqu'au Laos, m'expriment leur enthousiasme pour ce pays où ils ont vécu. Ils en parlent avec un véritable attendrissement. D'après eux, le Laos est un pays d'avenir; c'est pour le moment une contrée fort plaisante, un paradis, en tout cas une sorte de Cythère asiatique. Les poissons abondent dans le Mékong; les bananes, les noix de coco poussent toutes seules. Le Laotien est paresseux et sympathique; il ne travaille guère, il chante, il flâne. Les Laotiennes sont belles; et l'amour est la grande affaire; il n'est question que de cela dans la région de Vien-Tiane et de Luang-Prabang.

Je me rappelle avoir lu, dans l'intéressant ouvrage de Jean Ajalbert sur l'Indo-Chîne, d'amusantes histoires laotiennes. Je sais que là-bas les jeunes filles prudentes ne se marient qu'après avoir *connu*, dans le sens biblique du mot, tous les jeunes gens de leur village; que des chansons naïvement licencieuses résonnent sur les bords du grand fleuve; que maints fonctionnaires, immobilisés sous le charme du Laos, y restent jusqu'à dix et douze ans sans songer à demander un congé.

Mes camarades, qui connaissent ces choses, m'en apprennent quelques autres. M. D... raconte le voyage qu'il fit sur le Mékong avec un fils du roi de

Luang-Prabang. Chaque soir on s'arrêtait devant un village, et le prince réquisitionnait au nom de son papa les plus jolies filles, qu'il payait d'ailleurs royalement le lendemain d'une pièce de cinquante centimes.

Quand les femmes de Vien-Tiane causent entre elles, dit le conducteur des ponts et chaussées, c'est toujours le même sujet qui les occupe; elles comparent les caresses de leurs maris; et les hommes, eux aussi, se confient ce qu'ailleurs on appelle « les secrets de l'alcôve ».

Et les fêtes laotiennes! voilà, me dit-on, ce que j'aurais dû aller voir, si j'avais eu le temps. Elles sont innombrables et se répètent de semaine en semaine sous des prétextes sans cesse renaissants. Il en est une d'un caractère très spécial qui égaie une fois par an les villes du Mékong. Ce jour-là, les jeunes gens se promènent dans les rues, un énorme phallus attaché sous le nombril. Rencontrent-ils un passant homme ou femme, ils secouent énergiquement leur appendice obscène en chantant : *Si Tchu-op, tiam-bac! Si sao Tiam-pa; tiam-bac!*... refrain dont la traduction mitigée est à peu près : « transpercer Tchu-op, transpercer Sao Tiam pa... à fond! »

Quelques femmes de fonctionnaires, scandalisées par ces manifestations, demandèrent au résident supérieur de les interdire. Celui-ci, très raisonnablement, leur fit comprendre qu'il est de bonne politique de respecter les habitudes laotiennes, et qu'après tout il est extrêmement simple de rester chez soi le jour de la fête priapique si l'on ne veut pas se

heurter à la procession des chanteurs de *Tiam-bac*!

Ainsi il y a encore un pays sur la terre où l'existence est facile et joyeuse, où l'humanité se complaît sans inconvénients dans une douce fainéantise entrecoupée de fêtes et d'amoureux ébats. Ne pourrait-on pas laisser tranquilles les braves habitants du Laos dans leur béatitude qui ne gêne personne?

J'espère bien que les rapides de Kratié, de Kône et tant d'autres, qui avec les périodes de crues et de basses eaux rendent si difficile la navigation sur le haut Mékong, préserveront longtemps encore ces populations enviabiles des « bienfaits de la civilisation ».

Mais, hélas! un jour viendra sans doute où arrivera au Laos quelque redoutable Doumer, avec un merveilleux plan de canaux, de routes et de chemins de fer. Alors c'en sera fini de la bonne paresse, des rires et des chansons! On suera au soleil pour les corvées, on trimera pour creuser des tranchées et élever des digues; et puis, après, il faudra peiner encore et toujours pour apporter au collecteur d'impôts les millions qu'auront coûté les admirables travaux publics dont on se passait si bien quand on somnolait sans souci à l'ombre des bananiers.

Que les « pionniers du Progrès » aient pitié des Laotiens!

\*  
\* \*

Tandis que nous causons, la *Guadiana* continue à voguer en vue de la côte d'Annam. Toujours des

montagnes dont les pentes s'abaissent doucement dans la mer, s'échancrent en larges baies toutes jaunes de sable.

Une escale de quelques heures à Quinh-Hon, puis nous reprenons notre route vers le nord.

En première classe sont montés quelques riches indigènes, entre autres un vieux mandarin fort aimable, mais qui ne comprend pas un mot de français, et un jeune Annamite en élégante blouse de soie violette ornée d'une bizarre décoration. Celui-ci, avec qui nous lions connaissance, s'appelle Lê-Bâ-Ku. Converti au catholicisme, ancien séminariste, il est maintenant homme d'affaires et s'occupe du recrutement des coolies pour les entrepreneurs d'Indo-Chine.

Le troisième jour à cinq heures de l'après-midi nous entrons dans la baie de Tourane, une immense rade bien abritée par de hautes montagnes. L'eau y est peu profonde et le paquebot est obligé de jeter l'ancre à quatre kilomètres de la ville. La chaloupe à vapeur qui vient nous chercher n'atteint qu'au bout d'une demi-heure l'appontement des Messageries maritimes construit au bord de la rivière de Tourane.

Après avoir retenu nos chambres à l'hôtel Robin, nous profitons, M. L... et moi, de la fraîcheur relative de l'atmosphère pour nous livrer à une petite promenade apéritive.

Tourane a sur bien des villes indo-chinoises l'avantage d'être sur le rivage de la mer; la chaleur y est en général plus supportable que dans



les ports assez éloignés des côtes, comme Saïgon.

Sa situation au fond de la baie est très pittoresque. De la berge de la *rivière*, qui n'est en réalité qu'un bras de mer entre une île et le continent, agité par le flux et le reflux, la vue s'étend au loin sur les montagnes de la chaîne annamitique et sur la plaine de sable blanc d'où émergent les rochers des « montagnes de marbre ». La brise souffle; on respire à pleins poumons.

Mais où est la ville? Celle des Français est bâtie le long de la rivière. On a tracé là une belle avenue plantée d'arbres, derrière lesquels trouvent un peu d'ombre l'hôtel et les résidences européennes. La ville indigène, qui commence au bout de l'avenue, s'allonge pendant deux kilomètres sur une route bordée de cases de bambou couvertes de feuilles.

Une ligne de chemin de fer, celle qui relie Tourane à Hué, passe sur l'avenue même. Nous cherchons la gare, et nous apprenons que la station dite *centrale* est dans des terrains vagues, où sont dessinées de futures rues en échiquier à quinze cents mètres au moins de toute habitation. Peut-être plus tard, quand Tourane aura beaucoup grandi, la gare sera-t-elle réellement centrale. Elle est, quant à présent, déplorablement excentrique. On s'en est si bien rendu compte qu'une deuxième station a été construite en pleine ville, à l'extrémité du boulevard que suit la voie, près du quartier où se groupent les boutiques des mercantis chinois. Mais là, nous dit-on, on ne peut faire enregistrer ses bagages

quand on part pour Hué, ni les descendre quand on arrive à Tourane. Il faut pour ces opérations avoir recours à la très commode gare centrale!

Dîner; et ensuite sieste digestive sur la terrasse de l'hôtel. A nos pieds, le beau sexe de Tourane est rassemblé. Les congai, vêtues de longues blouses blanches fendues de chaque côté sur le pantalon de soie noire, semblent dans la demi-obscurité une troupe de femmes en chemise. Nous ne sommes pas au Laos, pays éminemment cythéréen; cependant les mœurs sont ici plutôt aimables. Ces dames, d'une politesse vraiment excessive, tiennent absolument à présenter leurs respects aux nobles étrangers qui viennent de débarquer. Longtemps elles insistent : « Congai, mossié! congai! numéro chambre? »

L'hôtel Robin manque d'austérité. On ne saurait l'en blâmer.

\*  
\* \*

De grand matin nous filons en chemin de fer vers Hué. Je me laisse conduire par M. L..., qui connaît bien les choses et les gens d'Annam.

Le train est composé de wagons de quatre classes. En quatrième classe s'empilent les indigènes; les Européens se contentent généralement de la troisième; les deux autres sont inoccupées. Avec nous prennent place le vieux mandarin de la *Guaiana* et l'élégant Lê-Bâ-Ku. Le mandarin se fait

apporter par son domestique une admirable pipe en bois précieux incrusté de nacre, pourvue d'un long tuyau de jonc flexible. Les deux Annamites, qui se sont munis d'un attirail considérable, nous offrent du thé, des pâtisseries, des confitures, pendant que nous regardons à la fenêtre du wagon le paysage qui se déroule sous nos yeux à mesure que nous montons vers le col des Nuages.

Nous longeons la mer, que de plus en plus nous dominons. Les montagnes sont entièrement couvertes d'une forêt touffue, où toutes les teintes se juxtaposent et se fondent, où toutes les plantes s'entremêlent, lianes serpentine, buissons épais d'où s'élancent les aigrettes blanches des gynériums, arbres géants dont les frondaisons s'émaillent de taches rouges. Au souffle du vent toute cette végétation remue sur les pentes, ondule comme une mer.

La mer, elle est à plusieurs centaines de mètres au-dessous de la voie; d'un bleu d'azur sous le ciel pur, elle s'incurve en jolies anses où elle se brise en mettant une frange d'écume argentée au bas des rochers bruns.

... Le col des Nuages est passé. Nous descendons sur l'autre versant. Au-dessus de Lang-Cô, le spectacle dépasse en beauté tout ce que nous avons vu depuis notre départ de Tourane. Sur une étroite presqu'île qui s'avance dans la mer, un village, caché dans les bananiers, semble flotter sur l'eau très calme, d'une coloration de turquoise. Derrière, une colline toute vêtue de verdure découpe ses

croupes harmonieuses sur les lointaines cimes mauves de la chaîne d'Annam.

Lê-Bâ-Ku, qui a l'imagination poétique des Orientaux, s'écrie : « Si l'on n'était pas obligé de manger, il y a deux endroits sur la terre où je voudrais vivre toujours, sans effort, sans travail, en contemplant simplement la splendeur de la nature : ce pays et la baie d'Along. »

Nous arrivons maintenant dans la plaine ; au pied des montagnes s'étendent des rizières ; des villages dispersent leurs cases dans des jardins. A onze heures le train s'arrête à Hué.

\*  
\* \*

L'Hôtel de la Gare est fréquenté par de gais pensionnaires, employés des diverses administrations. Le patron français a associé son sort à celui d'une congai d'âge mur, qui paraît à elle seule faire marcher la maison. *Cô* Caumont — cô est l'abréviation usitée pour désigner les congai unies à des Français — n'est certainement pas à charge à son mari. Très sympathique à ses clients, très soigneuse de sa cuisine, elle montre un désespoir comique lorsque par hasard un plat n'est pas réussi à souhait.

Nous passerons ici quelques jours agréables. Tandis que M. L... s'occupera d'une société d'éclairage électrique en formation, j'emploierai mes journées à visiter les tombeaux des empereurs d'An-

nam, le palais et les environs de la ville. Nous nous retrouverons à table à midi et le soir.

\*  
\* \*

Le tombeau de Tu-Duc est situé à deux lieues au nord de Hué. On suit une bonne route à travers des champs tout bossués de tombes, puis brusquement le pousse-pousse tourne à droite et se dirige vers des monticules entre lesquels serpentent des chemins rougeâtres. Enfin, la voiture s'arrête près d'un sentier, impraticable pour elle, où quelques misérables maisons indigènes se dissimulent derrière des haies. Au bout du sentier un mur banal entoure le tombeau de l'empereur.

Rien, de prime abord, ne prépare à des idées funèbres. On a l'impression d'entrer dans un jardin. Et c'est un jardin en effet, où partout les fleurs embaument. Mais voici qu'au centre de l'enclos, au delà d'un étang couvert de nénuphars, surgissent des terrasses, un pylône, un kiosque aux toits superposés. Un pont franchit un fossé, des escaliers montent aux terrasses. Des fleurs bordent des allées, ornent des balustrades; sur des stèles verticales brillent les dorures des caractères chinois qui racontent la gloire du monarque défunt; sur le kiosque et les pylônes resplendissent, vertes, jaunes et rouges, les faiences émaillées.

Sans doute, le long d'une avenue dallée, les serviteurs de Tu-Duc, ses mandarins, ses chevaux, ses

éléphants, alignés en une double rangée, fixés à jamais en statues de pierre grise, et au bas de la terrasse l'étang morne, avec son eau sombre, immobile, évoquent bien la pensée du repos éternel. Mais, en somme, cette ultime demeure n'est point triste. On se croirait dans une villa habitée par quelque dignitaire de la cour de Hué, que la fréquentation de ses semblables rendit misanthrope et qui a voulu s'isoler dans une paisible retraite.

Et, d'ailleurs, ce tombeau est si bien en réalité une sorte de riche villa que jadis les veuves du souverain devaient y achever leur vie. Pour elles, la perpétuité de l'attachement au maître n'était pas une simple fiction, comme pour les ministres, les éléphants et les chevaux remplacés autour de l'empereur mort par leurs inertes statues de granit.

\*  
\* \*

Les tombeaux de Gia-Long et de Ming-Mang sont encore plus éloignés de la capitale que celui de Tu-Duc, mais le trajet de quinze kilomètres qu'exige leur visite est une promenade au moins aussi intéressante que les monuments eux-mêmes.

Longtemps mon pousse-pousse court au bord des eaux claires de la rivière de Hué. Le sentier étroit zigzague entre des buissons. Je rencontre trois éléphants du palais impérial, chargés d'herbes et de feuillage, qui s'en retournent, accompagnés de leur

cornac; je me range respectueusement contre un talus pour les laisser passer.

Un peu plus loin poussent, le long du chemin, des cactus organos, cylindriques, qui me rappellent la végétation du plateau mexicain. Dans une anse, une barque, ombragée d'un toit de planches, attend les rares voyageurs qui viennent dans ces parages. Je quitte ici ma voiture, et un batelier me transporte de l'autre côté de la rivière sur une plage de sable. Il me faut marcher encore une demi-heure dans un bois de grands arbres avant d'arriver au tombeau de Gia-Long.

Je regrette presque cette longue étape sous une chaleur accablante, car le mausolée de Gia-Long se compose surtout de pavillons assez médiocres et n'offre guère de vraiment joli que des colonnes laquées et quelques panneaux de bois sculpté.

En revenant à Hué, deuxième station au tombeau de Ming-Mang. C'est, comme celui de Tu-Duc, une série de pavillons entourés d'un étang où nagent des oiseaux aquatiques parmi les nénuphars. Même double alignement de chevaux, d'éléphants et de mandarins de pierre. En outre, quelques ornements plus luxueux; dans des cages de verre, des lions dorés luisent au soleil, et au fond d'une cour s'élève un kiosque, où sur des colonnes laquées de rouge s'enroulent des dragons d'or.

Plus beau, plus imposant aussi m'apparaît le tombeau de Thieu-Tri, dans les environs immédiats de la capitale, à proximité de l'Esplanade des Sacrifices. Il présente sur les autres cet avantage de pou-

voir être embrassé d'un seul coup d'œil dans son ensemble. On y retrouve l'étang parsemé de lotus, les terrasses, les pylônes quadrangulaires, les kiosques à double toit. A ces architectures s'ajoutent plusieurs légers portiques de bronze à trois baies, décorés de dessins émaillés roses, jaunes et bleus, entre lesquels se lisent des inscriptions en caractères chinois.

A l'entrée, pas de porte, mais une simple brèche ouverte dans l'enceinte extérieure. Cette brèche à distance ne se voit pas; elle est cachée par un pan de mur, plus large, construit à quelques mètres comme un ouvrage avancé de fortification.

\*  
\* \*

Les Annamites glorifieront-ils à l'avenir par de nouveaux tombeaux la mémoire des souverains qui ont occupé le trône depuis la conquête? — Non, probablement, car en réalité depuis Tu-Duc il n'y a plus en Annam d'empereurs tout-puissants et respectés.

Les Annamites peuvent-ils considérer comme leurs chefs les fantoches que choisissent les Français pour gouverner sous leur nom? Hiep-Hoâ, et après lui Dong-Khan ont été humiliés par les envahisseurs; Than-Taï dans ces dernières années a été révoqué comme un simple commis. Sans doute les excès de Than-Taï l'avaient amené à un sadisme féroce. Il coupait les seins de ses femmes, les fai-



sait grimper dans les branches des arbres où il les chassait à coups de carabine comme des oiseaux.

Mais, en définitive, c'est surtout son manque de docilité envers le résident supérieur qui a motivé son exil à Saïgon (1). Aujourd'hui, est-ce que le petit Duy-Tan est pour les Annamites un véritable empereur? Assurément non; ils savent très bien que ce malheureux bambin de treize ans n'est, comme ses prédécesseurs, qu'un jouet entre les mains des étrangers d'Occident.



Son palais, par une ironie curieuse, est comme emprisonné dans la citadelle construite au dix-huitième siècle par le Français Olivier pour le grand empereur Gia-Long.

Il ressemble un peu aux tombeaux éparpillés dans la campagne de Hué. C'est une immense cité morte, entourée de murs et de fossés près de la belle rivière aux eaux transparentes.

De même qu'aux tombeaux de Thieu-Tri et de Ming-Mang, se succèdent dans l'enceinte du palais

(1) Than-Taï continue à Saïgon à se livrer à des fantaisies un peu désordonnées. Il paraît toutefois devenu assez inoffensif. Sa dernière plaisanterie consistait à simuler un amour profond pour la fille du fonctionnaire chargé de sa surveillance. Chaque fois que celui-ci se présentait pour s'assurer de l'état de son protégé, Than-Taï l'accablait d'énormes bouquets destinés à la dame de ses pensées.

impérial les portiques de bronze, ornés d'émaux colorés, et les pavillons à double toit. Dans les cours dallées, le calme est aussi complet que dans le dernier asile des empereurs défunts; et, pour compléter l'aspect funèbre, à l'entrée, près des murailles de la forteresse, la pagode de Gia-Long abrite sous ses trois toitures retroussées les tablettes des ancêtres, derrière huit grands vases d'airain, brûle-parfums gigantesques, dont les fumées odorantes honorent les mânes des vieux empereurs.

Pourtant, peu à peu l'impression de tristesse s'atténue. Voici dans une cour un paysage réduit à des proportions minuscules, à la mode chinoise. Un petit bassin avec des ponts en arc, des montagnes liliputiennes, des habitations qu'on croirait sorties d'une boîte de Nuremberg, font songer à des amusements d'enfants.

Plus loin une salle à manger garnie de riches buffets, de porcelaines de Sèvres mêlées à des porcelaines de Chine, révèle un peu de vie dans cette silencieuse prison.

On est ébloui lorsqu'après avoir franchi plusieurs cours, traversé trois ou quatre kiosques, on arrive enfin devant l'escalier de la salle du trône. Elle est complètement ouverte sur toute sa façade et offre aux regards la rouge futaie de ses colonnes de bois verni. Partout l'or resplendit sur la pourpre des laques; les fabuleux dragons d'or se tordent comme des flammes autour de sveltes piliers. Aux caissons du plafond, sur les murailles, moulures et sculptures dorées jettent des lueurs fauves; des lanternes

finement ouvragées pendent entre les colonnes; des boiseries aux laborieuses ciselures encadrent des inscriptions en caractères chinois aussi décoratives que les enlacements des lettres arabes dans les mosquées musulmanes. Sur le pavé de marbre, sur les tables incrustées de nacre, de beaux vases bleus ou verts reflètent des rayons de lumière sur leurs surfaces polies. Et toutes ces magnificences, multipliées dans de hautes glaces, se répètent à l'infini, donnant l'illusion d'un prodigieux palais des Mille et une nuits.

Je n'ai vu nulle part en Extrême-Orient aucun monument d'architecture chinoise qui m'ait autant séduit que cette salle de réception des empereurs d'Annam.

\* \* \*

Hué doit être une des plus agréables résidences de l'Indo-Chine. Le charme de cette ville, je crois bien que c'est sa large rivière d'eau limpide sans cesse animée par les évolutions des sampans. Quel beau paysage on a sous les yeux du haut du pont Than-Tai! La riche verdure partout étalée sur les rives, les huttes indigènes éparses sous les ramures des arbres, et très loin au nord, barrant l'horizon, l'écran bleuâtre des grandes montagnes!

Aux environs, on croit toujours se promener dans un jardin à l'ombre des tamarins et des cocotiers. J'imagine que plus d'un colonial, parvenu à l'âge de la retraite, aimerait à planter ses choux le long de la rivière de Hué.

Les maisons des fonctionnaires s'alignent sans se presser sur la rive droite. De l'autre côté, s'étendent les quartiers annamites après une rue commerçante où tiennent boutique de nombreux Chinois et quelques Malabars.

J'ai passé de bien bonnes heures au bout du pont Than-Taï sur un marché où j'aimais à flâner le matin parmi les marchandes accroupies sous leur vaste chapeau pointu en feuilles de latanier. Je redoutais l'odeur des calebasses où fermentent le *nuoc-man* annamite, cette saumure nauséabonde, cette bouillie couleur de crevette écrasée qui empeste tous les marchés d'Indo-Chine. Mais j'avais, pour me faire oublier ces terribles émanations, la vue des jolies filles aux yeux caressants qui vendent des fleurs bizarrement arrangées en cercles jaunes, en cercles blancs, en pendeloques et en guirlandes.

Un jour j'ai remonté la rivière jusqu'à la pagode de Confucius, à trois kilomètres de la ville. Ce monument, simple but d'excursion, n'a par lui-même qu'un intérêt secondaire. C'est une tour hexagonale à sept étages en briques rouges décorées de faïences. Elle a été élevée, me dit un bonze, à la mémoire de la mère de l'empereur Tu-Duc.

A côté de la tour, une tombe, imitée de celles des empereurs de Chine, se compose d'une pierre couverte d'inscriptions dressée sur le dos d'une tortue, symbole de la stabilité. Derrière la pagode, deux ou trois kiosques renferment une cloche, un tam-tam troué et quelques personnages en stuc colorié. L'un

d'eux, un souverain chinois, à en juger par ses yeux fendus en amande, écrase sous ses pieds un nègre. Au retour je m'arrêtai sur un petit marché plus curieusement indigène que celui du pont Than-Tai, regardant les femmes fumer leur éternelle cigarette, payer avec des sapèques de cuivre trouées les nourritures écœurantes, poissons visqueux, poulpes, crabes, confitures noires de lichen; me bouchant le nez devant les bassines remplies du puant *nuoc-man*.

\* \* \*

Notre compagnon de voyage Lê-Bâ-Ku nous convia, M. L... et moi, à un repas annamite auquel assistaient deux de ses parents, son beau-frère et un oncle, ancien mandarin. — Pas de femmes, bien entendu; quoique catholique, Lê-Bâ-Ku n'est pas désorientalisé.

Pour la première fois j'essayai, sans y réussir, de me servir des deux bâtonnets d'ébène qui remplacent notre fourchette en Extrême-Orient. Heureusement, notre amphitryon, prévoyant l'inaptitude de ses invités, avait eu soin d'ajouter aux bâtonnets un couvert d'Europe.

Le dîner fut aussi excellent que peut l'être un dîner annamite. Douze ou quinze plats se succédèrent : riz, poissons, crevettes, coquillages variés; tandis que des boys, placés derrière nos chaises, nous éventaient et s'ingéniaient à écarter de notre visage d'énormes insectes attirés par la clarté des

lampes. Il se termina par des sucreries — pâtes gluantes de riz mélangé de sésame et d'arachides — confectionnées dans les cuisines du palais impérial, que nous arrosâmes de thé et de champagne.

L'ancien mandarin nous faisait traduire par son neveu des histoires de l'heureuse époque où il gouvernait les *nha-qué* (paysans annamites). Parmi ses meilleurs souvenirs il racontait avec une extraordinaire prodigalité verbale une fête magnifique — feu d'artifice, musique, danseuses — qui s'était prolongée durant toute une nuit. Et il s'écriait : « Je donnerais *dix millions* (1) pour une seconde nuit comme celle-là !

Il riait aux éclats en se rappelant le temps où il rendait la justice avec l'équité d'un Salomon et la mansuétude d'un saint Louis. Un jour, deux *nha-qué*, qui se disputaient une jeune fille particulièrement jolie, comparurent devant son tribunal. Il les mit d'accord en s'adjudgeant à lui-même l'objet du litige.

\*  
\* \*

Je devais, avant de quitter Hué, connaître un autre mandarin. Celui-là était intéressé dans l'affaire d'électricité de M. L...; il était en outre le principal commanditaire du théâtre annamite. C'est pourquoi il nous proposa d'assister dans sa loge à une représentation.

Le théâtre annamite, qui se trouve assez loin dans les quartiers indigènes, est une grande baraque

construite avec des nattes, des perches et des planches.

Le mandarin, un vieillard solide d'une soixantaine d'années, à longue barbe grise, nous accompagne, suivi d'un domestique qui porte une boîte considérable. Sa loge est un espace carré, surélevé, au fond du théâtre en face de la scène. On installe pour nous une table, des chaises; on sert du thé. Le mandarin fait ouvrir sa boîte dont le boy tire un arsenal complet de fumeur : tabac, pipe en bois de teck incrusté de nacre, allumettes, cendrier. Son armoire portative contient encore un mouchoir, du papier, des pinçaux pour écrire.

A droite et à gauche de la salle, les spectateurs sont placés sur des gradins, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes, presque toutes coiffées d'un large bandeau vert au lieu du chapeau pointu qui les protège du soleil pendant le jour.

Auprès de la scène se tient un groupe d'individus munis de tam-tams. Cet orchestre n'est pas là précisément pour faire de la musique; il représente ce que dans nos théâtres nous appelons « la claque ». Chaque fois qu'un acteur lance une tirade remarquable, les préposés aux tam-tams frappent plus ou moins fort leurs instruments selon le degré d'approbation que méritent les artistes.

Sur le théâtre défilent des guerriers, des rois dont les discours restent mystérieux pour nous, bien qu'ils soient appuyés d'une pantomime des plus énergiques.

Tous ont le visage dissimulé sous un masque;

l'acteur à qui semble réservé le rôle le plus terrible s'est affublé la figure d'un effroyable cartonage; et ses gestes ne sont pas moins terrifiants que sa figure. Tous déclament à peu près de la même façon. Quels hurlements! Je ne croyais pas qu'un gosier humain pût en proférer de semblables. Comparés à ces vociférations, les rugissements de désespoir les plus sinistres de M. Mounet-Sully ne sont qu'une douce modulation de flûte! C'est, *très exactement*, le cri de la volaille qu'on égorge.

Aucun larynx européen ne supporterait un tel surmenage plus de cinq minutes sans devenir complètement aphone. Les acteurs annamites soutiennent cette déclamation rauque pendant toute une soirée. Nous resterons deux heures au théâtre; un des personnages, qui est constamment en scène, ne dira pas une seule parole sur le ton de la conversation ordinaire.

Cette exubérance de la voix s'accorde bien d'ailleurs avec l'exagération des traits du visage obtenue par le masque. Il est certain que des êtres pourvus d'un facies aussi formidable n'ont plus le droit de parler comme le commun des mortels.

Pour nous faire honneur, le mandarin ordonne qu'on nous apporte un tambour; et chacun notre tour, M. L... et moi, nous manifestons nos impressions en rudoyant cette grosse caisse. Incapables d'apprécier les nuances du jeu des artistes, nous tapons à tout hasard. Plus un personnage s'époumonne à crier, plus nous martyrisons l'instrument sonore; un coup, deux coups, trois coups de maillet,



vigoureusement appliqués. Les grondements du tambour, si puissants qu'ils soient, ne parviennent point à couvrir les exclamations des agités qui se démènent sur la scène.

Le spectacle est assurément curieux, mais tout de même monotone. Nous prenons le parti d'imiter les Français de Pnom-Penh conviés aux fêtes cambodgiennes; nous prétextons la fatigue, le besoin de sommeil; et laissant le digne mandarin jouir tout seul d'un plaisir inaccessible à nos cerveaux barbares, nous nous esquivons.

En regagnant l'hôtel, nous avons, dans l'ombre propice des bords de la rivière, l'occasion d'assister à d'autres joies locales. A cette heure tardive, les congai de Hué déambulent en longues blouses blanches, à la recherche d'amours passagères. Amarrés à la berge, des sampans attendent, bateaux de fleurs modestes. Sous leur toit rond de bambou tressé s'abritent les ébats des jeunes couples, qu'un œil indiscret devine aux oscillations bizarrement rythmées des barques sur l'eau calme.

\*  
\* \*

Le lendemain nous partons. — M. L..., escorté jusqu'à la gare par une bande d'actionnaires, emmène avec lui un des petits boys de l'hôtel, le *bê-Kon*, à qui il a promis une excursion à Tourane.

M. L... voyage avec une cravache en guise de canne, précaution fâcheuse pour les épaules des

coolies. Quand nous descendons du train, ceux-ci se précipitent, selon leur habitude, dix à la fois pour porter une valise. C'est ici que la cravache joue son rôle. — « Ils ne comprennent que cela, prétend M. L...; criez si vous voulez pendant un quart d'heure, ils n'en tiendront aucun compte! Le langage du rotin, voilà la véritable éloquence! » — Il est possible; mais je ne suis pas assez accoutumé aux usages d'Asie pour approuver le geste persuasif de mon compagnon, et je l'apaise en lui disant : « Soyez bon pour les animaux. »

\*  
\* \*

Que faire à Tourane, où nous devons attendre deux jours, M. L... le paquebot de Saïgon, et moi le paquebot du Tonkin?

Il y a bien, à vingt-cinq kilomètres, la ville de Fai-Fo habitée par 70 000 Chinois; mais j'ai déjà vu beaucoup de Chinois et, d'ailleurs, j'irai prochainement dans leur pays. Mieux vaut une promenade aux montagnes de Marbre qu'on distingue là-bas à deux ou trois lieues au delà de la rivière.

Nous nous embarquons sur un sampan à voiles, que manœuvrent deux pêcheurs et une femme.

La brise, très vive, nous rafraîchit merveilleusement et en même temps nous pousse à toute vitesse dans la direction des montagnes. Très agréable, cette course rapide dans le vent. Mais il faut s'arrêter, laisser le sampan dans une anse et franchir à pied

les trois kilomètres qui nous séparent des montagnes et des grottes de marbre.

Maintenant, plus de brise; le soleil nous brûle; nous suivons péniblement des sentiers où nous enfonçons dans une épaisse couche de sable; nous étouffons entre des haies de cactus, nous garant tant bien que mal des épines.

Longtemps nous montons ainsi et finissons par atteindre une plage de sable pâle où se gonflent des dunes.

Notre marche s'alourdit de plus en plus dans la poussière qui cède sous nos pieds. Nous trouvons heureusement un peu d'ombre derrière des rochers. Nous nous couchons là, épuisés.

Ces rochers ne sont pas encore ceux où se creusent les grottes de marbre. Plus loin d'autres rocs surgissent de la mer de sable comme des cimes de montagnes quasi submergées. C'est là que sont les grottes. Mais aurons-nous le courage de continuer une demi-heure encore notre ascension sur le sol mouvant?

Un instant nous délibérons. Non, décidément, nous sommes trop harassés; il fait trop chaud. Nous attendrons à l'ombre que le soleil se cache, et alors il sera temps sans doute de rentrer à Tourane.

Dans la plaine, une baraque est bâtie près de l'étroite voie de fer d'un Decauville. On nous a aperçus. Des hommes, des enfants accourent, chargés de plateaux, de vases plus ou moins bien ciselés dans un marbre grisâtre qui ne ressemble que de bien

loin à l'éclatant Carrare. — C'est tout ce que nous connaissons des carrières de marbre. Quant aux grottes, elles ne peuvent venir vers nous et nous n'avons pas l'énergie d'aller jusqu'à elles; nous nous contenterons de regarder plus tard quelques photographies qui nous donneront une vague idée de ces cavernes où les hommes ont sculpté une pagode peuplée de bouddhas obèses et de monstres difformes.

Ceux qui ont subi la chaleur déprimante de l'Indo-Chine excuseront notre insurmontable paresse dans les dunes de sable blanc.

\*  
\* \* \*

Encore une journée à Tourane; une journée de repos dans l'ombre de nos chambres traversées de courants d'air. Après-midi, allées et venues sur le quai devant les appontements de bois. Nous surveillons sur la rive opposée le mât où l'agent des Messageries hisse le pavillon tricolore dès qu'un paquebot entre en rade. — Trois heures, quatre heures, cinq heures de retard. — Enfin le drapeau flotte au haut de la perche, signalant l'arrivée du bateau de Saïgon. M. L... me fait ses adieux. — Encore une amitié qui s'enfuit, après tant d'autres.

... Me voilà de nouveau seul. Dîner un peu triste le soir dans la salle à manger de l'hôtel. — A une table voisine de la mienne, des pensionnaires

sirotent leur café. Ils interpellent le manager : — il y a pour toute la salle un unique sucrier ; c'est d'une rapacité désolante !

— Jen'en mettrai pas davantage, répond le gérant ; on vole le sucre !

## CHAPITRE X

### AU TONKIN

Haïphong. — La baie d'Along. — La baie de Fai-tsi-Long. — Le Dé-Tham. — Hanoï. — Les rues. — Le Petit Lac. — Le palais du gouverneur. — Doumérisme et antidoumérisme. — Les rues marchandes. — Le village à papier. — Ce qu'on dit en Indo-Chine. — Consulats japonais.

La *Manche* est arrivée pendant la nuit. A cinq heures du matin un sampan me conduit à bord, me permettant d'admirer le lever du soleil sur la baie de Tourane, un disque rouge qui sort de la grisaille des eaux embuées et peu à peu colore en rose les sommets des montagnes et les sables des dunes.

Le petit paquebot est bondé de passagers, presque tous officiers ou fonctionnaires qui se rendent au Tonkin. Parmi les autres voyageurs je ne découvre guère que le marquis de Barthélémy, un des plus notables colons de l'Indo-Chine qui ravitailla en 1905 dans la baie de Cam-Rahn la flotte de l'amiral Rodjevsky en route pour Matsushima, et un agent américain de la Standard Oil. La Standard Oil a ses réservoirs dans tous les pays d'Asie; on les voit partout, depuis la côte de Malabar jusqu'en Chine.

Le surlendemain, la *Manche* entre dans le Fleuve Rouge. Ses eaux sont boueuses, jaunâtres, comme

celles du Mékong. De même que le Mékong crée avec les multiples bras de son delta la richesse de la Cochinchine, le Song-Koï fait la prospérité du bas Tonkin qui n'est qu'une immense rizière.

Bientôt des bouées marquent le chenal praticable à la navigation; des cheminées apparaissent pardessus la verdure des arbres. Nous sommes à Haiphong.

\*  
\* \*

Sur l'indication fournie par un colonial de rencontre, j'adopte pour une nuit ou deux l'Hôtel de la Gare, ou plutôt son annexe nouvellement construite à quelque distance sur une avenue.

L'aspect de propreté, l'isolement de ce caravan-sérail me font espérer une douce tranquillité dans une indépendance absolue.

Le calme n'y doit être pour moi que très relatif. Le soir, jusqu'à une heure avancée, une demi-douzaine de coolies-ché, dont les amies sont prêtes à répondre au premier signal, s'approchent de mes fenêtres et me harcèlent de leurs inconvenantes propositions. — Congaï? Mossié, congaï?

Congaï? Congaï? Cet obsédant refrain retentit par toute l'Indo-Chine. J'ai voyagé beaucoup, dans les régions froides et tempérées; je n'ai jamais jusqu'ici parcouru de contrées où la vertu de l'Européen soit assaillie avec autant de persévérance... et de succès.

Les Français en sont-ils responsables? Je ne le pense pas. Dans nos autres colonies les mœurs

semblent beaucoup moins relâchées. C'est le climat sans doute, et aussi la mentalité spéciale de la race annamite qui provoquent cet appel incessant à la sensualité.

\*  
\* \*

Haïphong copie un peu Saïgon. De larges voies plantées d'arbres se coupent à angle droit; le théâtre est aussi luxueux qu'il pourrait l'être dans une très grande ville de France; et, sur le boulevard Paul-Bert, les cafés et les hôtels ne manquent pas d'animation quand sonne l'heure des apéritifs.

Haïphong possède, comme Saïgon, une statue d'homme politique, un Jules Ferry dressé près de la Banque de l'Indo-Chine, et un quartier chinois, traversé par la rue Tonkinoise où toute maison est une boutique.

Les commerçants célestes s'intitulent tous *merchants*. Sing est *marchand* de légumes, Y Pet est *marchand* de cuirs. Ceux qui exploitent un restaurant écrivent bravement *gargote* sur leur devanture sans se douter du sens péjoratif de ce mot.

Hors de la ville, derrière la gare, dans un faubourg purement tonkinois, les pauvres cases de bambou se groupent au milieu de bananeraies conquises sur les marécages.

Pour le passant la différence la plus frappante entre le Tonkin et le reste de l'Indo-Chine est le teint plus bronzé des Tonkinois; ce qui surprend un peu puisque le Tonkin, étant plus au nord, devrait,



semble-t il, être peuplé de gens plus pâles que les habitants des provinces méridionales.

Un détail du costume des femmes se remarque aussi dès qu'on débarque à Haïphong. Le chapeau conique en abat-jour n'est porté que par le sexe fort. Les femmes le remplacent par une large tourtière plate en feuilles de latanier. Ce couvre-chef est plus vaste encore que les plus extravagants chapeaux qui furent de mode en Europe dans ces derniers temps; il n'a jamais moins d'un mètre de diamètre. Il est à la fois parasol et parapluie. Lorsque le ciel est nuageux, on le laisse pendre en bandoulière sur la hanche. La fine tête de la Tonkinoise apparaît alors ceinte d'un bandeau blanc ou vert.

Le chapeau tonkinois n'est pas dénué d'une certaine grâce quand il coiffe une élégante congai. Les plus coquettes l'ornent de glands, de pendeloques et de longs rubans formant bride qui descendent très bas sur la poitrine.

Le moindre vent rend malheureusement tout à fait instable l'immense chapeau. Il n'est pratique qu'au grand soleil dans une atmosphère calme.

\*  
\* \*

Il serait impardonnable de passer à Haïphong sans voir la baie d'Along.

A l'époque des fêtes, certains propriétaires de chaloupes à vapeur organisent des excursions dans la baie; mais en temps normal il faut se contenter des

bateaux de la Compagnie Roques qui desservent les petits ports disséminés dans les anfractuosités de la côte entre Haïphong et Mon-Kay, à la frontière chinoise. Si ces bateaux ne conduisent pas le voyageur parmi toutes les beautés d'Along, du moins permettent-ils d'en connaître les principales.

Je m'embarque donc un jour sur la chaloupe *Émerlaude*. J'ai pris mon billet pour Mui-Ngoc. Aller et retour, la promenade durera deux jours et deux nuits.

L'*Émeraude* est très propre, admirablement tenue; les cabines sont confortables. De plus, pas d'encombrement; après la station de Quang-Yen, sur la rivière, où descendent quelques Français d'Haïphong, je reste seul en première classe. Il n'y a personne en seconde. L'unique employé de race blanche est le commissaire, un Flamand de Roubaix; tout le personnel est annamite ou chinois; le pilote lui-même est chinois.

Après Quang-Yen nous débouchons dans la mer; mais on croirait naviguer sur un lac, car au sud se dresse à peu de distance la rangée de hautes montagnes de l'île de Cac-Bâ qui ferme l'horizon.

Sur les rives très basses de l'île une étrange végétation croît jusque dans l'eau. C'est comme une forêt de tout petits arbustes. En réalité il s'agit d'une plante aquatique dont la tige très droite, qui porte une touffe de feuilles, donne l'illusion d'une futaie extrêmement serrée.

Nous contournons la pointe nord de Cac-Bâ; et, brusquement, nous entrons dans la baie d'Along.

D'abord, des rochers émergent de la mer, partiellement revêtus de la même végétation qui semblait tout à l'heure une forêt lilliputienne. Des éboulements, des érosions produites par le continuel mouvement des flots, ont taillé dans ces rocs des formes inattendues.

Nous passons au pied d'une montagne dans laquelle se creuse, toute noire, la large ouverture d'une grotte — la grotte des merveilles, me dit le commissaire. — Mais, nous n'arrêtons pas, bien entendu, pour explorer cette caverne, où se répercute, amplifiée, la voix de la sirène du bateau, mêlée à celle de la mer.

Un peu plus loin, l'*Émeraude* s'avance vers une sorte de cathédrale : des clochetons qui dominant une nef.

Les rochers se succèdent, de plus en plus nombreux, de toutes dimensions. Tantôt ils ont la hauteur d'une maison, tantôt ils s'élèvent à plus de deux cents mètres. Des tours rondes sortent des eaux, faisant songer à quelque ville engloutie. En voici une dont l'équilibre étonne. C'est un énorme cylindre de granit dont la base a été depuis des milliers d'années tellement rongée par les assauts des vagues qu'il est devenu pareil à un gigantesque clou reposant sur sa pointe.

Ensuite défilent sous nos yeux des pics, des crêtes de montagnes percées d'une ouverture arrondie qui semblent des arcs de triomphe jetés sur des avenues inondées. D'autres cimes émergent où un caprice de la nature trancha dans la pierre brune

des découpures comparables à la brèche de Roland.

Un arrêt bref à Hong-Haï. Des tas de charbon font de grosses taches noires au bord de la mer. Les mines sont à quatorze kilomètres, à Nagotna et à Ha-Tou, mines particulièrement avantageuses où le charbon se présente à fleur de terre, réduisant au minimum les frais d'extraction. Elles ont produit l'année dernière plus de 750 000 tonnes d'un charbon un peu maigre, dont on fabrique des briquettes en le mélangeant avec le charbon japonais.

Nous laissons à droite Kébao, un autre charbonnage, qui a eu des malheurs, mais qu'une nouvelle société est en train de relever.

En quittant Hong-Haï nous rentrons dans la baie. Les rocs, à présent, sont noirs. Sur la surface assombrie de la mer se reflète la lueur affaiblie de la lune. Le spectacle est de plus en plus fantastique. Des silhouettes stupéfiantes s'érigent par centaines dans la nuit. Un colosse chinois est là devant nous caché dans l'eau jusqu'aux yeux. Seul son chapeau pointu surgit des flots. Ailleurs un Napoléon nous regarde, les sourcils froncés sous le fameux bicorne.

Puis, nous côtoyons des ruines prodigieuses, des colonnes penchées sur lesquelles s'appuie le fronton d'un temple écroulé.

De hauts pains de sucre pointent leur cône noir, comme des bornes miliaires sur une route de géants que la mer aurait envahie. Et des géants, en voici quinze, vingt, qui lèvent au-dessus de l'eau leurs figures grimaçantes, où nous distinguons des rictus de gaieté ou de colère.

Un immense cirque s'incurve, rempart circulaire où l'un des géants semble avoir d'un coup de pied renversé un pan de muraille; sans doute un volcan dont le cratère est noyé.

Après le cirque viennent des dômes harmonieusement arrondis entre lesquels s'accroupissent des bêtes formidables. Et l'imagination se reporte aux premiers âges du monde, où les grands animaux, partout chassés par le déluge, se résignaient à attendre la mort dans les flots qui montaient.

On croit être le jouet d'une hallucination en voyant autour de soi tant de monstres endormis, tant d'effrayants colosses, tant de montagnes effondrées, tant de palais fantômes.

La lune parfois se cache; des nuages voilent un moment le paysage de rêve, et le découvrent tout à coup brusquement modifié pendant la marche de la chaloupe.

L'obscurité est presque complète quand nous pénétrons dans la baie de Fai-tsi-Long. Si les pierres étranges sont plus petites, elles sont aussi innombrables que dans la baie d'Along. A chaque instant se dressent des masses redoutables, des barrières qui paraissent infranchissables et où toujours un défilé se trouve qui permet d'aller heurter, quelques minutes plus tard, d'autres obstacles également menaçants.

Dans les ténèbres qui s'épaississent le pilote n'a, pour se diriger, aucun phare. Afin que nulle lumière ne puisse tromper ses yeux de lynx, il fait fermer les hublots du bateau, et, sans ralentir, dans

la nuit absolue, confiants dans la vue perçante du Chinois, nous continuons à avancer dans le chaos des formes noires.

\*  
\* \*

Au matin, l'*Émeraude* est à Mui-Ngoc; elle devait aller jusqu'à Mon-Cay, mais à marée basse l'accès de ce port est impossible. Nous stoppons ici. À bâbord, la quille plonge en eau suffisamment profonde; à tribord, elle frôle des bas-fonds que recouvrent à peine cinquante centimètres d'eau.

Des barques tonkinoises, des *étannes*, viennent prendre quelques passagers indigènes. Leurs voiles grises à nervures rigides de bambou semblent des ailes de chauves-souris. L'une d'elles nous amène un officier qui rentre à Haïphong après une inspection du poste de Mon-Cay.

Après le déjeuner nous retournons vers l'ouest. Arrêt à Pointe-Pagode, un promontoire boisé sur lequel sont juchées quelques habitations; puis à Port-Wallut, le port des mines de Kébao. Le paysage est joli; un détroit, qu'on prendrait pour un fleuve, est resserré entre des îles montagneuses parées de beaux arbres.

Un colon monte à bord; chair jaune anémiée, yeux hagards dans des orbites creusés, une face de moribond. C'est un opiomane. À peine sur l'*Émeraude*, il demande au commissaire une cabine où il pourra se livrer à sa passion. Celui-ci, pour éloigner

de nous le maniaque, lui donne une couchette de seconde classe à l'autre bout du pont. Bientôt une odeur caractéristique se répand sur le paquebot.

Pendant que l'opiomane goûte dans le royaume de l'oubli des félicités supra-terrestres, l'officier me conte des histoires d'Afrique et d'Indo-Chine.

Nous sommes en ce moment sur la côte du Yen-Thé où habite le fameux Dé-Tham, ce chef de bande qui depuis tant d'années tient en échec le gouvernement français.

On n'a jamais pu prendre le Dé-Tham. Installé à la frontière de trois provinces, il a pu profiter de la rivalité des trois administrateurs de ces provinces. Chacun de ceux-ci voudrait seul avoir la gloire de capturer le bandit, de sorte qu'au lieu de s'entr'aider pour en débarrasser le pays ils se gênent mutuellement.

D'ailleurs les exploits du Dé-Tham, l'habileté qu'il déploie pour échapper toujours aux soldats qui le cherchent, lui ont conféré un tel prestige que personne dans la contrée n'ose rien entreprendre contre lui. L'évêque espagnol du Yen-Thé passe pour être son ami; des colons français aiment mieux avoir recours à sa protection que de révéler sa retraite, et facilitent même sa fuite. Quant aux indigènes, ils l'admirent comme un dieu invulnérable.

Tout contribue à accroître la renommée du Dé-Tham. Les expéditions dirigées contre lui depuis plus de vingt ans n'ont jamais abouti à rien; les dernières ont encore piteusement échoué. Il a mis en déroute avec cinq ou six de ses hommes un deta-

chement de cent vingt tirailleurs tonkinois. Sa réputation est légendaire au Tonkin et en Annam, et on peut craindre qu'en cas de rébellion générale ce pirate ne devienne une sorte d'Abd-el-Kader indo-chinois.

Il faut ajouter que ce roi des montagnes n'a que cinquante-deux ans; il n'est donc pas près de disparaître. En outre il a un fils qui, à sa mort, hériterait probablement de son influence et de son audace.

En somme, le Tonkin ne semble pas à la veille d'être complètement pacifié. Pendant de longues années il sera indispensable d'y entretenir une armée coûteuse qui grèvera lourdement le budget de notre colonie asiatique.

\*  
\* \*

Dès mon arrivée à Haïphong j'ai pris le premier train qui s'est présenté et j'ai filé sur Hanoï.

La traversée du delta du Fleuve Rouge est monotone. Des rizières, encore des rizières, toujours des rizières. — « Que d'eau! que d'eau! » aurait dit le Maréchal s'il avait vu cela. Comme s'il n'y en avait pas encore assez, un orage épouvantable éclate; une pluie torrentielle se déverse sur les marécages et ne cesse que lorsque le chemin de fer me dépose à la gare d'Hanoï.

\*  
\* \*

J'aime mieux Hanoï que Saïgon. Les deux villes, à vrai dire, se ressemblent un peu. C'est toujours



l'échiquier des avenues le long desquelles petit à petit se construisent les villas et les palais administratifs.

Mais Hanoï, beaucoup plus peuplé que Saïgon, est plus vivant, plus soigné aussi. La capitale de l'Indo-Chine possède en son centre même un endroit charmant, le Petit Lac. On lui a conservé précieusement sa parure de nénuphars et surtout sa pagode chinoise qu'un léger pont rattache à la rive.

Sur le boulevard Dong-Khan, sur l'avenue Francis-Garnier, autour du square fleuri, bordé de maisons élégantes, au théâtre somptueux, comme aux terrasses des cafés de la rue Paul-Bert, les Français d'Hanoï pourraient avoir l'illusion de vivre dans leur pays si, dans ce même quartier, la pagode qui se mire dans l'eau du lac ne leur disait qu'ils sont à l'autre bout du monde, à deux pas de la Chine.

La même évocation de la France se retrouve au Jardin botanique, but de la quotidienne promenade de cinq heures où les dames exhibent les dernières toilettes de Paris en se livrant à d'aimables papotages.

Il est regrettable que, pour se rendre à ce bois de Boulogne d'Hanoï, il faille passer tout près du Palais du gouverneur général. Voilà une œuvre dont on ne peut guère féliciter l'auteur. L'étroite façade jaunâtre, les deux courtes ailes, les deux étages de chambres où l'espace et le cube d'air ont dû être chichement mesurés, lui donnent un aspect lamentablement mesquin. Ce n'est pas là le palais d'un vice-roi; c'est une caserne, à moins que ce ne soit un hôpital!

Qui a construit ce déplaisant monument? Un architecte qui m'en parlait en attribuait la responsabilité à M. Doumer. D'autres prétendent que M. Doumer lui-même l'avait en horreur. Je serais plutôt disposé à croire ces derniers, car l'ancien gouverneur-général, à qui on a souvent reproché d'être atteint de la manie des grandeurs, aurait vraisemblablement souhaité une demeure plus satrapique. Il eût, je suppose, aimé un fastueux palais oriental approprié au climat des tropiques.

Quel que soit le bâtisseur de cette peu impériale résidence, je joins mon blâme à tous ceux qui lui ont déjà été prodigués.

M. Doumer est comme tous ceux qui ont essayé de faire quelque chose. Pour les uns c'est l'homme néfaste; pour d'autres c'est le remarquable administrateur.

Les deux opinions peuvent se défendre. L'homme néfaste, c'est celui qui, pour exécuter de grands travaux publics comme le chemin de fer du Yunnan, a exigé des impôts écrasants sous lesquels les paysans indo-chinois, les *nha-qué*, se plaignent d'être accablés. Les populations indigènes sont indignées, crient à la tyrannie. Certes leur mécontentement n'est pas de nature à faciliter notre établissement en Indo-Chine et créera des partisans de plus en plus nombreux aux divers Dé-Tham qui se posent en libérateurs du territoire. La déplorable affaire de l'empoisonnement des troupes françaises en juin 1908 est un des résultats indéniables de l'hostilité qui s'est accentuée à la suite de mesures fiscales qui

furent considérées comme excessives et vexatoires.

Le grand administrateur, c'est peut-être — l'avenir en sera juge — celui qui a conçu tout un plan de routes, de canaux, de chemins de fer, et a tenté, autant qu'il a été en son pouvoir, de le réaliser.

Si un jour cet « outillage économique », comme disent les politiciens, finit tout de même par enrichir la colonie après avoir d'abord engendré des contributions mal supportées, on portera aux nues M. Doumer. Il y a déjà au Tonkin des rues et des boulevards Paul-Doumer; un pont Doumer relie les rives du Fleuve Rouge. Dans une vingtaine d'années, si le programme de l'ex-vice-roi n'a pas provoqué une révolte des Indo-Chinois et notre expulsion du pays, il aura, comme Jules Ferry « le Tonkinois », sa statue sur les places publiques de nos villes asiatiques.

J'avoue mon incompetence pour apprécier comme il convient l'administration, bonne ou mauvaise, de M. Doumer. Je crois toutefois avoir constaté qu'il a actuellement en Indo-Chine encore plus d'amis que de détracteurs.

\*  
\* \*

Un autre monument frappe les regards dès qu'on sort de la gare d'Hanoi. C'est la loge maçonnique. Cet immeuble est évidemment à sa place dans le chef-lieu administratif de l'Indo-Chine. On peut presque affirmer en effet que tous les fonctionnaires coloniaux sont francs-maçons.

Tout près du salon maçonnique s'élève le Palais de l'Exposition, pareil à tous les palais d'exposition. Il est devenu un vague musée, où l'on a laissé une partie des objets qui y furent installés en 1902. Je n'y ai guère admiré que deux ou trois superbes meubles annamites en bois sculpté. Je pensais qu'on y avait rassemblé des spécimens intéressants de l'industrie locale, de ces meubles incrustés de nacre que les fonctionnaires rapportent volontiers en France en souvenir de leur séjour en Indo-Chine. Mais c'est surtout dans les magasins de la rue Jules-Ferry que j'ai pu examiner quelques armoires de ce genre dont le prix n'était point exagéré.

Les rues marchandes, complètement indigènes, accolées à la ville française, sont une des curiosités qui m'ont le plus amusé à Hanoï. Les maisons, toutes les mêmes, avec leur façade étroite, leur premier étage ombragé par un toit de tuiles débordant, rappellent celles du vieux Batavia. Dans ces rues circule une population exclusivement tonkinoise ou chinoise. Rien que des boutiques, dont les étalages sont presque toujours placés à l'extérieur sous les yeux des passants.

Ce quartier est disposé comme le bazar des villes de l'Orient moyen. Chaque voie est désignée par le nom des marchandises qui s'y vendent. Dans la rue des Paniers on ne voit que des paniers de toutes sortes, en jonc, en rotin, en lamelles de bambou tressées; dans la rue des Ferblantiers retentit le bruit de la ferraille battue par les marteaux; dans la rue du Cuivre, la plus agréable pour les flâneries

du touriste, se succèdent les échoppes où luisent au soleil les vases, les boîtes de métal, les brûle-parfums de bronze niellés d'argent ciselés à Bac-Ninh.

Enfin, si l'on dirige ses promenades du côté du grand lac Tay-Cho, c'est avec une certaine surprise qu'on parcourt les ruelles du *village à papier*.

Les Tonkinois fabriquent là le papier par des procédés très primitifs qui n'ont pas dû varier depuis des siècles. Aucune machine n'intervient. Les hommes écrasent avec un lourd pilon dans un mortier de bois les plantes fibreuses qui se transformeront en pâte à papier. La pâte bout dans des cuves; des femmes armées d'un écran percé de trous la recueillent et l'égouttent en l'égalisant sur leur claie. Dans les huttes voisines, d'autres femmes appliquent les feuilles ainsi obtenues sur un séchoir autour d'un poêle. Finalement ces ateliers modestes fournissent un papier jaune un peu grossier qui se débite sur les marchés du Tonkin.

\*  
\* \*

Je ne puis avoir l'outrecuidante prétention de juger notre colonie d'Indo-Chine, où je n'ai été qu'un simple passant. Les impressions que j'ai notées sont surtout le reflet de conversations entendues au cours de mon voyage.

On dit à Saïgon : la Cochinchine est très riche; *elle paie*. Son riz non seulement alimente la population mais s'exporte en notable quantité dans tout

l'Extrême-Orient. La Cochinchine ne grève pas le budget de la métropole. Mais il y a le Tonkin! Le Tonkin, en dehors de la région du delta, vaste rizière analogue à la Cochinchine, en est encore à la période de conquête. La pacification n'y est pas faite. Même si le Dé-Tham consentait enfin à se laisser conduire en prison, la sécurité serait encore très problématique dans les montagnes et les forêts tonkinoises. Les troupes qu'il est nécessaire d'entretenir au Tonkin absorbent le bénéfice que donne la Cochinchine.

Or il y a déjà plus d'un quart de siècle que nous sommes au Tonkin. Devons-nous désespérer d'y asseoir définitivement notre domination?

A cela les optimistes répondent : Patience! l'Algérie nous a bien donné du fil à retordre pendant cinquante ans. Nous parviendrons à dompter le Tonkin comme nous avons dompté l'Algérie.

Les pessimistes critiquent amèrement, avec les anti-douméristes, les désastreux effets des lourdes impositions que des vues trop grandioses ont infligées aux populations indo-chinoises. Ces impôts, parmi lesquels on déplore principalement la fameuse régie de l'alcool qui empêche les *nha-qué* de fabriquer le choum-choum à leur guise comme autrefois, nous ont aliéné les Annamites d'une façon irrémédiable. Jamais ils ne s'accoutumeront à un système fiscal qui leur paraît odieux.

D'autres voient l'avenir moins sombre, et pensent que la situation actuelle s'améliorerait si à des taxes détestées on en substituait d'autres mieux choisies, qui ne provoqueraient pas la même répulsion.

Je ne sais trop qui a raison. Le temps modifie bien des choses. Les circonstances bouleversent souvent les prévisions les plus logiques. Tout à l'heure le réveil de la Chine n'aura-t-il pas sur les peuples du sud de l'Asie une répercussion, dont nul ne peut quant à présent mesurer l'importance?

Et les Japonais, qui sont si remuants? Ne vont-ils pas songer à s'agrandir à nos dépens? — Il ne semble pas qu'il y ait lieu d'avoir à cet égard beaucoup d'inquiétude. On voit peu les Japonais dans nos possessions d'Asie. Ils sont fort occupés pour le moment en Corée, en Mandchourie; dans une autre direction, aux îles Hawaï où ils pullulent et en Californie où les Américains voulurent naguère les considérer comme *undesirable*.

Jusqu'ici, leur action dans les régions sud-asiatiques s'est manifestée surtout par l'exportation de bataillons de mousmés, aussi nombreux que pacifiques. Ils en ont expédié partout, à Bombay, à Singapour, à Java et en Indo-Chine.

Est-ce là, comme certains l'ont supposé, un moyen original de pratiquer l'espionnage? Je ne le pense pas. En tout cas, loin de s'en effrayer, nos coloniaux s'en amusent. Ils prétendent — c'est probablement une médisance de mauvais plaisants — que dans je ne sais quelle ville d'Indo-Chine l'agent consulaire japonais adjoignit jadis — à l'insu sans doute de son gouvernement — à ses fonctions officielles la direction d'un pensionnat de jeunes mousmés. Depuis ce temps-là ces sortes d'établissements s'appellent au Tonkin des *consulats japonais*.

L'année dernière, un journal d'Hanoi, employant le langage courant, annonça « la création d'un consulat japonais à Vie-Tri ». Un grave organe parisien recueillit la nouvelle et, sans penser à mal, l'inséra dans ses colonnes. On fut surpris au ministère des Affaires étrangères. Au Tonkin, on en rit encore.



## CHAPITRE XI

### CHINE DU SUD

Sur le *Hong-Kong*. — Le *comprador*. — Pa-Khoï. — L'état actuel de la Chine. — Hong-Kong. — La ville basse. — Le Pic. — Canton : la rivière. — Chamine. — Les rues de Canton. — Les pagodes. — Les marchands. — Macao : les Chinois ; un jardin. — Le jeu de *fan-tan*. — Le buste de Camoëns.

Le *Hong-Kong*, de la Compagnie Marty, a longtemps attendu la marée haute. Enfin vers onze heures du soir, l'eau ayant suffisamment monté, nous quittons Haïphong. Peu après, je m'endors. Un violent roulis à notre entrée en mer ne me réveille pas, et je rêve tempêtes, tremblements de terre, jusqu'au matin.

Mes compagnons de voyage me sont bientôt connus. Il n'y a à bord avec moi que deux Européens, l'un est le capitaine du paquebot, jeune Norvégien naturalisé Français, l'autre est M. R..., voyageur de commerce, ambassadeur d'un apéritif célèbre.

A notre table s'asseoit aux heures des repas un quatrième gentleman, Chinois celui-là, le *comprador*. Cet intermédiaire, que les Portugais désignèrent jadis du mot qui dans la langue de Camoëns signifie : acheteur, est indispensable dans les rela-

tions commerciales des Européens avec les Chinois. Il parle l'anglais, connaît les dialectes, les coutumes du monde chinois, la solvabilité des marchands des ports et de l'intérieur. Il sait où s'adresser pour recruter parmi ses compatriotes les coolies qui chargeront ou déchargeront le navire. Lui seul est capable de les manier de façon à en tirer le plus de travail possible. Bref, pour acheter ou vendre il faut avoir recours au *comprador*. On s'en rapporte complètement à lui pour tous les détails d'une acquisition ou d'une fourniture de marchandises; et la confiance dont on l'honore est très généralement justifiée. Comme il touche des commissions de ses clients chinois en même temps qu'il en reçoit des armateurs et des commerçants européens, le *comprador* s'enrichit rapidement et devient presque toujours un personnage considérable.

\*  
\* \*

Dans l'après-midi, le *Hong-Kong* jette l'ancre dans une baie. Nous sommes au fond du golfe du Tonkin, en face de Pa-Khoï, petite ville de la province de Kouang-Toung. C'est la première ville de Chine qui s'offre à ma curiosité.

La terre est à environ deux kilomètres. Des sampans s'approchent du paquebot. Quelques passagers chinois s'embarquent sur ces sampans pour gagner le rivage. Le *Hong-Kong* doit, me dit le *comprador*, rester en rade au moins pendant quatre

heures. Au lieu de me morfondre sur le bateau, maintenant immobile dans la chaleur, je descends avec les Chinois.

Tandis que la voile s'enfle au vent et que nous filons vers Pa-Khoï, d'autres barques se dirigent vers le *Hong-Kong*. Elles sont chargées de porcs noirs, enfermés dans des paniers cylindriques pareils à ceux qui encombraient le *Van Heemskerk* durant ma traversée de Soerabaia à Singapour.

Nous abordons vingt minutes plus tard au milieu d'un fouillis de sampans et de jonques. Il nous faut sauter d'embarcation en embarcation pour atteindre la plage. Là, nous nous heurtons à un chaos de baraques en planches couvertes de paille, édifiées sur des perches. Derrière les baraques un petit bras de mer se présente que nous franchissons sur un bac conduit par une femme.

Ensuite, c'est de nouveau un amas de sordides maisons de planches, entre lesquelles nous avançons parmi les enfants et les porcs qui jouent dans la poussière. Quelques artisans battent du fer, tressent du jonc, installés en plein air. Peu à peu mes compagnons chinois se dispersent; je reste seul.

Me voilà errant au hasard dans Pa-Khoï, foulant pour la première fois le sol de la Chine.

Cette ville m'intéresse. Elle ressemble peu aux quartiers chinois que j'ai vus à Singapour, à Java et en Indo-Chine. Ici c'est la vraie Chine; une vieille cité comme les ancêtres les bâtissaient il y a des siècles.

Une rue à peu près droite, parallèle à la mer, a

bien deux mètres de largeur. C'est la grande rue de Pa-Khoï. Tout le long, se succèdent les boutiques des épiciers, des marchands de poissons, des drapiers, des bouchers, des marchands de paniers.

Au-dessus de cette première rue, une seconde, bordée d'échoppes plus modestes d'artisans, menuisiers, forgerons, tailleurs. Des ruelles où j'ai peine à passer la relie à la principale artère. Elles sont si étroites que lorsque j'y rencontre un Chinois, nous devons l'un et l'autre nous effacer contre les murs.

Toutes les maisons se touchent; elles sont en briques et pierres, hautes d'un étage au plus. Chaque magasin est largement ouvert; une baie prend toute la façade. Ni portes, ni fenêtres; seuls les magasins d'objets précieux sont défendus par de gros barreaux de bois. Au bas de la muraille, près de l'entrée, se creuse une niche où brûlent des bâtonnets d'encens en l'honneur de Bouddha.

Partout des enseignes verticales pendent au-dessus de la chaussée comme des bannières : planches peintes en rouge ou en noir où brillent des caractères dorés, bandes d'étoffes blanches où s'impriment des lettres mystérieuses noires ou rouges. On dirait qu'on a pavoisé pour une fête. Toutes ces bannières multicolores obstruent la rue déjà trop resserrée.

Dans ce décor règne une intense animation. Pas de voitures, bien entendu; elles ne pourraient rouler dans le corridor étroit des rues. Les seuls véhicules sont les chaises à porteurs silencieuses et les fameuses brouettes que les Chinois inventèrent avant Pascal, des brouettes dont l'unique roue, émergeant

au beau milieu de la plate-forme, la divise en deux plateaux sur lesquels les fardeaux s'équilibrent. Le gémissement continu des brouettes est le principal bruit de la rue. Il rappelle la plainte des sakkiehs que font tourner les buffles dans la plaine d'Égypte.

Les piétons se bousculent; on se gare des chaises, des brouettes, des porteurs d'eau qui trottaient en pliant les jambes, le long bambou posé sur l'épaule comme le fléau d'une balance aux extrémités duquel oscillent d'énormes seaux. On enjambe la marmaille mêlée à des centaines de porcs qui fouillent de leur groin les ruisseaux boueux et les tas de détritrus. On suffoque devant les boutiques de poissons secs et lorsqu'on frôle les récipients de bois que transportent en courant les vidangeurs.

A cet embrouillamini s'adjoignent les cris que chacun pousse pour se frayer un passage; et cela fait dans la rue sombre, sous les bannières aux vives couleurs, un tohu-bohu pittoresque.

Dans les magasins les marchands se tiennent derrière leur comptoir, le torse nu. Les femmes, vêtues de bleu, ont ici un bizarre chapeau que je ne retrouverai plus en Chine. C'est le chapeau de paille chinois pointu, imité de celui qui coiffe si gentiment les figurines tanagréennes; mais tout autour des bords tombe un rideau de toile qui laisse voir seulement par une fente une partie du visage. Si les femmes de Pa-Khoï peuvent ainsi braver le soleil, elles étouffent certainement sous ce boisseau. Peut-être le rideau de leur chapeau est-il pour elles un accessoire de toilette comparable à la voilette des

dames d'Europe. C'est en tout cas un appareil peu pratique dans la chaleur tropicale.

Encore moins pratiques leurs pauvres pieds mutilés! Presque toutes, quelle que soit leur condition, marchent, les jambes raides, comme sur des pilons de bois. Et en effet, dans leurs petits souliers de poupée, ce ne sont plus des pieds qui se cachent mais des orteils repliés sous la plante, des membres torturés pendant les années d'enfance et devenus peu à peu d'horribles moignons.

Des portraits de Sun-Yat-Sen sont collés aux murailles à côté d'affiches qui sont vraisemblablement des proclamations républicaines. Sun-Yat-Sen songe-t-il à préserver de ce supplice les Chinoises futures; et, s'il y pense, pourra-t-il faire entrer dans la cervelle de ses concitoyennes une autre conception de l'élégance?

Les gens de Pa-Khoï me regardent circuler tranquillement. Quelques-uns me sourient, d'autres me posent des questions que je ne comprends pas. Sans doute ils me demandent pourquoi je suis venu dans leur pays. Je leur explique par gestes que je veux simplement voir et aussi prendre quelques clichés. Dès que je m'arrête, vingt curieux m'entourent et essaient d'étudier le fonctionnement de mon kodak. Seules, les femmes au bizarre chapeau, que je désirerais précisément photographier, s'enfuient aussitôt que je me dispose à braquer sur elles l'indiscret instrument.

En somme, sauf les gamins qui me font les cornes avec leurs doigts, personne ne semble trop scanda-

lisé de ma présence à Pa-Khoï. Toutefois il serait imprudent d'abuser; si ma promenade se prolongeait, elle finirait par être suspectée par les boutiquiers qui m'observent. Comme d'ailleurs il fait très chaud et qu'on respire mal dans les couloirs sans air de la ville chinoise, je me décide à retourner à l'endroit où j'ai débarqué, et bientôt un sampan me ramène au paquebot.

\*  
\* \*

On charge des porcs depuis deux heures et l'opération ne paraît pas près d'être terminée. Des sampans évoluent autour du *Hong-Kong*. Ils sont conduits par des femmes qui manient une godille à l'arrière. La plupart de ces sampanières ont un petit enfant attaché sur le dos par des bretelles. Ce paquet vivant ne les gêne nullement dans leur manœuvre. Les cris des moutards renforcent les cris des cochons. Les coolies des sampans ne vocifèrent pas moins. Tous voudraient être servis les premiers, s'accoler au bateau et se débarrasser tout de suite de leur marchandise.

Installé sur le pont supérieur, le comprador domine le tumulte, surveille l'arrimage de la cargaison, compte les paniers que la grue hisse sans cesse, arrange les différends qui surviennent. — Très tard dans la soirée le tapage s'apaise, les sampans enfin vides s'éloignent, et le *Hong-Kong* se remet en route.

Le comprador, maintenant libéré de son travail, me confie ses idées sur l'état actuel de la Chine. Tout paraît calme en ce moment aux yeux de l'étranger qui ignore le fond des choses. Cependant il n'y a en Chine qu'une tranquillité de surface. On découvre tous les jours des conspirations, on décapite, on fusille sans relâche. Des pirates n'attendent que l'occasion d'exercer leur métier à la faveur des troubles. Dans la salle à manger du paquebot nous avons à notre disposition huit carabines Winchester pour des cas qu'il faut prévoir.

La question primordiale est la question d'argent. Les milliers de soldats républicains concentrés dans les villes peuvent, s'ils ne sont pas payés régulièrement, se transformer du jour au lendemain en autant de brigands bien armés. Pa-Khoï a failli tout récemment en faire l'expérience. Sa garnison se préparait à prélever sa solde sur les boutiques de la ville lorsque heureusement des fonds sont arrivés. Il y a une semaine, une ville du Kouang-Si a été saccagée par les soldats unis aux pillards contre lesquels ils avaient d'abord simulé un combat.

Si le gouvernement ne trouve pas d'argent pour les troupes, on doit s'attendre partout à des émeutes.

Ainsi parle le Chinois, tandis que nous franchissons le détroit d'Hai-Nan, entre l'île de ce nom et le continent. La passe est dangereuse, obstruée de bancs de sable mouvants redoutés des navigateurs. Le capitaine veillera toute la nuit à son poste.

... Troisième journée depuis le départ d'Haïphong. A l'ouest des îles rocheuses sortent du brouillard.



Le paquebot double un cap et tout à coup, derrière ce rempart vert, Hong-Kong se révèle.

Il me semble que j'ai déjà vu cela : cette mer bleue, ces maisons, ces palais qui se superposent sur les flancs d'une montagne à pic. Oui, je connais ce tableau ; c'est Gênes, *la superba*, au fond de son golfe, sur les pentes des monts de Ligurie.

La mer ici est comme un lac enfermé dans un cirque, protégé des vents par une muraille naturelle de six cents mètres de hauteur. Les constructions roses et blanches escaladent les déclivités, montent, compactes d'abord au-dessus de la mer, puis s'éparpillent dans les buissons, grimpent plus rares de gradin en gradin. Quelques-unes s'isolent comme des sentinelles avancées aux environs du Pic.

Une chaloupe nous dépose à terre. Une rangée d'immeubles réguliers, pourvus de balcons couverts, borde le rivage. Moins imposantes qu'elles n'apparaissent tout à l'heure, ces maisons peuplées de Chinois, bariolées d'enseignes, ont un aspect quelque peu sordide. Mais, immédiatement après, des Vœux Road, Chater Road, Queen's Road s'allongent, parallèles à la mer, avec les grands hôtels, les palais des banques, des clubs, de la Poste, des Compagnies de navigation. Brusquement on se croirait dans une capitale d'Europe si dans la foule qui emplie les rues l'homme blanc n'était une exception. Des Chinois partout : piétons en longue robe bleue boutonnée sur le côté, coolies qui courent dans les brancards des légères rickshaws, ou qui marchent

d'un pas rapide et scandé entre les bambous des *sedan-chairs*.

Dès que nous nous sommes assuré des chambres à Astor-House, hôtel tenu par un Français, nous entreprenons, M. R... et moi, l'ascension du Pic.

Le mouvement du bas de la ville cesse subitement au-dessus de Queen's Road. Là, la montée commence. Plus de magasins; une église dans un petit square, des jardins, des sentiers en zigzags, des villas. Plus de rickshaws, rien que des *sedan-chairs* qui passent sans autre bruit que le grincement du bambou rythmant le pas des porteurs.

Des rampes serpentent le long de la montagne, des escaliers grimpent sur les pentes. Mais, pourquoi prendre la peine d'aller à pied, n'avons-nous pas à notre portée le funiculaire, le Peak tramway, qui nous évitera tout effort?

Derrière l'église Saint-John, de dix minutes en dix minutes ce tramway part, bondé d'Européens qui regagnent leur home après leur journée de travail dans les *offices*. Ils se dispersent aux stations de Kennedy Road, de Bowen Road; quelques-uns résident là-haut presque à la cime du Pic, dans les nuages.

A mesure que le wagon s'éloigne au bout de son câble d'acier, Hong-Kong se tasse au-dessous de nous. Nous voyons les grands immeubles qui s'étagent les uns sur les autres, les jardins publics, les réservoirs. En bas, sur la mer bleue les gros navires semblent des barques, les barques semblent des insectes.

A cette altitude la température change; nous grelottons au vent sous nos vestons de toile, alors que tout à l'heure nous étouffions dans Queen's Road.

Nous abandonnons le tramway à la station du Pic, près d'un énorme hôtel où les étrangers se réfugient quand sévissent les chaleurs d'été. A proximité se trouvent des casernes, des forts; nous rencontrons à chaque pas des soldats blonds.

En arrivant dans la rade de Hong-Kong je songeais à Gênes; maintenant j'ai l'obsession de Gibraltar. Comme le rocher de Gibraltar, l'île de Hong-Kong est une citadelle, une citadelle plus redoutable encore que celle qui commande les colonnes d'Hercule.

Mais Hong-Kong n'est pas seulement une forteresse. La baie qui s'incurve au pied des montagnes ne porte pas que des croiseurs et des dreadnoughts, elle est l'asile de paquebots innombrables venus de tous les pays de la terre. C'est un des plus grands ports du monde.

Nous descendons en nous promenant jusqu'à mi-côte. Quelles vues magnifiques sur les vallons qui se creusent aux flancs de la montagne! Quelle verdure admirable où çà et là les cottages disséminent leurs taches blanches et roses! Quel majestueux amphithéâtre dont les gradins se garnissent de palais, de jardins, de forêts que reflète l'eau calme sillonnée de navires!

Oui vraiment il y a ici de la beauté pour encadrer la prospérité et la puissance.

La jeune Chine, pensons-nous, n'essaiera pas de sitôt de chasser l'Angleterre de Hong-Kong. Pourtant, lorsque nous rentrons dans le grouillement des rues voisines du port, à quelques centaines de mètres du quartier central des banques et de la place où le roi, la reine et quelques autres personnages de la famille royale d'Angleterre paraissent se faire vis-à-vis pour un quadrille, nous avons l'impression d'une autre force que celle des canons et des soldats d'Europe. On ne voit plus les clubs, les casernes ni les palais; on est en Chine. Toutes les boutiques sont chinoises, avec leurs enseignes verticales luisantes de laque rouge et d'or. Aucune inscription en anglais; partout des caractères incompréhensibles désignant les objets et les prix. Là l'Européen ne compte plus, il est comme noyé dans la foule des centaines de milliers de jaunes. Et nous nous demandons si un jour tout de même cette force du nombre n'arrivera pas à triompher de l'autre.

\*  
\* \*

Des bateaux anglais et chinois naviguent entre Hong-Kong et Canton. Une Compagnie française assure le même service. Un soir nous prenons place sur un grand ferry-boat de cette Compagnie, le *Ch.-Harduin*. Au clair de lune nous voguons sur la rivière Tchou-Kiang (la rivière de la Perle). Nous croisons des jonques noires aux voiles rigides qui semblent de gigantesques vampires posés sur

l'eau. Au nord, des montagnes mamelonnées ondulent.

La nuit passe; il est six heures du matin quand le *Ch.-Harduin* s'arrête devant la vieille cité chinoise.

La rivière est large, encombrée de barques, de chaloupes à vapeur, de ferry-boats à coque blanche aussi vaste que le nôtre, aux flancs desquels la cohue des sampans se presse comme une troupe de fourmis autour d'un œuf. De longs bateaux progressent lentement sous l'effort d'une haute roue actionnée par une équipe de coolies qui travaillent des pieds et des mains comme des écureuils en cage; — l'économique moteur à riz!

De même qu'à Pa-Khoï, ce sont des femmes qui manœuvrent les sampans. Nous nous plaisons à les regarder pendant que le *Ch.-Harduin* s'amarre. Le spectacle est attendrissant. Leur dernier enfant dort, attaché sur leur dos, bercé par le mouvement de la rame, tandis que deux ou trois autres tout petits se pendent à l'aviron dont ils suivent le va-et-vient le plus sérieusement du monde, comme s'ils participaient réellement au travail de leur maman.

A notre gauche, au delà des arbres d'un jardin public, on aperçoit des constructions élégantes. C'est l'île de Chamine, la concession européenne. A droite, derrière l'embrouillement des barques et des chaloupes, une bordure de maisons quelconques cache la masse confuse de la ville chinoise d'où émergent çà et là des tours carrées, grises, solides réduits des compagnies de prêts sur gages.

Bientôt nous abordons dans l'île, où nous trou-

vons sans peine l'hôtel Baudet que gère un très obligeant Français. Un hôtel français à Hong-Kong, un bateau français sur le Tchou-Kiang, un hôtel français à Canton; je ne m'attendais pas à rencontrer ainsi nos compatriotes dès mon entrée en Chine.

A Chamine on est en Europe. Les divers consulats se sont groupés dans cette île, protégés un peu par la rivière qu'enjambe un pont fermé chaque soir par une grille de fer. Les Européens de Chamine ont d'ailleurs dans ces derniers temps complété leur défense en vue d'émeutes probables. Sur la rive, près du pont qui relie l'île à Canton, ils ont établi des redoutes faites de sacs de sable empilés les uns sur les autres. Les mitrailleuses sont prêtes. — Puissent ces précautions demeurer inutiles!

\* \* \*

Mais ce n'est pas Chamine qui nous intéresse. Nous sommes venus ici pour voir la plus vieille cité de la Chine, celle du moins qui a le mieux conservé son aspect d'autrefois, celle qui se présente encore aujourd'hui telle qu'elle était il y a quinze cents ans.

Chose bizarre, cette ville traditionnelle, la voilà devenue le foyer du mouvement révolutionnaire, du modernisme. Sun-yat-Sen règne à Canton avec son comité de novateurs; soixante mille soldats républicains y tiennent garnison; on n'a plus le

droit d'y porter la natte, indice d'attachement aux idées rétrogrades. Quiconque la conserverait serait impitoyablement exécuté. Il faut que la tresse tombe, sinon c'est la tête qui tombera!

C'est cette ville en même temps si ancienne et si férue d'innovations que nous voulons connaître.

M. Baudet nous procure trois chaises, une pour un guide, les deux autres pour M. R... et moi. Une douzaine de porteurs arrivent avec le guide. Celui-ci a jadis séjourné au Tonkin et croit savoir un peu de français. Nous nous apercevrons bientôt que nous le comprenons à peu près autant lorsqu'il parle chinois que lorsqu'il se mêle de manier notre langue. Peu importe; il nous servira quand même d'interprète dans l'immense fourmilière où nous allons nous engager derrière lui. Partisan de la république nouvelle, le guide a épinglé à son chapeau deux petits étendards métalliques; l'un, rayé de bandes versicolores, est le drapeau républicain; l'autre, une étoile blanche sur fond bleu, est le drapeau de la province de Kouang-Tong. Nous sommes en compagnie rassurante...

Nos chaises se mettent en route. Le pas des porteurs nous communique une sorte de tangage qui nous fait craindre pendant quelques minutes le mal de mer. Nous nous y habituerons rapidement et finirons par trouver quelque agrément à cette agitation rythmée.

Aussitôt après avoir franchi le pont de Chamine, nous entrons dans Canton.

D'abord, le long du quai, sur la rivière, l'eau

disparaît sous les milliers de sampans où habite une population indénombrable, une population qu'on peut à juste titre qualifier de *flottante* et qui vit dans des barques, tantôt ici, tantôt là, comme des tziganes dans leurs roulettes.

Au bord de la rivière, des marchands débitent en plein air des poissons, des fruits qui nagent dans des sauces inconnues.

Brusquement nous obliquons à gauche, et nous voici dans une première rue. Comme la rue de Pa-Khoï, elle a à peine deux mètres de largeur. Mais quelle prodigieuse animation! C'est d'abord la foule qui me stupéfie. Le torrent humain comprimé dans l'étroite voie s'écoule bruyamment avec des heurts et des cris. Il y a tout juste place pour nos chaises. Dans cette agglomération de quinze cent mille habitants nous ne verrons pas une voiture. Nos porteurs vocifèrent; les passants se plaquent de leur mieux contre les maisons; les exclamations des coolies se transmettent de groupe en groupe, et nous parvenons à trouer la cobue.

Mais une autre chaise arrive en sens inverse. Comment faire? Il n'y a qu'un moyen raisonnable; la chaise s'introduit de biais dans un magasin pour nous laisser libre le chemin.

Pendant les à-coups, les arrêts subits qui se produisent, nous regardons au-dessus des têtes jaunes qui frôlent nos sièges de bambou. Cette rue est vraiment une chose très fantastique. Ce n'est plus la médiocre décoration que j'avais entrevue à Pa-Khoï, mais une profusion folle d'enseignes, de lon-



gues bannières de toutes nuances qui oscillent mollement, ornées de dessins et d'écritures mystérieuses, d'autres, rigides, de bois laqué de noir et de rouge où flamboient des caractères dorés.

A l'entrée des boutiques pendent des lanternes ornées d'inscriptions. Et quel luxe aux devantures, sur les façades de bois sculpté, aux ciselures enchevêtrées, rutilantes de laque rouge, éblouissantes d'or ! Sous les milliers d'oriflammes, le ciel est invisible. On s'imagine ne pas être dans une rue, mais dans les galeries d'un bazar somptueusement pavoisé pour quelque grande fête.

La chaise du guide tourne à un carrefour ; nous la suivons dans des rues plus étroites encore que la rue aux belles boutiques dorées. Maintenant les ruelles ne sont plus droites ; elles se tortillent comme des serpents, toutes pareilles. A chaque instant la chaise directrice fait un crochet, à droite, à gauche ; nous sommes dans un labyrinthe sans nul point de repère, où l'étranger pourrait errer au hasard pendant une journée sans être plus capable de s'orienter que dans une forêt vierge.

Pourtant, parfois dans cette forêt une clairière s'ouvre où nos yeux revoient la voûte du ciel, une petite place sur laquelle s'incurvent les toits d'une pagode ; ou bien c'est, après une nouvelle plongée dans les couloirs sombres, une autre éclaircie où deux mâts, munis à mi-hauteur d'une plate-forme, signalent le *ya-men* d'un mandarin.

Lorsque sur les places où nous revenons à la lumière du jour il y a une pagode, nos porteurs

s'arrêtent; ils ont chaud et espèrent que notre curiosité leur procurera quelques instants de repos. Mais il y en a par centaines, des pagodes! Et qui se ressemblent toutes! Nous en visiterons peut-être dix, les principales, et cela nous suffira. Leur ameublement est le même que celui des temples chinois de Cholen : au fond d'un sanctuaire, des Bouddhas devant lesquels brûlent des spirales d'encens et des papiers parfumés.

Quelques-unes, toutefois, ont leur originalité. La pagode des cinq cents génies, surtout, mérite une mention spéciale. Ses cinq cents statues de Bouddhas seraient de précieux documents pour une étude sur le rire. Elles sont alignées dans une halle sur des piédestaux à hauteur d'homme. Toutes les variétés de la satisfaction, toutes les nuances de la joie qui peuvent se lire sur la figure humaine sont exprimées ici. On s'amuserait des heures à noter l'extraordinaire diversité des rires : sourire du penseur absorbé dans une méditation profonde, sourire discret de l'observateur perspicace, sourire dédaigneux du sage qui se croit supérieur aux vanités ambiantes, sourire béat de l'imbécile. Sur les cinq cents visages un rictus différent se dessine.

Je me rappellerai longtemps un gros Bouddha, le premier de sa rangée, près de la porte de la pagode. Lui, ne sourit pas, il rit, d'un rire énorme qui dilate démesurément sa bouche et semble secouer sa grasse bedaine de jouisseur repu.

Un autre encore demeure fixé dans ma mémoire. Celui-là, victime d'une facétie irrévérencieuse,

serre entre ses lèvres une cigarette. Dans l'antique Canton, c'est la première manifestation de l'esprit moderne que nous remarquons. Quelque libre penseur chinois a évidemment proclamé ainsi son mépris des vieilles croyances. Et, autre symptôme de modernisme, le bonze qui nous montre les statues hilares ne paraît pas songer le moins du monde à ôter de la bouche du Bouddha la cigarette sacrilège.

Parmi ces bonshommes il en est un qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer en cette folâtre assemblée. Ce n'est pas un Bouddha; ce n'est même pas un Chinois. C'est Marco Polo, le célèbre voyageur vénitien, qui séjourna à Canton vers l'an 1270. Il est là en costume européen du seizième siècle, très grave, entre deux poussahs qui s'esclaffent. On dirait que sa présence égaye ceux qui l'entourent, qu'ils trouvent très drôle cet homme blanc affublé de vêtements d'Occident. Pourquoi Marco Polo siège-t-il ici? — Sans doute son audace d'explorateur étonna vivement les Chinois de son temps; son nom se transmit de génération en génération, et lorsque au seizième siècle les Cantonais construisirent un temple en l'honneur des cinq cents génies, ils lui donnèrent une place au milieu d'eux en l'habillant comme les navigateurs portugais récemment débarqués à Macao.

\*  
\* \*

Dans les cours des pagodes l'eau croupit en flaques nauséabondes. Parfois, sous des galeries

voisines des sanctuaires nous entendons les clameurs d'une école, des enfants qui marmonnent une leçon, d'autres qui jouent et piaillent.

Le guide nous conduit à la pagode de la médecine. De petites statuettes sont rangées comme les pantins d'un jeu de massacre sur une planche fixée à la muraille. Nous en comptons soixante, qui représentent les âges de l'homme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.

Nous pénétrons ensuite dans la pagode de Who-Shing-Who. Rien de bien attrayant dans cette pagode. A notre arrivée, le bonze, probablement pour justifier le pourboire qu'il souhaite, allume des pétards dans des cages de fil de fer.

Nous remontons dans nos chaises. Nous nous éloignons du centre de la ville et nous rapprochons des murailles d'enceinte. Dans ce quartier, des rues de largeur normale sont bordées de maisons grises, simples rez-de-chaussée couverts de tuiles demi-cylindriques. Des femmes, sur le pas de leur porte, nous dévisagent d'un air peu sympathique; des enfants se sauvent en pleurant. Nous devons être très effrayants!

Arrêt de quelques minutes devant un temple que domine une tour, la tour classique chinoise, blanche, avec ses sept étages de toits retroussés. Cette tour seule est digne d'attention. Nous n'entrons pas dans le temple, comme l'espéraient nos porteurs fourbus, avides de repos.

Le repos, ils vont l'avoir dans un instant à la pagode de Chong-Cha. Là, c'est, comme diraient

des militaires, la grand'halte. Nous donnons à nos hommes une avance de quelques piastres pour qu'ils puissent manger du riz; et pendant qu'ils déjeunent nous parcourons les jardins et les bâtiments.

Des arbustes, des fleurs dans des vases posés à terre, des moulures en faïences colorées; voilà ce que nous découvrons d'abord. Mais cette pagode est surtout un cimetière. Les riches marchands de Canton s'y font enterrer. De nombreuses chapelles abritent des cercueils monumentaux laqués de brun et de noir. — Ces boîtes funèbres semblent faites de trois troncs d'arbres accolés; leur section rappelle les trois boules superposées qui constituent encore aujourd'hui à Londres l'enseigne des prêteurs sur gage.

Le cadavre est dans la terre sous le cercueil vide qui remplace en somme nos pierres tombales. Un cercueil coûte jusqu'à trois mille dollars (7 500 fr.). C'est le grand luxe des Chinois. De leur vivant, les riches Chinois choisissent le leur; parfois les enfants en offrent un à leurs parents; et c'est un cadeau très apprécié. Lors de son voyage en Europe, le ministre Li-Yung-Tchang avait parmi ses bagages une superbe bière. Il tenait essentiellement à ce que, en cas de mort, sa dépouille fût ramenée en Chine dans un écrin digne d'elle.

Les chapelles de la pagode de Chong-Cha sont à peu près toutes pareilles; elles ne diffèrent guère que par le plus ou moins grand nombre de banderoles brodées d'or, sur lesquelles les héritiers ont fait écrire l'éloge du défunt.

Nos coolies ont déjeuné; nous éprouvons à notre

tour le besoin de nous restaurer. De nouveau nous rentrons dans le dédale des rues, sous les enseignes multicolores, et nous regagnons Chamine.



Après midi, notre promenade recommence. Nous rencontrons des soldats qui circulent par groupes de quatre ou cinq, habillés de toile kaki, coiffés de casquettes, chaussés sans uniformité d'espadrilles, de brodequins, de bottines à élastiques et de bottes chinoises à semelles de feutre. La plupart des pagodes leur servent de logement. Il a bien fallu caser les soixante mille troupiers levés par la République. La jeune Chine, qui ne redoute plus guère les divinités, n'a pas craint de transformer les temples en casernes.

Un bataillon défile derrière des clairons et des tambours. L'allure est lourde, la cadence du pas plus ou moins respectée; on sent des soldats d'occasion et non une armée régulière.

Contraste; aussitôt après avoir vu des révolutionnaires en casquette anglaise, nous montons au premier étage d'une vieille maison où l'on nous exhibe un vénérable instrument, une clepsydre désuète; six vases de bronze vert-de-grisés dans lesquels l'eau s'écoule lentement, comptant les heures depuis plus de mille ans.

Puis nous retombons dans le modernisme. Sur la muraille de la ville des équipes de coolies piochent, démolissent. On renverse l'enceinte crénelée pour

que Canton puisse s'étendre. Ensuite, nous dit le guide, on percera à travers les ruelles rétrécies de larges voies. On finira par faire de Canton une ville comme une autre. Du haut des murailles nous dominons l'immense amas de toits gris d'où surgissent les forteresses carrées des monts-de-piété et là-bas au nord, étranges et dépayrées, les flèches d'une cathédrale catholique.

Une dernière pagode est sur notre chemin lorsque nous revenons vers le centre de la ville. Là, les républicains chinois ont cru devoir imiter leurs devanciers des pays d'Occident. Ils ont pensé qu'il ne saurait y avoir de bonne révolution sans quelques fureurs iconoclastes. Ils ont décapité des divinités, détruit des sculptures qui représentaient des scènes de l'enfer bouddhique, tout comme en 1793 on brisa les têtes des saints sous les porches des cathédrales pour se dédommager de ne pouvoir les guillotiner selon les règles.

Plus loin, nous longeons un canal plein d'une eau noire, immonde. Des puanteurs d'excréments, d'urines, de viandes putréfiées, empoisonnent l'air. Les Jeunes-Chinois feraient bien d'employer un peu par ici leur ardeur novatrice, ce serait plus pratique que de maltraiter les pauvres bouddhas de pierre dans les pagodes.

\*  
\* \*

Il est temps de lier connaissance avec messieurs les boutiquiers, ne serait-ce que pour réjouir notre

guide, à qui les commerçants donneront sûrement une commission si nous achetons.

Nous honorons de notre première visite un marchand de porcelaines. Pour éviter de barrer la rue avec nos chaises, les coolies les introduisent avec précaution dans le magasin parmi les vases fragiles qu'elles effleurent de leurs longs bambous sustentateurs. Le rez-de-chaussée, puis l'étage supérieur subissent notre inspection, mais, s'il y a dans ces deux chambres quelques belles choses, nous n'y trouvons pas cependant de vrais chefs-d'œuvre de l'art du potier.

Dans la même rue nous envahissons le local d'un fabricant de meubles : fauteuils de bois surchargés de sculptures, tables, écrans de marbre encadrés de bois ciselé. Les marbres sont curieux. Ils ont été choisis pour la bizarrerie de leurs veines qui dessinent approximativement des nuages, des montagnes, les vagues de la mer.

Nous n'essaierons point d'acquérir ces meubles encombrants. Allons voir les bijoutiers. Ils nous offrent des boîtes en or ornées de dragons, des pierres fines qui sont peut-être du verre, des bijoux qui sont des plumes d'oiseaux brillantes, irisées, moirées, enchâssées dans des médaillons d'or. Mais ils coûtent cher, les bijoux des joailliers. Nous préférierions emporter de Canton quelques souvenirs moins ruineux.

Le guide nous mène dans la rue des soieries. Dans ce quartier règne la défiance. Les boutiques s'entr'ouvrent timidement. Aussitôt que nous



sommes entrés, le marchand verrouille sa porte, une grille de gros barreaux de bois. Pendant qu'il va étaler sur son comptoir les étoffes précieuses, des bandits seraient capables de s'élancer dans la boutique et de s'enfuir avec quelques pièces de choix. Ils savent d'ailleurs à quoi s'en tenir, les marchands. Les tentures de paravent, les jupes de mandarin où resplendissent sur le miroitement de la soie les broderies colorées, les passementeries d'or, les fleurs, les paons à la queue déployée, tout cela n'est pas neuf. Les pillards qui ont opéré leurs raffles lors des émeutes récentes ont cédé leur butin à vil prix, et c'est ce butin révolutionnaire qui en ce moment éblouit nos yeux. J'achète une jupe de mandarin et des souliers minuscules décorés de fleurs roses qui emprisonnaient naguère les pieds torturés d'une élégante. Le bon marché m'a tenté. Le marchand, à qui les apaches ont cédé ces choses presque pour rien, les revend à un prix très modique.

\*  
\* \*

Tandis que nous nous attardons dans les boutiques, les heures passent. Il est temps de retourner à Chamine. Nous voilà derechef dans les couloirs tortueux; nous retrouvons l'ignoble canal aux eaux pestilentielles. La Poste est là tout près; nous y collons sur des cartes, pour des amateurs d'Europe, des timbres dont la gravure primitive est maintenant maculée de

quelques caractères noirs qui signifient : République chinoise.

Le soir vient. C'est le moment où les Chinois envahissent les échoppes des coiffeurs. Jadis on y tressait les nattes; aujourd'hui l'artiste capillaire ne tresse plus; il tond et il rase. Sur le quai, en face de Chamine, tondeurs et raseurs travaillent en plein vent parmi les détritrus de légumes et de poisson. À côté d'eux les cureurs d'oreilles, penchés sur la tête des patients, extraient avec une tige de fer ou de bois les bouchons de cérumen qui obstruent des tubes auditifs rarement nettoyés.

Peu après nous partons sur le *Ch.-Harduin*. Comme le matin, nous assistons aux évolutions des chaloupes et des sampans, écoutant les hurlements des sirènes et le clapotement des grandes roues à moteur humain. Les lampes s'allument. — Nous avons oublié les bateaux de fleurs, remarque M. R... En voici bien quelques-uns amarrés au quai, longues barques surmontées d'une maison de bois enjolivée de peintures et de sculptures. On nous apprend qu'ils sont désaffectés. Les bateaux de fleurs n'existent plus!

Les républicains les ont-ils supprimés en un accès de pudibonderie? C'est peu probable. Ils ont plutôt voulu attester leur antipathie pour les antiques coutumes. Les bateaux de fleurs, c'était, comme les Bouddhas qu'ils décapitèrent, la Chine traditionnelle. Au lieu de bateaux de fleurs, ils édifieront quelque part des maisons fleuries, et le progrès sera satisfait.

La campagne du Kouang-Toung, que nous n'avions pu voir lors de notre voyage de nuit, se montre sur les deux rives dès que disparaissent derrière nous les faubourgs de Canton. L'herbe, les rizières, les arbres, étalent très loin leur verdure jusqu'au pied des montagnes mauves. De temps en temps, afin que ce paysage soit bien chinois, une tour de pagode dresse sur une colline au-dessus des vergers ses multiples étages à toitures retroussées. Ces tours sont vieilles, vieilles comme Canton dont elles sont les sentinelles. Parfois sur leurs murailles un arbuste, poussé entre les pierres désagrégées, incline ses branches et, à distance, semble la silhouette d'un gardien qui épie le passage des jonques sur la rivière de la Perle.

\*  
\* \*

Un dimanche matin je décide M. R... à aller voir Macao, la colonie portugaise qui végète misérablement à l'embouchure du Tchou-Kiang, en face du formidable Hong-Kong anglais.

Il pleut, les traîneurs de rickshaws qui nous mènent au port ont revêtu le manteau de paille qui leur donne l'aspect de porcs-épics.

Le bateau, un grand ferry-boat anglais pareil au *Charles-Harduin*, est plein d'Anglais en première classe, de Chinois en seconde. Les montagnes de Hong-Kong s'amplifient dans le brouillard. Des nuages voilent le Pic qu'on croirait aujourd'hui haut

de deux mille mètres. A mi-côte, au-dessus des constructions de la ville basse, une masse blanche se détache violemment sur la verdure mouillée des pentes, la nouvelle Université, somptueuse bâtisse qui évoque le souvenir du casino de Monte-Carlo.

Trois heures de traversée. Nous déjeunons à bord pour tuer le temps pendant que la pluie tombe ; et vers une heure nous arrivons devant la presque île où s'accroupissent au pied d'une colline les maisons de Macao.

J'ai l'impression de me retrouver à Goa, où je séjournai il y a deux ans lors de mon voyage dans l'Inde. Mêmes habitations blanches ou bleues à arcades, mêmes fenêtres où les vitres sont remplacées par des écailles d'huîtres amincies et translucides. Mais tout de suite un détail me frappe dès que nous descendons à terre : sur ces maisons ne se lit aucune enseigne portugaise. Rien que des caractères chinois. Sur le quai, à part un douanier qui préside au débarquement, il n'y a que des Chinois.

Notre promenade dans la ville va-t-elle nous montrer des Portugais ? Non ; les rues sont celles d'une ville portugaise, Oporto ou Lisbonne, mais vraiment les Portugais sont absents. C'est tout juste si l'hôtel de ville, le palais du *Léal Senado* et quelque part l'officine d'un pharmacien possèdent au-dessus de leur porte une inscription en rapport avec l'architecture des immeubles. Partout des boutiquiers chinois. On dirait que les Chinois ont envahi une ville d'Europe dont ils ont chassé les habitants.

Voici cependant une particularité qui révèle l'existence des maîtres portugais de Macao : sur quelques monuments publics la couronne royale a été enlevée de l'écusson qu'elle surmontait.

Nous allons à la Poste, de l'autre côté de la colline, et là c'est un employé portugais qui nous délivre des timbres où le mot : *Republica* barre le profil de l'ex-roi Don Carlos, comme il raie à Canton le dessin des anciens timbres chinois. Est-ce la révolution portugaise qui a suggéré aux Chinois l'idée de faire la leur ?

Quand on est sorti du quartier du port où règne une certaine activité, et qu'on gravit les rampes de la ville haute, on erre dans le silence d'une ville à peu près morte. Les rues sont désertes. De temps en temps, d'une maison teinte en rose comme celles de Séville, où l'on cherche à la fenêtre quelque *senorita* en mantille, sort une femme chinoise, les jambes raidies sur ses pieds meurtris. Toujours des Chinois ! Nous ne verrons à Macao d'autres Portugais que le douanier et l'employé des postes !

\*  
\* \*

Près de la mer, une avenue plantée d'arbres, la *Praia Grande*, nous favorise un moment de son ombre. Puis les coolies de nos voiturettes nous proposent de visiter le jardin d'un riche Chinois. Soit ! Entrons.

Il ne nous séduit guère, le jardin chinois. Il est

trop artificiel. Il y pousse plus de murs et de rocailles saugrenues que de belles fleurs. A peine quelques bouquets modestes dans des pots le long des allées bordées de cailloux difformes. Les clôtures de briques, percées de portes circulaires, sont garnies de faïences émaillées, de gueules de dragons qui bâillent. Le plus bel ornement de ce jardin est un charmant chalet de bois, au milieu d'un petit étang. Sous la véranda le propriétaire fume sa pipe. Il a l'air satisfait de son œuvre et heureux d'étonner des Européens, incapables assurément de créer une semblable merveille.

\*  
\* \*

Il est trois heures. C'est le moment de nous rendre aux maisons de jeu, qui attirent chaque dimanche à Macao les joueurs de Hong-Kong.

Aux environs du port plus de cent établissements sont affectés au jeu de *fan-tan*. *Casas de Jogo*, *Gambling houses*, disent en deux langues européennes les enseignes encadrées de dorures au-dessus de luxueuses lanternes. Sous l'enseigne est écrit le nom du tenancier, qui est toujours un Chinois.

Le luxe n'est que sur la façade. Nous pénétrons dans un de ces tripots. Au premier étage, dans une pièce aux murs dénudés, des chaises sont rangées autour d'une ouverture pratiquée dans le plancher qu'encercle une balustrade. Nous prenons place à côté de quelques Chinois et d'un ménage anglais. Au-dessous, nos regards plongent au rez-de-chaussée

dans une sorte de fosse aux ours. Là, trois personnages sont assis près d'une table. L'un d'eux recueille les mises des joueurs du premier étage dans un panier qu'il leur tend au bout d'une perche, l'autre met les dollars sur les numéros qu'on lui indique : 1, 2, 3, ou 4. Le troisième emplit de sapèques une tasse qu'il renverse sur la table. Il sépare ensuite au hasard une partie des sapèques qu'il compte par tas de quatre. Le nombre de sapèques du dernier tas est le nombre gagnant. C'est le *ba-kan* de Johore qui a simplement changé de nom.

Mon camarade risque deux ou trois dollars. Il perd; ensuite la chance lui vient. Le voilà bientôt à la tête d'un bénéfice de six dollars. Il faut encaisser ce bénéfice et s'en aller. C'est ce que nous faisons sans aucun scrupule.

\*  
\* \*

Le bateau n'appareillera que vers le soir. Nous avons encore deux heures pour prendre l'air après les émotions du *fan-tan*. Je songe que nous n'avons rien vu encore qui rappelle le poète des *Lusiades*. Camoëns vécut à Macao d'un emploi colonial vers 1570 après avoir été exilé successivement du Portugal et de Goa. Tout en haut de la ville il a son buste de bronze dans un parc.

Ce parc est autrement beau que le jardin rocailleux du Chinois de Praia Grande. D'énormes rochers de granit brun émergent au-dessus des arbres. Sur un de ces blocs qui semblent avoir été projetés là

par la dislocation d'un astre, un belvédère domine la presqu'île de Macao, la mer bleue, les toits mauves, les collines parsemées de villas blanches, les cheminées des bouilleries d'opium, et les tours carrées des monts-de-piété, accessoires indispensables des *casas de jogo*.

On dit que Camoëns se plaisait à rêver dans le parc, qu'il y composa quelques-uns de ses poèmes; et c'est pour cela que ses compatriotes ont voulu perpétuer ici son souvenir. Le buste apparaît au détour d'une allée, dans un décor unique. Trois rochers sont tombés les uns sur les autres, de manière à former un dolmen colossal, et c'est sous ce dolmen, qui n'a nulle part son pareil, que Camoëns continue à méditer dans le jardin qu'il aimait. Des plaques de marbre ont été fixées sur le socle du monument et sur le granit des rochers. Sur l'une sont gravées des strophes des *Lusiades*; sur l'autre, un Français, Louis de Rienzi, a en 1817 jugé bon de composer une épitaphe poétique à la mémoire de celui qui fut comme lui, dit-il, religieux, voyageur, soldat et poète expatrié.

Je ne puis m'empêcher de sourire de l'amusante vanité de ce Rienzi qui a trouvé l'ingénieux moyen d'imposer à la postérité ses vers médiocres en les associant impudemment à ceux de Camoëns.

\*  
\* \*

Non loin du parc de Camoëns, un large escalier sert de piédestal à la cathédrale de Sao-Paulo. Le



portail ne manque pas d'une certaine grandeur. Cette cathédrale, pensons-nous, est un bel édifice. Nous approchons : ce n'est pas une église, ce n'est qu'une façade derrière laquelle il n'y a plus rien !

Ce portail dressé devant du vide me paraît symboliser assez bien le Macao d'aujourd'hui. Il reste ici le souvenir de Camoëns et de l'épopée portugaise du seizième siècle ; il reste une ville bleue et rose qu'habitèrent les ancêtres aux temps héroïques de Vasco de Gama et d'Albuquerque. Une cathédrale superbe s'élevait sur cette ville européenne bâtie à l'autre bout du monde. Les arcades de ses portes et de ses fenêtres ne s'ouvrent plus que sur le néant. Sans combats, sans bruit, avec la force lente de la plante qui s'insinue dans les interstices des pierres, les jaunes se sont peu à peu introduits dans les demeures construites par les conquérants. Quelques bouilleries d'opium pour vider les cerveaux, des *casas de jogo* pour vider les poches, une vieille cité envahie par la horde prolifante des Chinois ; voilà ce qui subsiste du Macao portugais, à deux pas du puissant Hong-Kong anglais.

## CHAPITRE XII

### DE SHANG-HAÏ A HAN-KOW

Shang-Haï : le Bund. — Les rues des concessions. — Foutcheou Road. — La cité chinoise. — Le Shang-Haï moderne. — La révolution chinoise. — Sur le Yang-Tsé-Kiang. — Kiou-Kiang. — Han-Kow : la concession européenne; le quartier chinois. — L'avenir d'Han-Kow.

L'*Ernest-Simons* monte vers le nord, vers Shang-Haï. M. R... est toujours avec moi, et un troisième Français se joint à nous, un cinématographeur qui fait le tour du monde en prenant des films.

Pendant les deux jours de mer qui séparent Hong-Kong de Shang-Haï, la température s'est modifiée. Pour la première fois depuis des mois nous éprouvons une sensation de froid. Cependant, sur le pont le thermomètre marque à l'ombre 18°. Nous reprenons nos vêtements de drap et nos pardessus.

Le changement de climat nous donne l'illusion d'être en Europe. Et d'ailleurs ce que nous voyons à notre entrée dans la rivière Wham-Poo est bien de nature à renforcer encore cette illusion. La verdure de la plaine se tache peu à peu de bâtisses lugubres, hangars en tôle, usines de briques. Des immeubles accolés, semblables aux corons des pays de mines, se rangent le long d'une route; puis

vient le paysage purement industriel : des cheminées, d'innombrables cheminées fumantes; au bord de la rivière, des magasins, des grues de fer, des appontements de bois. On croirait arriver dans quelque triste Roubaix aux murailles assombries par la poussière de charbon.

Sur le Bund, l'immense quai occupé par la concession européenne, l'aspect est autre; les palais des banques, des clubs, affichent un luxe qu'on connaît seulement dans les capitales d'Europe.

Les tramways électriques grondent, pénètrent au sud dans la concession française, où les rues sont celles d'une ville moyenne de France avec des inscriptions dans notre langue : rue de Montauban, Banque de l'Indo-Chine, Postes et Télégraphes, Hôtel des Colonies. La Compagnie des tramways est, je crois, belge, et ses tarifs comme ses tickets sont imprimés à la fois en chinois et en français.

En dépit des palais du Bund, des concessions étrangères et du tramway belge, l'Européen est rare dans la foule qui passe. Ici abonde le Chinois classique, le Chinois des images avec ses bottes de feutre, sa robe rigide fendue, et sa toque noire surmontée d'un bouton rouge.

La natte qu'il faut couper à Canton sous menace de mort, on l'arbore crânement à Shang-Hai, sans craindre les ukases du comité républicain. Des paysans du sud, effrayés par les énergumènes révolutionnaires, se sont réfugiés à Shang-Hai, où ils trouvent la sécurité dans les concessions. Ils ont le droit d'y conserver le gracieux arrangement des

cheveux qui donne une finesse spéciale à la physiologie chinoise, la natte traditionnelle, qui ne peut être gênante que pour celui qui la porte ou pour l'esprit obtus de politiciens imbéciles.

Derrière la concession française, la cité chinoise s'enferme dans ses murailles. Mais il y a autant de Chinois établis dans les quartiers européens, dans les rues de nom français qui se croisent à angle droit aux environs de la rue du Consulat, et dans les larges voies qui traversent la concession internationale.

Le tramway ne suffit pas aux déplacements des huit cent mille habitants de Shang-Hai. Sans compter les rickshaws, jusque sous les fenêtres des élégants hôtels du Bund circulent des brouettes-omnibus, à roue centrale, de chaque côté de laquelle trois ou quatre voyageurs s'équilibrent avec leurs bagages, des brouettes énormes que pousse devant lui un seul coolie robuste sans paraître incommodé par ce labeur de cheval.

Pendant que M. R... recommande son apéritif et que le cinématographe opère dans les rues, je m'en vais vers les faubourgs éloignés jusqu'où s'allongent au nord les rails du tramway. Dans ce district de Yong-Tsepoo-Road sont les usines, filatures, tissages, fabriques diverses, qu'avoisinent d'interminables enfilades de maisons de briques salies. C'est bien, comme je le pressentais le matin du pont du bateau, une sorte de Roubaix, qui n'a d'asiatique que sa population de Chinois.

Les rues du centre sont plus pittoresques. En

pleine concession internationale règne le commerce chinois dans Nanking Road, Foutcheou Road et d'autres grandes artères. On regarde tout à son aise dans les voies spacieuses d'admirables boutiques, que les enseignes verticales décorent sans les cacher comme à Canton, des magasins dont le premier étage, tout en bois ciselé resplendissant d'or et de laque, se couvre de jolies toitures aux angles relevés, minutieusement travaillées comme des œuvres de bijouterie. Là s'entassent les opulentes étoffes de soie, tandis que pendent à la devanture d'une prochaine échoppe des victuailles bizarres, des poulets tout rouges qui semblent laqués comme des boiseries, poulets rôtis que protège un épais vernis de caramel.

Je reviens le soir dans ces rues avec mes camarades. Elles sont plus éblouissantes encore que pendant le jour. Les innombrables lanternes se sont allumées, faisant briller les enseignes et les sculptures dorées; des milliers de rickshaws courent parmi la foule qui s'agite sous le flamboiement des boutiques, des débits de thé, des restaurants et des théâtres.

D'élégantes hétaires, les cheveux luisants tombant en longues mèches sur leur visage peint, se font voiturer à travers la cohue, escomptant le caprice de quelque riche amateur. D'autres, de rang inférieur, se rassemblent sept ou huit devant des portes cochères, comme le personnel d'une baraque de foire parade sur les tréteaux pour attirer à l'intérieur la clientèle.

Celles-là sont atteintes d'une absolue xénophobie. Dès que nous approchons d'un des groupes, les oiseaux farouches s'enfuient dans leur nid en poussant des cris d'effroi, comme la semaine dernière les petits enfants de Canton.

Continuant notre flânerie nocturne sur le Bund, nous suivons des Anglais en smoking qui se dirigent du côté de Soutcheou Road. Le long d'un quai tranquille, dans des villas cossues, ils vont sabler le champagne chez les marchandes d'illusions qu'on appelle « les Américaines ».

Et c'est ainsi que dans le tohu-bohu populaire de Foutcheou Road ou dans le calme aristocratique de Soutcheou Road s'écoulent les soirées de Shang-Hai.



Le tramway dessert le faubourg de Zi-ka-wei où sont les jésuites français, avec l'évêché du Kouang-Nan, une école et un couvent. Négligeant ces établissements qui n'ont point pour le touriste un attrait spécial, je m'arrête à l'endroit où le car électrique longe la cité chinoise.

Quelle différence avec la ville des concessions! Dans un fossé croupit une eau souillée d'immondices. Au delà du fossé une muraille d'enceinte est percée de distance en distance d'une porte que couvre un double toit. A chaque porte aboutit un pont de bois jeté sur le canal malodorant. Entre la muraille et la berge, des amoncellements de pote-

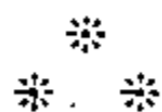
ries, grosses jarres de grès ornées de moulures, de dragons. Derrière les portes c'est l'imbroglia des ruelles sales, le même qu'à Canton sans la somptuosité des boutiques. Tout ici est pauvre. La richesse est dans les magasins du Shang-Hai moderne, protégée par la force morale des concessions européennes.

Pendant toute une matinée, je m'engage dans ces couloirs, piloté par un Chinois qui m'a offert ses services et parle un peu le piggin-english.

Mon cicerone me fait entrer dans le ya-men d'un général où il n'y a rien d'autre que quelques soldats, quelques officiers et trois tables chargées de pape-rasses. Il m'introduit ensuite dans un jardin qu'il croit très remarquable et où je retrouve sans surprise les fantaisies du Chinois de Macao, rocaille, portes en cercle, faiences décorées, et un mur assez curieux tout de même dont la crête est la queue dentelée d'un dragon.

Il y a pourtant dans la cité sordide un charmant édifice, une maison de thé. C'est un kiosque laqué et doré, au milieu d'un petit étang qui forme une trouée de lumière dans la confusion des rues. Il est relié à la rive par un extraordinaire pont en zigzag. Ce pont produit un assez bel effet décoratif, mais il n'est pas là dans un but purement ornemental. Ses lignes brisées s'opposent à la marche des mauvais esprits. Les zigzags sont des travaux de fortification. On peut donc s'amuser en paix dans la jolie maison de thé, y fumer tranquillement des pipes, y déguster une tasse de thé, en respirant un air qui

semble sain, comparé à l'atmosphère empestée des ruelles voisines.



Le lendemain, excursion assez longue dans les quartiers neufs de Shang-Hai. Nous avons pris une victoria dont le cocher et le groom portent le bizarre couvre-chef en forme de cuvette renversée, un champignon blanc sur lequel s'étalent des franges rouges.

Dans le froid, sous un ciel gris, nous parcourons des avenues où se succèdent les villas de style européen garnies de feuillage et de lierre comme des cottages d'Angleterre. Nous voyons un champ de courses, un grand théâtre chinois, et plusieurs jardins qui seraient peut-être gais sous un beau soleil mais qui nous paraissent moroses par cette journée sombre.

C'est d'abord le jardin de Ya-Yen, le plus grand, où des pavillons de thé, aux riches boiseries sculptées, sont plus somptueux que le kiosque lacustre de la vieille cité, mais n'ont pas la séduction que donnent à celui-là son pont en zigzag et son étang.

Entre les pavillons serpentent des sentiers bordés de rocailles. De temps en temps une cascabelle murmure en dégringolant, sur des pierres fantastiquement boursoufflées, jusqu'à des pièces d'eau où nagent des nénuphars.

Quelques familles en toilette de fête se promènent, boivent du thé, admirent les découpures



des kiosques, les contorsions des cailloux bicornus.

Dans un autre jardin plus modeste, à Sizza-Terrace, des ponts en arc se courbent sur des bassins où l'eau se dissimule sous une couche de feuilles tombées. Les fenêtres des pavillons dessinent des losanges, des lunes, des soleils. Mais ce jardin est désert; nous y sommes seuls. Il laisse l'impression d'un cimetière plutôt que d'un lieu de plaisir; et je songe aux tombeaux annamites de Hué, pareillement évocateurs de repos éternel avec leurs lotus immobiles sur une nappe d'eau morte.

Nous sommes tristes. Depuis des mois nous vivions dans la lumière, dans la chaleur; et voici que le froid d'Occident est revenu sous un ciel sans soleil. L'enchantement est fini. Le soir, dans le square du Bund nous écoutons une musique qui joue des airs d'Europe. Nous n'écoutons pas longtemps, nous frissonnons tellement dans nos épais vêtements d'hiver que nous nous décidons à rentrer à l'hôtel.

\*  
\* \*

Nous lisons dans les journaux les dernières nouvelles de la révolution chinoise.

Je sympathisais, à mon arrivée, avec les habitants de Shang-Hai restés fidèles à la natte traditionnelle; je m'indignais contre les forcenés du sud qui proscrivent cet appendice inoffensif. Un journal m'apprend que les gens de Tong-Yong-Hsien décapitent à leur tour ceux qui ont coupé leur tresse. Décidé-

ment la haine engendre la haine, la stupidité engendre la stupidité.

On signale partout des complots, des scènes de brigandage. A Pékin des rixes ont éclaté entre les soldats. Il y a quinze jours, les troupes de Nanking, fatiguées d'attendre leur solde, ont pillé des magasins.

Un Français de Shang-Hai nous dit que les Européens se sont organisés ici comme à Canton pour la défense des concessions. Les Français ont, à eux seuls, deux mille fusils, deux canons de marine, une mitrailleuse et près de cent mille cartouches.

Jusqu'à présent, la révolution n'a pas mis d'obstacle à mon voyage; les émeutes n'ont lieu que là où je ne suis pas. Je vais donc continuer à suivre l'itinéraire que je me suis tracé. Demain soir, je m'embarquerai pour remonter le Fleuve Bleu jusqu'à Han-Kow.

\*  
\* \*

Une compagnie allemande, une japonaise, une chinoise et la société anglaise Jardine-Matheson font circuler des paquebots entre Shang-Hai et Han-Kow sur le Yang-Tse-Kiang. Jadis une ligne française existait aussi; elle a disparu.

C'est sur le *Sui-Wo*, de la Compagnie Jardine-Matheson, que j'ai retenu une cabine. Sur le pont supérieur réservé aux Européens, propreté parfaite. A l'étage inférieur pullulent les Chinois.

Jusqu'à Nanking, je suis avec le capitaine anglais

seul de ma race à bord du bateau. Contrairement aux usages, et bénéficiant de l'absence presque complète de voyageurs blancs, un jeune Chinois est aussi en première classe. Il a dans ces dernières années habité le Tonkin, où il surveillait les coolies occupés aux travaux du chemin de fer du Yunnan. Comme il a acquis là-bas une connaissance relative du français, il aime à causer avec moi; et notre conversation roule naturellement sur la crise politique actuelle. Pour lui comme pour tout le monde, la question primordiale est la question d'argent. Il faut ou payer les soldats ou bien les licencier, ce qui est difficile.

Le Sud de la Chine n'est pas très d'accord avec le Nord.

Canton voudrait nommer Sun-yat-Sen président de la République; Pékin préfère Yuan-Shi-Kai. Mon Chinois estime qu'il vaudrait mieux élire Li-Yung-Houng, le général qui commande à Wou-Chong. Il est très populaire en ce moment parce qu'il a proclamé le premier la république à Han-Kow, d'où il expulsa les Mandchous en six heures avec le vice-roi de Wou-Chang.

Nous descendons ensemble dans l'entrepont et, brusquement nous tombons dans la saleté chinoise; les peintures, pourtant visiblement récentes, sont déjà noircies par des attouchements crasseux; les passagers ont répandu du thé, de l'eau chaude, ont semé sur le plancher des débris de victuailles. La plupart des enfants et beaucoup d'hommes ont le cuir chevelu rongé par la teigne.

Mon compagnon critique la Compagnie Matheson ; elle devrait, selon lui, fournir des locaux plus confortables aux voyageurs de seconde classe. Il ne se rend pas compte que ces voyageurs-là mettraient en deux jours les cabines les plus luxueuses dans un état lamentable.

A Nanking, le Chinois disparaît. La ville est à un kilomètre du fleuve ; on ne voit guère que ses murailles et ses portes que dominant des tours aux toits relevés.

Maintenant je ne suis plus seul. Quatre missionnaires américains viennent de monter sur le *Sui-Wo*. Ils sont en redingote ou en veston et portent à la boutonnière, comme insigne de leurs fonctions, une broche qui est une croix. L'un d'eux est M. Twing, le champion de la lutte contre l'opium. J'ai lu dernièrement un journal anglais qui lui reprochait en termes très vifs d'avoir appelé le roi d'Angleterre *le roi de l'opium*. M. Twing accuse en effet l'Angleterre de ne pas réprimer la culture et la vente de l'opium comme elle s'est engagée à le faire.

Le missionnaire opiophobe a, lors de son arrivée à bord, la figure abominablement enflée comme s'il avait été piqué par un essaim d'abeilles. Il m'explique que cette inflammation est le résultat d'une écla-boussure de vernis de Chine. Le mal s'apaisera d'ailleurs rapidement, et au bout de quatre jours, quand nous débarquerons à Han-Kow, le visage de M. Twing sera redevenu normal.

M. Twing, ami intime de Sun-Yat-Sen, félicite les révolutionnaires de combattre le vice de l'opium.

A l'en croire, dès à présent, fumer la fatale drogue est considéré en Chine comme une tare.

\*  
\* \*

Le Fleuve Bleu justifie peu son nom en ce moment. Il est d'un jaune terreux. Large parfois de deux kilomètres, il coule aux environs de Nanking entre des rives assez basses. Ses débordements submergent à époques fixes la campagne voisine. Actuellement elle est très verte, cette campagne. Des rizières s'étendent devant les villages dont les maisons couvertes de chaume s'aperçoivent entre les branches des arbres.

Sur le fleuve glissent des paquebots comme le nôtre et des sampans à voile; nous rencontrons aussi un torpilleur japonais.

Sur les bords, à proximité des villages, des pêcheurs sont en faction à côté de leurs filets que soutiennent deux longues perches croisées, aux extrémités recourbées. — De loin on les prendrait pour de grandes araignées posées sur l'eau. Sans doute le remous produit par le bateau refoule les poissons vers les pièges, car toujours les pêcheurs attendent pour relever leur appareil l'instant où le *Sui-Wo* passe en face d'eux.

A Woo-Hoo, pendant l'arrêt du paquebot, des mendiants montés sur des sampans nous assaillent, hissant à hauteur du bastingage des paniers au bout d'une perche, et criant : *tayé, tayé!*

Ici, nous recueillons un nouveau passager, un missionnaire français, habillé comme un mandarin chinois : robe de soie noire, toque noire à bouton rouge. Le capitaine me demande bientôt de lui servir d'interprète pour converser avec mon compatriote. Le Père Mignon émet la prétention de ne pas payer sa place, ce qui surprend fort le capitaine. On s'explique. Conformément, paraît-il, à un usage régulier, le missionnaire signera un bon que paiera à la caisse de la Compagnie Jardine-Matheson la Mission des Jésuites de Shang-Hai.

Ce soir on nous sert au dîner des fraises. Ce sont les Jésuites de Woo-Hoo qui les ont récoltées, me dit le Père Mignon ; on peut en manger sans crainte ; elles n'ont pas été arrosées avec le liquide excrémental qu'emploient partout les Chinois. L'odeur de cet engrais se fait sentir presque sans interruption tout le long du Yang-Tsé-Kiang ; les champs en sont constamment abreuvés.

Peut-être le Père Mignon mangerait-il des fraises, même si elles étaient cultivées par des Chinois. Fixé depuis trente-deux ans en Chine, il n'est jamais retourné en France et n'y retournera probablement jamais. Il a contracté des habitudes chinoises. Comme je lui parle des œufs pourris dont se régalaient volontiers les populations d'Extrême-Orient, le missionnaire m'assure qu'après avoir à ses débuts éprouvé pour cet aliment une répulsion bien compréhensible, il s'y est accoutumé peu à peu et lui trouve même maintenant une saveur assez agréable.

Je ne reverrai pas demain le Père Mignon; il doit pendant la nuit descendre à la prochaine station.

\*  
\* \*

... Voilà déjà une journée et deux nuits que nous naviguons sur le Yang-Tsé-Kiang. Ce matin, le fleuve se rétrécit; des montagnes voilées de brume s'élèvent au sud, se rapprochent de plus en plus. Après des passages étroits, tout à coup les eaux s'étalent en un lac immense; puis, nouveau rétrécissement entre des rochers que les flots entament depuis des milliers d'années. Plus loin, surgit au milieu du courant un roc pointu de cent mètres de hauteur, le *Siaou-Kou-Chan* (le petit orphelin). Une pagode blanche s'y accroche dans les buissons. Ensuite s'étend encore un lac, le lac Po-Yen. Sur la rive sud, la ville de Ping-Tso-Yen groupe ses maisons à l'abri de murailles crénelées qui escaladent des collines au-dessus des ondulations grises des toits de tuiles.

Nous avançons toujours vers l'ouest. Des jonques s'amassent à notre gauche, une grande cité dresse les tours de ses pagodes derrière des murs pareils à ceux de Ping-Tso-Yen. C'est Kiou-Kiang.

Le *Sui-Wo* doit charger du thé; au moins huit mille caisses, me dit le comprador chinois. J'ai donc le temps de flâner quelques heures dans les rues de Kiou-Kiang.

Sur le quai, une douzaine d'immeubles de style

européen occupés par des marchands anglais et russes. C'est la concession internationale, accordée en 1862. Cent mètres plus loin, la muraille franchie, on est dans le fouillis toujours le même d'une ville chinoise : ruelles où aucune voiture ne peut circuler, enseignes verticales tombant devant les boutiques, portefaix trottant sous la charge suspendue à leur bambou, femmes en blouse noire et pantalon serré marchant les jambes tendues sur leurs pieds déformés, marchands suant, le torse nu, sur des mangeailles étranges, teigneux innombrables se grattant l'occiput.

A quelque distance du quartier central, dans des voies plus larges, des troupiers en kaki défilent derrière un chef à cheval; d'autres se promènent, rient en hommes modernisés des femmes et des enfants qui se sauvent devant mon kodak, et me demandent de les photographier.

En regagnant la rive du Yang-Tsé-Kiang, je croise un détachement de ces mêmes soldats qui me donne une légère émotion. Ils sont une dizaine. En avant, les deux premiers portent en guise de fusil une sorte de lame de bois peinte en rouge vif. En arrière, deux autres ont en bandoulière sur le dos un énorme coupe-coupe dans son fourreau. C'est un peloton d'exécution qui vient sans doute de trancher quelques têtes de réactionnaires notoires. J'arrive trop tard pour assister à ce joli spectacle.

Sur le fleuve est ancré un navire de guerre japonais. Je m'amuse à regarder les exercices des matelots. Pendant longtemps ils apprennent à faire des



signaux en agitant des drapeaux; puis, les voilà qui se livrent à une manœuvre singulière. Armés d'une pelle, ils simulent, *en décomposant*, le creusement d'une tranchée. Le maniement de la pelle en trois temps! Je n'avais pas encore vu cela.

... Le chargement des huit mille caisses de thé se prolonge démesurément. Nous finissons par partir à minuit, avec cinq heures de retard sur les prévisions du comprador.

Depuis Shang-Haï la température s'est améliorée. Nous éprouvons aujourd'hui au réveil une agréable sensation de chaleur. Le soleil est brûlant. Dans la plaine les moissons sont jaunes. Dans les villages on bat le blé devant les fermes.

Après midi, l'horizon se trouble de fumées noires. C'est l'haleine des trois grandes villes du centre de la Chine, Hanyang, Wou-Chang et Han-Kow. Bientôt des constructions apparaissent sur les berges, les hangars de l'Asiatic Petroleum C<sup>o</sup>, du Pékin Syndicate. Un train de marchandises court le long du fleuve. Nous arrivons à Han-Kow.

\*  
\* \*

Un chaos de sampans au-dessus desquels s'élèvent des coques puissantes de navires. Ancrées dans la rivière, des canonnières de toutes les nations dont les matelots en béret blanc vont et viennent dans des canots. Entre les navires et la rive, sur des passerelles et des escaliers, des coolies transportent

des caisses suspendues à des bambous et scandent leur marche précipitée de *o-oh*, *é-hé*, sans cesse répétés.

Sur un quai long de deux kilomètres s'alignent les immeubles de la concession étrangère. Ce quai rappelle le Bund de Shang-Hai dont il prend d'ailleurs le nom.

Plus encore qu'à Canton et à Shang-Hai les Européens se sont mis en état de défense. Han-Kow a été récemment la ville la plus éprouvée par les événements révolutionnaires; pillages, incendies, batailles sanglantes entre les impériaux et les républicains, rien ne lui a été épargné. Aussi les étrangers veillent-ils à Han-Kow d'une façon toute spéciale sur leur sécurité.

En face du Bund, les canonnières sont rangées sur le Yang-Tsé-Kiang. Aux extrémités de la concession on a édifié des murs de briques percés de meurtrières. Ailleurs, aux entrées du quartier européen, des redoutes de sacs de sable laissent passer la gueule luisante de mitrailleuses gardées par des soldats russes ou des marins allemands, baïonnette au canon.

Au moment où je sors de la ville européenne pour pénétrer dans la ville chinoise, un bataillon de soldats japonais revient de l'exercice. Les petits Japs accentuent le pas vigoureusement et redressent la tête d'un air terrible; leur attitude, jointe au prestige que leur octroie la campagne de Mandchourie, doit certainement en imposer aux Chinois.

Aux environs de la gare, des rues régulières sont

bordées de maisons neuves en briques dont le style semble avoir été inspiré par des architectes russes. Un peu plus loin un district populeux a été brûlé et détruit pendant les journées d'émeute. Dissimulés par des palissades, il y a là des décombres, des murailles éventrées, noircies par l'incendie, des écroulements lamentables. Les anciens habitants sont maintenant réfugiés sur un vaste terrain où ils ont construit des baraques de planches, des huttes de nattes. C'est comme un camp de bohémiens tout grouillant d'une foule abominablement sale, une redoutable pouillierie. Je puis seulement l'entrevoir, car le rickshawman qui me voiturer à travers la ville refuse d'entrer dans cette cité de misère. Elle est interdite aux étrangers qui, s'ils s'y aventureraient, risqueraient fort d'y rester.

Un journal d'Han-Kow, rédigé en anglais, annonce un emprunt de trente ou quarante millions destiné à rebâtir la partie incendiée de la ville. On compte beaucoup, pour y souscrire, sur les capitalistes chinois de Java, qui ont réalisé aux Indes néerlandaises des fortunes rothschildiennes. Ces opulents commerçants auront-ils confiance suffisante dans la nouvelle Chine républicaine? Il est permis d'en douter.

Une odeur violente parfume l'air, combattant les émanations qui s'échappent du campement. De hautes cheminées révèlent les usines où l'on torréfie le thé. Han-Kow est le grand marché du thé. Dans ces usines et dans d'immenses hangars s'entassent les caisses de la coûteuse marchandise.

Avec ses deux voisines, Wou-Chang et Han-Yang, où fument les hauts fourneaux, les établissements métallurgiques les plus importants de l'Empire, Han-Kow renferme au moins un million d'habitants. C'est, après Pékin et Canton, la plus considérable agglomération chinoise. « Les Chinois, dit M. Marcel Monnier dans son *Tour d'Asie*, attribuent surtout la prospérité d'Han-Kow à la configuration de son sol, dont les rares reliefs, paraît-il, reproduiraient à miracle les trois emblèmes dont la conjonction est indispensable pour un *fong-tchouei* de première qualité, autrement dit pour présager un heureux sort : le dragon personnifiant la force, le serpent emblème de la longévité, la tortue qui symbolise la stabilité dans la puissance. »

Même pour le voyageur qui ne croit pas à la vertu du *fong-tchouei*, Han-Kow est appelée à devenir une des plus grandes cités du monde. Capitale de la province du Hou-Pei, elle est située au cœur de la Chine sur le Fleuve Bleu que les paquebots de fort tonnage remontent jusqu'au Bund, à 1 200 kilomètres de la mer.

Reliée à Shang-Hai par les bateaux du Yan-Tsé-Kiang, à Pékin par le chemin de fer, la ville sera rattachée dans quelques années à Canton par une autre voie ferrée. Il est infiniment probable qu'alors Han-Kow sera la capitale commerciale de la Chine, et que l'énorme mouvement d'affaires dont elle est déjà le centre sera rapidement décuplé.

## CHAPITRE XIII

### CHINE DU NORD

En chemin de fer. — La richesse du Hou-Pei et du Hou-Nan. — Incurie chinoise. — Chine du Nord et Chine du Sud. — Pékin : les murs de Pékin. — L'observatoire. — Les rues. — Les femmes mandchoues. — Un enterrement. — Les maisons de thé de Tsien-Men. — Le temple de Confucius. — Le temple du Ciel. — Le temple Jaune. — Le palais d'été. — Nankou. — La Grande Muraille. — Les tombeaux des Ming. — Tien-Tsin. — Moukden : la ville. — Les tombeaux des empereurs mandchous. — Le palais impérial. — Le commerce de Moukden.

Deux fois par semaine, un express de la Compagnie des wagons-lits circule entre Han-Kow et la capitale du nord. Pressé d'arriver à Pékin, et ne voulant pas attendre deux jours le départ de cet express, je me suis décidé à prendre le train quotidien ordinaire, moins rapide, mais, m'a-t-on dit, suffisamment confortable.

Dès mon installation dans ce train, je reconnais que j'ai été mal renseigné. Tous les wagons se ressemblent, qu'ils soient de première, de seconde ou de troisième classe. Si du moins ils diffèrent quelque peu par leur aménagement, la malpropreté est partout la même.

Je m'asseois dans un compartiment de première classe, où un gros Chinois est déjà vautré sur une

des banquettes. Vitres ignobles, obscurcies d'une poussière jamais nettoyée; parois de planches jaunes maculées par des mains noires.

Le train part; et tout en songeant qu'on s'habitue à tout, je regrette un peu de me trouver logé pour deux jours dans cette dégoûtante roulotte.

Inspection des water-closets. Ils sont, naturellement, écœurants. Il y a à peine une heure que nous avons quitté Han-Kow, et déjà dans le couloir, dans les compartiments voisins, des flaques d'eau chaude et de thé s'étalent, puis coulent en ruisseaux sur le parquet parmi des grains de riz et des arêtes de poisson. Chacun a emporté sa théière, et tout le monde, pour tuer le temps, boit et s'empiffre.

Bientôt le gros Chinois, estimant qu'il fait trop chaud, ôte ses bottes de feutre et exhibe sur la banquette des pieds cuirassés d'une crasse immémoriale. Heureusement, je n'ai jusqu'ici que ce camarade peu séduisant; — pourvu qu'il n'en vienne pas d'autres du même genre encombrer ma triste boîte!

Impossible de causer avec lui. Il ne parle que le chinois, dont je ne sais pas cinquante mots. Je constate, lorsque passe le contrôleur, qu'il voyage sans payer avec un permis. Ce monsieur s'efforce d'ailleurs d'être aimable et m'offre du thé, qu'il tient au chaud dans un panier garni de ouate.

Un cuisinier a son laboratoire au bout du wagon. Il nous propose ses services. Mon compagnon hésite d'abord, puis, pour faire comme moi et se donner une allure de gentleman modernisé, il commande le

même repas, que nous savourons ensemble sur une table pliante.

Ma foi, ce repas à la manière d'Europe, composé d'un bifteck et d'une omelette arrosés de bière de Shang-Hai, n'est pas mauvais.

La chaleur est insupportable, malgré la fenêtre entr'ouverte. A la fin du déjeuner le cuisinier s'avise de nous rafraîchir. Il apporte deux serviettes imbibées d'eau bouillante qu'il nous applique sur la figure. Effectivement nous éprouvons ensuite pendant quelques minutes une sensation de fraîcheur.

Quand il s'agit de l'addition, le restaurateur me taxe à deux dollars; le Chinois n'en donne qu'un; ce qui ne m'étonne guère, sachant bien qu'en Extrême-Orient le tarif infligé aux étrangers n'est jamais celui dont bénéficient les nationaux.

Maintenant je me mets à la fenêtre du couloir, dans l'espoir que le spectacle de la campagne me dédommagera de celui du train. La plaine, au nord d'Han-Kow, est d'une richesse inouïe. Partout des cultures de céréales, des rizières où pataugent des bœufs attelés à des charrues. Des roues à palettes montent l'eau de gradin en gradin sur les champs de riz; deux ou trois hommes assis au-dessus de ces engins les font tourner avec leurs pieds. La ligne passe à travers des villages; à quelques mètres des maisons en adobes de terre séchée, couvertes de tuiles grises. On fauche le blé; et dans les cours des petites fermes on le bat sur le sol à grands coups de fléaux à triple battant.

Vers Li-Kià-Tchai le paysage se modifie; des

montagnes se dressent près de la voie. A chaque gare, un piquet de soldats de police en costume noir à bandes jaunes présente les armes. Les armes, ce sont des bâtons. Ces soldats n'ont pas une désinvolture très martiale, ils n'ont pas même l'air de pompiers. Dans le train, d'autres militaires avec des officiers relèvent les postes des stations.

Après la région montagneuse recommence la plaine, avec ses immenses champs de blé, de riz, de sorgho, de haricots, où travaille une nombreuse population. Nous longeons d'assez près ces équipes laborieuses pour voir que les paysannes chinoises qui triment dans les cultures ont, tout comme les élégantes des villes, leurs pauvres pieds enfermés dans des souliers de poupée.

Vers le soir, un ingénieur du chemin de fer, un Français, prend place dans notre wagon.

La ligne d'Han-Kow à Pékin a été construite par des Belges et des Français. Il y a quelques années, lorsque le gouvernement chinois a racheté cette ligne, il a remercié la plupart des agents européens. Cependant, l'administration actuelle a conservé un petit nombre d'employés supérieurs, dont la compétence spéciale est jugée indispensable à l'exploitation. C'est un de ces ingénieurs qui arrive à point pour me distraire. La pluie tombe maintenant sur la campagne qui n'est plus bien intéressante à contempler. Il pleut aussi dans le train; le couloir se transforme en rivière.

— N'en soyez pas surpris, me dit mon compatriote, l'entretien du matériel n'est pas assuré par



des Européens et l'incurie chinoise est irrémédiable.

A la station suivante, deux autres agents rejoignent l'ingénieur. Nous voilà pendant une heure entre Français, et la conversation s'anime. Elle porte naturellement, d'abord, sur les événements d'actualité.

— La République chinoise? Oh! elle aura du mal de durer! Tenez, regardez sur le quai des gares. — Nous sommes à dix heures d'Han-Kow, ville révolutionnaire. Ici c'est déjà le nord; tout le monde, même les soldats, conserve la natte. C'est un indice, cette natte. Le nord et le sud n'ont pas le même tempérament; les gens du sud, braillards, exaltés, hurluberlus, agacent les hommes du nord, sérieux, réfléchis, pondérés. Dans notre service du chemin de fer nous pouvons compter sur nos subordonnés des provinces septentrionales, sur leur honnêteté, leur ponctualité et même sur leur dévouement. Ceux du sud sont loin en général de nous procurer pareille satisfaction.

Pour le moment, le prestige de Yuan-Shi-Kai maintient l'ordre; s'il disparaissait il s'ensuivrait probablement une période d'anarchie après laquelle les populations de la région de Pékin et de la Mandchourie se sépareraient des républicains de Canton et Han-Kow. Les républicains d'aujourd'hui, on peut craindre qu'ils ne soient plus rapaces que ceux qu'ils veulent remplacer. République, cela n'est qu'un mot derrière lequel le *squeeze* (1) le plus

(1) Le *squeeze* consiste pour un fonctionnaire à s'attribuer l'argent destiné à un service public. Quand j'étais à Pékin, le bruit,

cynique continuera et même s'accentuera. Le *squeeze* est, comme la malpropreté physique, inséparable de la mentalité chinoise.

On vole constamment dans les gares, les soldats noirs à bandes jaunes qui sont censés les garder font semblant de poursuivre les voleurs, qu'ils ne capturent jamais. Ils n'ignorent pas que les larrons sont associés avec des personnages qu'il faut ménager. Un négociant s'est vu soustraire en trois mois pour quarante mille francs de sacs de sésame sur les wagons, sans pouvoir se défendre. Il ne se plaint pas ; ce serait inutile.

Nous avons dépassé la frontière du Hou-Pei, nous voici dans le Hou-Nan, encore un pays d'une fertilité admirable.

— Quel malheur, dit un de nos compagnons, qu'un pareil pays soit si mal administré ! Il pousse dans cette plaine des quantités prodigieuses de haricots, de blé, de sésame. Le blé fournit deux récoltes par an, comme le riz. On le mélange dans les champs avec des pois qui doublent le rendement de la terre (1).

fondé ou non, courait parmi les Européens que l'un des principaux chefs de la révolution avait déjà opéré un *squeeze* de trois millions.

(1) Notons en passant une négligence bizarre des cultivateurs chinois, pourtant habiles à tirer de leurs exploitations agricoles le meilleur parti possible. Comme les Annamites et les Japonais, ils emploient les vaches au labour des champs, mais ne les traitent pas. Le lait, pour les Chinois, est du sang corrompu. Les Européens ne trouvent ni lait ni beurre en Extrême-Orient. Ils reçoivent l'un et l'autre aliment d'Australie et de France dans des boîtes de fer-blanc. On perce de deux trous celles qui renferment le lait pour en verser le contenu.

La prospérité est telle que, sur une section de chemin de fer de deux cents kilomètres, la recette d'une journée est plus forte que celle d'une année sur une même fraction de la plupart des lignes françaises.

— Ce chemin de fer, s'il était géré à la manière européenne, réaliserait des bénéfices énormes. Mais l'administration chinoise est la gabegie la plus absurde. On ne répare rien (il suffit d'examiner les wagons pour s'en convaincre); on n'améliore rien; tout l'argent disponible est drainé vers d'innombrables poches dans les ministères et ailleurs. Le *squeeze*, toujours le *squeeze*! la plaie de la Chine!

— Depuis l'avènement de la République le nombre des voyageurs qui ne paient pas est invraisemblable. Des politiciens commandent à tout propos des trains spéciaux gratuits.

De plus, comme les voyageurs sont, selon l'usage chinois, aussi peu soigneux que possible, les wagons seront bientôt dans un état de saleté repoussant. Confiez-leur un sleeping-car, ils en feront en quelques jours un wagon à bestiaux. (On l'a bien vu dernièrement quand le gouvernement a requis pour le transport des officiers le matériel de la compagnie des wagons-lits.)

Bref, on peut compter que le jour où la modeste équipe d'ingénieurs européens sera renvoyée, ce sera le désordre complet; le chemin de fer ne marchera pas six mois!

Quand il s'agira de construire la ligne de Han-Kow à Canton — dont on parle depuis dix-sept ans,

— si le gouvernement chinois s'en charge, les trains ne sont pas près d'y rouler. L'argent qui sera alloué pour les travaux se trompera longtemps encore de destination. Et ce n'est pas la République qui y remédiera. Au contraire, il est à craindre que le nouveau régime n'engendre une foule de profiteurs avides de s'engraisser à la place des mandarins déjà nantis.

Mon voisin, le Chinois aux pieds crasseux, a dû reculer dans son coin pour permettre aux Français de s'asseoir. Il ne serait point sans doute très flatté s'il comprenait les appréciations pessimistes émises sur ses concitoyens par des Européens qui doivent les bien connaître.

Mes compatriotes me quittent à la station où ils ont leur domicile, et nous nous étendons, le Chinois et moi, sur nos banquettes pour la nuit.

... Le matin, le domestique de mon compagnon lui apporte une cuvette où il se plonge le visage. Puis il sort d'une valise une pâte dentifrice anglaise et une brosse à dents. Je remarque qu'il manque de savon. Ce gentleman muni d'une brosse à dents, mais qui ne songe pas à se savonner les mains ni à se laver les pieds, me paraît assez représentatif des nouvelles couches chinoises qui voudraient adopter les institutions des pays d'Europe, tout en conservant une mentalité assez incompatible avec les progrès d'une civilisation raffinée.

Quelques jours plus tard, à Pékin, un Européen me dira : « Ces gaillards-là, ce n'est pas la république qu'il faut leur donner, mais des salles de bain ! »

Vraiment, je crois bien que Sun-Yat-Sen devrait commencer par enseigner à ses concitoyens l'art d'être propres; ce serait au moins aussi urgent que de les mettre en république.

\*  
\* \*

... Pendant cette deuxième journée, quelques heures avant l'arrivée à Pékin, survient un voyageur vêtu à l'européenne. Est-ce un Chinois? Il est difficile de le deviner au premier abord, tant son teint et ses traits sont à la fois d'un Chinois et d'un blanc. J'ai bientôt la clef de l'énigme. Ce nouveau venu m'adresse la parole en un français agrémenté d'un excellent accent belge, et j'apprends qu'il est le fils d'un Belge et d'une Chinoise. Il est employé dans une mine de charbon exploitée par une société belge à vingt-cinq kilomètres de la ligne. A la mine, on prévoit des troubles; la défense est organisée à l'aide de Chinois chrétiens, et on a envoyé à Pékin dans les légations les femmes et les enfants.

Le métis sino-belge me raconte qu'il y a parfois dans son charbonnage des tentatives de grève. Mais les concessionnaires ont là-bas une sorte de droit de justice dont ils usent énergiquement. — Quand éclate une rébellion des ouvriers, dit-il, je fais empoigner le *numéro un* (le chef des ouvriers, qui est leur délégué auprès de l'administration); on lui administre le *bambou* (une série de coups de trique) et on l'emprisonne. Je remets le *numéro un* en liberté dès

que le travail reprend; et ce résultat est toujours rapidement obtenu.

Par l'intermédiaire de cet interprète inespéré, j'entre en relation plus intime avec mon camarade chinois. C'est, paraît-il, un farouche républicain, instructeur de troupes, qui se rend à Pékin dans un but politique. Ce guerrier m'interroge abondamment sur la constitution française, les pouvoirs du président de la République, le nombre des députés et des sénateurs, leur traitement, les attributions des ministres. Mon voyage se termine par un cours de droit public, dont profitera peut-être la jeune Chine républicaine.

\*  
\* \*

Au moment où le train s'arrête en gare de Pékin, un orage s'abat sur la ville. La cour de la station est devenue un lac où semblent flotter les petites charrettes tartares. C'est avec les plus grandes difficultés que je fais transporter mes valises sous l'averse et qu'au milieu d'une demi-obscurité, parmi les vociférations des cochers, les piaffements et les reculs des mules, j'atteins l'étroite voiture où je m'asseois enfin sur mes bagages mouillés en criant à l'automédon le nom chinois de l'hôtel de Pékin : *Pe-tchinn fann-dienn*.

Dans les rues sombres l'eau coule comme dans le lit d'une rivière; la mule y trempe jusqu'au ventre, elle trébuche dans des trous; les roues du véhicule

se heurtent à des pierres invisibles. Après vingt minutes d'une course, ou plutôt d'une navigation inquiétante, je vois briller les fenêtres de l'hôtel. Me voilà sauvé du chemin de fer et de l'inondation.

\*  
\* \*

Aucune autre cité d'Asie ne peut être comparée à Pékin. La capitale de la Chine renferme quatre villes dans plusieurs enceintes concentriques. Au milieu, la ville rouge interdite, avec le palais de l'empereur. Autour de ce premier noyau, la ville impériale, séparée elle-même par un mur de la ville tartare qu'entoure la haute muraille extérieure. Au sud, accolée à la ville tartare, la ville chinoise. Il y a dans cette disposition des quatre villes une gradation, une hiérarchie : l'empereur au centre, dans un asile sacré où nul ne peut pénétrer ; autour de lui, la ville impériale où jadis logeaient ses serviteurs ; puis, enveloppant le palais du Fils du ciel, la ville des fidèles Tartares, habitée par les hommes du nord de la race de la famille mandchoue ; enfin, reléguée hors de ces districts privilégiés, la ville vulgaire.

J'ai vu d'abord la Muraille de Pékin, avant de commencer mes excursions dans la ville ; et c'est bien cette muraille qui m'a laissé de Pékin le plus durable souvenir.

Je pars un matin de la porte de Tsien-Men, au sud de la ville tartare, la porte la plus belle, la plus décorative. Au-dessus d'un tunnel qui s'ouvre dans

le rempart épais de trente mètres s'élève, énorme et léger en même temps, un pavillon à trois étages, dont chacun est ombragé d'un toit de tuiles vertes relevé aux angles. Des dessins dorés, aux courbes harmonieusement enlacées, se détachent vivement sur le vert et le rouge des moulures. Ce kiosque bariolé, dressé sur la puissante assise de la muraille grise, est vraiment d'une impressionnante beauté, d'une grandeur barbare.

Au moment où je gravis la rampe qui conduit au rempart, des soldats américains, solides gars en kaki, le feutre penché sur l'oreille, veillent à côté d'une mitrailleuse braquée entre des tas de sable. Par les soins des légations, une avenue a été pavée sur cette partie des murailles qui les avoisine. On peut s'y promener en paix, loin du tumulte des rues. Les regards plongent sur le Palais d'Hiver, une suite de bassins, d'escaliers de marbre blanc et de pavillons bas couverts de tuiles jaunes, et, au pied même de l'enceinte, sur le quartier des légations, une petite ville d'Europe avec ses maisons anglaises, ses casernes et son église gothique, qui a poussé là, paradoxale, au sein de la vieille cité asiatique.

Plus loin, vers la porte Hata-Men, je me heurte à une compagnie d'artillerie allemande qui manœuvre un canon. Cette porte Hata-Men, aussi imposante que Tsien-Men, est moins jolie. Elle est toute grise, sans dessins ni moulures aux couleurs violentes.

Je descends dans la rue Hata-Men, pour aller ensuite jusqu'à l'observatoire, *Kouan-Siang-Tai*,



situé tout près de la muraille de l'est. Dès 1279, sous l'empereur Koublaï-Khan, des astronomes faisaient ici leurs observations. Des savants venus d'Arabie s'y succédèrent durant plus de trois cents ans, jusqu'au moment où, au dix-septième siècle, le Père Verbiest, missionnaire jésuite, fut nommé président du tribunal des mathématiques.

De l'époque du Père Verbiest datent les instruments de bronze, auxquels les années ont donné une agréable patine verte. Ils sont toujours là, à leur place, sur la terrasse de l'antique observatoire, sauf quelques-uns que les Allemands emportèrent à Berlin après la guerre de 1900. Ils m'ont charmé, ces appareils, parce que ceux qui les construisirent n'en firent pas seulement des engins scientifiques remarquables par leur précision, mais furent guidés par un souci de beauté. Des dragons admirablement ciselés portent les sextants, s'enroulent autour des globes célestes et des sphères équinoxiales.

De là, la vue s'étend sur Pékin, suit les lignes rigides de la muraille carrée, hérissée au-dessus de ses portes de hauts kiosques à triple étage. On dirait qu'un immense parc est enclos dans cette enceinte. Il y a tant d'arbres, tant de jardins dans la capitale chinoise, qu'on ne voit qu'une sorte de forêt sous laquelle se dissimulent les toits des maisons basses et d'où surgissent, par-dessus les frondaisons vertes, les faîtes des palais et des temples, dont les tuiles jaunes vernissées luisent au soleil comme de l'or.

\*  
\* \*

Nous ne sommes plus à Pa-Khoï, ni à Canton, ni dans la cité chinoise de Shang-Haï. Autant dans ces villes la plupart des rues sont étroites, tortueuses, autant ici elles sont larges et rectilignes.

C'est, d'ailleurs, la seule ressemblance qu'elles aient avec les boulevards de nos capitales d'Europe. Les maisons qui bordent ces avenues spacieuses n'ont qu'un rez-de-chaussée, rarement un premier étage. Les boutiques, aussi prodigues sur leur devanture de bois sculptés et dorés, d'enseignes, de lanternes multicolores et de dragons à gueule béante que les magasins de Canton, s'ornent souvent d'un portique mongol : deux mâts terminés par une boule d'or dépassant le petit toit retroussé qui les unit.

Il y a bien des trottoirs, mais très rudimentaires, en terre battue comme la chaussée elle-même, qui n'est presque jamais empierrée.

Un réseau serré de fils télégraphiques et téléphoniques indique que les commerçants ne dorment pas sur leurs comptoirs.

Pas de tramways. Pékin est la seule grande capitale du monde qui ne connaisse pas encore ces chars démocratiques.

Le mouvement est pourtant intense dans les rues. Aux tramways absents supplée la course effrénée des innombrables rickshaws qui empor-

tent les Chinois en robe bleue. Les uns se protègent les yeux contre le soleil avec un éventail; d'autres, pour éviter l'épouvantable poussière, se voilent la figure avec un linge blanc retenu par leur natte roulée en corde.

Hier c'était la pluie diluvienne, la boue d'un marécage. Il a suffi d'une matinée de soleil pour que renaisse cette poussière, la plaie de Pékin, que balaye sans cesse le vent de Mongolie. Des arroseurs aussi comiques que rares font semblant d'atténuer le mal. Ils s'en vont deux par deux, l'un portant un seau, l'autre une pelle creuse munie d'un long manche. Ils s'arrêtent; l'homme au seau se repose; l'autre lance autour de lui quelques éclaboussures.

Des familles s'entassent sous le toit bleu des charrettes tartares qui roulent parmi les rickshaws sur leurs roues épaisses, bardées de clous; une toile est tendue à l'avant pour garantir du soleil et de la pluie le dos de l'âne ou du petit cheval mongol. De temps en temps, sous la capote de ces minuscules voitures, se penche le visage fardé d'une jolie Chinoise, curieuse de voir l'animation de la rue et désireuse de montrer sa chevelure noire relevée par derrière en queue de pie.

Sur les trottoirs, beaucoup de femmes mandchoues. Celles-là aiment marcher et n'ont point trop recours aux rickshaws ni aux charrettes. C'est qu'elles n'ont pas les pieds déformés par les absurdes mutilations qu'imposent aux Chinoises des règles d'élégance aussi tyranniques que suran-

nées. Chaussées de pantoufles de feutre à semelles blanches bombées, elles promènent fièrement leur haute stature et leur figure peinte; très belles dans leur longue robe bleue, et attirant les regards par leur monumentale coiffure : une planchette horizontale sur laquelle se plaquent les cheveux et qui, à distance, fait songer aux ailes noires du bonnet des Alsaciennes.

A un carrefour, voici que se présente un singulier cortège dont le passage n'interrompt nullement la fuite rapide des voitures. Sur deux files, longeant les trottoirs, s'avancent avec une extrême lenteur, espacés les uns des autres de vingt ou trente mètres, des bonshommes habillés de robes vertes parsemées de pois blancs qui forment des cercles. Ils portent au bout d'un bâton une lanterne qui se balance. Sur deux ou trois cents mètres, s'allonge la double ligne des photophores. Ensuite un groupe apparaît au milieu de la chaussée : des musiciens vêtus de la même robe verte qui tourmentent des tam-tams, soufflent dans des clarinettes, et surtout dans des trompes de bois qui semblent d'énormes télescopes. Deux hommes sont chargés de ces lourds instruments; l'un d'eux en tire des beuglements de taureau. Encore des porteurs de lanternes, puis des porteurs de parasols signalant la dignité du personnage que précède cette pompe considérable. Ce personnage est un mort; il suit dans un palanquin rouge orné de miroirs; et derrière lui viennent les membres de la famille, « les héritiers resplendissants », comme dit Verlaine, en costume blanc. Par-

fois la procession s'arrête pour une prière, après quoi les clarinettes nasillent, les trompes poussent des mugissements, et la troupe funèbre continue sa route vers le cimetière.

Dans les rues secondaires le mouvement cesse; c'est tout à coup le calme, le silence presque. Ni pavés, ni trottoirs. Des ornières où des flaques d'eau achèvent de s'évaporer, des maisons basses, des murs sans fenêtres, percés seulement de portes étroites qui donnent accès dans des cours, des toits incurvés, des tuiles rondes qui imitent des tuyaux de bambou.

On ne rencontre guère dans ces rues sans vie que, de temps à autre, une femme mandchoue, vite disparue comme un fantôme dans l'embrasure d'une porte. Souvent, par-dessus la crête des murs que décore une balustrade de terre cuite aux dessins ajourés, se révèlent des jardins dont les arbres inclinent leurs branches sur les tuiles des toits. Par ci par là croupit un étang où s'abreuvent des chevaux et des chiens.

A l'est de la rue Ha-Ta-Men, tout un quartier a connu comme Han-Kow l'incendie et le pillage. Il n'en reste que des décombres, des pans de murs noircis par les flammes. Mais ce quartier détruit revit déjà. Un marché y a installé ses boutiques de mangeailles et ses baraques de saltimbanques. La foule envahit les gargotes en plein vent et les tentes des bateleurs.

Au cœur de la ville tartare surgit une muraille rouge couverte de tuiles jaunes, une muraille où le placage de ciment effrité fait comme des dardres

grises. Des soldats gardent une porte de palissades. Au delà de cette barrière est la ville impériale. Un pont en dos d'âne que bordent des parapets de marbre est jeté sur un canal. Ensuite sur de larges avenues recommence dans la poussière la course des charrettes et des rickshaws. Mais bientôt il faut s'arrêter devant un dernier mur rouge que nul ne peut franchir, le mur de la ville interdite d'où l'empereur a dû fuir, mais qui pourtant est toujours aussi sacrée qu'au temps où le Fils du Ciel l'habitait. On ne voit que les arbres d'un parc et quelques kiosques perchés sur les collines artificielles qu'on appelle « la Montagne de Charbon ».

Aux environs, un canal ombragé de peupliers entre par un tunnel grillé dans la cité interdite, traversé par un pont de pierre dont la rampe se désagrège. Un ruisseau coule entre des berges qui s'effondrent, un ruisseau où dans une quiétude absolue, comme si l'on était dans un village lointain, des femmes lavent du linge.

Dans les rues désertes qui zigzaguent, s'enchevêtrent, aboutissent à des culs-de-sac, toujours des maisons basses, et dans des jardins invisibles, des arbres, toujours des arbres, dont on n'aperçoit que les frondaisons vertes au-dessus des murs décrépis.

\*  
\* \*

Il n'est pas facile d'errer le soir dans les rues de Pékin. Aux abords des légations, quelques lampes

électriques jettent de loin en loin un peu de clarté. Ailleurs, c'est à peine si l'on voit assez pour se diriger à la lueur trouble de très rares réverbères à pétrole.

Cependant du côté de Tsien-Men règne, la nuit, une vive animation. C'est le quartier des théâtres et du plaisir. Vers onze heures les piétons s'y faufilent péniblement parmi les rickshaws que traînent derrière eux les coolies vociférants.

Je m'y hasarde seul, dans le labyrinthe de ruelles où gîte à l'ouest de l'avenue de Tsien-Men la suburre pékinoise. Sur des murailles tristes, au-dessus de portes ouvertes, des lanternes éclairent des écriteaux sur papier rouge. Des fleurs, des rubans épinglés aux affiches rutilantes soulignent des réclames en caractères mystérieux : sans doute les noms des premiers sujets des maisons de thé et l'énumération des qualités qui les recommandent à l'attention des amateurs.

J'entre dans un couloir, au fond duquel d'autres boniments sur papier rouge flamboient sous le feu des lanternes. Un homme jette un cri pour annoncer l'arrivée de l'intrus que je suis. Ils sont là quelques-uns dans un réduit qui donne sur le corridor, buvant du thé, fumant de l'opium.

Au bout du corridor, une cour, puis un bâtiment bien illuminé où j'entre encore. Des femmes se sauvent. Une matrone me fait signe de m'en aller.

Même réception dans une maison voisine. Ma curiosité ne se décourage pas. Je pénètre dans un troisième bouge. Là, l'accueil est empreint d'une

farouche xénophobie. Une vieille m'affirme par une mimique expressive qu'on va me crever le ventre et en extraire les intestins. Je sors donc, résigné à ne pas insister davantage.

Dans la ruelle, je me heurte à un groupe de soldats, trois sous-officiers français de la garde des légations. Je ne songeais guère à rencontrer ici des compatriotes. Échange de saluts et de réflexions sur l'hospitalité chinoise, qui n'a rien d'écossais.

Les braves sous-offs, qui font aussi leur « tournée des grands-ducs », me proposent de les accompagner. Il y a d'autres endroits d'où, grâce au prestige de leur uniforme, on n'osera pas trop nous expulser. Et puis, en ce moment, le gouvernement républicain, qui redoute les prétextes d'intervention européenne, menace de mort tout Chinois qui maltraiterait un blanc.

Nous allons donc essayer de voir ce que mes compagnons appellent « les boîtes des mandarins », c'est-à-dire des maisons de thé d'un certain luxe et non plus celles de catégorie inférieure où il a été tout à l'heure question de me trouver l'abdomen.

Première station. Une porte d'aspect assez reluisant : du papier rouge, des miroirs, des bouquets et des rubans. A peine avons-nous passé le seuil qu'un des individus qui fument dans la petite boutique contiguë au couloir pousse son cri de guerre. Nous voilà signalés.

Au fond d'une cour, un kiosque ruisselant de lumière où il doit y avoir du monde. Quand nous nous présentons, tout semble mort. Une vénérable



dame nous reçoit, très poliment, à cause des képis des militaires, mais nous invite clairement à regagner la rue.

Nous ne tenons pas compte de ses objurgations; et mes amis, qui sont au courant des habitudes du lieu, m'entraînent derrière eux. Les chambres, au rez-de-chaussée et au premier étage, renferment évidemment ce qu'on refuse de nous montrer. Ces chambres, rien ne les ferme; un simple rideau blanc est tiré à l'entrée, remplaçant une porte qui n'existe pas. Un des sous-offs soulève les rideaux, et nous pouvons voir partout la même chose : un grave mandarin qui déguste une tasse de thé à côté d'un lit ravagé. Le cri de guerre du factionnaire a produit son effet. Dans toutes les pièces on a « rectifié la position ». Aucune des amies des mandarins ne paraît; toutes sont cachées sous les lits ou dans des placards.

Finalement, pour se débarrasser de nous, on consent à exposer un instant à nos regards quelques-unes des serveuses de thé, jeunes Chinoises à la figure peinte, aux cheveux tombant en longues mèches sur les joues; la plupart assez jolies malgré le fard trop rouge et les rondelles de taffetas noir collées sur les tempes pour combattre les maux de tête. Les militaires embrassent les plus appétissantes, et nous allons troubler ailleurs la tranquillité des « mandarins ».

La même scène, à peu près, se renouvelle partout. Dans la prochaine maison de thé, une pauvre fille s'épouvante; elle pleure à chaudes larmes. Des

soldats! évidemment, pense-t-elle, c'est l'invasion européenne, c'est le carnage et toutes les « horreurs de la guerre »! Nous avons beaucoup de mal à la rassurer, et elle ne sèche ses larmes que lorsque nous nous dirigeons vers la porte.

Nos investigations sont parfois attristées par une découverte révoltante. Parmi les distributrices de thé et de sourires, nous trouvons de malheureuses enfants qui n'ont certes pas plus de dix ans!

Dans un dernier établissement nous importunons un jeune Chinois qui ne nous en garde pas rancune. Très content de parler anglais avec moi, il nous offre le thé, et tout en me racontant qu'il a laissé son cœur à Londres où il est fiancé, *engaged*, il extrait de leur cachette les deux filles qui le servaient, à condition que n'aurons pour elles, bien entendu, que des attentions respectueuses.

Nous descendons dans la cour. Sous les lumières grince une viole; un chanteur gémit d'une voix qui imite, selon la mode chinoise, les vagissements d'un enfant; un gros gaillard, déguisé en femme mandchoue, minaude et danse en mimant avec un partenaire un duo d'amour.

Ici l'un de nous s'est brusquement épris d'une des plus avenantes verseuses de thé, qui, elle-même, semble bien sympathiser avec lui. Il reste quand nous partons, persuadé que la France a enfin subjugué la Chine. Il ne tarde pas à nous rejoindre dans la rue. Aussitôt après notre départ, tout le personnel a injurié avec la plus véhémence énergie la coupable qui accueillait trop favorablement les discours cap-

tieux prononcés par un diable étranger en une langue inconnue. Et le diable étranger a dû battre en retraite immédiatement devant l'indignation générale.

Notre promenade dans les ruelles fleuries est terminée. Nous retournons vers le quartier des légations. Près de la rue Hata-Men, dans des carrefours ténébreux, des coolies attelés à leur rickshaw abordent les passants attardés. Ils susurrent d'étranges propositions accentuées de gestes d'un sens non douteux. Après les victimes de dix ans sacrifiées aux lubricités de Tsien-Men, nous rencontrons dans la même soirée l'autre vice de Pékin, les *fellatores* mâles, que connut la décadence romaine.

\*  
\* \*

Je ne pouvais passer toutes mes journées à flâner sans but précis dans les rues. J'ai, comme tous les touristes, visité les temples. Ils sont nombreux à Pékin; mais il suffit d'en voir quelques-uns, auxquels ressemblent tous les autres. L'Européen s'en fatigue d'ailleurs d'autant plus vite qu'il est soumis dans ces sanctuaires à une petite exploitation un peu abusive. Chaque porte est gardée par un bonze qui tend la main pour percevoir dix ou vingt cents. Et les portes se multiplient entre des cours ou à l'entrée de salles souvent peu intéressantes.

Je me rappelle toutefois volontiers, au nord de la ville, le temple des Lamas, son Bouddha énorme

assis dans le kiosque du fond, ses toits de tuiles jaunes délabrés où l'herbe croît en touffes épaisses.

Le temple de Confucius m'a impressionné aussi avec ses stèles funéraires dressées sur les tortues de pierre, symbolisant la pérennité de la puissance des souverains. En admirant l'escalier de marbre du tombeau de Koublai-Khan, je songeais aux événements historiques qu'évoque ce nom. Koublai-Khan était le fils du célèbre Gengis-Khan, le conquérant mongol du treizième siècle. C'est Koublai-Khan qui en 1267 bâtit la ville de Tai-Tou, qui est aujourd'hui Pékin. Dans la cour du temple de grands cèdres étendent leurs rameaux sur les pierres commémoratives. Comme Koublai-Khan, ces arbres ont vu les commencements de Pékin; ils ont, disent les bonzes, plus de mille ans. Près du tombeau du vieil empereur les tablettes de Confucius reposent sur un autel. Dans le même temple sont associés le fondateur de Pékin et le créateur de la philosophie chinoise.

Le plus curieux des temples, le Temple du Ciel, est au sud de la capitale. Un parc, planté de cèdres, enferme dans ses murs plusieurs monuments. D'abord un entassement de terrasses circulaires construites en retrait les unes sur les autres, bordées de balustrades de marbre, pourvues d'escaliers dont les rampes, pareilles aux balustrades, sont aussi de marbre blanc.

Ces terrasses circulaires se répètent plus loin dans une autre partie du parc. Mais là, elles sont le piédestal d'un kiosque cylindrique à triple toit. Les tuiles mauves des toitures, les dessins dorés, verts

et rouges, qui s'enlacent sur les parois, contrastent avec la blancheur des balustrades.

L'empereur, étant fils du ciel, lui devait naturellement un culte spécial. Jusqu'à ces derniers temps, des cérémonies étaient célébrées trois fois par an dans ce parc. L'empereur y venait au solstice d'hiver, à la première lune, et à la fin du printemps, pour prier le ciel, obtenir de lui l'aptitude à gouverner, et lui demander une température favorable aux biens de la terre.

Près du Temple du Ciel, une belle route pavée de larges dalles est sillonnée de voitures. Elle mène à la porte de Tsien-Men, dont l'élégant kiosque brille au loin dans l'axe de cette avenue impériale. Cette entrée de Pékin est animée d'un mouvement incessant. Au bord de la route une foire disperse sur un terrain vague ses restaurants, ses baraques de toile, ses théâtres de bateleurs; et, sur la chaussée aux pierres bleues creusées par les roues qui les usent depuis des siècles, défilent en longues caravanes les chameaux de Mongolie, impassibles, majestueux et lents dans la ruée des charrettes et des rickshaws.

Un autre temple intéressant est situé dans la plaine à quelques kilomètres au nord de l'enceinte de la ville. On sort de Pékin par la porte de Nyan-Ting-Men, et tout de suite on se trouve dans un désert où les dunes ondulent entre des mares.

Près du village de Huang-Seu, parmi les cèdres centenaires, s'élèvent les kiosques du Temple Jaune. A côté des pavillons ordinaires couverts de tuiles d'un jaune d'or, s'érige, derrière un portique de

marbre à triple baie, un monument original. C'est une sorte de dagoba hindoue flanquée de légères colonnes. Le soubassement s'orne d'une profusion de ciselures, fleurs, moulures, personnages, d'une exécution merveilleuse.

Les soldats japonais, qui promènèrent par ici leur héroïsme en 1900, s'amuserent à casser à coups de crosse de fusil les têtes des Bouddhas sculptés dans le marbre.

\*  
\* \*

Muni d'une autorisation que sollicita pour moi la légation de France, j'ai pu visiter le Palais d'Été. Ce Versailles chinois n'est guère qu'à quinze kilomètres au nord de la muraille de Pékin. Une route dallée y conduit. On traverse une campagne un peu sèche, puis un village après lequel on voit se dresser à l'horizon des montagnes arides. Au pied de ces montagnes apparaissent d'abord des casernes, et un peu plus loin les nombreux bâtiments du Palais, à demi cachés dans les arbres, dont la verdure repose les yeux comme une oasis dans le désert jaunâtre. C'est le jardin de la Clarté Ronde (Yuan-Ming-Yuan). Le fil du télégraphe et aussi un câble qui amène la lumière électrique bordent la route, annonçant une certaine modernisation de l'ancienne résidence impériale.

Ma voiture va se joindre, dès l'arrivée, à un rassemblement considérable d'autres véhicules. Les jours où la visite du Palais est permise sont rares,

et ces jours-là l'affluence des curieux est grande.

Dans une salle meublée à l'anglaise on m'offre une tasse de thé; puis je me mêle à un groupe de Chinois qui va parcourir les jardins et les kiosques sous la direction d'un guide. L'un d'eux parle anglais et sera, à l'occasion, mon interprète.

Le Palais d'Été n'est pas une construction unique. On ne peut même pas dire qu'il y a dans le jardin de la Clarté Ronde un édifice principal. Le Palais se compose d'une extraordinaire quantité de pavillons plus ou moins importants, éparpillés dans le parc, au bord d'un lac et sur les flancs d'une colline.

Devant le premier pavillon, des animaux de bronze, cerfs, autruches, paons, ont le dos percé d'un trou. Ce sont des brûle-parfums gigantesques. Les corniches, dont les dessins en relief laqués et dorés brillent à l'ombre des toits débordants, sont protégées par des treillis de fil de fer contre les indécences des oiseaux. On retrouve cette sage précaution à peu près sur tous les monuments chinois. Les peintures sont éclatantes, comme si elles avaient été récemment ravivées.

Au fond d'une petite cour s'élève le très modeste bâtiment où demeurerait l'empereur Kouang-Si. De kiosque en kiosque, de cour en cour, nous allons toujours à la suite du guide. Voici le pavillon de l'impératrice, des pavillons de thé. L'un d'eux possède au premier étage un balcon d'où l'on a sur le lac une vue admirable. La nappe d'eau, traversée par un pont en dos d'âne, s'incurve au bas de la

colline où se superposent des portiques, des toits jaunes, des kiosques en briques vernissées. Au loin les regards s'arrêtent sur le rempart des montagnes grises.

Après un court repos dans ce petit pavillon notre excursion se poursuit. Encore des kiosques et des cours, avec des brûle-parfums qui sont des cerfs ou des hérons de bronze, des jardinets où sont plantés des piquets de bois surmontés d'une chimère qui tire la langue. Sur d'énormes vases et aussi sur des portes, sur des murailles, est peint ou sculpté le signe de longue vie, un cercle dans lequel s'enchevêtrent des lignes brisées.

Puis viennent le kiosque du trésor et la chambre à coucher de l'impératrice. Mais où sont les meubles précieux qui jadis garnirent tous ces pavillons, toutes ces chambres à peu près vides? A Paris, à Londres, à Berlin. Ceux qui avaient échappé au pillage de 1860 n'ont pas échappé à celui de 1900. Avons-nous le droit de reprocher aux Allemands les pendules de 1870?

Au milieu d'un bassin entouré de rocailles, le guide nous signale un édicule où l'empereur, dit-il, se rendait pour se faire éventer.

Le long de l'étang, dans une avenue bordée de sapins, une galerie couverte, au plafond joliment décoré de boiseries découpées, est soutenue par des colonnettes laquées de rouge. Ce devait être une charmante promenade, le jour à l'abri du soleil, le soir près de la fraîcheur de l'eau, sous les ampoules électriques qui s'allumaient dans les ciselures du plafond.



Au bout de la galerie un kiosque s'avance sur le lac; et, sur la rive, un portique somptueux, chargé de sculptures émaillées et dorées, indique le chemin qui monte vers les palais étagés sur les pentes de la colline.

Nous gravissons combien d'escaliers? Nous nous arrêtons sur combien de terrasses? Nous parvenons enfin au pied d'une grosse tour revêtue de faïences jaunes et vertes d'où nous dominons tout le peuple des kiosques aux tuiles resplendissantes. Un portrait de l'impératrice est posé là sur un autel. L'entrée est interdite, mais nous regardons par une fente de la porte fermée.

Nous montons encore, des marches, des rampes en spirale. Sur une plate-forme nous nous arrêtons devant un enfantillage chinois, un petit temple de bois qui tourne sur un pivot. A côté, sur un monument de marbre, des inscriptions, que me traduit mon camarade chinois, signifient : longue vie à l'empereur. Ici, comme au temple Jaune de Pékin, des iconoclastes ont décapité des statuettes.

Enfin nous arrivons au kiosque le plus important de la colline, où sourit un gros Bouddha doré dans une rotonde.

Derrière ce temple nous apercevons, plus haut encore, un dernier édifice dont les parois sont toutes rutilantes de faïences bleues et jaunes. Mais c'en est assez! Les plus intrépides renoncent à continuer l'ascension.

Nous descendons par de nouveaux escaliers qui nous conduisent à un petit pavillon en bronze : une

sorte de lanterne artistement ciselée. Puis, la dégringolade devient rapide; nous passons sans curiosité devant cinq ou six bâtisses d'aspect toujours identique, et nous voilà de nouveau au bord du lac.

Là, près d'un portique dont les tuiles, les laques et les faiences émettent des lueurs fulgurantes, de grosses pierres, choisies pour leurs déformations étranges, sont fixées sur des piédestaux, comme des statues.

Encore une galerie couverte. Elle aboutit à la suprême fantaisie du Palais d'Été, la Jonque de Marbre. Une jonque de marbre blanc veiné de gris lance sa proue sur l'eau où s'enfoncent ses roues motrices immobiles. Cette naïve imitation d'un yacht à vapeur porte un pavillon de thé du même marbre, éclairé de fenêtres aux vitres colorées.

C'est ridicule et joli à la fois, comme d'ailleurs l'ensemble du jardin de la Clarté Ronde où rien n'est ni grandiose ni imposant, mais où tout possède je ne sais quel charme puéril : les kiosques peints, les portiques éblouissants, les galeries de bois laqué, les pierres bizarres statufiées, les temples qui tournent, la Jonque marmoréenne, et le lac qui reflète dans son miroir toutes ces amusantes habioles.

\*  
\* \*

Une expédition jusqu'à la Grande Muraille est devenue facile grâce au chemin de fer de Kalgan, récemment mis en exploitation.

Le train part de la gare de Hsi-Shi-Men, au nord-ouest de Pékin. Personnel anglais; wagons tout neufs, encore impollués, vitres bleues comme dans l'Inde. Tout cela sera ignoble quand l'Etat chinois se sera mêlé de racheter la ligne.

Dans la campagne, les habitations des villages sont couvertes d'un torchis de paille et de boue, comme les maisons du Turkestan. La plaine étend ses cultures jusqu'aux grandes montagnes qui barrent l'horizon au nord.

Je passe à Nankou sans m'y arrêter. Le train commence à monter. Le paysage est superbe, dans les gorges, les vallées profondes qui se creusent entre des mamelons verts. Au bout d'une heure la Grande Muraille de Chine apparaît à un tournant du chemin de fer. Plusieurs fois elle se montre, grimpe sur le sommet des monts, descend sur les pentes, traverse les cours d'eau.

A Ching-Chlung-Chiao le rail la franchit. Les ingénieurs l'ont détruite sur une vingtaine de mètres à l'endroit où elle enjambait une rivière. Je quitte ici le train. Pendant deux heures je savoure le plaisir de marcher le long de ce rempart, d'en escalader les pierres écroulées sous la pioche des démolisseurs, de regarder ses ondulations qui semblent celles d'un serpent rampant sur les montagnes.

Je m'imagine que pour les Chinois sa crête figure l'épine dorsale dentelée du dragon; que, pour la construire, les ancêtres ont dû faire établir par les bonzes des fong-tchouei laborieux.

La muraille est large de deux ou trois mètres au

sommet, et laisse un chemin entre ses deux arêtes crénelées. Elle est composée de deux murs de pierre taillée entre lesquels on a tassé de la terre. Ses créneaux sont faits de briques longues de trente centimètres. Elle n'a guère que cinq à six mètres de hauteur. Il y en a quatre mille kilomètres comme cela ! Une œuvre colossale et vaine, continuée avec persévérance pendant deux mille ans ! Jamais elle n'a pu protéger la Chine contre une invasion. Une douzaine d'hommes pourvus d'outils élémentaires y ouvriraient en une journée une brèche où passerait une armée. Vraiment, il faut croire que ceux qui bâtirent cette barrière voulurent seulement élever un monument de proportions telles qu'aucun autre semblable n'existerait nulle part dans le monde, sans se préoccuper de sa beauté ni de son utilité.

Je pensais, en la contemplant, à ces boules ajourées contenues les unes dans les autres qui se vendent en Chine comme des curiosités de premier ordre. Le sculpteur a pendant des années patiemment fouillé l'ivoire pour obtenir ces objets qui ne sont point jolis et qui ne servent à rien. Il est satisfait parce qu'il a mené à bonne fin un travail qui fut long et pénible.

Pour le retour je ne dois pas compter sur un train de voyageurs. Mais le chef de gare de Ching-Chlung-Chiao va me faciliter ma descente vers la plaine. Après m'avoir offert le thé dans la salle d'attente, il m'autorise à prendre place dans le fourgon d'un convoi de marchandises. Et c'est ainsi que pour

l'heure du dîner je suis rentré à Nankou, au Railway-Hôtel.

\*  
\* \*

Nankou est une petite bourgade qui groupe ses maisons sans luxe au pied des montagnes, à l'entrée de la plaine de Pékin. Des boutiques d'épiciers, quelques habitations nouvellement bâties pour les employés du chemin de fer, deux hôtels modestes près de la gare; c'est là toute la ville. Tandis que se prépare mon repas au Railway-Hôtel, qu'exploite la compagnie du Kalgan Railway, je me promène dans les rues, mettant en fuite bien innocemment les enfants et les femmes, à qui je ne veux pourtant aucun mal. Enfin, j'obtiens l'amitié de quelques gamins par mes largesses. Un marchand de haricots germés a passé, et j'ai acheté une poignée de ces légumes, dont les marmots chinois se régalaient comme s'ils dégustaient les plus exquis bonbons. Il faut croire que l'humanité a un bien grand besoin de toujours mâchonner quelque chose, — des cacaouettes en Orient, des pea-nuts et la chewing-gum en Amérique, des sèmeitchkis en Russie, des haricots germés en Chine!

Le lendemain, de très bon matin, le vieux Chinois qui gère l'hôtel me procure une chaise et quatre porteurs. Mon véhicule est un fauteuil d'osier défendu contre le soleil par une bande de toile tendue sur quatre perches.

Nous voilà partis à travers la campagne caillou-

teuse, suivant tant bien que mal les sentiers sinueux qui longent les limites des champs. De temps en temps un ruisseau s'interpose qu'on doit franchir, ou bien un talus se dresse qu'on doit escalader. Au début, je me demande si je supporterai le voyage. Je vais voir à douze kilomètres de Nankou les tombeaux des empereurs Ming; l'excursion sera longue. Mes coolies marchent très vite, comme des soldats au pas de charge. Le rythme de leur pas transmet à ma chaise un mouvement d'oscillation précipité. Si mon déjeuner s'était composé de crème, ce barattement aurait promptement créé dans mon estomac une motte de beurre. Mais je m'habitue plus tôt que je ne pensais à ce mode de transport que je n'avais guère pratiqué depuis Canton.

Toute la plaine est cultivée. Partout des paysans bêchent le sol; des enfants conduisent gravement de petits ânes qui traînent derrière eux un minuscule rouleau.

Au bout d'une heure et demie nous arrivons près d'un portique de marbre à cinq baies dont je reconnais le style. Il a en effet été copié à Pékin dans la rue Hata-Men lorsqu'on a élevé un monument pour perpétuer la mémoire du baron de Ketteler, le ministre allemand assassiné en 1900.

Ce portique n'est que le premier d'une série d'édifices consacrés aux mânes des empereurs Ming. Des lions, des dragons enlacés autour d'un globe terrestre, sont sculptés sur la base de ses colonnes carrées. Il s'ouvre sur l'immensité de la plaine, évoquant quelque cité détruite dont il serait

le plus imposant vestige resté debout. Cette idée de ville disparue s'accentue quand, se retournant vers le nord, on voit s'encadrer entre les piliers de cet arc triomphal les autres constructions destinées à honorer les vieux empereurs. Une avenue commence au portique de marbre, une avenue pavée de dalles dissociées, qu'interrompt brusquement un pont écroulé, et qui se continue très loin, comme la voie principale d'une capitale défunte. Elle est bordée d'ornements étranges : des colonnes rondes supportent le long de cette chaussée des lions, le cou tendu, la gueule béante, dans l'attitude de gros chiens qui hurlent à la mort.

Une seconde porte infléchit un arc unique au-dessus des dalles. C'est une porte massive, une sorte de kiosque aux murailles épaisses que surmonte un toit de tuiles. Dans l'évidement de l'arcade une stèle funèbre est dressée sur la tortue qui proclame la stabilité du pouvoir impérial.

Derrière ce kiosque on retrouve la chaussée, qui cette fois s'allonge presque à perte de vue dans la campagne. Quelle route singulière nous suivons à présent ! On dirait qu'une caravane s'est dans les temps anciens arrêtée là, et qu'un caprice de la nature l'y pétrifia. De chaque côté de la voie s'alignent des animaux de granit, des chevaux, des éléphants, des lions, des chameaux, puis, comme les conducteurs de ces énormes bêtes au repos, des mandarins de taille surhumaine à demi enterrés dans le sol. Et la double rangée de l'immobile caravane se prolonge bien loin jusqu'à un nouveau portique à quintuple baie.

Où sont les tombeaux? La pierre que tout à l'heure portait la tortue, couvre-t-elle une sépulture? Non pas — les tombeaux, ils sont là-bas, dispersés à l'ouest, au nord; on distingue leurs murailles rouges, leurs toits de tuiles jaunes dans la verdure des cèdres au pied des montagnes dénudées.

L'avenue, maintenant, est de plus en plus détériorée. Les gens d'alentour ont pris les dalles pour bâtir leurs maisons. Un pont s'est effondré dans une rivière que nous traversons à quelque distance en un endroit peu profond.

Plus nous avançons, plus les dalles sont rares; bientôt il n'y a plus qu'un chemin creux qui nous mène à l'un des tombeaux. Il est sur les premières pentes de la montagne dans un petit parc ombragé de beaux arbres. Rien d'opulent derrière le mur rouge qui l'enferme. Trois cours entre des pavillons aux toits retroussés, précédés d'escaliers et de rampes que décorent des balustrades de marbre blanc, les toujours pareilles balustrades de tous les palais et de tous les temples chinois : des barres horizontales que séparent des poteaux arrondis au sommet.

Le plus grand des kiosques repose sur de colossales colonnes de bois revêtues d'un enduit rouge. Au fond du parc, au premier étage d'un édifice lourd, percé à sa base d'un tunnel, une tortue symbolique s'aplatit sous une stèle couverte d'écritures dorées. C'est le tombeau de Ming-Lô, me dit le gardien. Mais le corps du souverain n'est pas ici. Il est



enterré quelque part dans la montagne en un lieu secret où les restes de l'empereur échapperont aux investigations d'ennemis sacrilèges.

Après un déjeuner sommaire sous les cèdres, nous repartons vers Nankou par un chemin plus court que celui suivi le matin. Nous passons dans un village dont les maisons grises, les ruelles tortueuses bordées de murs de pierres superposées sans mortier me rappellent les villages de notre Bretagne. Arrêtés à l'ombre d'un gros tilleul, nous nous désaltérons de l'eau fraîche qu'un fermier nous apporte dans une auge de bois; puis, le pas scandé des porteurs secoue de nouveau ma chaise jusqu'à Nankou.

Le soir, avant de m'endormir, mes pensées se reporteront longtemps vers les tombeaux lointains isolés dans les bosquets de cèdres; longtemps je reverrai avec les yeux de l'imagination la caravane des bêtes de pierre, les arches des portiques, silhouettes grandioses et mélancoliques dressées au-dessus de l'avenue aux dalles disjointes dans le silence et la solitude des champs.

\*  
\* \*

Tien-Tsin m'a beaucoup déplu. Un vent violent y soulevait une poussière aveuglante dans des rues larges comme celles de Pékin mais moins originales. Des tramways électriques, des usines, une concession étrangère aussi importante que celle de Shang-Hai, donnent à une partie de la ville l'aspect

d'une grande cité industrielle d'Europe. Dans les sordides quartiers chinois, des baraques de planches, couvertes de paille et de boue, présentent, en guise de vitres, des panneaux de papier crevé. Tien-Tsin m'a, en somme, suggéré le désir de fuir la Chine au plus vite. Au bout d'une journée, j'ai donc pris l'express de Mandchourie pour gagner Moukden, et de là la Corée.

\*  
\* \*

Tandis que le train court vers le nord, je me plonge dans la lecture d'un journal anglais de Tien-Tsin. Voici ce qu'il m'apprend : le premier ministre de la république chinoise paraît vouloir attaquer de front les traditions respectées depuis des milliers d'années. Ces jours-ci il a prétendu obliger des soldats à couper leur natte. Ceux-ci lui ont fait observer que, s'ils supprimaient cet ornement, ils seraient méprisés dans leurs familles. Le ministre ayant insisté, un des soldats l'a menacé de son fusil.

Le même ministre vient de signer un décret interdisant les écoles aux enfants qui y viendront avec les cheveux nattés !

Décidément les politiciens chinois n'ont pas seulement besoin de bains, comme me le disait un Européen de Pékin ; il leur faudrait aussi quelques leçons de tolérance et de bon sens. Quand régleront-ils la longueur des pantalons et la hauteur des faux-cols ?

... Depuis Pékin, c'est toujours la plaine, partiel-

lement inondée. Aux environs de Tang-Kou, au bord de la mer, luisent les flaques bleues des salines. Des moulins à vent élèvent l'eau de bassins en bassins. Ces moulins à vent surprennent un peu; ils tournent horizontalement, comme des manèges de chevaux de bois; leurs ailes sont des voiles de barques, et de loin on croirait assister à une course de yachts qui se poursuivent en cercle.

Dans toutes les gares veille un détachement de soldats américains. Il en est ainsi jusqu'à Shan-Hai-Kouan, où la ligne franchit la Grande Muraille de Chine.

A mesure que l'express est monté du côté du nord, le froid a augmenté. A Shan-Hai-Kouan, où je couche à l'hôtel du Chemin-de-Fer, je me sens gelé.

... Départ le matin dans un brouillard opaque qui m'empêche de saluer une dernière fois la Grande Muraille. Dans le wagon, quelques officiers russes. L'influence moscovite se fait sentir jusqu'ici; à partir de Shan-Hai-Kouan le nom des stations est écrit en langue russe au-dessus des caractères chinois.

Le soir, en arrivant à Moukden, le train passe dans un grand cimetière où les tombes forment de petits monticules coniques, cimetière qui sans doute se peupla lors de la fameuse peste pneumonique de 1910.

Dans la gare même de Moukden, un hôtel tout neuf « pourvu de tout le confort moderne », le Yamato Hôtel, donne un peu l'illusion de se trouver brusquement au Japon. Le personnel y est en effet

purement japonais. Il faut dire que le chemin de fer de Moukden à Séoul, le South Manchurian Railway, est exploité par les Japonais. Très propre, admirablement tenu par des boys d'une politesse extrême, l'hôtel Yamato permet au voyageur qui vient de Russie ou de Chine de se faire déjà quelque idée du Japon. Dans la salle d'attente de la gare contiguë au vestibule du Yamato, des journaux anglais, chinois et japonais sont accrochés au mur, selon un usage que je constaterai plus tard partout dans l'empire du Soleil-Levant.

En face de la gare, sur une vaste place, on bâtit des immeubles de briques. Un tramway à chevaux va de cette place à la ville, éloignée de deux kilomètres. Il a plu beaucoup depuis quelques jours; une boue ignoble, des mares, rendent impossible aux piétons l'accès de l'avenue qui mène vers Moukden. A droite, une autre voie est tracée dans des terrains encore à peu près nus où, par ci par là, les consuls européens ont construit leurs résidences.

Plus loin, dans les rues de Moukden, l'aspect général est, bien entendu, tout à fait chinois. Il n'y a pas de différence très sensible entre la Chine du Petchi-li et la Mandchourie. Une porte arrondie en une arche unique — et non plus un portique aux lignes rigides comme les *paï-lou* chinois — s'incurve au-dessus de la rue principale où roule le tramway hippomobile. Dans cette rue et dans les rues adjacentes, des boutiques calamiteuses sont pour la plupart décorées des enseignes habituelles, panneaux de bois ou bandes d'étoffes. Une enseigne toutefois se distingue

des autres; les marchands qui débitent le vin chinois, le vin de riz, arborent au bout d'une perche un panier. Ce panier est la passoire à larges trous où l'on filtre le vin chargé d'impuretés avant de le verser dans les récipients qu'apportent les clients.

La grande voie centrale aboutit à l'est de la ville à une porte fortifiée; et, au delà, s'alignent les nombreuses maisons, toutes les mêmes, d'un faubourg populeux.

\*  
\* \*

Le consul de France en Mandchourie, M. Fernand Berteaux, me reçoit très aimablement et me retient à déjeuner, après m'avoir remis avec sa carte un papier couvert de caractères chinois, qui me permettra d'aller visiter aux environs de Moukden les tombeaux de la dynastie mandchoue, et ensuite, dans la ville même, le palais impérial.

Ma voiture s'avance avec d'inquiétants balancements dans des chemins boueux où se creusent de profondes ornières. Au sortir de la ville je retrouve le cimetière où, hier, les milliers de tumuli m'ont rappelé la terrible peste. Des chiens rôdent parmi les buttes de terre parées de gazon. Les cadavres, sans doute, furent enfouis hâtivement ou même simplement cachés sous une mince couche d'argile. Plusieurs tombes, grattées par les chiens, se sont éboulées; des os blancs apparaissent.

Au delà, la plaine s'étend toute verte à l'infini vers le nord. La route passe au milieu des cultures.

Plusieurs fois il faut traverser de petits étangs créés par les récents orages. A quelques kilomètres enfin on aperçoit dans les arbres les toits des tombeaux de Pei-Ling.

Une fois de plus j'ai revu le décor quasi invariable des sépultures : le jardin et ses cèdres, les kiosques séparés par des cours, la double rangée des chevaux, des éléphants, des mandarins dans une avenue, et au bout la pierre verticale posée sur le dos de la tortue, emblème de fixité.

Un détail pourtant, peut-être spécialement mandchou, et que j'ai déjà remarqué sur une gare de la ligne de Moukden : sur la crête des toits toute une troupe de petits chiens et de diabolotins d'un assez curieux effet.

Une chose encore m'a frappé qui pourrait impressionner les âmes superstitieuses. La dépouille du dernier empereur mandchou enterré à Pei-Ling n'est pas dans l'enceinte du parc où s'élèvent les kiosques funéraires. Elle est en dehors, sous une colline artificielle. Au sommet de ce tertre, un arbre avait poussé. Cet arbre a naguère été brisé par la foudre en même temps à peu près que la dynastie mandchoue était renversée par les révolutionnaires chinois.

L'après-midi, j'ai passé une heure ou deux au palais impérial. On se fatigue à la longue de considérer toujours les mêmes toits de tuiles vernissées, les mêmes escaliers avec leurs rampes de marbre. Toutefois, le palais de Moukden n'est pas vide comme le Palais d'Été de Pékin; il n'a pas encore

été pillé. Dans de petites salles, très basses, qui semblent plutôt les magasins d'un marchand que les chambres d'un palais, j'ai admiré une jolie collection de vases de porcelaine et de bronze. Des fonctionnaires obligeants ont bien voulu extraire des armoires des armes ciselées, le casque impérial, des bijoux variés, et surtout de somptueuses étoffes dont je n'avais pu voir les pareilles nulle part ailleurs pendant mon voyage en Chine.

\*  
\* \*

Moukden a 180 000 habitants. C'est un centre de première importance pour le commerce des peaux. En outre, il s'y vend une quantité énorme de haricots de Mandchourie, qui sont un des principaux éléments de la richesse du pays. Ces haricots donnent lieu à un extraordinaire mouvement d'affaires. Il faut, pour les envoyer en Chine, en Russie et au Japon, des milliers de sacs. Notre consul, un homme de valeur que j'espère bien retrouver un jour ministre de France à Pékin, a conçu un projet qui, lorsqu'il sera réalisé, donnera un nouvel essor au commerce de Moukden. Il voudrait faire essayer dans la région la culture du jute, afin qu'à l'avenir on puisse fabriquer sur place les innombrables sacs que réclame chaque année le légume mandchourien.

## CHAPITRE XIV

### EN CORÉE

En chemin de fer. — Politesse japonaise. — Coréens et Coréennes. — Les chapeaux. — Les Japonais et la toile blanche. — Au marché de Séoul. — Un mètre d'œufs. — Un bœuf de bois. — Les monuments de Séoul.

Parti à midi de Moukden par l'express du South Manchurian Railway, je suis le lendemain matin à Antoung, gare frontière de la Corée ou, plus exactement, du Japon, puisque la Corée est maintenant annexée à l'empire du Soleil-Levant.

La douane japonaise fait une visite rapide et discrète dans les wagons, après quoi le train franchit le Yalou. Le passage de la rivière Yalou, qui fut un des épisodes les plus célèbres de la guerre russo-japonaise, s'effectue depuis peu sur un magnifique pont de fer.

Le sleeping-car où j'ai dormi ressemble extérieurement aux Pullmann-cars d'Amérique; c'est, d'ailleurs, la compagnie Pullmann qui l'a construit. L'intérieur est aménagé de la même façon que nos wagons-lits d'Europe.

Bientôt se manifeste l'amabilité extrême du personnel de l'express. Le boy de service m'apporte des sandales de paille sur lesquelles le pied s'insère



entre deux cordons croisés. J'imité les autres voyageurs, deux Japonais habillés à l'européenne, qui ôtent leurs bottines à élastiques pour enfiler ces chaussures de repos.

Le boy nous accable de prévenances, passe et repasse, nettoyant les vitres, essuyant la poussière sur le parquet et sur les banquettes. A chaque station il nous avertit : « — Il y a cinq minutes, trois minutes d'arrêt. »

A son tour le contrôleur des billets vient me présenter ses respects, s'informe de ma nationalité et me demande de vouloir bien écrire quelque chose en français sur son album. Je saisis la plume et, pour ne pas demeurer en reste de bons procédés, j'écris cette phrase : « Dès mon premier contact avec les Japonais, je suis charmé par leur exquise politesse. »

Mais regardons par la fenêtre comment se révèle à nous la Corée, *le pays du Matin calme*.

Sur le quai des gares, les gens qui attendent le train sont tout de blanc vêtus. Pour les hommes le costume se compose d'un large pantalon serré à la cheville et d'une tunique de toile. Sur les cheveux roulés en chignon se pose un singulier chapeau, une sorte de haut de forme de dimension réduite, à bords plats, si petit qu'il ne pourrait tenir sur le haut de la tête s'il n'était continué par une coiffe de crin qui descend sur les tempes et que complète d'ailleurs une jugulaire. Sans ces précautions, le minuscule chapeau de clown ne résisterait pas au moindre souffle de vent. Tout Coréen a dans une

main son parapluie et dans l'autre une pipe pourvue d'un très long manche.

Les femmes sont engoncées dans des robes blanches informes tombant sur un pantalon pareil à celui des hommes. Elles ont l'air de paquets mal ficelés ; et, comme si leur grossier accoutrement les empêtrait au point de leur rendre la marche pénible, elles s'appuient sur un grand bâton qui ne contribue pas à leur donner une allure bien élégante. Leur coiffure, simple loque blanche roulée n'importe comment sur la tête, est en rapport avec le reste du costume.

Seuls, les enfants avec leur corsage rouge ou vert, mettent dans la monotonie des foules blanches et des chapeaux de clowns noirs une note discordante.

Dans la campagne, une plaine s'étend au bas de belles montagnes vertes. Les maisons des villages, sans style particulier, sont couvertes de chaume. Des paysans pataugent dans la boue des rizières, habillés de blanc quand même ; ils abandonnent seulement leur cérémonial chapeau à bords plats, qu'ils remplacent par un bonnet noir coupé en sifflet.

Sur la figure de tous se lit une extrême placidité. Tous ont la démarche lente, l'air bonasse, apathique. Ils justifient bien par leur attitude générale le nom de leur pays : ils sont aussi *calmes* que peut l'être l'aube matinale sur la Corée endormie.

Je ne voudrais pas calomnier ces braves Coréens ; mais, vraiment, ils ne semblent pas très actifs. En voici dans les champs dont l'énergie est contestable. Ils se mettent trois pour manier une bêche. L'homme

qui enfonce l'instrument dans le sol borne là son effort. Ses deux aides tirent, chacun de son côté, sur une corde attachée au bas du manche afin de soulever la motte de terre découpée par le tranchant.

Vers le soir, nous sommes à Séoul, la capitale, que les Japonais appellent *Kei-Jo*.

\*  
\* \*

J'ai la chance de rencontrer en la personne de M. Boher, le propriétaire de l'hôtel Sontag, un Français dont l'affabilité ne le cède en rien à celle d'un Japonais.

M. Boher m'emmène avec lui un matin au marché où j'ai l'occasion de voir des types assez curieux. Je retrouve à Séoul les mêmes personnages blancs à petit chapeau qui encombraient hier les gares du chemin de fer. Ce chapeau détient assurément le record de la petitesse. Les Coréens, par esprit de contradiction, sans doute, veulent avoir aussi en matière de couvre-chefs le record des larges dimensions. A côté des gens en chapeau de clown déambulent des gaillards dont la tête disparaît sous une immense cloche de paille, qui n'a pas moins d'un mètre d'ouverture à sa base.

Mêmes femmes inélégantes dans la capitale que dans les villages. Pourtant, on considère de temps en temps avec plaisir une jeune chanteuse coiffée d'un bonnet de police violet qui lui donne une certaine

désinvolture. Une mention honorable doit aussi être attribuée aux servantes pour une particularité de leur vêtement. En outre du pantalon bouffant, elles se contentent d'un boléro très court, sous lequel leurs seins nus s'étalent ingénument au soleil et aux yeux des passants indifférents.

Tout ce monde, d'ailleurs, est plutôt laid, mais d'une laideur reposée, qui n'a rien d'agressif. Et, je le répète encore une fois, tout ce monde est de blanc habillé. Quelle que soit la saison, la couleur demeure invariable; en hiver on rembourre les tuniques, qui deviennent des matelas.

Les Japonais ont essayé en 1905, lorsqu'ils s'établirent en Corée, de réagir contre cette exhibition abusive de toiles blanches. Ce n'est pas que le blanc leur fût spécialement antipathique; mais les industriels d'Osaka avaient à écouler un stock embarrassant d'étoffes de couleur auquel il fallait créer un débouché. Les Japonais, conquérants à poigne et commerçants impitoyables, jugèrent tout naturel de promulguer un décret qui prohibait désormais les vêtements blancs sous peine de prison!

Quelques habitants de la capitale se résignèrent à acheter des cotonnades teintées, mais la grande majorité de la population persista à ne tenir aucun compte du décret. Chaque jour arrivaient au marché des paysans des environs, toujours empaquetés dans leurs toiles blanches. On les emprisonnait en masse. On finit par loger ainsi aux frais du gouvernement quatre ou cinq mille récalcitrants. Quand les geôles furent bondées, les Japonais comprirent que contre

la force d'inertie des Coréens il valait mieux renoncer à lutter, et ils laissèrent en paix les indigènes du pays du Calme Matinal.

J'aime à croire que les fabricants d'Osaka ont depuis lors estimé plus pratique de tisser des étoffes blanches afin de se plier aux habitudes des Coréens, plutôt que de tenter de les modifier par des procédés coercitifs.

Les boutiques du marché exposent des victuailles qui n'auraient probablement en Europe qu'un nombre fort limité d'amateurs : des moules sèches, du requin sec, de petites baleines, des algues sèches dont on fait des soupes et des purées, des jujubes rouges et du *gin seng*, plante très prisée pour ses propriétés aphrodisiaques.

Voici les marchands d'œufs. Dans ce pays cocasse les œufs se vendent *au mètre*. Ils sont offerts minutieusement enveloppés dans des tresses de paille unies en un faisceau d'un mètre de longueur. On achète un mètre d'œufs comme nous en achetons en France une douzaine ou un quarteron.

Un peu plus loin, d'autres marchands non moins originaux vendent du bois *au bœuf*. Le bois arrive ici, arrimé toujours de la même façon et en même quantité sur des bœufs dont la charge se vend tout entière à la fois. M. Boher achète deux mètres d'œufs; il acquiert ensuite un bœuf de bois pour les faire cuire.

Une partie du marché est en ce moment en plein vent. Les abris qui existaient naguère étaient dans un tel état de saleté que, pour assainir le quartier

qu'ils infestaient, on y a mis le feu. Cela n'empêche pas les habitués de revenir toujours au même endroit étaler leurs poulpes, leurs algues et leur ginseng, en attendant qu'on leur bâtisse ailleurs une halle plus confortable.

\* \* \*

Il n'y a pas que des Coréens à Séoul. Les Japonais viennent de plus en plus s'établir en Corée. Sur les 200 000 habitants de la capitale, 30 000 au moins sont japonais. Ils paraissent même plus nombreux qu'ils ne sont, car on les croise à chaque instant dans les rues.

En outre, tout un district de Séoul, sur la colline d'Honhi-Dori, aux environs du quartier des hétaires de Sin-Machi, est occupé exclusivement par les Nippons.

Naturellement, ils ont construit à Séoul d'importants palais pour les administrations et aussi un immeuble somptueux pour la succursale de la Banque du Japon.

Le Japon voit grand; des étrangers, bien placés pour apprécier ce qui se passe, trouvent qu'il va un peu vite, se lance dans des prodigalités bien excessives, peu proportionnées à des ressources qui ne se développent pas parallèlement aux dépenses. A bref délai, le Japon, après avoir consacré trop d'argent à des travaux d'un luxe vaniteux, va être obligé de renouveler le matériel de ses chemins

de fer, et pour cette œuvre indispensable devra contracter en Europe des emprunts peut-être onéreux.

Mais nous aurons bientôt l'occasion de voir les Japonais chez eux. Pour le moment, continuons notre promenade dans Séoul.



Séoul, ancienne capitale, possède des monuments qui imitent ceux de la Chine, dont la Corée fut longtemps vassale. Le Palais royal, où la dernière reine de Corée fut assassinée en 1895, est pareil aux palais de Moudken et de Pékin. De même, une pagode turriforme, aujourd'hui devenue un simple ornement du jardin public, est semblable aux pagodes à multiples étages qui se dressent dans les diverses contrées de la Chine.

Le musée de Séoul est, lui aussi, d'aspect très chinois par l'architecture de ses pavillons et les objets qu'il renferme, poteries, bronzes, palanquins, laques, dessins et broderies. Son originalité consiste dans sa distribution. Ce musée, situé dans un grand parc, est réparti en une dizaine de kiosques dispersés comme ceux d'une exposition universelle. Seul, le bâtiment principal, tout récent, est de style européen. Un coq doré est perché sur le toit. J'ai été quelque peu surpris de rencontrer en Corée l'oiseau symbolique qui chante sur les clochers de nos églises de France.

Qu'ai-je vu encore, au hasard de mes courses en

rickshaw à travers Séoul? — Un temple dédié au Dieu de la guerre où je n'ai pas admiré des fresques maladroites qui représentent des batailles, ni à l'entrée, emprisonnée dans une cage, une idole en stuc peinturlurée de couleurs criardes. Au nord de la ville le tramway électrique mène dans le voisinage d'un autre monument, le tombeau de la reine, édifié dans un bois de sapins.

La promenade est agréable, mais le tombeau sans intérêt spécial pour quiconque connaît déjà maints mausolées chinois.

Je me rappelle aussi, en pleine ville, au carrefour des deux rues principales, une cloche de bronze suspendue sous une charpente de bois. Cette cloche, qui n'est plus aujourd'hui qu'une curiosité inutilisée, avait jadis un rôle bien en harmonie avec la mentalité un peu comique des Coréens : elle annonçait, le soir, la fermeture des portes de la ville.

A partir de ce moment les hommes devaient tous rentrer au domicile conjugal; seules, les femmes avaient alors le droit de sortir dans les rues de Séoul.

En somme, si court qu'ait été mon séjour à Séoul, il aura du moins suffi pour que j'emporte de la Corée un bon souvenir, le souvenir d'un pays de braves gens, très placides, très inoffensifs, qui restent fidèles à des coutumes amusantes et surannées. Puissent ces sympathiques traditionnalistes continuer à vivre tranquilles sous la domination autoritaire des petits Japonais!



## CHAPITRE XV

### DE FOUSAN A OSAKA

Shimonoseki : boutiques et costumes. — En wagon. — Miyajima. L'hôtel. — Le paysage. — *Toro* et *torii*. — Le temple. — Un office shintoïste. — Trophées guerriers. — Sur la mer intérieure du Japon. — Kobé : les rues. — Les kouroumaya. — Nunobiki. — Osaka : le château. — Le temple de Tennoji. — Le Shinsai-bachi. — L'industrie au Japon. — La Monnaie. — Le théâtre. — Les rues.

En une journée le chemin de fer m'a conduit à l'extrême-sud de la Corée, à Fousan, où je m'embarque pour le Japon sur le *Sakura Maru*. Ce paquebot, meublé à la dernière mode, modern-style, pourvu d'un personnel aussi poli que celui des express coréomandchouriens, ne m'aura pour hôte qu'une nuit. Parti à neuf heures du soir de Fousan, je suis à dix heures du matin dans le port de Shimonoseki.

Shimonoseki est situé à l'entrée de la mer intérieure du Japon sur le détroit du même nom, qui sépare la grande île japonaise de Hondo de l'île méridionale Kiu-Shu. Ce n'est qu'un petit port où je n'avais pas l'intention de m'attarder ; mais, comme le train qui doit me porter vers Miyajima n'est annoncé que pour dix heures, je profite de cette circonstance pour prendre une sommaire connaissance de la ville.

Elle se compose surtout d'une longue rue parallèle à la mer. Les rues japonaises, qu'elles soient celles d'une simple bourgade ou celles d'une peuplée cité, sont toutes les mêmes, peu pittoresques, monotones. Habituellement, pas de pavés; des maisons très basses, en bois, comprenant un rez-de-chaussée et un étage supérieur qu'ombrage un toit des tuiles débordant.

Les boutiques sont nombreuses; les plus fréquentes sont les magasins de chaussures. Il ne s'agit pas de souliers ni de bottines, mais de claquettes de bois, *geta*, soit plates, soit pourvues de planchettes qui haussent la semelle à cinq centimètres du sol, l'isolant de la boue ou de la poussière. C'est la chaussure nationale japonaise. En général, le dessus est complètement découvert; le pied n'est retenu à la *geta* que par un cordon en V renversé qui s'insère entre le gros orteil et les autres doigts. A côté des *geta* sont suspendus aux devantures des marchands les *tabi*, chaussons en toile blanche montant tout juste jusqu'à la cheville, divisés à leur extrémité en deux poches; l'une pour l'orteil, l'autre pour les quatre doigts du pied, de façon à laisser place pour la courroie de la *geta*.

Fréquentes aussi les échoppes des tailleurs, dont on entend ronfler les machines à coudre. Quelques-unes s'ornent de gravures de modes où se reconnaît le profil distingué de M. Paul Deschanel. Pourtant, les tailleurs ne coupent guère le costume d'Europe. Parmi les passants il n'y en a certainement pas cinq

sur cent qui soient vêtus du veston et du pantalon d'occident.

Les femmes sont, on peut dire toutes, absolument indifférentes aux modes européennes. Toutes portent, comme les hommes, le kimono d'étoffe grise pointillée ou rayée de blanc, le kimono aux amples manches tombantes, le kimono qui se croise élégamment sur la poitrine et se maintient fermé par une large ceinture de soie. Pour se différencier du sexe fort, les Japonaises accrochent par derrière à leur ceinture l'*obi*, gros coussin de soie enjolivé de dessins plus ou moins riches.

Les hommes, ou bien vont nu-tête, ou bien de plus en plus semblent adopter nos chapeaux melons ou nos chapeaux de paille. Quant aux femmes, aucune ne paraît songer à s'affubler des extravagantes casseroles qu'imposent nos modistes à leurs trop dociles clientes. Toutes n'ont pour coiffure que leurs lourds cheveux noirs relevés en coques arrondies. Si le soleil est trop éblouissant, la Japonaise déploie son ombrelle, l'ombrelle bien connue en papier huilé. Les baleines rigides sont comme des rayons de soleil, et les cercles diversement colorés qui décorent le disque de papier forment une charmante auréole au visage des mousmés. Hélas! ce parasol classique semble un peu délaissé; il faut déplorer l'invasion progressive du funèbre parapluie noir qui finira sans doute par remplacer les jolies ombrelles de jadis.

Telles sont mes premières remarques au cours d'une flânerie de deux heures dans les rues de Shimomoseki.

\*  
\* \*

Un moment de repos dans la salle d'attente de la gare où sur une grande table s'étaient des journaux, dont quelques-uns en anglais. Puis l'heure du départ sonne. En voiture !

Les wagons n'ont qu'un seul compartiment qui en prend toute la longueur. Deux banquettes se font face, obligeant les voyageurs à tourner le dos aux fenêtres. Dans quelques voitures, de tout petits filets peuvent recevoir de très légers bagages. Dans d'autres, aucune patère, aucune place pour les valises. Tout colis tant soit peu volumineux doit être relégué dans le fourgon, comme en Amérique. Si, comme on me l'a affirmé, ce matériel roulant est sur le point d'être renouvelé, les Japonais feront bien de songer un peu aux touristes qui aiment à conserver avec eux des sacs de dimension moyenne.

Autre imitation des chemins de fer américains : à chaque station, un boy, émule des nègres des Pullmann-cars, se précipite pour brosser le chapeau et les vêtements des voyageurs qui vont descendre, politesse que rend moins méritoire l'espérance d'un honnête pourboire.

Une politesse encore, constatée déjà entre Mouk den et Séoul : le boy apporte à ses rares clients vêtus à l'européenne des claquettes de paille. Le Japonais, quand il croit devoir faire une infidélité à l'ac-

coutrement national, chausse toujours des bottines à élastiques. Je ne saurai trop recommander ces bottines aux Européens qui se rendent au Japon; elles ont l'avantage de s'ôter et de se remettre avec la plus grande facilité, qualité précieuse dans un pays où les chaussures qui ont connu la boue de la rue ne sont jamais admises à salir dans les habitations des nattes immaculées.

A part deux ou trois jeunes gens en veston, tous les autres voyageurs du wagon sont purement Japonais. Chacun, dès le départ, a soigneusement étendu sur la banquette sa couverture sur laquelle il s'assoit, les jambes croisées à l'orientale.

Un monsieur monte avec sa femme. Il est nu-tête; ses pieds sont nus sur ses *geta*. Il entr'ouvre, sans penser à mal, les pans de son kimono pour donner de l'air à ses cuisses; tire de sa ceinture d'abord son éventail, qui y est passé comme un poignard; puis, il prend, toujours à sa ceinture, son attirail de fumeur : la pochette à tabac et la pipe. Sa pipe surprendrait beaucoup nos fumeurs de bouffardes. C'est un tuyau en métal brillant qu'on croirait à première vue un simple porte-plume. Un œil inexpérimenté en cherche, en effet, en vain le fourneau, à peine apparent. Il est tellement petit, ce fourneau! à peine le cinquième d'un dé à coudre! Une pincée de tabac dans ce récipient minuscule; deux ou trois bouffées; et la pipe est fumée.

Hommes et femmes, tous mes compagnons s'évertuent à sucer la même pipette. Ils ont posé devant eux, sur le parquet ou sur la banquette, un

autre ustensile indispensable au fumeur, un pot à cendres cylindrique, sur le bord duquel, après avoir consumé en trois aspirations la pincée de tabac, ils frappent quelques coups — pan-pan-pan — pour faire tomber le résidu.

Quatre ou cinq fois la même opération se renouvelle; après quoi chacun extrait d'un panier la bouilloire à thé et les tasses; et bientôt, le thé fume dans la porcelaine, un thé vert, qu'on ne sucre pas.

Une seconde fois les éventails sortent des ceintures, s'agitent devant les visages, tandis que l'on échange quelques considérations esthétiques sur le paysage qui file à la vitre du wagon.

Il est joli, le paysage. C'est dommage que, pour en jouir un peu, il faille se tordre sur le banc vers la fenêtre à laquelle on tournait le dos.

Nous longeons la côte de la mer intérieure. Ses sinuosités forment des baies d'eau calme, bordées d'arbres, presque toujours de ces pins dont les ramures raides, d'un vert sombre, donnent à la plupart des *vues* du Japon leur aspect si caractéristique.

De l'autre côté de la voie, une plaine assez étroite, resserrée entre la mer et les montagnes. — Nous passons tout près de villages très propres, où rien ne paraît délabré : des habitations en bois, couvertes de tuiles ou de chaume dont souvent le toit en pyramide évoque les huttes de Java, l'île lointaine d'où vinrent sans doute, dans les temps reculés, les ancêtres malais de la race japonaise.

Entre les villages, des rizières, des bois de pins,

au bas des collines qui se rapprochent de plus en plus de la mer.

Au-dessus des maisons ondulent en l'air, au haut de perches de bambou, de gros poissons rouges et blancs, noirs et jaunes, en papier ou en baudruche, que gonfle le vent. La fête des garçons est le prétexte de ce pavoisement bien spécial au Japon.

Les garçons, nous les voyons qui s'amuse dans la cour des écoles. Partout le même jeu les passionne : une balançoire, un long tronc d'arbre qu'ils mettent en mouvement comme un bélier avec lequel ils essaieraient de défoncer une porte.

On bat devant les fermes le blé ou le riz que l'on vient de récolter.

Sur le quai des gares une douzaine de robinets coulent au-dessus de cuvettes de cuivre. Beaucoup de gens se lavent les mains et la figure pendant l'arrêt du train.

Des écriteaux indiquent en japonais et en anglais les *places of interest* voisines et le nom de la prochaine station. Les Japonais cherchent à attirer le tourisme.

Un wagon-restaurant est attaché à l'express. On m'y présente deux menus : l'un propose un repas japonais : riz et poisson; l'autre est destiné aux étrangers. Je choisis le déjeuner européen, que j'arrose d'Asahi-beer, une bière excellente fabriquée à Tokio. Puis, comme la carte des boissons annonce du *saké*, je goûte cet alcool qui constitue avec le thé le breuvage usuel du pays.

Pas bien bon le saké! Je ne recommencerai pas

l'expérience. Je dois toutefois reconnaître que j'ai eu le tort, peut-être, de le boire froid. Les amateurs prétendent qu'il faut que le saké soit chaud; et c'est ainsi, en effet, que le savourent les Japonais.

... Mais il est temps de quitter le wagon; voici la gare de Miyajima.

\*  
\* \*

Miyajima, qu'on appelle aussi Itsukushima, est une île. De la gare du chemin de fer, sise au bord de la mer, un canot y mène en moins d'une demi-heure.

Miyajima! On ne peut avoir en arrivant au Japon une plus séduisante vision de ce pays. Pour ma part, je suis resté enthousiasmé de mon séjour dans cet îlot de la mer intérieure; et, par la suite, je n'ai rien vu, même Nikko, qui m'ait paru aussi joliment japonais et m'ait laissé la même impression, toute de charme et de beauté.

Miyajima est à juste titre classé parmi les trois *San-Kei*, les trois sites les plus fameux de l'empire du Soleil-Levant. Les deux autres, Amano-Hashidate et Matsushima, ne me sont connus que par la photographie et la peinture; mais, de l'avis des Japonais eux-mêmes, ils sont loin de valoir Miyajima.

Tout a contribué à me faire apprécier Miyajima. D'abord, un temps merveilleux; un soleil ardent dans un ciel bleu; une lumière admirable; et puis, l'hôtel, qui ressemble si peu à un hôtel! Le Miya-



jima Hôtel est un endroit exquis. Je n'ai nulle part retrouvé son pareil au Japon.

Quel contraste avec les immeubles-casernes des palaces internationaux ! Cette auberge singulière se compose d'une demi-douzaine de châteaux, petites cages de bois ouvré éparpillées sur les pentes d'un bois de pins, à l'ombre des verdure foncées. On est là isolé, dans une douce retraite. Dans une paix absolue on y respire un air parfumé de résine, en écoutant chanter les ruisseaux qui dégringolent en cascates sur les cailloux.

Au bas de la coline boisée, un chalet semblable aux autres est la salle à manger. Les petites servantes, traînant sur les nattes leurs sandales de paille, y servent les repas dans une grande pièce dont les cloisons légères glissent sur des coulisses et s'ouvrent de tous côtés, de sorte qu'on mange en quelque sorte en plein air sous les branches des arbres.

Au pied de ce kiosque, les murmures des ruisseaux viennent s'apaiser dans un réservoir où évoluent des canards et des cygnes. Tandis que les voyageurs dînent, ils jettent aux hôtes du bassin des miettes de pain ou de gâteaux. Les petites servantes sourient, sourient toujours ; et l'étranger, lui aussi, sourit sans cesse, parce que, décidément, ici, tout est gentil, tout est riant.

\*  
\* \*

A l'orée du bois, la mer, enfermée entre des montagnes vertes, apparaît comme un beau lac. Le

long du rivage, un chemin sinueux est bordé d'une double rangée de *toro*, lampadaires de pierre, ornement classique des avenues qui mènent aux temples shintoïstes : un piédestal plus ou moins sculpté sur lequel repose une lanterne carrée coiffée d'un toit aux angles retroussés.

Avant qu'on voie le temple lui-même, se présente son *torii*, le *torii* aussi indispensable aux sanctuaires shintoïstes que les lampadaires de granit. C'est un portique très simple : deux montants de bois réunis au sommet par une charpente élégamment relevée aux extrémités. Mais à Miyajima le *torii* prend dans le paysage une extraordinaire valeur décorative. Il est colossal, fait d'énormes troncs d'arbres peints d'un rouge violent. Il a une originalité unique : la mer, à marée haute, vient noyer sa base avant d'aller plus loin envahir le temple qu'il précède et dont les pavillons, rouges comme le *torii* lui-même, semblent flotter sur leurs pilotis battus par le flux et le reflux...

Il est impossible d'exprimer le prodigieux effet de ce portique lorsqu'il resplendit au soleil du matin et que son flamboiement rouge tremblote sur la nappe d'eau bleue.

Tout près de la mer, au bord d'une petite rivière, ont poussé de grands cèdres qui prêtent au paysage la beauté de leurs longues ramures. On a sous ces arbres des vues merveilleuses. Entre les branches qui s'inclinent s'encadre le *torii* rouge, reflété dans l'azur de l'eau. Sur la plage, des pèlerins s'accroupissent, immobiles, contemplant le portique sacré;

au loin, glissent sur les flots les voiles des barques, pareilles à des oiseaux aux ailes blanches. Et pendant que le voyageur, extasié, avance ou recule pour varier la joie de ses yeux, des biches, qui errent en liberté aux abords du temple, s'approchent de lui, confiantes, pour demander une aumône avec d'implorants regards de femme. Puis, ce sont des pigeons, familiers comme ceux de Saint-Marc de Venise, qui s'abattent par centaines pour mendier aussi leur pâture. Des marchands de graines et de gâteaux sont complices des gracieuses bêtes, que protège le sanctuaire...

Un pont en arc franchit la rivière; il est réservé au messager de l'Empereur, qui entre par là dans le temple. A côté, s'incurve un autre pont de bois où passe le vulgaire. Au delà, l'avenue jalonnée de *toro* se continue autour du temple et sur le rivage de la mer jusqu'à un portique de pierre bleue d'où le site de Miyajima s'offre sous un nouvel aspect : le grand *torii* rouge se détachant sur le fond vert des hauts cèdres au pied des montagnes.

\*  
\* \*

Le temple, élevé sur pilotis au fond d'une petite baie, exerce surtout à distance son effet de beauté avec ses boiseries rutilantes et ses toits mauves. C'est une série de salles que relie entre elles des galeries extérieures soutenues par des colonnettes laquées de rouge.

Le temple de Miyajima est dédié à trois déesses du shintoïsme. Le shintoïsme, beaucoup plus répandu au Japon que le bouddhisme, est assez difficile à définir exactement. Il paraît mélanger le culte des ancêtres avec l'adoration des forces de la nature personnifiées par une multitude de divinités : déesse du vin, déesse du feu, du tonnerre, des eaux, et des centaines d'autres au-dessus desquelles trône Amaterasu, la déesse du soleil, considérée comme l'aïeule lointaine de la famille impériale.

Bien que les attributions des trois déesses de Miyajima ne soient point très précises, le sanctuaire est tellement ancien — il existe depuis plus de quinze cents ans — et surtout sa situation est si magnifique qu'il demeure un des plus fréquentés de l'empire.

J'y arrive un matin à l'heure d'un office. C'est le premier auquel il m'est donné d'assister. J'en verrai désormais la répétition dans la plupart des temples.

D'abord un défilé de prêtres en peplum blanc, violet ou vert, coiffés d'un casque de tulle noir en forme de sifflet. Quelques-uns jouent de la flûte; trois s'asseoient à droite d'un autel, d'autres à gauche. Au milieu, debout, un bonze agite ses mains, abaisse et relève la tête; il a sur la bouche un bâillon purificateur comme les Jaïns de l'Inde.

Les autres, accompagnés en sourdine par les flûtes et une clarinette, chantent doucement.

Le bonze psalmodie des oremus; et voici que deux petites filles en blanc, — des enfants de chœur — vont et viennent à ses côtés. A un certain mo-

ment, l'officiant se met à genoux, les deux mains posées sur l'autel, dans une attitude familière aux célébrants du culte catholique.

Des prêtres se détachent du groupe des chanteurs et apportent sur des plateaux des offrandes diverses. Puis, imitant un geste rituel que j'ai vu jadis dans les églises grecques d'Orient, le bonze de l'autel croise des bougies allumées. Les autres bonzes se prosternent alors comme les catholiques à l'instant de *l'élévation*.

Singulières ressemblances avec la messe chrétienne, auxquelles il faut encore ajouter celle-ci : l'autel est partiellement voilé, de même que l'autel des grecs orthodoxes derrière l'inconostase.

Pendant que l'office s'accomplit, les pèlerins font résonner leurs socques de bois sur le parquet des galeries.

Ils se rassemblent peu à peu à l'entrée de la salle, dans laquelle ils ne pénètrent pas. Là, une grande caisse est placée en travers de la porte, une caisse grillée de barreaux de bois. Chacun frappe plusieurs fois dans ses mains, — pan, pan, pan, — pour attirer l'attention des divinités. Puis on jette dans la boîte des sous de bronze et des pièces d'argent que la grille protégera contre des soustractions sacrilèges. Ensuite, pendant une minute à peine, on murmure une prière. Mêmes oraisons brèves dans d'autres salles du temple. Après quoi, les fidèles achètent de petites bougies et des bouts de papier parfumé qu'ils brûlent dans les nombreuses lanternes alignées partout aux environs du sanctuaire.



Il y a peu d'ornements dans le temple de Miyajima, sauf un gigantesque lampadaire de bronze ciselé dressé au haut de l'escalier qui descend dans l'eau de la mer, en face du grand *torii* de bois rouge. Mais, sur les parois des salles, un artiste médiocre a peint des fresques qui représentent des batailles de la guerre de Mandchourie et le combat naval de Tsushima.

A la suite des victoires de 1904, l'empereur lui-même est venu remercier les déesses de Miyajima. Dans le voisinage du temple, des trophées guerriers rappellent les triomphes japonais : sur une pelouse le gros canon russe qui défendit la fameuse colline de 203 mètres à Port-Arthur, et à quelques pas de ce canon, les tôles d'un cuirassé, percées par les obus.

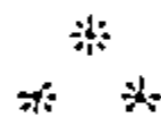
Vraiment, le paysage s'harmonise mal avec cet appareil belliqueux. Tout est si joli à Miyajima qu'on est choqué d'y rencontrer ces souvenirs d'hécatombes humaines.

Si l'on gravit les rues montantes où résident les marchands de laques, de bois sculptés et de cartes postales, on retrouve bientôt le paysage de paix et de douceur dans un parc aménagé sur les flancs de la colline. Là, les élégants chalets des maisons de thé sont juchés dans un amusant désordre sur des monticules boisés; des ponts arrondissent leur

arche sur des ravins pour rire, et les ruisseaux gazouillent, comme dans le jardin de l'hôtel, à l'ombre des cèdres séculaires.

Si admirable est cette île de Miyajima avec son torii rouge, son temple inondé, ses lanternes de pierre et ses forêts de pins que pendant longtemps, jusqu'au règne du dernier empereur, les Japonais voulurent qu'elle demeurât impolluée. Il était défendu d'y naître et d'y mourir. Il ne fallait point que sa pure beauté fût gâtée par les hideurs de l'enfantement ni par les affres de l'agonie. Les mères pour accoucher, les vieillards pour s'éteindre, devaient traverser le détroit.

Je comprends ce respect religieux de l'île sacrée; et au moment de quitter Miyajima, je pressens bien que je ne verrai plus au Japon d'autres sites pareillement captivants, où l'effort de l'homme se soit aussi heureusement associé à l'œuvre de la nature pour créer un décor d'un charme inoubliable.



Départ sur le *Tenriugawa-Maru*, un petit paquebot qui dessert les ports de la mer intérieure entre Shimonoseki et Osaka. J'en ai pour une longue journée et une nuit à naviguer sur cette mer aux paysages si vantés, avant d'arriver à Kobé.

Le bateau évolue d'abord entre des îlots, vestiges de terres plus vastes rongées par les eaux, collines minuscules, rochers coniques coiffés de pins.

Arrêts brefs à Ujima, à Kuré, importante station navale, à Takehara, à Hiroshima, dans une baie profonde où fument les cheminées des forges de la marine. C'est le Toulon japonais. Ici s'embarquèrent lors de la guerre de 1904 des milliers de soldats qui ne revinrent plus.

Nous longeons la côte de Hondo. De hautes montagnes s'élèvent au bord de la mer. Elles seraient belles si elles étaient vertes de la base au sommet; elles sont malheureusement déparées par des taches jaunes régulières de tons différents. Les cultures, dont il ne faut pourtant pas médire, revêtent ainsi de leurs carrés de blé ou d'orge les pentes des monts. Les gros mamelons herbeux ou boisés semblent des têtes malades où la teigne a dessiné de vilaines plaques pâles.

Le paysage change. Nous entrons dans des détroits si resserrés qu'on se croirait sur une rivière; et tout à coup, à l'issue de ces couloirs, une grande baie s'enfonce au nord où apparaît Onomichi, une ville populeuse. Le *Tenriugawa-Maru* charge et décharge colis et voyageurs, tandis que l'environnent les nombreuses barques des marchands de fruits, de tabac et de saké.

Le bateau vogue maintenant vers la pleine mer. Les deux rives s'éloignent, restant cependant toujours distinctes. On a l'illusion d'un immense lac. De temps en temps passe un grand paquebot, qui allonge au-dessus de l'eau son panache de fumée noire. A l'horizon se profilent les centaines de voiles blanches d'une flotille de pêche.



Nous sommes en juin. Il fait très chaud, sauf lorsque parfois à un tournant du trajet souffle un vent violent qui m'oblige à me couvrir. Je suis le seul Européen parmi les voyageurs. J'ai depuis longtemps, comme les autres, chaussé des sandales de paille. Les hommes ouvrent leur kimono, pour exposer leurs cuisses à la brise. Près de la machine, sur le pont, un matelot a enlevé tous ses vêtements et se douche en public sans que personne, même les femmes, manifeste le moindre étonnement.

A midi et le soir, les Japonais mangent à la mode du pays du riz et du poisson que suit une tasse de thé. Lorsqu'ils ont fini, le boy de service me confectionne deux plats européens.

La nuit est venue, sans qu'un coucher de soleil un peu coloré ait flamboyé sur la mer intérieure. Longtemps, à l'arrière, je regarde dans les remous de l'hélice les étincelles d'argent qui s'allument sous les reflets de la lune.

... Le lendemain, à l'aurore, le paquebot s'amarré au quai de Kobé.

\*  
\* \*

Kobé est, après Yokohama, le premier port du Japon. Les étrangers n'y sont admis que depuis 1868. Ils ont bâti leurs résidences le long de la mer sur une concession, où les maisons de briques et de pierres sont celles d'une ville d'Europe sans originalité spéciale.

Mais, derrière les quelques rues de ce quartier,

s'étendent très loin à l'ouest vers le faubourg de Hyogo, à l'est vers Sannomyia et Ikuta, les voies purement japonaises, toutes pareilles d'ailleurs à celles de Shimonoseki, bordées de petites mesures de bois sans sculptures, sans variété, sans aucune recherche de beauté.

Dans ces quartiers, la plus agréable des flâneries pour un touriste consiste en une lente promenade dans la longue rue Motomachi. C'est là que se groupent les nombreuses boutiques d'objets de luxe. Sans même déranger les marchands, rien qu'en musant aux vitrines, on peut passer une revue assez intéressante de l'art japonais et de ses chefs-d'œuvre. Les poteries, les bronzes, les étoffes brodées, les sculptures sur bois, les laques, abondent dans Motomachi.

Si l'on veut parcourir toute la ville, un tramway à trolley la traverse de l'est à l'ouest, complété par un chemin de fer électrique qui pénètre assez loin dans la campagne du côté de Suma au milieu des champs de blé.

J'ai usé de ce tramway et de ce chemin de fer, et j'ai aussi, pour la première fois au Japon, utilisé les services du *kouroumaya*.

Le *kouroumaya*, c'est l'homme-cheval qui traîne les voiturettes à roues caoutchoutées qu'on appelle indifféremment *djirinksha* ou *kourouma*. — Les voitures à chevaux sont beaucoup plus rares au Japon qu'en tout autre pays du monde. On n'en voit pour ainsi dire pas. Les *kouroumayas* y suppléent d'ailleurs amplement par leur nombre, leur endu-

rance et la rapidité étonnante de leur course. Avec son chapeau en forme de champignon, son pantalon rétréci bridant le derrière comme celui des Andalous, et sa vareuse où s'étale dans le dos en gros caractères le nom de son patron, le kouroumaya est un des types les plus populaires du Japon.

L'un d'eux m'a emmené à quelques kilomètres au nord jusqu'à la cascade de Nunobiki. Un ruisseau, dont l'eau gazeuse est célèbre dans tout l'empire, s'écroule brusquement au fond d'un ravin sur les flancs d'une montagne couverte d'une forêt de beaux arbres.

Sur les pentes, le long du chemin qui monte à la cascade, sont installées des maisons de thé, des boutiques où se vendent des vases, des bronzes ciselés. Le voyageur est assailli à chaque pas par les minauderies de jeunes marchandes au sourire très aguichant. Cette courte excursion à Nunobiki est la plus plaisante qu'on puisse faire dans le voisinage de Kobé.

\*  
\* \*

De Kobé, le chemin de fer met trois quarts d'heure pour atteindre Osaka.

Dès mon arrivée à l'Osaka Hôtel je loue un kouroumaya qui me servira de guide en même temps que de cheval. Le kouroumaya me conduit immédiatement au château. Le château d'Osaka, bâti en 1583 par le Shogun Ideyoshi, est avec celui de Nagoya un des plus notables spécimens des anciennes forte-

resses japonaises. Il est englobé dans une caserne où je demande l'autorisation d'entrer. J'attends patiemment la réponse devant la porte, près du factionnaire dont je regarde les mouvements d'automate, d'une rigidité tout allemande, chaque fois que passe un officier. Dans la cour, les soldats, lorsqu'ils croisent un chef, raidissent leur marche et saluent, en frappant du pied pendant quelques pas.

L'intérieur du château ne présente qu'un intérêt secondaire. Quiconque ne verrait que ses murs extérieurs en aurait une idée très suffisante. Une muraille oblique, dont les énormes moellons se superposent sans mortier, s'élève au delà d'un fossé profond. Sur les angles de cette assise formidable, des pavillons blancs dressent leurs étages ornés de toits retroussés.

Au cœur de la forteresse, au haut des remparts où veillent quelques canons désuets, ce qui est en somme le plus curieux c'est la vue qu'on a sur la ville : le moutonnement infini des toits gris, les innombrables cheminées de la ruche industrielle. Les fumées qui troublent l'horizon estompent au loin les limites d'Osaka et font paraître interminable cette agglomération où travaillent un million d'habitants.

\*  
\* \*

Je visite ensuite des temples, puisque les temples sont, au Japon, les principales *places of interest*, comme disent les Américains.

A Myajima, l'attrait particulier du sanctuaire est surtout le paysage qui l'environne et l'étrange torii baigné par les flots de la mer intérieure. Ici, l'originalité du temple de Tennoji consiste en plusieurs bassins où grouillent des milliers de tortues. Des marchands vendent aux promeneurs des échaudés roses dont se nourrissent ces bestioles, qui remplacent les biches de Miyajima sans avoir leur gentillesse et leurs jolis yeux.

Une des fontaines qui alimentent les réservoirs est l'objet d'une vénération spéciale. Au moment où je m'arrête sous le kiosque où elle coule, une femme est là qui place dans un récipient en bois adapté à un manche de bambou une prière écrite sur une feuille de papier. Elle plonge à plusieurs reprises sa supplique dans l'eau sacrée.

A l'entrée des pavillons où officient les bonzes, les fidèles ne frappent pas seulement dans leurs mains pour dire aux divinités : *Je suis là!* Ils doublent leur appel. En tirant sur un faisceau de rubans, ils secouent de gros grelots suspendus à la corniche; puis, bien certains qu'ils seront écoutés, ils prient, une minute, et s'en vont après avoir jeté quelques *sen* dans la tirelire de bois grillagée.

Dans la cour du temple, sur les estrades basses des restaurants, garnies de nattes, les clients s'accroupissent à l'ombre d'une toile pour manger avec des bâtonnets des bols de riz bouilli et pour boire le thé en fumant leur pipette de métal au-dessus de l'inévitable pot à cendres.

Partout des *torii*, des lanternes de pierre, et aussi

des monuments commémoratifs. Une large stèle, toute brillante d'inscriptions dorées, a été offerte en remerciement de la victoire de Tsoushima par le personnel des établissements qu'on désigne sous l'euphémisme indulgent de *maisons de thé*.

\*  
\* \*

Les rues d'Osaka, surtout la Dotonbori-Machi, la rue des théâtres, sont parées d'une prodigieuse quantité d'oriflammes, où se détachent en noir, en rouge ou en bleu, d'énormes caractères. Ce pavoisement général célèbre l'époque où commence la seconde moitié de l'année. A toutes ces toiles qui se balancent au vent, s'ajoutent les poissons en baudruche de la fête des garçons; de sorte que c'est partout dans les rues et sur les toits une orgie de couleurs mouvantes.

La Shinsai-Bashi, la rue commerçante, est interdite aux voitures. Mon kouroumaya me laisse marcher et prend un détour pour aller m'attendre à l'extrémité de cette voie où les piétons ont la satisfaction de déambuler en paix devant les étalages. Beaucoup de magasins de nouveauté; beaucoup de femmes par conséquent en quête d'achats.

De temps à autre, je me heurte à une corde tendue à hauteur de ma figure à travers la rue. Au milieu, pend une planchette où se lisent des écritures. C'est simplement la réclame d'un marchand voisin. Les Japonais, pourtant de taille plutôt petite,

ne peuvent guère passer dans Shinsai-Bachi sans s'accrocher à ces barrières gênantes.

Aucun objet de prix dans les boutiques. Rien que des choses usuelles, des étoffes communes à bon marché. C'est qu'Osaka est une ville ouvrière et non une cité de luxe. A part quelques nababs de l'industrie, la population est pauvre.

Pendant mon séjour au Japon, le *Japan Advertiser* reproduisait les articles publiés dans un journal de New-York par l'Américain Hamilton-Hat. Celui-ci exposait les résultats d'une enquête sur les classes laborieuses du Japon. — « La situation, disait-il, est au Japon telle qu'elle était en Angleterre il y a cent cinquante ans. Les salaires varient de vingt à quarante *sen* par jour (cinquante centimes à un franc). Les trois quarts des ouvriers dans les usines sont des femmes. Elles y couchent dans des dortoirs sans air. On travaille sans cesse; une équipe de nuit succède à l'équipe de jour. On ne leur donne en général que deux jours de repos par mois. On peut estimer qu'en moyenne les salaires sont le tiers des salaires anglais.

Il est tout naturel que dans une ville où la plupart des habitants sont si peu rémunérés, le *standard of life* ne soit pas très élevé.

Dans un pays où la nourriture habituelle de tout le monde se compose à peu près uniquement de riz et de poissons, les bas salaires se maintiennent sans trop de difficulté et permettent aux manufactures de produire des marchandises de toutes sortes dans des conditions très économiques. Aussi l'industrie

européenne est-elle en maints endroits concurrencée victorieusement par les fabriques japonaises.

J'espérais voir une des usines modèles du Japon. J'avais, en effet, un mot de recommandation pour M. Inabata, un des grands industriels d'Osaka. Mais, lors de mon passage, M. Inabata était absent pour plusieurs jours, de sorte que j'ai dû renoncer à connaître ce qu'il m'aurait probablement montré d'une installation que je savais être à la hauteur des derniers perfectionnements.

La *Monnaie* est la seule usine que j'ai visitée à Osaka. Et encore dois-je avouer qu'on m'y a laissé examiner bien peu de chose. En compagnie d'une bande d'excursionnistes japonais, j'ai parcouru non pas les salles de travail, mais des couloirs dont ces salles sont isolées par des vitres. Derrière les vitres, nous vîmes les ouvriers manipuler les lingots, frapper des *sen* et des *yen*; et l'on nous reconduisit rapidement à la porte, après avoir mis sous nos yeux, pour nous engager à les acheter, des médailles de bronze, d'argent et d'or très bien ciselées.

\*  
\* \*

Mon kouroumaya continue à me promener dans Osaka. Il se dirige vers le quartier des théâtres populaires. Chemin faisant, nous passons dans les cours d'un temple shintoïste. Toujours le même décor : les *torii*, les *toro*, les lanternes de papier ovoïdes; les claquements de mains, les grelots aver-



tisseurs. Toutefois ici, à l'occasion de la fête de la mi-année, sous un pavillon est déposée une offrande considérable : une rangée de tonneaux de saké entourés de paille. « Les dieux ont soif ! »

Au théâtre, où j'arrive vers trois heures de l'après-midi, on m'invite à abandonner à la porte mes bottines, que j'échange contre des socques de paille. C'est un geste qui me deviendra bientôt familier.

La salle est carrée, assez vaste. Par déférence pour mes goûts d'Européen, un employé m'apporte une chaise. Je suis seul d'ailleurs installé ainsi, car l'aménagement est exclusivement japonais. Pas de fauteuils, une série de cases où l'on s'assoit sur des nattes, les jambes repliées. Les acteurs, pour se rendre sur la scène, traversent le théâtre sur un pont de planches le long des galeries latérales.

Les rôles de femmes sont tenus par des jeunes gens, comme en Chine. Il m'est impossible de deviner ce que disent les artistes, car leur mimique est très atténuée. La scène est montée sur pivot; lorsqu'un tableau change, la plate-forme tourne, procédé ingénieux qui permet des transformations rapides, mais nuit un peu à l'illusion théâtrale. Pendant que les acteurs débitent leur rôle, une musique d'instruments à cordes, invisible, se fait entendre dans la coulisse. Elle m'a paru infiniment triste, cette musique. Toujours en mineur, une mélodie indéfiniment répétée dont les notes piquées, les soubresauts, les arrêts brusques, soulignent les

péripiéties émotionnantes de l'action. Plusieurs fois j'ai cru reconnaître la mélancolique mélopée du *Saint-Lazare* de Bruant.



La Yodogawa, qui coule dans la ville et s'y divise en une infinité de canaux qu'enjambent des ponts en arc, donne à Osaka une physionomie très caractéristique. Beaucoup de maisons plongent, comme à Venise, leurs fondations dans l'eau dont ne les sépare aucun quai. Elles mirent dans les canaux leurs balcons de bois comme les vieilles demeures de Nuremberg au bord de la Pegnitz. Des bateaux à vapeur filent à travers un fouillis de barques. Dans les rues une foule animée circule sans cesse sous les enseignes bariolées et les oriflammes de fête. En somme, si Osaka n'est pas une belle ville, c'est une cité très vivante et par certains aspects très pittoresque.

Le soir, pendant que la pluie tombe, j'entends sur le trottoir de l'hôtel le continuel claquement des socques de bois, *clic, clac, clic, clac*. Il y en a tant, de ces *clic, clac*, qu'en fusionnant ils finissent par produire un bruit pareil au bruit des corneilles qui voltigent autour des cathédrales de France.

De ma fenêtre, je vois les hommes qui relèvent leur kimono jusqu'aux cuisses pour éviter la boue, et les femmes qui exagèrent presque autant que les

hommes le même geste de précaution. Les kouroumayas qui courent sous l'averse, attelés à leurs voitures, ont endossé le *mino*, le primitif manteau de paille, sous la carapace duquel ils semblent dans l'ombre de gros animaux épineux.

## CHAPITRE XVI

### DE KYOTO A KAMAKURA

Le charme de Kyoto. — Yamashina. — Miidera. — Le lac Biwa. — Yshyama. — Karasaki. — Le Daïboutsou. — Fushimi. — Sanyusangen-Do. — Higashi-Hongwanji. — Nishi-Hongwanji. — Les boutiques de Kyoto. — Gueishas et maisons de thé. — Le musée. — Nara. — Yamada. — A l'hôtel. — Le Nai-Ku. — Futami et Toba. — Le Gê-Ku. — Gueishas. — Yokohama. — Kamakura.

Kyoto. La grande ville la plus attrayante du Japon, celle où l'homme d'Occident se plaît le mieux, à cause de son site, de ses environs, de ses temples, de ses artistes.

Il ne faut pas chercher le pittoresque dans ses rues qui sont, comme partout au Japon, de banales rangées de maisons de bois, sauf quelques grands immeubles et quelques édifices publics de la Sanyo-Machi. Mais Kyoto, assise au fond d'un cirque de montagnes vertes, écoute couler sur les cailloux la Kamogawa, la large rivière qui ne dort pas comme les mornes canaux d'Osaka. — On vit ici dans une atmosphère pure, embaumée par les forêts prochaines, dans une lumière douce que ne souillent point les fumées des usines. Et le soir, au bord de la rivière, s'allument aux balcons des maisons de thé les lanternes multicolores sous lesquelles les gueishas du

quartier de Gion, renommées par tout le Japon, chantent et jouent du shamisen.

\*  
\* \*

Mettant à profit une belle journée, j'ai voulu connaître d'abord les alentours de Kyoto, le lac Biwa, but classique d'excursion. Comme le trajet est long et comporte l'ascension des montagnes voisines, deux kouroumayas se sont attelés à ma voiture. Le premier court dans les brancards; l'autre, en avant, est relié à son camarade par une corde passée sur sa poitrine.

Nous montons le long des collines qui protègent Kyoto contre les vents de l'est, les collines aux flancs desquelles s'étendent les ombrages du parc de Maruyama. La route est bonne, serpente entre des bois de pins et de bambous. A mi-côte nous traversons la montagne sous un tunnel, et nous voilà bientôt sur le versant opposé.

Nous dominons une vallée, qui n'est pas encore celle du lac Biwa. A nos pieds, des champs de blé escaladent les pentes; plus bas, des rizières luisent, des cultures de céréales s'étalent en rectangles verts ou jaunes. C'est le pays d'Hauri. Des paysannes travaillent dans la campagne en pantalon serré et en jambières, la tête enveloppée d'un bout de toile blanche. En face, s'élève une autre barrière de montagnes.

C'est joli, assurément. Mais pourquoi, imitant les

Chinois malpropres, les Japonais fument-ils leurs terres avec des déjections humaines? Une nauséabonde odeur empeste l'air autour du village de Yamashina, dont nous atteignons les premières habitations au sortir d'un bosquet de bambous.

Des ruisseaux bondissent dans les fossés des rues. Devant chaque maison une grande roue à palettes tourne sous le poids de l'eau amenée partout par des siphons ingénieux et des canalisations de bois. On moule le blé avec ces moteurs peu coûteux dans toutes les petites fermes.

Au delà du village, la voie d'un tramway en construction coupe la route. Elle reliera dans quelques mois Kyoto au lac Biwa. On arrivera plus vite au lac, mais on perdra l'agrément d'une promenade en kourouma dans une ravissante région.

Bien que nous soyons partis de bon matin, la chaleur est déjà forte. Mes coolies, fatigués, s'arrêtent au seuil d'une maison de thé toute mignonne avec ses légères cloisons à coulisses qu'on a ouvertes pour laisser passer la brise. Il y a là des estrades avec des nattes, et au milieu de la principale pièce un petit bassin où jaillit une fontaine. Les kouroumayas en boivent l'eau fraîche dans l'ustensile habituel, le godet de bois emmanché d'une tige de bambou.

Derrière la maison, un jardinet, très artificiel, mais bien coquet quand même, étage en gradins sur les déclivités de la montagne des buissons verts soigneusement taillés, bien arrondis, quelques érables qui commencent à rougir, des fleurs piquées le long de

sentiers garnis de rocailles que jalonnent deux ou trois lanternes de pierre bleue.

Après cette halte, que j'aurais volontiers prolongée, il nous faut gravir le second rempart de montagnes, toujours sur la route tracée dans les bois. Une heure plus tard nous dévalons vers Otzu, une petite ville au bord du lac Biwa.

Ici, les kouroumayas m'invitent à quitter ma voiturette. Un nouvel arrêt s'impose. On ne peut venir à Otzu sans visiter le temple de Miidera.

Il a un défaut, ce temple, qui lui est commun avec beaucoup de sanctuaires japonais : il est juché très haut au-dessus d'Otzu, et, au lieu d'y monter par une rampe raisonnable, les pèlerins doivent escalader des centaines de marches. C'est une épreuve, jugée sans doute nécessaire pour attendrir les divinités. Le fait seul d'atteindre le temple après une ascension pénible est déjà très méritoire, et vaut bien les courtes prières qu'on expédie en une minute après avoir frappé dans ses mains et agité les grelots.

Le temple de Miidera est dédié à Kwannon, la déesse de la Pitié, une des divinités les plus révérees du shintoïsme. — N'étant point venu pour implorer Kwannon, ma seule satisfaction en arrivant au haut des terribles escaliers est de contempler le paysage du lac Biwa : une belle nappe d'eau bleue, en forme de guitare, ainsi que l'indique son nom qui a ce sens dans la langue japonaise, un lac aussi vaste que les lacs de la Suisse mais auquel il manque la bordure des montagnes neigeuses de l'Oberland. Je consi-

dère avec moins de plaisir des offrandes guerrières : un obélisque commémorant je ne sais quelle bataille, et un canon russe, souvenirs de carnages offerts sans ironie à la déesse de la Pitié!

L'un des kouroumayas reste à Miiderashita, faubourg d'Otzu, l'autre m'accompagnera sur le lac où nous allons nous embarquer sur le petit bateau qui navigue entre les villages de la rive.

Nous partons pour Yshyama. Beaucoup de voyageurs à bord. Sur le pont tout le monde est accroupi sur des nattes, position que je suis contraint de prendre moi-même car la tente de toile qui nous protège contre un soleil trop ardent n'est pas tendue assez haut au-dessus du bastingage pour qu'on puisse se tenir debout ou assis à la mode d'Europe.

Mes compagnons n'hésitent pas à relever comme d'habitude leur kimono pour offrir leurs fesses aux caresses du vent. La plupart ont simplement entre les jambes une petite poche de toile, moyennant quoi la pudeur est sauve.

Quelques touristes nippons à lunettes. Puisque l'occasion s'en présente, notons qu'aucun Japonais n'arbore le binocle. La conformation du nez national, aplati à sa racine, n'offre pas la moindre prise au ressort de cet instrument. En maintes circonstances, le lorgnon que je porte a intrigué les gens peu accoutumés à voir des myopes d'Europe. Les petites servantes des hôtels, surtout, s'étonnaient, se faisaient expliquer comment l'appareil tenait tout seul, essayaient en vain de l'assurer sur leur nez en trompette, et finalement sem-



blaient envier l'arête droite de mon appendice nasal.

Nous nous arrêtons à Yshyama. Presque tous les passagers descendent comme moi. C'est qu'il y a encore au-dessus de ce village un temple de Kwanon, beaucoup plus fréquenté que celui de Midera. Il est admirablement situé, dans une forêt, à une centaine de mètres d'altitude.

Yshyama signifie en japonais : *montagne de pierre*. Ce nom est, hélas, justifié. Que d'escaliers ! Le premier monte tout droit jusqu'à un plateau où deux kiosques se font face. Ensuite, à droite, à gauche, d'autres marches escaladent en zigzag les pentes pour aboutir à d'autres kiosques, d'autres chapelles où l'on entend résonner les gongs.

J'estime suffisant de me hisser jusqu'à la première terrasse, d'où j'aperçois les pavillons laqués de jaune et de rouge qui incurvent leurs toits dans la verdure des arbres. Ils sont plus jolis ainsi, épars dans le feuillage, que vus de près, un par un, privés de l'ensemble du décor dont ils font partie eux-mêmes.

Les pèlerins, eux, suant et soufflant, se croient obligés d'aller jeter des *sen* et d'agiter les grelots partout où un sanctuaire réclame leurs dévotions. Tous, hommes et femmes, relèvent leur kimono pour se rendre plus facile l'ascension des marches, et j'assiste pendant un moment à une bien amusante exhibition de mollets.

Au bas de la colline sacrée, près d'un ruisseau, à l'ombre des grands arbres, je m'assois sur le socle moussu d'une lanterne de pierre. Mon kouroumaya

rafraîchit dans l'eau courante une bouteille de bière, sort d'un panier les provisions apportées de Kyoto, et bientôt je savoure en plein air un déjeuner aussi frugal qu'excellent. A deux pas de notre installation rustique, une fontaine coule au pied du grand escalier. L'eau sort de la gueule d'un dragon de bronze, un chef-d'œuvre de sculpture japonaise. Des femmes abreuvent leurs enfants à cette source dans des gobelets de bois.

... Les pèlerins ont, eux aussi, déjeuné dans les bocages; les voici qui descendent les degrés plus allégrement qu'ils ne les ont montés tout à l'heure. Des éructations formidables expriment les félicités stomacales.

Nous attendons le retour du bateau près de l'embarcadère, devant les boutiques où l'on achète des *souvenirs* d'Yshyama, tasses de porcelaine, lanternes de fil de fer, cartes postales.

Des petites filles, armées de l'ombrelle en papier peinturluré, trimballent leur petit frère attaché sur leur dos, le petit frère qui tantôt braille, tantôt dort la tête renversée en arrière, oscillante comme si elle allait se détacher.

... Le bateau arrive. Cette fois, nous sommes moins nombreux que le matin. Il y a de la place dans le salon, sous le pont. Là, on peut adopter sur les banquettes une attitude conforme aux habitudes européennes. Quelques pèlerins s'y assoient sur leurs talons, et, à moitié nus, gorgés de riz et de saké, ils somnolent. Je voudrais dormir un peu aussi, mais un concert peu banal m'en empêche.

Mes voisins rotent avec véhémence, et, de temps à autre, chez les plus éprouvés par l'escalade des pentes sacrées de Yshyama, la fatigue se traduit par d'extraordinaires bâillements, des *ahahââh!* sonores, allongés en points d'orgue, qui me font sursauter.

Nous dépassons Miiderashita où nous attend le second kouroumaya. La station suivante possède une merveille que n'ont point le droit de négliger les touristes. A Karasaki, un pin macrobite déploie au bord du lac sa monstrueuse ramure. Ses branches, soutenues par des poteaux, s'étendent horizontalement jusqu'à soixante-quinze mètres du tronc. Ce vieillard, âgé de douze cents ans, m'apparaît comme un invalide chenu calé sur ses jambes de bois et ses béquilles.

Un nouveau bateau nous ramène à Miiderashita. Mes deux kouroumayas se rattellent à la voiture, et, à travers monts et vallées, nous reprenons le chemin de Kyoto.

\*  
\* \*

Le hasard m'a conduit au Daiboutsou-Hôtel, une succursale du Myako Hôtel, admirablement situé comme ce dernier sur la colline de Maruyama, près du parc de ce nom.

Des fenêtres de ma chambre je jouis d'une belle vue sur les montagnes et sur l'océan des maisons basses de Kyoto, d'où surgissent les gros toits des temples et des modernes édifices publics.

Propreté absolue dans cet hôtel modeste. Service assuré par des petites bonnes toujours gaies, dont on n'entend que le pas glissant dans les corridors silencieux.

L'hôtel n'est pas tout à fait japonisé; l'Européen y conserve sa chaussure. Toutefois, dès qu'il rentre d'une promenade, un boy ou une servante se précipite et, avec un torchon et des brosses, nettoie vigoureusement la poussière ou la boue. Il faut bien tenir compte des habitudes des touristes d'Europe et d'Amérique. Beaucoup estimeraient tyrannique l'obligation d'ôter toujours ses souliers avant de franchir le seuil des hôtels. Et pourtant c'est le Japonais qui a raison de ne pas vouloir salir ses nattes. Il est vrai que les *geta* tiennent si peu à ses pieds qu'il ne peut trouver aucun inconvénient à les enlever et à les remettre aussi souvent que les circonstances l'exigent.

\*  
\* \*

Tout près de l'hôtel, dans un parc un peu nu, sonne toute la journée une cloche. La sonnerie, toujours d'un seul coup, est intermittente, mais se répète bien vingt fois par heure. Un temple disperse là ses kiosques de bois. C'est un des rares sanctuaires bouddhistes du Japon. Le bouddhisme, d'ailleurs passablement altéré, a cédé partout la place au shintoïsme, cette fusion du culte des forces naturelles divinisées avec le culte des ancêtres.

En plusieurs endroits on conserve au Japon de colossales statues de Bouddha qu'on appelle *Daïboutsou*. C'est une de ces statues qu'abrite un des kiosques.

Une horreur, ce Daïboutsou ! Un bonhomme en bois doré, ou, plus exactement, son visage seul et ses épaules. Il a quinze mètres de hauteur. Grossièrement taillé comme à coups de hache, il rappelle ces énormes pantins de carton qu'on porte en procession à l'occasion de certaines fêtes dans les villes des Flandres.

Le Daïboutsou actuel n'est guère âgé que d'un siècle. Il remplaça en 1804 son prédécesseur qui avait péri dans un incendie. Derrière le monstre, sur les murs du temple, des peintures représentent Kwannon, démontrant le mélange de la religion shintoïste avec celle de Bouddha.

Dans le parc, encore un canon, pris aux Chinois en 1895.

Sous un édifice ouvert sur toutes ses faces, est l'obsédante cloche de bronze qu'on entend vibrer trois cents fois par jour. La cloche reste immobile sous la charpente qui la soutient ; une grosse pièce de bois suspendue à des cordes constitue un bélier dont la pointe vient heurter l'airain sous la poussée des dévots. Ceux qui prient devant le grand Daïboutsou manqueraient à leur devoir s'ils ne mettaient en branle le bélier moyennant un sen versé dans la main du bonze. C'est pourquoi du matin au soir retentit la grave note de la cloche sainte.

\*  
\* \*

A quelque distance du Daïboutsou, dans le faubourg de Fushimi, un sanctuaire purement shintoïste est bâti sur les pentes boisées d'une colline. Il est dédié à Inari, la déesse du riz. On peut juger de son importance si l'on songe que le riz est la base de la nourriture du Japon.

Il paraît que le nom de la déesse est le mot japonais qui signifie : *homme de riz*. En caractères chinois ce mot équivaut à *porteur de riz*. La déesse serait apparue en effet en ce lieu à un vieil homme chargé d'un sac de la précieuse denrée. L'événement n'est pas récent, car le temple fut édifié en l'année 711.

Aux environs, dans la longue rue qui relie Fushimi à Kyoto, et dans l'avenue plantée d'arbres et bordée de lanternes qui mène au sanctuaire, des boutiques offrent aux promeneurs des jouets de terre cuite, de porcelaine et de bois : poupées, chevaux, chiens, et surtout des renards, qu'on appelle les *Fushimi-Ningyo*.

Les renards, on les retrouve, de très grande taille, statufiés en pierre, de chaque côté de l'entrée du temple près du torii rouge dressé au bas de l'escalier. C'est que les renards sont les messagers d'Inari. Cette qualité leur fut attribuée probablement parce que dans le bois où s'élèvent les kiosques sacrés les renards creusaient jadis partout leurs trous de refuge.

Dans le parc dont les renards de pierre gardent l'entrée, plusieurs élégants pavillons, simples toits retroussés posés sur des piliers de bois laqués de rouge. Des ex-voto, des miroirs d'argent pendent aux colonnes. Des fidèles claquent dans leurs mains, prient et jettent sur un drap blanc leur offrande de menue monnaie.

Mais le pèlerinage, pour être complet, demande d'autres efforts. Il eût été étonnant que les fondateurs du temple d'Inari n'eussent point profité de sa situation sur le flanc d'une montagne pour obliger les foules à gravir de redoutables escaliers. Ils n'ont pas été oubliés, les escaliers ! Derrière les principaux bâtiments qui déjà sont perchés sur une terrasse élevée, des degrés escaladent des pentes, continués plus haut par des sentiers escarpés qui conduisent à des chapelles secondaires.

Pour amuser, sans doute, les victimes de cette ascension forcée, on a planté sur les sentiers des torii rouges tellement rapprochés les uns des autres qu'ils forment une sorte de tunnel. Les torii, à mesure que l'on monte, s'abaissent de plus en plus. A la fin il faut se baisser sous leur charpente comme dans une galerie de mine.

Cette route fantaisiste, agrémentée de nombreux zigzags, aboutit à des autels, près desquels on reprend haleine un instant en disant une prière. Sur les autels on dépose des présents qui évoquent la pénible promenade sous les portiques rouges : de tout petits torii achetés chez les marchands de Fushimi-Ningyo.

Tout le long des sentiers, des branches sont fichées en terre portant, comme des drapeaux minuscules, des bouts de papier où sont écrits des noms. Chacun laisse ainsi sa carte de visite, afin que la déesse Inari sache bien qu'il est venu lui offrir son tribut de *sen*, de prières et d'ex-voto.

\*  
\* \*

Dans la ville de Kyoto les temples, bien entendu, abondent. Au Sanyusangen-Do, je me suis bien gardé de compter les trente-trois mille trois cent trente-trois divinités que renferme une vaste salle. Cet étalage ahurissant de statuette dorées est tout entier consacré à Kwannon, la déesse de la Pitié. C'est elle, la déesse aux onze visages, aux mille mains, que représentent ces effigies effroyablement multipliées.

Pour augmenter encore l'étrangeté de cette exhibition, dans la tête de la plus grande statue, qui siège au centre, on a placé, paraît-il, un cerveau humain!

\*  
\* \*

Au temple d'Higashi-Hongwanji le style diffère un peu de celui des autres temples. L'arcade des portes et des façades est mollement incurvée. Le bois des panneaux est tout fouillé de sculptures que ne revêt aucune couleur, aucune laque. Seuls, tran-



chent sur le fond brun des boiseries quelques ornements de bronze doré. Tout est neuf; l'édifice a été rebâti en 1895.

Dans la cour, de splendides *toro* de bronze d'une dimension colossale précèdent les escaliers du sanctuaire, au bas desquels on échange ses souliers contre des chaussons pour pénétrer dans les pavillons et marcher sur les nattes immaculées.

Des reliefs dorés décorent les parois intérieures, fleurs de lotus, oiseaux, branches entrelacées. Sous les galeries se voit un ex-voto bizarre, un gros tas de cordes noires. Ces cordes sont des cheveux de femmes. Elles servirent à hisser les charpentes lors de la construction du temple. Vingt-neuf autres tas de pareilles cordes sont conservés précieusement dans les sous-sols!

\*  
\* \*

A Nishi-Hongwanji (temple de l'Ouest), on est en plein vieux Japon. Le monument est resté à peu près intact depuis la fin du seizième siècle.

Il n'est pas seulement affecté au culte. En outre du sanctuaire il se compose d'une série de chambres qu'habitèrent jadis les prêtres de la secte bouddhiste des Hongwanji.

L'attrait de Nishi-Hongwanji consiste surtout dans la décoration de ces chambres, à laquelle collaborèrent des peintres et des sculpteurs comme Kano Ryokei, Yoshimura Kokei, Maruyama Ozui, Kano Idenobu et maints autres artistes anciens.

Sur les portes sont ciselés des chats, des chevaux, des moulures diverses. Chaque chambre prend le nom des ornements qui la caractérisent. Successivement on visite la chambre des moineaux, celle des oies, celle des cigognes, celle des hérons, celle des paons. D'autres sont plus spécialement dédiées aux fleurs, lotus, chrysanthèmes, fleurs de cerisier. Un plafond est parsemé d'éventails. Ailleurs, ce sont des scènes de la vie chinoise, des chasses, des réceptions d'empereurs. Toutes ces peintures sont généralement sur fond d'or.

Les murs de la plus grande pièce sont tout couverts de cigognes. Sa décoration produirait un effet superbe, si malheureusement le plafond trop bas n'écrasait un peu les peintures prodiguées partout sur les parois de cette salle. C'est une chambre de deux cent cinquante *tatami*, comme on dit au Japon; une chambre de deux cent cinquante nattes, parce que sa superficie est mesurée d'après le nombre de nattes étendues sur le parquet. Lorsqu'on traverse la salle des cigognes, le plancher crie sous les pas. L'imagination des Japonais poétise ces gémissements du bois; ils imitent, prétendent-ils, le chant du rossignol!



Assez de temples! Pour les connaître tous il faudrait demeurer trois mois à Kyoto.

Quant au palais impérial, impossible de le voir; son accès est formellement interdit. On doit se rési-

gner à n'apercevoir que ses pavillons blancs à double toit au-dessus du mur du parc où il se cache.

Kyoto, capitale de l'Empire pendant onze cents ans, jusqu'à l'avènement de Mutso-Hito en 1867, devrait, si les traditions continuaient à être respectées, reprendre son rang de ville impériale après la mort de ce souverain. Pendant mon séjour au Japon, des Japonais pensaient qu'il en serait ainsi. Mais, depuis lors, Mutsu-Hito s'est éteint et il ne semble pas qu'il soit question pour le nouvel empereur d'abandonner Tokio. Transporter la capitale à Kyoto serait d'ailleurs bien peu pratique, maintenant que l'organisation moderne du pays a modifié tant de choses. Depuis plus de quarante ans, des palais ont été bâtis à Tokio pour les ministères et les grands services publics; et toute la vie administrative s'y est concentrée. On ne changera certainement pas cette organisation.

\*  
\* \*

Les magasins de Kyoto sont plus intéressants que les temples et les palais. Nulle part au Japon n'existe une pareille exhibition d'objets d'art et de bric-à-brac.

Si l'on ne craignait d'importuner à la fin les marchands, pour peu que l'on aime les jolies choses on passerait des mois à musarder de boutique en boutique, à se faire montrer les chefs-d'œuvre les plus

variés, les bibelots les plus riches. Malheureusement les goûts artistiques n'ont pas toujours à leur service un portefeuille bourré de yens. Il n'y a que les milliardaires américains qui puissent errer à leur guise dans le Kyoto de la curiosité et faire plaisir aux marchands, en même temps qu'ils se satisfont eux-mêmes.

Dans le quartier de Sinjo, dans des rues qui se nomment : Matsubara, Manyugi-Dori, Térachidori, toute maison est un petit bazar, depuis l'humble échoppe où se vendent les vieilles poteries ébréchées, les cloisonnés endommagés, jusqu'aux somptueuses boutiques dont le rez-de-chaussée et l'étage supérieur sont encombrés des merveilles que les artistes japonais créèrent avec l'or, le bronze, la laque, la porcelaine, le bois et la soie.

Là sont exposés aux yeux ébahis de l'amateur *kakémonos* et *makimonos* (1), où sur le fond chatoyant des soies se dessinent des femmes, des paysages, des tiges de bambou et des fleurs, bouddhas ventrus, animaux de bronze, lanternes ciselées, torii, incrustations et reproductions de toutes les beautés qui font la splendeur des temples, porcelaines de Satzuma et d'ailleurs.

Parfois, dans les petits magasins, lorsque le client, après avoir palpé les vases précieux, les étoffes brillantes, les bronzes niellés d'or et d'argent, se dispose à partir sans avoir rien acheté, le marchand emploie le moyen suprême : il tire avec précaution

(1) *Kakémono* : dessin qui se pend. *Makimono* : dessin qui se roule.

de ses tiroirs de mystérieux bibelots, baignoires d'ivoire à secret, becs de canne qui se dévissent pour laisser voir des bonshommes obscènes. Pour l'assaut final le séducteur extrait du fond des armoires des piles d'albums érotiques, collections de dessins aphrodisiaques où les attitudes des personnages apparaissent déformées, amplifiées bizarrement par l'imagination d'artistes en délire.

Parmi ces estampes suggestives, il en est de moins outrées qu'on attribue au célèbre Hokusai et qu'on reconnaît à leur merveilleuse finesse. Mais celles-là coûtent cher ; il faut venir de Chicago pour se permettre de telles acquisitions.



C'est surtout près de Gion, au bas du parc de Maruyama, que se vendent les albums immoraux. Là en effet est le propice quartier du plaisir. Les renommées *gueisha* de Kyoto y résident, à proximité de la rivière Kamogawa. La nuit, les balcons s'illuminent ; au-dessus de l'eau courante, les lanternes versicolores oscillent à la brise tandis que retentissent les notes piquées des *shamisen* (1).

Plusieurs rues sont occupées par les maisons de thé, les *tchaya*, où les fêtards se réunissent pour dîner et passer de longues heures, entourés de femmes gracieuses qui chantent et qui dansent. C'est

(1) *Shamisen* : sorte de guitare.

le grand luxe des Japonais, ces séances dans les maisons de thé. Des fortunes s'y volatilisent en repas coûteux, en rémunérations généreuses allouées aux *gueisha*. Il n'est pas rare qu'un Japonais tant soit peu aisé, recevant quelques amis dans une *tchaya*, y dépense deux à trois cents *yen*, c'est-à-dire six ou sept cents francs.

Les *gueisha* ne sont pas de vulgaires hétaires, ce sont des artistes qui ont longtemps étudié la musique, le chant et la danse à l'école spéciale de Kyoto. Elles exigent, lorsqu'elles ont une certaine réputation, des cachets considérables.

Dans les rues que jalonnent les maisons de thé, on les voit aller et venir, les *gueisha*, très jeunes presque toujours, et souvent jolies, vêtues de riches kimonos, portant dans une enveloppe de toile leur shamisen. Elles se dirigent vers les joyeuses *tchaya* où on les fait appeler; la foule s'écarte respectueusement devant elles; et elles-mêmes, très sérieuses, très dignes, paraissent avoir à un haut degré le sentiment de leur valeur.

Les *tchaya* ne se bornent pas à donner asile aux orchestres de *gueisha* commandés par les bandes en liesse; elles abritent parfois des plaisirs moins artistiques, surtout pendant les après-midi inoccupées. L'étranger qui erre, indécis, par les ruelles de Gion entend fréquemment l'appel ordinaire : *anata! anata* (1)! S'il daigne détourner la tête, il aperçoit, soulevant la natte mobile qui protège l'entrée

(1) *anata* : toi.

des demeures contre les regards indiscrets, une petite main qui accompagne l'*anata* de son geste bien japonais : les quatre doigts levés et abaissés alternativement vers le client souhaité.

L'amabilité est toujours parfaite dans les tchaya, comme partout, d'ailleurs, au Japon. Un soir, dans les venelles étroites de Kawaramachi, une tenancière de maison de thé m'a adressé en vain à plusieurs reprises son appel engageant. Elle finit par m'arrêter.

Conversation pénible. J'ai bientôt épuisé mes *o-hayo*, mes *arigato*, mes *yoroshi* (1) et les trente ou quarante autres mots qui constituent mon très restreint vocabulaire japonais.

— *Aru-kimasho* (2). Je me promène simplement, et ne désire ni thé ni gueisha.

— Eh bien ! Puisque je me promène, elle va se promener avec moi. Elle me prend la main, et nous voilà partis, salués par les sourires sympathiques des mousmés en faction devant les portes sous les lanternes de papier.

J'ai l'air d'un bon papa qui conduit sa petite fille chez le pâtissier. Ma fille s'appelle Mismiko : elle est jeune, très avenante. Je ne lui reproche qu'une regrettable manie : elle mâche, à l'instar des gens d'Amérique, un morceau de caoutchouc qui crie sous ses dents d'une bien étrange façon.

Nous avons quitté le quartier des ruelles ; nous sommes dans la grande rue de Shiyo où nous admi-

(1) *yoroshi* : bien ; *arigato* : merci ; *o-hayo* : bonjour.

(2) *aru-kimasho* : se promener.

rons les beaux magasins illuminés. Mismiko considère avec intérêt les étalages des fruitiers. Pour faire cesser l'agaçante mastication de la chique de caoutchouc, j'achète une grosse orange que nous partageons; et mon amie en y mordant me montre ses jolies dents blanches.

Là-dessus, salutations profondes, les mains aux genoux; et nous nous séparons. — *Sayonara! Sayonara* (1)!



A l'autre bout de Kyoto, près du pont de Goyo, il ne s'agit plus de *gueisha*. C'est le district où les vulgaires mousmés, les *oi-ran*, s'offrent sans accompagnement de shamisen, sans danses et sans chansons. Ici l'appel au plaisir : *Anata! Anata!* retentit partout, renforcé du geste accoutumé des quatre doigts.

Mais l'Européen, même peu austère, est tout étonné de voir par qui l'appel est lancé et le geste esquissé. De chaque porte sort une toute petite servante qui n'a guère que dix ans. C'est elle qui dit : *anata*; c'est elle qui agite ses doigts; c'est elle qui tire le passant par la manche pour l'entraîner chez ses grandes sœurs les *oi-ran*. Encore quelques années, et les gamines, devenues à leur tour mousmés, connaîtront à merveille les roueries de leur métier. Leur apprentissage aura été soigné.

(1) Adieu! Adieu!





J'ai employé les heures trop chaudes à des visites au musée de Kyoto. Le musée des Beaux-Arts est logé dans un palais tout neuf non loin du temple du Daïboutsou. Sans doute, ce musée est moins abondamment fourni que les mille magasins des marchands de Kyoto, mais du moins n'y risque-t-on pas de vider son porte-monnaie. Entrée : trois *sen* (un sou et demi). L'art est mis à la portée des masses!

On trouve au musée des collections considérables des objets déjà vus dans les boutiques de Sanyomachi. Il y en a d'autres plus précieux, des pièces uniques que copient les fondeurs, les sculpteurs et les potiers : masques de guerriers anciens, en métal, hérissés d'intimidantes moustaches, oreillers de bois en forme de boule (!), vases de porcelaine, de laque et de bronze, boîtes à thé (*chabako*), nécessaires de toilette (*tébako*), boîtes à médecine (*inrô*), boîtes à parfums (*kobako*), écrivoires (*suziribako*).

A mon sens, ce que le musée possède de plus remarquable, ce sont de grandes statues en bois, dont quelques-unes datent du treizième siècle. Elles représentent les vingt-huit divinités gardiennes des temples. L'artiste qui les a sculptées s'est ingénié à leur donner un visage effrayant et y a généralement réussi.

Je me souviens surtout des figures admirablement expressives dues au ciseau d'Unkei.

Je ne puis songer sans sourire à une autre statue qui, au contraire des divinités horribles, respire la bonté et la satisfaction la plus complète. C'est un Ho-tei merveilleux, Ho-tei, le dieu de l'abondance et de la joie. Sa bedaine énorme déborde de son kimono entr'ouvert, son visage s'éclaire d'un large rire qu'accentue la malice de petits yeux égrillards. Signe suprême de prospérité, le lobe de ses oreilles, aussi gras que son abdomen, tombe sur ses épaules. Il traîne derrière lui un sac gonflé de riz ou d'argent.

Cet Ho-tei est le Dieu le plus populaire du Japon. Partout on voit son ventre obèse, sa bouche rieuse, ses oreilles adipeuses. Bien souvent en Europe on prend pour des statuettes de Bouddha les reproductions en faïence ou en bronze de l'hilarant poussah. Bouddha est grave, son sourire exprime la sérénité et le calme. Ho-tei est gai; il s'amuse et sa gaîté communicative assurément porte bonheur à ceux qui ornent leurs maisons de son image, car elle les incite à bannir la tristesse et à jouir pleinement des plaisirs que peut dispenser la vie.



Comme Kyoto, Nara a été jadis la capitale du Japon. Il y a bien longtemps; c'était au huitième siècle. Aujourd'hui, Nara n'est plus qu'une très modeste ville, déchue de son ancienne splendeur, mais que préservent de l'oubli ses temples célèbres.

Les Japonais y viennent en foule, plutôt en pro-

meneurs qu'en pèlerins, car le paysage de Nara, sans avoir le charme de Miyajima, est digne pourtant d'attirer les amis de la beauté.

La longue rue qui monte de la gare vers les temples, avec ses nombreuses boutiques de marchands de *souvenirs*, bois sculptés et porcelaines, dénonce tout de suite un but d'excursion très fréquenté.

De cette rue on a d'abord une vue agréable sur un hôtel bâti au-dessus d'un étang où nagent majestueusement des cygnes. Ensuite, à gauche, sur un plateau, dans les arbres, les temples dressent leurs kiosques rouges, leurs pagodes à multiples toits, leurs *torii* et leurs *toro*.

Mais le plus puissant attrait de Nara est le magnifique parc qui avoisine les sanctuaires. Qu'ils sont jolis les *torii* rouges dans la verdure des cèdres; et qu'elle est donc impressionnante la longue avenue de gigantesques cryptomerias entre lesquels s'érigent timidement les milliers de lanternes de pierre bleue!

De même qu'à Miyajima, des cerfs et des biches gambadent sur les pelouses du parc, respectés des visiteurs, qui aiment à les nourrir de friandises et pensent ainsi faire une offrande indirecte aux divinités embusquées dans les temples.

\*  
\* \*

De Nara à Yamada le chemin de fer court à travers un pays superbe où des montagnes rocheuses

dominant des vallées étroites et profondes. Puis, s'étend une plaine où les paysans travaillent sous la pluie, penchés sur les rizières, vêtus de leur étrange manteau de paille.

Yamada! — Encore une ville de pèlerinage! C'est décidément toujours des temples qu'on va voir au Japon.

Au Gonikai Hôtel, je suis le seul étranger. Sans être tout à fait une *yadoya* nipponne, cet hôtel est presque exclusivement japonais. Sauf deux ou trois chambres garnies à l'européenne et reléguées d'ailleurs au dernier étage, tout est aménagé pour des hôtes nationaux. Les chambres sont séparées par des cloisons qui glissent sur des coulisses. Aucun meuble, seulement des nattes sur le parquet; ni chaises, ni lit; on apporte le soir aux voyageurs deux matelas très minces, les *fon*; entre lesquels ils s'insèrent. Pas de table de toilette; on fait ses ablutions, partielles ou totales, dans les salles de bain. Il faut que rien n'altère la propreté absolue qui règne partout.

Au Gonikai Hôtel on n'entre point avec ses chaussures. Sur le seuil s'alignent des sandales de paille, par lesquelles Japonais ou Occidentaux remplacent leurs socques de bois ou leurs bottines salies par la poussière.

Aussi, quel calme dans cette auberge! Le seul bruit qu'on y entende est parfois le rire clair d'une servante ou bien le frottement d'une cloison qui s'ouvre ou se ferme.

Arrive un groupe de touristes. La plupart sont en

kimono. Quelques-uns ont le veston moderne. Un quart d'heure plus tard, ils ont tous revêtu le costume japonais. Je les vois en passant dans les corridors, accroupis dans leurs chambres sur les *tatami*, tous drapés dans le léger peplum bleu et blanc que fournit l'hôtel en guise de chemise de nuit. Chacun mange chez soi son bol de riz ou fume sa pipette en lisant un journal.

\*  
\* \*

Le lendemain, accompagné d'un employé de l'hôtel qui me sert de guide et porte mes provisions, je retrouve les touristes japonais dans le tramway électrique qui mène vers Futami et Toba, le long de la baie d'Isé.

Le tramway est bondé. — Pourquoi tant de monde? C'est que les temples de Yamada, où se rendent tous ces excursionnistes, ne sont pas dédiés à des dieux ordinaires. Les dieux de Yamada sont les ancêtres très nébuleux de la famille impériale, des empereurs qui descendent du soleil par la déesse Amateratsu. Ce sont donc les dieux les plus vénérés du Japon.

Les dévôts du shintoïsme se croient tenus de venir prier à Yamada, presque comme les Musulmans s'imposent le devoir d'aller se prosterner devant la pierre noire de la Mecque. Les plus pauvres mendient le long du chemin, tels autrefois les pèlerins d'Europe en route pour Saint-Jacques

de Compostelle. Les Japonais affirment même que des chiens inspirés ont accompli d'eux-mêmes le pèlerinage de Yamada!

Arrêt du tramway au bord de la rivière Isuzu. On traverse la rivière sur un pont en arc peint en blanc, le pont d'Ujibashi, que précède un grand torii; et immédiatement on entre dans un parc où des canons russes et chinois, offerts aux divinités protectrices des armées japonaises, frappent d'abord les regards.

Bientôt on s'avance sous l'ombrage des cryptomerias, ces cèdres géants qui sont une des beautés du Japon. Avant d'aller plus loin, chacun descend vers la rivière pour se laver les mains et la bouche, et monte ensuite, purifié, au temple de Naiku, par les avenues bordées d'arbres centenaires.

On s'attendrait à trouver à Yamada des sanctuaires ruisselants d'or et d'argent, enrichis de toutes les merveilles de l'art, une somptuosité en harmonie avec le caractère si éminemment sacré de la famille impériale. C'est tout le contraire! Le temple se compose de quelques bâtiments en bois brut, sans le moindre ornement, sans aucune peinture, aucune sculpture. La toiture est de chaume. Conformément à l'antique architecture japonaise, deux grosses poutres s'entrecroisent sur le faite à chaque extrémité.

Simplicité voulue, raisonnée. — Ici l'effet moral suffit. Ce temple recèle dans sa fruste enveloppe de bois des mystères redoutables, que personne n'est admis à connaître. Il est tellement saint que nul ne

peut y pénétrer, sauf l'empereur qui vient à certaines époques rendre à ses ancêtres des honneurs funèbres. Mutsu-Hito, après la guerre de Mandchourie, en franchit la porte pour remercier Amateratzu et contempler le miroir sacré qui appartient, d'après la légende, à son aïeule lointaine la déesse du Soleil.

La porte, c'est un large voile blanc tendu à l'entrée du sanctuaire. Devant ce voile tout passant doit se décoiffer. Un soldat est là qui veille à ce que soit toujours observée cette marque de déférence. Ceux qui s'arrêtent, s'agenouillent et prient. Personne n'est admis à toucher le voile sacré. En 1889 un ministre, le comte Mori, l'avait soulevé du bout de sa canne. Un fanatique, qui avait vu le geste, l'assassina quelque temps après.

Cet extrême respect pour les ancêtres des empereurs n'est pas sans grandeur, de même que le culte des aïeux, qui constitue l'élément essentiel du shintoïsme.

Toutefois il ne faudrait point trop se hâter d'en féliciter les Japonais. Ce n'est pas en effet seulement de l'amour filial que procède ce culte. Il est basé surtout sur la crainte. Les pères à qui les fils négligent d'assurer les honneurs funéraires se fâchent dans le monde des ombres. Ils reviennent tracasser les vivants, leur font mille niches désagréables, entravent leurs affaires; et c'est pour éviter la vengeance des morts qu'en définitive on les honore. Un proverbe nippon dit que « *les Japonais ne craignent que trois choses : les tremblements de terre, le tonnerre et les ancêtres* ».

Au temple de Nai-Ku les souverains, pleins de sollicitude, ont prévu jusqu'aux amusements de leurs aïeux déifiés. Ceux-ci, pense-t-on, aiment à errer la nuit dans les environs de la baie d'Isé. Sous un kiosque sont entretenus des chevaux sacrés affectés aux cavalcades nocturnes des empereurs défunts. Ces braves bêtes m'ont paru en excellent état. Les dieux de Nai-Ku ne se livrent sans doute jamais à des raids excessifs.

\*  
\* \*

Le pèlerinage de Nai-Ku serait incomplet si l'on n'allait un peu plus loin jusqu'à Futami. Il y a là un paysage marin fameux, un de ces paysages où, comme à Myajima, les hommes se sont associés à la nature pour créer une vue sensationnelle.

Dans la mer, à cent mètres du rivage, deux rocs bruns de taille inégale sont réunis par un pont en cordes de paille qui s'infléchit en arc concave. Tous les pèlerins de Yamada poussent jusqu'ici leur promenade. Les plus raffinés s'arrangent pour voir le soleil se lever entre les rochers unis qu'ils appellent *Mioto-Iwa* (le mari et la femme).

Il serait surprenant qu'un sanctuaire n'eût point ici sa place. Il existe. Un torii minuscule est planté au sommet du plus haut roc; et, sur la plage, un autel reçoit des offrandes : des rondelles de paille ornées de bandes de papier qu'on brûle en l'honneur du dieu local.



Ce dieu, *Suzano-o*, protège contre la peste. Il indiqua un jour à un brave homme des environs le moyen de se préserver du fléau : suspendre des cordes de paille en travers de la route.

Les rochers de Futami s'embellissent, quand le temps est clair, du fond de tableau classique des estampes japonaises ; le Fuji-Yama montre à l'horizon sa pyramide neigeuse.

Nous sommes venus aujourd'hui trop tard pour admirer le disque rouge du soleil surgissant de la mer entre les deux époux de granit ; et le Fuji-Yama boudeur reste invisible dans les nuages.

Plus loin, à Toba, demeurent de même invisibles les célèbres plongeuses qui pêchent les coquillages aux environs de ce petit port, à l'entrée de la baie d'Isé. Mais nous avons l'occasion de connaître un animal marin des plus étranges, que je signale aux océanographes compétents. Un aubergiste nous appelle pour nous montrer dans une grande cuvette un être qui tient du poisson, de la langouste et du poulpe, une bête hideuse qui vomit l'eau d'un jet continu et régulier par une ouverture de sa tête.

Dans une tchaya juchée sur la falaise nous déjeunons, le visage fouetté par la brise, de provisions apportées de l'hôtel, auxquelles j'ajoute quelques gâteaux de haricots. Puis, avant le retour à Yamada, nous flânonnons dans les rues de Toba devant les maisons de bois où pendent, au-dessus des portes, des tresses de paille pareilles à celles de Futami, les tresses qui préservent de la peste.

\*  
\* \*

A Yamada même, un autre temple, le Gê-Ku, est une imitation presque absolue du Nai-Ku. Mêmes palissades épaisses servant de murs, mêmes bois frustes, mêmes toits de chaume que surmontent des poutres entrecroisées.

Tout cela est neuf. Les temples de Yamada ont été reconstruits en 1909, pour obéir à une tradition ancienne qui veut que, tous les vingt ans, ils soient remplacés.

Il y a encore au Gê-Ku un accessoire dont le réalisme très moderne jure un peu avec les dieux légendaires et les chevaux qu'on entretient pour leurs promenades nocturnes. Une ancre prise aux Russes en 1904 par l'amiral Togo est exposée sur une pelouse.

Au moment où je passe près de ce trophée, il est entouré d'un groupe de curieux, trente ou quarante personnes, hommes et femmes, qui, selon un usage assez courant, ont adopté pour leur pèlerinage à Yamada un uniforme : un kimono blanc rayé de larges bandes bleues.

\*  
\* \*

Yamada, fréquentée chaque année par plus de cinq cent mille pèlerins, mêle volontiers les mani-

festations religieuses à des distractions profanes. Les *gueisha* de cette ville, qui firent leurs études au conservatoire de Kyoto, sont presque aussi réputées que les artistes de l'ancienne capitale.

Kané-Ko, Maza-Ko, Yayé-Ko et cent autres chantent et sourient dans les *tchaya* pour l'agrément des voyageurs. Il me semble entendre encore la voix de Yayé-Ko, une des plus jolies filles que j'aie rencontrées au Japon, Yayé-Ko qui, pour me remercier de mes compliments, m'écrivit son nom sur un bout de carton en échange du mien.

— Pourquoi cette syllabe *Ko* qui termine tant de noms de femmes ? demandai-je un jour à un Japonais.

— Ce sont, me dit-il, les femmes de haute condition qui usent généralement de cette sorte de particule noble.

S'il en est ainsi, le Japon possède une bien nombreuse aristocratie, car *gueisha*, mousmés, servantes d'hôtel même, se parent à peu près toutes de ce *Ko* distingué.

\*  
\* \*

Une longue journée en chemin de fer entre la mer et les montagnes. Vers le soir nous cotoyons la baie de Surugá. Aux environs de Numazu et de Gotemba s'élève sur la plaine l'énorme Fuji-Yama. Le volcan a aujourd'hui un aspect peu ordinaire : vers la moitié de sa hauteur, un nuage gris l'entoure comme une bague, par-dessus laquelle pointe le

cône de neige qui paraît lui-même un nuage blanc immobile dans l'espace.

La nuit est venue lorsque le train arrive dans la gare d'Hiranuma, faubourg de Yokohama où passent en dehors de la ville les express qui se dirigent sur Tokyo.

Il faut croire que le monde est petit ou bien que ceux qui voyagent sont toujours les mêmes, car j'ai maintes fois retrouvé, au cours de mes multiples pérégrinations, des gens que j'avais connus ailleurs, à des milliers de lieues.

A Yokohama je revois à l'Oriental Palace Hôtel le propriétaire M. Muraour, un Français avec qui j'ai navigué il y a deux ans sur un paquebot d'Extrême-Orient. Deux ans auparavant j'avais dormi avec son frère dans le Transsibérien. M. Muraour a fait de l'Oriental Palace Hôtel le *leading hôtel* de Yokohama, un des meilleurs du Japon.

Malgré le plaisir que j'ai eu d'être confortablement installé chez un compatriote, Yokohama ne m'a pas longtemps retenu. Cette ville, le principal port du Japon, est, à cause de ses relations avec l'Europe et l'Amérique, trop modernisée pour intéresser beaucoup le touriste avide de pittoresque et d'inédit. Dans le quartier du port, dans Water-Street et les rues voisines, sur la colline du Bluff au-dessus du Consulat de France, les magasins des commerçants et les villas habitées par le corps consulaire n'ont vraiment rien de japonais. Un seul endroit, peut-être, présente quelque originalité aux yeux de l'Européen qui cherche le Japon; c'est, derrière un canal, au

piéd de l'escalier du Bluff, la rue Motomachi, qui allonge sa double ligne de boutiques depuis Nishino-Bashi jusqu'au temple shintoïste de Zotokuin. Déjà très vivante durant le jour, cette voie s'encombre le soir d'une foule très animée, qui se bouscule devant les étalages des camelots et assiège les centaines de marchands de fleurs établis sur la chaussée à la lueur des lanternes de papier.

Dans ce milieu populaire on se sent en plein Japon, très loin des districts sans caractère, occidentalisés, de Main Street et du Bund.

Cette rue Motomachi est probablement tout ce qui reste du village de pêcheurs qu'était jadis Yokohama. C'est ainsi sans doute que la trouva le commodore américain Perry, lorsqu'il aborda ici en 1854 pour jeter les bases des concessions étrangères qui se sont depuis lors si développées.

\*  
\* \*

Kamakura est si rapproché de Yokohama qu'on ne peut décemment séjourner si peu que ce soit dans le grand port japonais sans aller voir le célèbre Daïboutsou.

Le Daïboutsou de Kamakura est un colossal Bouddha de bronze vert assis au bas d'une colline couronnée de pins. Ce Bouddha, haut de quinze mètres, souriant, les yeux baissés, les mains réunies dans l'attitude de la paix suprême, apparaît là comme un imposant symbole de la supériorité du

philosophe, indifférent à l'agitation des hommes et aux soubresauts de la nature elle-même.

Kamakura fut à la fin du douzième siècle, sous le Shogunat de Yoritomo, la capitale du Japon oriental; et elle conserva ce rang pendant trois cents ans. Le Bouddha fut placé sur son piédestal de granit à cette époque où la ville était prospère et renfermait un million d'habitants. Autrefois un kiosque protégeait sa tranquillité contre les assauts de la neige et de la pluie.

La capitale n'est plus ici; la grande ville s'est dépeuplée; Kamakura n'est plus qu'un village; l'abri de bois s'est écroulé. Les tremblements de terre ont secoué le pays, des marées formidables sont venues battre de leurs vagues la poitrine de la statue. Rien ne l'a ébranlée. Le Bouddha géant, survivant à toutes les vicissitudes, demeure impassible et dédaigneux, tel qu'il était il y a sept cents ans.

Au-dessus du Daïboutsou est construit, sur la colline, le temple d'Hachiman, le dieu de la guerre. Son origine remonte aussi au temps de Yoritomo; mais les éléments l'ont vaincu; un incendie l'a réduit en cendres il y a un siècle. On l'a rebâti en 1828.

Je n'ai point demandé à voir la singulière relique qu'on y conserve précieusement à côté de l'armure du guerrier Yoritomo, fondateur du temple, créateur de l'ancienne capitale. Pourtant, cette relique, l'apathique Bouddha lui-même ne pourrait en entendre parler sans accentuer au moins un peu son sourire; *c'est le cerveau de Yoritomo enfant!*

## CHAPITRE XVII

### TOKYO ET NIKKO

Les rues de Tokyo. — Tokyo le soir. — Les bruits de la rue. — Tradition et modernisme. — L'écriture sino-japonaise. — Les quarante-sept ronins. — Le Bushido. — Le Musée d'Uyeno. — Le parc d'Asakusa. — Le Yoshiwara. — Les oïran. — Le théâtre Teikoku-za. — L'école de jiu-jitsu. — Le mariage de Ki-za. — Nikko. — Les dieux ont soif. — Le pont Rouge. — Les temples de Futara, de Yeyasu, de Yemitzu. — Une danseuse sacrée. — Une gueisha d'Irimachi. — Le bain japonais.

Yokohama n'est, en somme, que le port de Tokyo. Tokyo est en effet mal situé au fond d'une baie aux eaux trop peu profondes pour que les grands navires puissent y jeter l'ancre. Les deux villes, distantes d'une trentaine de kilomètres seulement, sont reliées par le chemin de fer qui suit à peu près l'ancienne route du Tokaïdo. Les trains qui partent toutes les demi-heures, et aussi les tramways électriques, encore plus fréquents, assurent entre Yokohama et la capitale des communications aussi rapides que faciles.

Les trains arrivent à Tokyo dans la station de Shimbashi, une petite gare qui n'est plus en rapport avec l'extension considérable de la ville, et qui sera d'ailleurs bientôt suppléée par une gare centrale, actuellement en construction.



Tokyo est immense. On est frappé de cette immensité lorsque, parcourant ses rues en djirinksha, on constate qu'il faut une heure de course pour aller de la gare de Shimbashi à la gare d'Uyeno, et aussi lorsque, montant dans le parc de Shiba sur la colline d'Atago Yama, on découvre l'interminable agglomération des toits : une mer grise où les silhouettes des grands édifices modernes sont comme des navires sur les vagues.

Tokyo doit forcément avoir une très vaste superficie pour loger ses deux millions d'habitants, puisque toutes ses maisons, en quelque sorte, sont de simples baraques de bois qui n'ont jamais plus d'un étage et ne possèdent même souvent qu'un rez-de-chaussée. Seuls, les palais des ministères et des banques, le théâtre et une grosse tour cylindrique près du parc d'Asakusa émergent au-dessus de ces vulgaires cahutes.

Certes, dans Ginza, la longue rue qui commence à Shimbashi et traverse sous des noms divers une grande partie de la ville, les spacieux trottoirs, les magasins aux larges baies vitrées, les hautes constructions, le tramway électrique, la circulation intense, ont une apparence assez occidentale ; et les maigres saules pleureurs qui jalonnent cette rue lui donnent même quelque ressemblance avec nos boulevards parisiens bordés d'arbres. Mais, d'après des



gens bien informés, beaucoup des maisons de Ginza qui paraissent solidement bâties en briques ou en pierres sont des trompe-l'œil. En réalité elles sont en bois comme les masures voisines; on les a simplement revêtues d'une couche de ciment.

Presque partout ailleurs, les trottoirs et le pavé sont inconnus. Le piéton patauge dans la boue ou s'enfonce dans la poussière. Toutefois, il est juste de signaler les louables efforts que font les ménagères japonaises, stimulées peut-être par la police municipale, pour maintenir les rues en assez bon état. Pendant les chaudes journées ensoleillées, alors que la poussière devrait être aveuglante comme à Pékin, elle ne se soulève point sous la marche traînante des mousmés. Devant sa porte chaque Japonaise, munie d'une casserole à manche de bambou, arrose constamment le secteur de la rue attenant à sa demeure, et cet arrosage primitif est si consciencieusement exécuté, d'un bout à l'autre de Tokyo, que vraiment on n'y souffre pas de la poussière.

De même qu'à Osaka, une rivière, la Sumidagawa, serpente dans Tokyo, et des canaux, de tous côtés, interrompent les rues. Ils sont très pittoresques, ces canaux, avec leurs ponts de bois incurvés, leurs barques à voiles amarrées par milliers devant l'hétéroclite enfilade des maisons qui penchent sur l'eau leurs balcons de bois. Mais, à l'heure de la marée basse, les bateaux s'inclinent sur une vase noire et puante; en maints endroits, les quais, sans bordure de pierre, s'éboulent. A ce moment le spectacle est lamentable; Tokyo ne se présente pas en beauté.



Tokyo est plus attrayant quand la nuit tombe. Alors, au-dessus des boutiques se ferment les cloisons légères. A l'intérieur, derrière les fenêtres de papier, les lanternes s'allument, et chaque maison devient elle-même comme une grosse lanterne carrée aux vitres dépolies.

L'Européen qui déambule le soir par les rues et les places éprouve une impression d'exotisme, qu'il ne ressentait pas au même degré pendant le jour. Partout, au-dessus des maisons-lanternes flamboient les réclames lumineuses : gigantesques caractères japonais, signes cabalistiques verts, jaunes, rouges, brillant en ahurissants zigzags sur le fond noir du ciel. On se sent très loin, dans un monde fantastique, incompréhensible.

Ces affiches électriques changeantes, à éclipses, sont souvent installées au sommet de tourelles de fer qui dominent tout un quartier, sortes de « tours Eiffel » réduites où veille un gardien sur les toits de la ville de bois, de la ville où les incendies, pour peu que le vent les aide, dévorent en quelques heures cinq ou six mille mesures.

Si l'on se lance dans le dédale des ruelles, on risque de s'égarer. Aucun nom n'est écrit aux carrefours de ces voies toutes pareilles, impossibles à distinguer les unes des autres. On se demande comment les kouroumayas eux-mêmes s'y retrouvent. Je les ai

vus souvent s'y embrouiller. Ils s'en vont au hasard dans la direction approximative du but indiqué, et, au petit bonheur, en cours de route rectifient leur course en s'informant auprès des boutiquiers et des passants.

Pour user des tramways, l'étranger qui n'a pas eu le temps d'apprendre à lire les milliers de caractères de l'écriture sino-japonaise est obligé, comme le kouroumaya, de se diriger un peu à l'aveuglette. Il prend le premier car qui court dans la rue dans le sens où il veut aller. Jamais sur un tramway aucune inscription en une langue européenne ne le renseignera.

Aussi, le plus simple, pour voir Tokio, est-il de se promener à pied n'importe où dans les rues, en regardant autour de soi, et de se faire ramener à l'hôtel en djirinksha lorsqu'on est fatigué.



Si les maisons de Tokyo sont monotones, en revanche l'animation des rues a son intérêt pour l'observateur qui s'amuse volontiers à considérer le train-train journalier de la vie japonaise.

Mon attention fut d'abord attirée par les bruits particuliers que j'entendais, tandis que je baguenaudais le long des canaux et dans les ruelles labyrinthiques de la capitale.

Un sifflement continu, persistant, agaçait mes oreilles. Me rappelant les marchands de *pea-nuts*

d'Amérique, je supposais que les Japonais avaient emprunté aux camelots des États-Unis leur sifflet à vapeur pour annoncer la même marchandise.

Non. Ce sifflement est l'avertissement des nettoyeurs de pipes. Ils s'en vont lentement, poussant devant eux une voiturette qui porte une machine à vapeur lilliputienne. Le jet de vapeur ne se borne pas à siffler, il travaille en même temps. Traversant le tuyau des pipettes de métal, il le purifie.

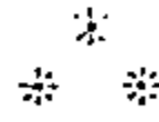
Comme tout le monde, hommes et femmes, fume la pipette, on peut juger du nombre des sifflets à vapeur qui gémissent de toutes parts dans les rues de Tokyo.

Les pipettes elles-mêmes font aussi leur petit bruit discret.

Sur le seuil des boutiques, le marchand, l'artisan à chaque instant interrompt son labeur pour débourrer l'instrument, en frappant quelques coups : *pan, pan, pan*, sur le bord du pot à cendres.

Au sifflet des nettoyeurs et au *pan pan* des pipettes s'ajoute, tantôt amorti par la poussière, tantôt amplifié par les planches sonores des ponts, le *clic clac, clic clac* des socques de bois.

Le soir, autre tapage. Les crieurs de journaux bondissent dans les rues, leurs feuilles sous le bras, secouant des grappes de grelots attachés à leur ceinture; et l'on s'étonne d'ouïr les vociférations inconnues qui remplacent ici les obsédantes clameurs de nos boulevards : *l'Intran!... complet des courses!*



Tokyo, bien que capitale d'un peuple qui passe pour très modernisé, offre, comme toutes les villes japonaises, un contraste assez curieux entre les derniers raffinements de la civilisation européenne et la survivance de coutumes nationales très anciennes.

Quittons Ginza et ses magasins plus ou moins « à l'instar de Paris » ; dans la plupart des autres quartiers nous trouverons le Japon inchangé, immuable.

A part les employés des grandes administrations et quelques jeunes gens revenus d'un tour en Occident, tout le monde conserve le costume classique du pays. Ce que nous avons déjà noté en arrivant à Shimonoseki est aussi exact à Tokio. Sur cent individus que nous croisons dans nos promenades, il n'y en a pas cinq qui aient abandonné le kimono drapé en peplum romain, les chaussons bifides et les *geta* de bois.

Quant aux femmes, *pas une* n'est habillée à la mode d'Europe. Aucune — sauf peut-être celles qui fréquentent les réceptions des ambassades — n'a jugé intelligent d'infliger à sa poitrine et à ses hanches la torture du corset, ni à ses pieds la compression de bottines trop étroites.

Toutes vont et viennent, très souvent les pieds nus sur les socques retentissantes, vêtues du kimono gris piqué de pois blancs qu'orne sur les reins l'énorme *obi*.

Aucune ne s'affuble des ridicules chapeaux créés par l'imagination détraquée de nos modistes. Rien que les cheveux, les abondants cheveux noirs, relevés en coques, agrémentés de fleurs et d'épingles, qu'il serait criminel de cacher sous une affreuse cloche à melon ou un chaudron de paille. Elles seraient vraiment charmantes sans le regrettable défaut qu'elles ont toutes : la démarche un peu traînante, les genoux en dedans.

Les coolies qui manient les caisses devant les magasins exhibent au soleil leur torse et leurs cuisses. Beaucoup n'ont entre les jambes que la pochette de toile pour sauvegarder la pudeur.

Parmi cette foule ainsi costumée ou dévêtue, aux yeux bridés, au nez aplati, courent, attelés à leur djirinksha, les kouroumayas, qui mettent dans la cohue des kimonos gris la note blanche ou noire de leur chapeau-champignon.

Pas une voiture à chevaux ! ou si peu qu'on peut très bien errer une journée entière dans Tokyo sans en rencontrer une. Les gens voyagent en djirinksha à traction humaine ; les marchandises, les coolies au torse nu les transportent suspendues au bambou flexible posé sur leurs épaules.

Le matin et le soir, des groupes d'enfants se rendent aux écoles ou en sortent ; tous, si grands qu'ils soient, sont accoutrés du même uniforme : une jupe à carreaux noirs et blancs, et sur la tête une casquette blanche, toujours trop large.

Arrive l'heure des repas. Que vont manger tous ces Nippons ? Du riz, du poisson ; en buvant

du thé sans sucre. Le menu sera à peu près le même pour le coolie que pour l'empereur.

De viande de boucherie, presque point. Les boucheries, on les compte à Tokyo, alors que les marchands de riz et de poissons abondent. A l'étalage des épiceries, s'alignent des sortes de coins bruns sur lesquels est collée une étiquette de papier. L'étranger se demande ce que cela peut bien être : une pierre à aiguiser ? Un agrégat pressé de quelque substance onctueuse, d'une cire à lustrer ? C'est du *katzubuchy*, des fragments de poisson séché. Il doit s'en vendre d'extraordinaires quantités, si l'on apprécie la demande d'après l'offre qui est faite dans les innombrables boutiques de la capitale.

Tout cela, en vérité, n'est pas très européen. Et tout cela existe à côté du tramway électrique qui gronde dans la rue sous le réseau serré des fils téléphoniques ; à deux pas des gares où fument les locomotives des express, et des casernes où des soldats d'allure occidentale manœuvrent des canons et des fusils qui ne tuent pas moins que les nôtres.

En somme, jusqu'à présent, les Japonais nous ont emprunté ce qui leur a semblé pratique. Pour le reste, ils demeurent Japonais et ne paraissent pas s'en porter plus mal.

\*  
\* \*

Quelles imitations de choses d'Europe jugeront-ils encore avantageuses pour eux ?

Remplaceront-ils, par exemple, leurs baraques de bois par des immeubles de briques? Le prix des matériaux et aussi la crainte des tremblements de terre retarderont peut-être longtemps cette transformation.

Pourtant, à cet égard, des symptômes de changement se manifestent. Sans compter les maisons de bois plaquées d'un ciment trompeur, depuis trente ans les palais des ministères, et plus récemment tout un *block* de bâtiments destinés à des bureaux d'affaires ont été construits en briques et en pierre.

En ce moment, entre le parc d'Uyeno et la colline où s'élève le palais impérial, on assemble les charpentes de fer de la nouvelle gare centrale. Quand cet édifice ultra-moderne sera terminé, la petite gare de Shimbashi ne sera plus, comparée à lui, qu'une misérable bicoque.

Non loin de la gare centrale j'ai visité le grand bazar *Mitzukochi*, qui copie nos Louvres et nos Galeries Lafayette et s'annexe chaque année des terrains et des pâtés de maisons pour augmenter le nombre de ses comptoirs.

On y vend beaucoup d'objets japonais d'usage courant : *obi*, *geta*, *tabi*, boîtes de laque et de bronze; mais de plus en plus s'y débitent aussi des étoffes d'Europe et une foule d'articles d'ameublement, de toilette, auxquels ne songeaient nullement les Japonais d'il y a vingt ans.

Un compatriote qui vit au Japon m'a assuré que les femmes de condition sociale supérieure adoptent progressivement quantité de choses, — broderies, bijoux, parfums — importées d'Europe.



Notre commerce y gagnera sans doute; mais à coup sûr le pittoresque du Japon y perdra.

\*  
\* \*

Comme je sortais du magasin de Mitzukochi, j'entrai dans un bureau de poste, et machinalement je saisis pour écrire un bout de bois qui trempait dans un encrier et que je croyais une plume.

C'était un pinceau. J'oubliais que l'écriture sino-japonaise se dessine au pinceau.

Ce détail jure un peu avec le grand bazar et les charpentes de fer de la gare moderne qui se dressent dans le voisinage. Il me rappela à la réalité. Je revis les inscriptions des tramways, les énigmatiques réclames lumineuses qui flamboient le soir sur les pylônes des tours d'incendie. Et je songeai que tout de même, malgré ses chemins de fer, ses téléphones et ses armées dernier modèle, le Japon ne se déjaponisera jamais complètement.

Je ne crois pas qu'il renoncera jamais absolument à des mœurs, à des habitudes auxquelles la race s'est façonnée depuis des siècles.

Cette écriture sino-japonaise, si gênante pour nous, n'est-elle pas justement pour les Japonais un précieux instrument? Les caractères idéographiques qui dessinent *des idées, des choses*, et n'équivalent pas seulement à des sons, ne sont-ils pas pour les peuples d'Extrême-Orient une langue internationale très commode?

Pensons-y. Si les Annamites, les Chinois du sud, les Chinois du centre et du nord, les Japonais, ne se comprennent pas *lorsqu'ils parlent* chacun leur langage, ils se comprennent tous *lorsqu'ils écrivent*. Un livre chinois est lu sans difficulté depuis la Cochinchine jusqu'à Tokio, comme un livre japonais est lu depuis Tokio jusqu'à Saïgon.

Pour tous les peuples d'Extrême-Asie, le caractère qui représente un cheval, une maison, se traduit en des langues différentes, mais il est le même partout. Cinq cents millions d'êtres humains l'expriment par des sons différents, mais l'écrivent tous de la même manière.

Une pareille écriture, si compliquée qu'elle soit, est trop utile pour que les Japonais la relèguent parmi les vieilleries méprisables.

Même si les Japonais en arrivent à admettre chez eux la plupart des fantaisies occidentales, il est infiniment probable qu'ils conserveront les antiques caractères. Longtemps encore les pinceaux tremperont dans les encriers des bureaux de poste, et les fantastiques hiéroglyphes continueront à briller dans la nuit au-dessus des villes pour agacer l'incompréhension des Européens ahuris.

\*  
\* \*

Lorsqu'on est suffisamment familiarisé avec le mouvement des rues, on aime à chercher le calme dans les parcs. Hybia, Shiba, Asakusa, Uyeno sont

en même temps des lieux de promenade et de pèlerinage. A l'ombre des grands arbres, les temples, les tombeaux y incurvent leurs toits, y alignent leurs lanternes de bronze et de pierre.

Au parc d'Hybia, en face des bâtiments modernes des ministères et du théâtre, on domine les fossés qui entourent la colline où le palais de l'empereur se dissimule derrière ses murailles puissantes sous les branches des pins.

Un peu plus loin vers l'ouest, à Shiba, sous les hautes futaies sont les pavillons rouges où reposent les shoguns de la dynastie des Tokougawa. Dans les avenues, par ci par là de petites chapelles intriguent un instant le flâneur. A leur porte, veillent deux chats de pierre au cou desquels la piété des dévots a suspendu une serviette blanche. Ces idoles sont, m'a-t-on dit, vénérées par les femmes, qui leur demandent d'éloigner d'elles les idées malsaines.

Plus loin encore, au bord de la baie de Tokyo, près du temple de Sengakuji, viennent en foule les Japonais restés fidèles au code de l'honneur national, le *Bushido*. Un cimetière éparpille là ses stèles funéraires qui verdissent sous les frondaisons des cèdres. Les pèlerins y prient sur les tombes des *quarante-sept ronins*, ces modèles du loyalisme absolu des *samourais* envers leur *daimio*, des vassaux envers leur suzerain.

Que firent donc les quarante-sept ronins pour provoquer ces manifestations de respect ?

Voici leur histoire, résumée d'après le récit de

M. le marquis de La Mazelière. En 1701, sous le shogunat d'Yetsuna, la cour attend un ambassadeur de Kyoto. Le noble Kira, vice-gouverneur du Kozuke, est nommé maître des cérémonies. Il aura sous ses ordres Asano no Kami, seigneur d'Ako.

Asano néglige d'offrir à son supérieur les présents d'usage en pareil cas. Celui-ci l'en blâme et l'injurie dans le palais même du Shogun. L'insulté bondit sous l'outrage et frappe de son épée l'insulteur.

C'est un crime capital de tirer l'épée dans la demeure du Shogun. Asano reçoit l'ordre de se suicider. Il obéit. Aussitôt après son décès, le gouvernement confisque le daïmiat d'Asano ; et ses samourais, ses vassaux, deviennent dès lors des *ronins*, c'est-à-dire des hommes de rien, frappés de mort civile.

Les quarante-sept ronins se réunissent et décident de venger leur seigneur. Un soir d'hiver, masqués, couverts de manteaux, ils s'en vont silencieusement sur la neige dans le quartier des nobles ; se glissent jusqu'au palais de Kira, en escaladent les murs ; jettent bas les masques et les manteaux, allument des torches et se ruent à l'assaut. Les samourais de Kira, surpris, se défendent mal. Des soldats des palais voisins veulent intervenir, mais dès qu'ils savent que les ronins de l'ancien clan d'Ako viennent venger leur maître, ils s'assoient sur les toits couverts de neige pour regarder le combat.

Kira, fait prisonnier, refuse de se suicider par le *hara-kiri*.

Les conjurés alors l'exécutent et vont porter sa tête sur le tombeau d'Asano d'Ako. Ils se livrent ensuite eux-mêmes à la justice du Shogun.

Tout le monde implore leur grâce, mais leur crime est grand. Kira était un daimio de haut rang; le conseil ne peut épargner les meurtriers.

Au jour fixé, les quarante-sept ronins sont conduits dans le temple de Sengakuji, vêtus de blanc. Ils s'assoient sur leurs talons et tous ensemble s'ouvrent le ventre.

On les enterra à Sengakuji près de leur daimio Asano.

Ils moururent ainsi en 1704. Depuis plus de deux cents ans leur loyalisme est toujours l'objet de l'admiration générale. Les pèlerins affluent à Sengakuji. Sans cesse les papiers parfumés brûlent dans les lanternes, et des centaines de cartes de visite sont fichées en terre au bout de petits bâtons autour de leurs tombes. Le long de l'avenue qui conduit au cimetière, des boutiques vendent des gravures, des cartes postales qui célèbrent la vertu des quarante-sept héros.

Ces honneurs rendus au vingtième siècle par les foules à la foi jurée, au dévouement, sont un indice révélateur de l'âme japonaise, de sa résistance instinctive au scepticisme moderne. Les règles du *Bushido* ont sans doute perdu de leur rigueur ancienne. Jadis le *bushido* exigeait du vassal le sacrifice suprême à son seigneur. Il devait s'ouvrir le ventre sur la tombe du chef avec qui il avait couru les périls des combats et joui des agréments de la vie. Ce sacri-

fice, qui s'appelait le *Junshi*, fut supprimé en 1663.

Pourtant, telle est la force de l'atavisme que l'esprit féodal, le sentiment de l'honneur basé sur les préceptes du *bushido*, est demeuré presque intact en beaucoup de cœurs japonais. Quelque temps après mon passage au Japon, l'empereur Mutsu-Hito mourait. Le général Nogi, un des héros de la guerre de Mandchourie, que sa fidélité bien connue aux vieilles traditions avait fait précisément placer à la tête de l'École des Nobles, donnait aussitôt à ses disciples un dernier enseignement; il s'appliquait à lui-même les doctrines impitoyables de l'antique *bushido*, il s'ouvrait le ventre afin de suivre son souverain dans l'autre monde. Et sa femme, aussi dévouée à son époux que celui-ci l'était à son empereur, répétait le terrible geste.

Il a sa grandeur, ce geste; et peut-être son utilité. L'exemple de Nogi vient d'assez haut pour revivifier l'âme d'une jeunesse naturellement tentée de glisser au scepticisme. Il peut contribuer à maintenir parmi les générations nouvelles l'abnégation, le dévouement, la discipline, qui soutinrent autrefois la vaillance des samourais et qui ont, certes, largement servi à édifier en face des nations modernes la puissance actuelle du Japon.



Au parc d'Uyeno les temples sont moins nombreux qu'à Shiba. Il est agréable de s'y promener

dans les belles avenues de cryptomérias où se succèdent les torii et les toro habituels. Mais c'est surtout le musée qui y attire l'étranger.

— Ce musée, pourquoi, me disai-je, les Japonais l'ont-ils logé dans un palais mongolo-hindou ?

Critique peu justifiée, en somme. L'architecture purement japonaise, jusqu'ici dédaigneuse de la brique et de la pierre, n'emploie que le bois, matière peu pratique pour protéger des œuvres d'art contre l'incendie. Tout ce que les Japonais ont construit avec d'autres matériaux est quelconque, de style caserne ou mairie d'Occident, sans rien qui révèle le génie spécial de la race.

Donc, ne blâmons pas l'architecture du musée d'Uyeno. Il vaut mieux voir ses *tchatri* mongols imités de ceux de Delhi et d'Agra, que les bâtisses vulgaires des ministères ou les ferrailles de la future station centrale.

Le musée ne renferme pas seulement des collections importantes d'objets divers déjà vus à Kyoto et ailleurs; le gouvernement y organise des expositions temporaires consacrées aux œuvres des artistes les plus célèbres de toutes les époques.

Lors de ma visite, une de ces expositions était installée dans le *Hyo-kei Kwan*, un petit palais en pierres blanches élevé en 1900 à l'occasion du mariage du prince héritier, devenu récemment empereur.

Plusieurs salles étaient garnies de peintures anciennes, un peu déroutantes quant à la perspective pour des yeux d'Occidentaux, mais d'une merveilleuse finesse d'exécution.

Je me rappelle douze portraits de divinités et six portraits de poètes et de poétesses, extrêmement remarquables.

Les principales pièces de cette exposition étaient quelques kakémonos peints par Kano à la fin de l'ère des Tokugawa (1867) : scènes infernales, damnés buvant des eaux enflammées, tendant vers les divinités des bras qui supplient. Je ne connais point de miniatures de missels plus minutieusement dessinées, plus parfaitement enluminées.

Dans le bâtiment central du musée, des vitrines abritent de la poussière des mannequins revêtus des plus somptueux costumes usités au Japon : daimios, samourais en tenue de cérémonie ou de guerre, gueishas parées de soies chatoyantes.



La foule qui veut s'amuser se porte plutôt du côté d'Asakusa, — prononcez *Asak'sa*, l'*u* étant parfois en japonais équivalent à un *e* muet.

Ce parc est bien loin, à l'est de la ville. De Ginza, si l'on ignore les itinéraires combinés des lignes de tramways, il faut une bonne heure de djirinksha pour y aller.

Aux abords du parc, l'inévitable rue des marchands de jouets étale ses tentations aux yeux des enfants. Elle aboutit à une porte surmontée d'un double toit, le *Niwo-Mon*, qui est à la fois l'entrée du parc et l'entrée d'un temple de Kwannon. Une



énorme lanterne ovoïde de papier se balance sous le porche.

Ici, par exception, pas de torii. Mais quelles jolies lanternes de bronze et de granit gris, gigantesques lampadaires aux admirables ciselures ! Ces lanternes, les centaines de pigeons qui voltigent autour d'elles et se posent sur les angles relevés de leur toit leur font un délicieux décor. Sans cesse ils se déplacent, les pigeons blancs, pour venir prendre jusque dans la main des enfants les graines de millet que vendent près des *toro* les marchandes installées sous leur grand parasol de papier.

Les dévotions au temple sont bientôt terminées, et tout de suite on se disperse dans les allées du parc. On s'arrête près des monuments variés qui se dressent entre les arbres. On montre aux petits garçons la colossale baïonnette de fer, pal démesuré, qui célèbre la gloire des soldats morts pour la patrie. Puis, on va admirer au bord d'un étang les *wistarias*, ces sortes de saules aux longues branches tombantes, dont les fleurs mauves sont une des séductions des jardins japonais.

Dans tout le quartier voisin du parc, il n'est question que de plaisir. Ceux qui ne craignent pas les escalades pénibles montent au sommet d'une grosse tour en briques, l'édifice le plus haut de Tokyo, d'où ils contemplant le panorama immense de la capitale.

D'autres s'attardent dans une rue, toute bordée de théâtres et de cinématographes, où ondulent au vent d'innombrables bannières-réclames barbouil-

lées de caractères rouges et noirs. Des lutteurs passent, colosses ventripotents, les cheveux tordus en chignon comme des toreros espagnols, n'atténuant leur nudité que d'un simple caleçon de bain, afin que tout le monde puisse apprécier leurs muscles solides et leur formidable carrure.

Naturellement les *tchaya* abondent aux environs d'Asakusa, et bien souvent retentit derrière les nattes tendues en travers des portes l'appel habituel : *Anata!*  
*Anata!*

\*  
\* \*

Le Yoshiwara n'est pas non plus très éloigné d'Asakusa. Pourquoi ne parlerais-je pas du Yoshiwara? Pour les Japonais un tel sujet n'est nullement scabreux. Un guide de Tokyo, imprimé en anglais et distribué dans les hôtels, lui consacre une dizaine de lignes. Dans les magasins on vend des cartes postales sur lesquelles de gentilles mousmés sourient derrière les barreaux de leur cage.

Le Yoshiwara a été fondé au nord du parc d'Asakusa il y a plus de trois siècles à la suite du grand incendie de 1567. Au commencement de 1912 il a été complètement détruit par le feu. Mais, comme le Phénix, il renaît de ses cendres. Une telle institution ne saurait périr.

Au mois de juin il était déjà à moitié rebâti, et l'aspect qu'il présentait permettait très bien de se rendre compte de ce qu'il était lors de son ancienne splendeur.

Une large rue, Nakano-Cho, constitue l'avenue centrale de ce district spécialement affecté à l'industrie des marchandes d'illusions. Des cerisiers, des roses, des chrysanthèmes y seront prochainement replantés pour lui restituer son décor d'autrefois. De chaque côté de l'avenue, de hautes maisons de bois, à plusieurs étages, pourvues de balcons, brillamment illuminées, très différentes par leur luxe des sordides masures des rues japonaises. Mêmes immeubles dans les rues adjacentes qui se coupent à angle droit.

Combien y en a-t-il de ces maisons? Quatre ou cinq cents peut-être, car le Yoshiwara possède, paraît-il, plus de cinq mille mousmés.

A Kyoto, à Kobé, à Yokohama existent des établissements analogues, mais moins importants et disposés un peu différemment. Même exhibition des filles, les *oïran*, dans des cages fermées de barreaux de bois. Mais, pour les regarder, drapées dans leur ample robe de soie dont la longue traîne tombe sur leurs pieds nus, il faut entrer dans des corridors et soulever un rideau qui s'orne souvent d'une large feuille de trèfle. Ceux qui passent dans la rue ne voient rien, s'ils ne veulent rien voir.

A Tokyo, le Yoshiwara se compose de tout un quartier bien délimité, bien clos, où personne ne vient que dans un but de curiosité ou de plaisir. Aussi la présentation des *oïran* ne s'y fait-elle pas avec la discrétion relative qui est en usage ailleurs.

Au rez-de-chaussée des maisons, les cages s'ouvrent directement sur la rue. Assises au fond de

leur salon à claire-voie, les mousmés, toujours très jeunes, souvent jolies, fument paisiblement leur éternelle pipette de métal. De temps en temps l'une ou l'autre se lève pour faire chatoyer à la clarté des lanternes sa robe brillante parsemée de fleurs brodées aux vives couleurs et montrer ses pieds blancs que ne tortura jamais aucune bottine.

Pas d'apostrophes insolentes aux promeneurs qui déambulent le long des cages ; une attitude quasi hiératique. Derrière leur cendrier elles ont la tenue très digne de vestales qui entretiennent le feu sacré.

C'est que le commerce de leurs charmes n'est pas pour les Japonaises une tare, comme en Europe. Le séjour au Yoshiwara n'est qu'une profession temporaire qui n'entraîne point réprobation.

Toutes les jeunes filles ne peuvent être *gueisha*. Toutes n'ont pas les aptitudes suffisantes pour étudier à l'école de Kyoto la musique et la danse et devenir des artistes que l'on choie et que l'on paie généreusement dans les soirées des *tchaya*. Mais si une fille est belle, elle peut sans déchoir — ou si peu — se faire *oiran*, s'engager au Yoshiwara, où elle amassera en quelques années une dot que son fiancé acceptera sans répugnance. Celui-ci l'attendra patiemment, se contentant de savoir que son amie ne livrera pas son cœur, et que même sur son corps aucun autre homme que lui ne touchera le sein gauche de la bien-aimée.

Les amateurs passent donc tranquillement, sans être importunés, la revue des *oiran*, comme s'ils

musardaient aux vitrines des bijoutiers ou des magasins de nouveautés de Ginza.

Quelques maisons prétendent se distinguer des autres, sans doute pour justifier des prix plus élevés. Là, point d'étalage sur la rue ; simplement une vingtaine de grands portraits encadrés. Les mêmes les plus cotées ne se montrent qu'à l'intérieur à ceux à qui la vue de leur image a suggéré le désir de causer avec elles.

D'autres, adoptant le même genre d'enseigne, y ajoutent un perfectionnement : les portraits tournent sur un cylindre et s'offrent successivement aux âmes inquiètes à la recherche de l'âme sœur.

Partout devant chaque chalet de bois le propriétaire est accroupi sur une estrade couverte, comme un Bouddha dans sa niche. Il « fait l'article », si j'ose m'exprimer ainsi, sans insistance excessive, espérant transformer le flâneur de hasard en un client sérieux.

Lorsqu'on a observé dans les rues des villes les coolies à moitié nus, les femmes qui retroussent leur kimono très haut sur leurs mollets sans bas, on pourrait s'attendre à trouver au Yoshiwara une plus grande liberté d'allures. La réserve des *oiran* étonne. On croirait voir, derrière les barreaux, des pensionnats de demoiselles bien élevées.

Ajoutons que si l'étranger, voulant pousser plus à fond l'étude du Yoshiwara, cède aux instances d'un chef d'institution, il sera surpris, et charmé aussi par le souci des convenances et le cérémonial très pudique, exempt de toute grossièreté, avec

lesquels il sera admis à pénétrer plus avant dans l'intimité des gracieuses recluses.

\*  
\* \*

J'avais déjà assisté à une représentation au théâtre d'Osaka. Mais j'étais désireux de connaître le nouveau théâtre de Tokyo, bâti, dans le style européen, près du ministère de la police, en face du parc d'Hybia.

Ce théâtre s'appelle *Teikoku-za*. Le mot *teikoku*, qui prête un peu à rire en français, n'est nullement ridicule en japonais ; il signifie : *impérial* ; ... rien que cela !

Je me rendis donc un après-midi au théâtre impérial. Je dis bien : un après-midi. A Tokio le spectacle commence en effet à cinq heures et demie et dure jusqu'à onze heures. On peut d'ailleurs n'en prendre que selon le temps dont on dispose. Les billets délivrés au guichet comportent d'après leur prix deux actes, quatre actes, ou bien la représentation complète. Comme un restaurant est annexé au théâtre, les spectateurs y dînent pendant les entr'actes. On a songé aux étrangers des légations : les repas sont à volonté japonais ou européens.

Le *Teikoku-za* est le seul théâtre du Japon aménagé à l'occidentale. La salle est comparable aux nôtres, mais sensiblement plus large que profonde. Les sièges sont rangés par gradins de hauteur assez différente pour que la vue ne soit nulle part gênée

par les personnes assises aux fauteuils plus rapprochés de la scène.

Sous les fauteuils, un système ingénieux permet d'assujettir les chapeaux — j'entends les chapeaux des hommes, car aucune Japonaise, qu'elle soit la femme d'un coolie ou celle d'un ministre, ne porte pas plus le chapeau que le costume d'Europe. J'ajoute que nos ouvreuses acariâtres, et trop souvent plus que mûres, sont avantageusement remplacées par d'avenantes jeunes filles de quinze à seize ans.

Les meilleures places, aux fauteuils d'orchestre, coûtent un yen quatre-vingt — environ cinq francs.

Des programmes, rédigés en anglais et en japonais, sont distribués gratuitement.

J'écoutai patiemment cinq pièces. La première, d'un auteur norvégien dont le programme ne disait pas le nom, était traduite en japonais et jouée en costumes d'Europe. Les principaux artistes, Mlle Namiko-Hatsutse et M. Sonosuke Sawamura, me parurent très à l'aise dans leur rôle; et la mise en scène, à part quelques inexactitudes très excusables, était en somme irréprochable.

Ces deux actes norvégiens : *Un jeune ménage* (*Shin-Fu-Fu*, en japonais) démontraient l'aptitude bien connue des Japonais à imiter les choses d'Occident.

La seconde pièce nous ramenait au Japon, au Japon du dix-huitième siècle. Il s'agissait des amours contrariées de la fille d'un marchand et d'un jeune homme attaché au service d'un temple. Comme au théâtre d'Osaka, un joueur de shamisen et un

chanteur, assis dans une niche sur un côté de la scène, accompagnaient d'une musique appropriée la conversation des acteurs, ainsi que jadis le *chœur* dans les tragédies grecques.

Très bizarres, ce chanteur et ce musicien accroupis dans leur loge, les épaules couvertes de la rigide chasuble débordante que portaient les anciens daimios. Très expressifs, les accords du shamisen, adoucis, exaspérés, tristes ou joyeux; très impressionnantes aussi les modulations de la voix du chanteur, tantôt caressantes, tantôt se muant en cris rauques, selon les émotions des personnages.

Ensuite ce fut un opéra dont l'action se déroulait dans l'Inde; œuvre assez médiocre sous tous rapports.

La quatrième pièce était une pièce japonaise moderne. Elle n'avait guère pour moi que l'intérêt d'une pantomime; mais elle m'a donné l'occasion de faire une remarque dont l'exactitude m'a plus tard été confirmée par des Français au courant des mœurs japonaises.

Les auteurs japonais paraissent insister avec une exagération, une longueur, une monotonie qui nous fatiguent, sur une même idée, sur une même situation. Les acteurs causent sur le même ton, interminablement, dans des cas où pour nous l'échange de quelques mots suffirait.

Cette habitude japonaise a une conséquence particulièrement fâcheuse. Lorsque les artistes nippons jouent devant l'objectif du cinématographe, ils ne changent pas leur manière. Ils parlent durant de



longues minutes sans que leur conversation permette par une mimique adéquate de poser une situation et de révéler des caractères. Un *film* japonais doit certainement comporter quelques centaines de mètres de plus qu'un film européen destiné à représenter la même scène.

Je restai courageusement jusqu'à la fin du spectacle, après avoir dîné, très bien d'ailleurs, au restaurant du théâtre, parce que ce que je voulais surtout voir figurait précisément au bout du programme.

C'était une pièce en deux tableaux intitulée *Meisho-Awase* (*Japanese posture dance* : traduisait le programme en anglais). On était au douzième siècle, dans un jardin d'iris ; prétexte pour reconstituer quelques danses du vieux Japon.

Décor très somptueux. Sur l'immense scène deux orchestres de femmes habillées de noir, l'un à gauche, l'autre à droite, se faisant face, se répondaient, chantant et jouant du shamisen.

Au milieu, le jardin d'iris, où se rencontraient, pour dire des vers et danser, des poètes et des daimios du temps passé. Ah ! les gracieuses danses ! les jolis gestes des mains déployant et repliant l'éventail !

Au second tableau ce fut plus séduisant encore. La nuit était descendue sur le jardin d'iris. Des jeunes filles armées de filets, poursuivaient, en dansant, dans une demi-obscurité des mouches lumineuses, dont les lueurs verdâtres et les évolutions capricieuses étaient obtenues par je ne sais quel ingénieux procédé de machiniste.

Tout cela était vraiment exquis. Et pourtant dans ce jardin fleuri où l'on chantait et dansait si bien, où les mouches de feu voltigeaient d'une façon si amusante sur les têtes des jeunes filles, un détail choquait, tuait l'illusion. Un seigneur arrivait, monté sur un destrier pompeusement harnaché — le harnachement, disaient les journaux, avait coûté 1 500 yen. — Or, ce cheval était un vulgaire cheval de carton animé par les gesticulations forcément grotesques de deux hommes cachés sous son dos.

Tout de même, malgré le malencontreux cheval, j'ai conservé un agréable souvenir du Teikoku-za de Tokyo.

\*  
\* \*

Puisque les spectacles nationaux m'intéressaient, j'aurais volontiers assisté aussi à une séance de lutte. Mais l'époque où je me trouvais au Japon n'était pas celle où se donnent les grands assauts pour lesquels se passionnent les foules. Au surplus, ces assauts, m'a-t-on assuré, sont assez monotones, les adversaires se bornant à peu près à se pousser hors d'un cercle tracé autour d'eux.

Je me résignai donc à ne connaître des lutteurs nippons que leur torse trapu, leur abdomen rebondi et leur chignon de toreros tels que je les rencontrais parfois dans les rues voisines du parc d'Asakusa, près des académies où ils s'entraînent, en attendant la saison des combats.

— A défaut des lutteurs classiques, allez donc voir l'école de *jiu-jitzu*, me dit un jour le gérant de l'hôtel.

L'école de *jiu-jitzu* du professeur Kano est bien loin au nord, dans Koishikawa, derrière la colline du palais des shoguns qu'habite depuis 1868 l'empereur du Japon.

Un kouroumaya m'emmène dans cette direction. Longtemps nous longeons les fossés qui entourent cette sorte de citadelle. C'est une ville isolée, interdite comme celle de Pékin, au milieu de l'immense capitale. Des murailles obliques de forteresse, dépassées par les frondaisons des pins, entre lesquelles se haussent quelques toits mauves : c'est tout ce que le profane peut apercevoir de cette résidence sacrée.

En face du palais impérial, j'entre une demi-heure au *Yu-Yukon*, le musée militaire, installé dans les dépendances du ministère de la guerre. La collection primitive de canons, de sabres et d'armes anciennes de toute nature a été complétée, depuis les dernières campagnes, par un nombre considérable de canons russes et par les portraits des officiers tués sur les champs de bataille de Mandchourie.

Aux abords du musée et du palais impérial s'éparpillent les villas du corps diplomatique et quelques édifices administratifs.

La colline s'infléchit vers les faubourgs d'Ushigome et de Koishikawa, où l'on retrouve les rues vulgaires. Sur une place mon kouroumaya m'arrête

un instant. Il y a là un bataillon d'hommes en uniforme. Ce sont les élèves-agents de police. On leur apprend à marcher. Ils s'en vont gravement au pas de promenade, font des demi-tours, et répètent indéfiniment cet exercice.

— Allons chez Kano.

Nous arrivons dans la rue Komakome Katamachi. Le kouroumaya tourne dans une cour étroite où il pose à terre ses brancards.

Je me demande si par erreur mon conducteur ne m'a pas mené chez un batteur de tapis. On entend des bruits sourds, *plock! plock! plock!* tout pareils à ceux que produit un bâton appliqué avec vigueur sur des paillassons.

Entrons. Le professeur Kano est absent. Il est à Vienne, où il représente le Japon dans un congrès de professeurs de gymnastique. Mais ses moniteurs sont à l'école.

Une porte s'ouvre. Me voilà au seuil d'une grande halle où un employé m'apporte une chaise.

Les *plock! plock!* qui me surprenaient tout à l'heure et que j'attribuais au travail d'un nettoyeur de tapis, je vois maintenant à quels gestes ils correspondent. Le parquet de la salle est couvert d'épaisses nattes; à chaque instant des corps tombent sur ces nattes.

Une centaine de jeunes gens prennent leur leçon de *jiu-jitsu*, divisés par groupes de deux. L'employé, très aimablement, m'explique en anglais ce qui se passe. Dans chaque groupe le moniteur est celui qui porte une ceinture noire. A part cet insigne

tous, élèves et professeurs, sont vêtus de même : un bourgeron de toile et un pantalon large très court laissant à nu le bas des jambes ; aucune chaussure.

L'un des combattants tient l'adversaire aux manches, l'autre empoigne le col du bourgeron. Il s'agit de se renverser au moyen de crocs-en-jambe et aussi de tours de reins brusques qui font pirouetter l'un ou l'autre sur les épaules de son camarade. Le vaincu s'affale alors sur le parquet natté. Et les *plock ! plock !* se succèdent, presque ininterrompus.

Je suppose que cette séance n'est consacrée qu'à l'étude spéciale de deux ou trois coups. Les attaques et les parades sont peu variées. Il est probable que le *jiu-jitsu* comporte beaucoup d'autres procédés, qui s'enseignent au fur et à mesure des progrès des élèves.

La politesse japonaise ne perd pas ses droits dans ces assauts pacifiques. Après chaque lutte, les deux adversaires s'agenouillent en face l'un de l'autre et se saluent en s'inclinant profondément à plusieurs reprises.

Les disciples de Kano ont l'air de solides gailards. D'ailleurs il en est de même de presque tous les Japonais. Les Japonais sont petits, excepté les lutteurs professionnels obèses qui paraissent avoir fini par créer une race à part, mais tous sont râblés et énergiques. Ce peuple est visiblement très vigoureux, et l'a d'ailleurs déjà prouvé par ses actes autant que par son attitude générale.



J'avais pris ma chambre à l'Hôtel Central, un des trois hôtels de style européen de Tokyo, parce que, croyais-je, le propriétaire était Français. En réalité, le Français avait cédé sa maison à un Anglais très complaisant, de qui je n'ai eu qu'à me féliciter durant mon séjour dans la capitale du Japon.

Cet hôtel est modeste, comparé aux grands palaces édifiés en ces dernières années; mais j'y avais presque l'illusion de me trouver en France dans l'auberge la mieux gouvernée d'une préfecture qui commence à se moderniser.

Cette illusion était d'autant plus justifiée que j'avais pour compagnons à l'Hôtel Central deux pensionnaires français, l'un fixé depuis longtemps au Japon, l'autre un jeune homme arrivé depuis quelques mois. Un jour nous eûmes à notre table un officier d'Indo-Chine qui regagnait la France en passant par le Japon; le lendemain un compatriote, professeur de français à Tokio, fut notre hôte; une autre fois ce fut M. B..., correspondant de journaux, jovial boute-en-train qui parle et écrit le japonais aussi bien que sa langue maternelle.

Ce dernier nous servit d'interprète dans des circonstances un peu particulières.

Le jeune Français, M. D..., devait prochainement quitter Tokio pour aller diriger une usine en pro-

vince. Craignant la solitude dans le village lointain où il lui fallait désormais résider, il désirait emmener avec lui une épouse temporaire, contracter mariage avec quelque madame Chrysanthème à son goût.

M. B... songea qu'il avait justement son affaire. Un de ses amis venait de rentrer en Europe laissant libre une charmante mousmé, une merveille, qui, assurait-il, conviendrait aux plus difficiles.

Il nous donna rendez-vous dans un café de Ginza pour la présentation de l'oiseau rare.

A l'heure convenue, personne ne manque. La demoiselle annoncée est vraiment une superbe fille; grande, plus grande que ne le sont d'ordinaire les Japonaises, jolie comme la plus jolie des gueisha.

Nous sommes seuls, tranquilles au premier étage du café Shinbashi. M. B..., très fier de sa découverte, en détaille avec enthousiasme toutes les qualités.

— Quel visage frais! quelles lèvres rouges, quels yeux brillants! Et ses mains, regardez-donc ses mains!

Et en effet elles sont très mignonnes, ses mains, comme le sont presque toujours les mains des Japonaises.

— Et ses dents, sont-elles assez petites et blanches!

Puis, tel un marchand de chevaux faisant trotter devant un amateur une bête de sang :

— Maintenant, voyez comme elle marche!

Et, lui prenant le bras, il la promène de long en large.

— Quelle allure! comme elle a le buste droit! Comme elle évite de rentrer les genoux, de traîner les pieds!

Et c'est incontestable; elle a du chic, un port admirable. *Incessu patuit dea.*

Nous partageons l'enthousiasme de M. B... Notre jeune camarade n'hésite pas à convoler en injustes noces. S'aidant d'un dictionnaire anglo-japonais, il adresse à la fiancée quelques épithètes laudatives; et celle-ci, par l'intermédiaire de l'interprète, accepte les hommages rendus à sa beauté.

Elle s'appelle Ki-za. Il ne lui manque, pour être tout à fait distinguée, que l'aristocratique *Ko*. Mais M. D... ne paraît pas y tenir essentiellement.

Il ne reste plus qu'à célébrer le mariage. Comme je suis le doyen de notre petite société, je cumule le rôle du maire et celui du bonze. Je félicite le nouveau couple, le déclare uni par le lien conjugal; et, imposant les mains, je prononce les paroles sacramentelles : « Mes enfants, je vous bénis. »

Les voilà mariés.

Et le contrat? Le contrat, nous n'avons pas besoin de papier timbré ni de notaire pour le rédiger. Il sera purement verbal. M. D... achètera à Ki-za un *obi* de soie; et chaque mois il lui allouera quinze yen (trente-sept francs cinquante) pour son entretien.

Qu'ils soient heureux! Et qu'il n'aient point une trop nombreuse progéniture!



\*  
\* \*

Et maintenant, en route pour Nikko. C'est là que sont les temples les plus fameux. Je les ai réservés pour la fin.

Quatre heures de chemin de fer. Le train court vers l'est dans une plaine bien cultivée où coulent des rivières sur un lit de galets. Au-dessus des villages, les poissons de baudruche continuent à onduler au haut de leurs perches de bambou.

Après Utsunomya, la ligne se dirige au nord du côté des montagnes, et bientôt longe une avenue grandiose de cryptomerias qui conduit aux temples, éloignés encore de plusieurs lieues.

La voie ferrée se termine à la gare de Hashi-Yshi, au pied d'un massif boisé. Nikko, c'est tout le district voisin, les villages d'Hashi-Yshi, d'Irimachi et quelques autres épars autour des temples sur les pentes couvertes de forêts.

Un kourouma m'emmène à l'hôtel Nikko. La route laisse à droite l'arche d'ombre des cryptomerias et devient la principale rue d'Hashi-Yshi, une rue où toute maison est un magasin de souvenirs, d'objets d'art luxueux. Cette abondance de magasins s'explique : aucun touriste ne manque de se rendre à Nikko ; et l'été, les Européens et les Américains des légations viennent y chercher la fraîcheur à six cents mètres d'altitude au-dessus des chaleurs de la côte.

Au moment où je monte la grand'rue, déjà harcelé par les salutations obséquieuses des marchands qui guettent une proie au seuil de leurs boutiques, un cortège s'avance : des oriflammes, des gongs, une bande d'enfants que précèdent six hommes portant sur une civière des tonneaux de saké. Les garçons célèbrent toujours leur fête; les poissons qui se balancent au vent ne suffisent pas; les voilà qui se livrent à une autre manifestation : ils vont aux temples pour présenter aux *kami* du shintoïsme des offrandes d'alcool. Je l'ai déjà remarqué à Osaka : *les dieux ont soif!*

S'ils s'imbibent de toute cette eau de vie, je crains pour la lucidité... de leurs bonzes!

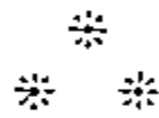
Au bout de la rue, la rivière Dayagawa, profondément encaissée, bondit en torrent entre deux montagnes. C'est ici que se révèle une des beautés de Nikko, un de ces paysages où, comme à Miyajima, les hommes ont ajouté un complément au décor naturel.

Les deux montagnes, toutes vertes, dont les bases se croisent à un tournant de la rivière, la ruée des eaux qui bouillonnent sur les rochers au fond du ravin, et, fermant l'horizon, un peu estompées, les cimes du Nantai-Sou et du Tanzei-Yama, tout cela, sans ornement artificiel, serait déjà un superbe tableau. Les Japonais y ont adjoint au premier plan le célèbre *Mi-ashi*, le pont Rouge, le pont sacré, un arc de bois harmonieusement courbé, revêtu d'une admirable laque.

Plus on regarde cette arche rouge qui s'incurve

entre les collines vertes, plus on juge qu'elle manquerait si elle n'était pas à la place même qui lui fut choisie avec un goût parfait, un sentiment exquis, une intelligence raffinée de ce qui peut charmer les yeux d'un peuple foncièrement artiste.

Deux barrières ferment le pont Rouge; elles ne s'ouvrent que pour les membres de la famille impériale. Le vulgaire franchit la rivière cinquante mètres plus bas, sur un pont de fer, le Kari-bashi, où l'on s'arrête pour contempler le panorama.



Les temples sont plus haut, sur la rive gauche de la Dayagawa, dans les bois où vient aboutir l'avenue des cèdres géants. Cette avenue, elle a plus de trente kilomètres de longueur. Je ne pense pas qu'il y ait rien ailleurs qui puisse lui être comparé. Ses arbres magnifiques, droits comme des tours, font pendant des heures de leurs ramures toujours vertes une arcade continue aux cohortes de pèlerins qui montent de la plaine vers les tombeaux des vieux Shoguns.

Cette voie unique, ces arbres gigantesques trois fois centenaires, c'est, plus encore peut-être que les temples, la beauté de Nikko. Mais ses proportions inusitées troublent les conceptions que nous avons des choses du Japon, où tout, pour ainsi dire, est menu, gentil, plutôt qu'imposant.

— C'est bien plus joli encore en octobre, me dit

un Japonais, quand les érables mettent sur la verdure des monts la pourpre de leurs feuilles.

Soit! Nikko est admirable, mais je préfère pourtant Miyajima, ses bois de pins, ses ruisseaux bruyants, la tache rouge de son torii dans l'azur de la mer.

Et les temples? Je les aime surtout parce qu'ils sont à l'endroit où finit l'incomparable allée des cryptomerias, sur des montagnes, dans le site un peu farouche qui convient à des tombeaux.

Car ce sont des tombeaux, ces temples de Nikko. Ils ont été bâtis pour honorer la sépulture du grand shogun Yeyasu et celle de son petit-fils Yemitzu.

Yeyasu, c'est le plus célèbre homme d'État du Japon, celui qui fonda, au début du dix-septième siècle, la dynastie des shoguns Tokûgawa, ces vice-empereurs, ces maires du palais qui furent tout-puissants jusqu'au moment où la réforme de 1868 abolit le shogunat.

Depuis lors, le pouvoir effectif appartient au seul mikado, qui n'avait guère au temps des shoguns que le prestige de son caractère religieux et l'influence morale que lui conférait sa longue lignée d'aïeux légendaires.

Le dernier descendant de Yeyasu, le dernier des shoguns Tokugawa, qui fut renversé à l'instauration de l'ère nouvelle, existe encore. Il est pourvu, paraît-il, d'une fonction honorifique à la cour de l'empereur.

Le corps de Yeyasu fut apporté à Nikko en 1617; celui de Yemitzu l'y rejoignit quarante ans plus

tard. Une floraison merveilleuse de sanctuaires, de torii de pierre et de bronze, a poussé autour de leurs tombes, à l'ombre des grands cèdres.

Il semble que les deux religions du Japon aient voulu protéger les tombeaux des Shoguns. Dans le parc de Rinoji, où l'on entre d'abord lorsqu'on arrive du pont Rouge, un temple bouddhique, le San-Boutsou-do (temple des trois Bouddhas), s'élève à côté d'un *sorinto*, colonne supportée par deux barres horizontales qui se croisent au centre. Ce pilier de cuivre, peint en noir, est orné au sommet de fleurs de lotus superposées, d'où pendent des sonnettes. L'étrange colonne a le privilège d'écarter les malheurs.

Plus haut, les divers sanctuaires dispersés sur la montagne sont plutôt shintoïstes. Les torii de pierre grise ou de bronze noir s'érigent dans les avenues au pied des escaliers qui montent vers les mausolées.

Quand on connaît déjà les temples célèbres de Tokyo, de Kyoto, de Yamada, on est surpris à Nikko par la richesse supérieure des édifices. Il sont en bois, mais l'épais enduit de laque du pont sacré se retrouve sur les parois et les piliers des temples, depuis les plus modestes, comme le temple de Futara, jusqu'aux somptueux monuments dédiés à la mémoire de Yeyasu.

La laque est si habilement répartie, si douce au toucher qu'on dirait du marbre poli. Cette laque fait presque à elle seule toute la beauté du temple de Futara.

A l'ouest du sanctuaire de Futara, le mausolée de Yemitzu est plus considérable, plus grandiose, avec ses escaliers en zigzag et ses nombreux *toro* de pierre.

A l'entrée, veillent les statues horribles des divinités gardiennes. D'un côté, le dieu des vents, le corps verdâtre, le visage contracté en un rictus féroce, porte sur ses épaules une outre. De l'autre, le dieu du tonnerre, tout rouge, plus effroyable encore, frappe sur des gongs disposés en cercle autour de sa tête.

Les boiseries extérieures sont laquées de noir et d'or, percées de baies ajourées formant treillis.

A l'intérieur, où l'on ne pénètre que déchaussé, brille une collection hétéroclite de bronzes : cigognes, vases, brûle-parfums, fleur de lotus, candélabres, voire même une lanterne de cuivre offerte par les Hollandais à l'époque où, parqués dans l'île de Deshima, ils consentaient pour les nécessités de leur commerce à se considérer comme les vassaux du Japon.

Un bonze me montre des livres saints : des rouleaux de parchemin conservés dans des boîtes de bois ouvré incrusté de nacre.

Au plafond, il signale à mon admiration des caissons ronds décorés de dragons d'or ; et sur les portes ainsi que sur le bois sacré des parois, des oiseaux, des fleurs. Partout une profusion de laque et d'or.

La sépulture de Yemitzu est plus loin derrière le temple, au bout d'une série d'escaliers qui s'enfoncent sous les majestueuses ramures des cèdres.

\*  
\* \*

C'est pour embellir le tombeau du grand Yeyasu Tokugawa qu'ont-été naturellement accumulées les plus extraordinaires magnificences.

Ce mausolée est le premier qui se présente aux pèlerins quand ils débouchent de l'allée des cryptomerias.

Une large avenue, percée dans le parc de Rinoji, monte vers des torii de pierre et de bronze. Derrière les torii, un escalier conduit à une terrasse ceinte de murs où tout à coup se révèlent des merveilles.

D'abord, un prêtre debout près d'une fontaine offre aux visiteurs un bol d'eau sacrée. On admire le dôme de granit ciselé qui recouvre cette source; puis les yeux se tournent vers les kiosques voisins, et l'on demeure comme ébloui. Sous les toits retroussés, le bois des corniches est fouillé partout et peint de vives couleurs. C'est un prodigieux enchevêtrement de fleurs, de rinceaux, d'animaux. Parmi ces sculptures, on distingue trois singes, très célèbres au Japon, dont les marchands de Kyoto et de Nikko vendent des reproductions. Ils représentent le *Koshin*, le jour du singe, le jour du mois qui correspond au cinquante-septième terme du cycle sexagénaire chinois appelé en japonais *Kanoesaru*. Ils sont amusants, ces trois singes, avec leurs gestes humains : l'un se clôt la bouche, le second se bou-

che les oreilles, le troisième se ferme les yeux. Et cela signifie *qu'il ne faut ni dire le mal, ni l'entendre, ni le voir*.

Non loin des singes, une lanterne bizarre, faite d'un candélabre aux multiples branches, repose sous un dais sur le sol de la cour.

Encore un escalier. — Au bas des marches, une jolie fille loue des sandales de paille. — Otons nos bottines ; et saluons ; nous sommes devant le chef-d'œuvre le plus réputé de Nikko, la porte Yomeïmon.

Un formidable emmêlement de sculptures au puissant relief. Tout cela doré ou bien violemment coloré. Cette excessive abondance, cette surcharge ahurissante de décoration fait songer aux extravagances du style plateresque, dont les disciples de Churriguera affligèrent maints portails des églises d'Espagne.

L'œil hésite d'abord, s'égare dans cette confusion où s'embrouillent des fleurs, des bêtes fantastiques, des visages humains, des oiseaux : paons, faisans, perdrix, cigognes, phénix.

Non seulement toute la porte Yomeïmon en est accablée jusque sous le toit débordant qui la recouvre, mais une pareille orgie de ciselures et de peintures ressort sur les panneaux de bois qui, à droite et à gauche, constituent les murailles du temple.

Sur la face opposée, la porte *Karamon* s'adorne du même imbroglio d'oiseaux variés, de chrysanthèmes épanouis, de gueules béantes de dragons.



Et cela se continue sur les boiseries qui entourent la deuxième cour.

Est-ce vraiment beau? — Peut-être comme effet d'ensemble faut-il admirer tant et tant de ciselures, de dorures et de couleurs qui dénoncent un labeur patient et une prodigalité effrénée. Mais je préférerais un art plus sobre. Et puis, en y regardant de près, on s'aperçoit que l'exécution de ces sculptures innombrables n'est pas toujours très fine. Elle reste parfois d'un art un peu gros. En somme, plutôt que toutes ces exubérances, ces boursouflures rutilantes, j'aime mieux encore les boiseries simplement polies, laquées de rouge et de noir des temples de Yemitsu et de Futara. ㊦

\*  
\* \*

Derrière la porte Karamon, on me laisse entrer dans un petit sanctuaire où je revois les cérémonies habituelles, les pèlerins qui frappent dans leurs mains, tirent les grelots avertisseurs et marmonnent une courte oraison après avoir versé quelques sen dans la boîte grillée.

Dans les dépendances, je traverse quelques chambres, où je retrouve, sculptés, peints et dorés sur les cloisons de bois, les oiseaux, les chrysanthèmes laqués d'or sur fond noir. Dans une pièce qu'un prêtre me dit être la « chambre des princes » le grand artiste Kano a ciselé des lions, des phénix, et peint au plafond des chrysanthèmes dorés.

Enfin, après avoir cherché un peu, je découvre le fameux chat endormi du même Kano, un chat blanc et noir, couché sur des roses, les yeux fermés. Ce chat n'apparaît pas comme une œuvre digne d'exciter l'enthousiasme, cependant les Japonais lui ont fait une célébrité égale à celle des trois singes du *Koshin*.



Ma visite au mausolée de Yeyazu se termine sur une charmante vision.

Près du sanctuaire, sous un petit pavillon, au haut d'un escalier, une femme toute vêtue de blanc est assise.

Quelques pèlerins se groupent, lancent des sen à ses pieds sur les nattes. La prêtresse se lève, agite lentement ses longs voiles comme des ailes. Elle avance, elle recule, s'incline; ses bras écartent les plis de la robe de tulle; une de ses mains secoue des grelots, l'autre manie un éventail. Voici qu'elle danse, doucement, esquissant de nobles attitudes dont le rythme est scandé par le heurt des grelots.

Peu à peu les mouvements s'apaisent, les sons des grelots s'atténuent; la vie progressivement semble s'éteindre dans le corps de la danseuse sacrée. Un dernier tintement à peine perceptible, un dernier geste de la main qui ferme gracieusement l'éventail; et la vestale reprend sous ses voiles immaculés son immobilité d'idole.

\*  
\* \*

Il a plu cette nuit. Il pleut un peu encore ce matin. Profitant d'une accalmie, je risque une promenade à pied sur le flanc des montagnes jusqu'à la cascade d'Urami. Le paysage, des mamelons hérissés de sapins, rappelle les Vosges.

Au retour, la pluie recommence. Au moment où je prends le parti de rentrer à l'hôtel, dans une rue du village d'Irimashi retentit l'appel d'une maison de thé, l'*Anata* tentateur. Puisqu'il pleut, passons là une heure ou deux.

Ohana-San, la patronne de la *tchaya*, a les dents laquées de noir, sauf une qui brille, toute dorée, comme les sculptures fauves luisent sur la laque sombre des temples de Yemitzu et de Futara.

Elle m'offre du thé, puis des confitures de haricots, ensuite du *yokhan*, qu'on fabrique avec de la colle de poisson, du varech et du sucre.

Nous causons difficilement. Les cinquante mots de japonais que j'ai à ma disposition sont une ressource médiocre. Comme la conversation languit, Ohana-San fait appeler une gueisha.

La jeune Fuzi-ma-teu arrive bientôt avec son shamisen et son répertoire musical. Elle s'assoit sur ses talons en face de moi, qui m'étends sur les nattes. Fuzi-ma-teu humecte d'un peu de salive le bord de l'instrument qui va s'appuyer sous son avant-bras; elle saisit la plaque triangulaire d'ivoire,

le *ba-ti*, qui sert à faire vibrer les cordes; et les chansons succèdent aux chansons.

Tandis que l'averse tombe, j'écoute tantôt des mélodies très simples, pareilles aux vieilles complaintes de Bretagne, tantôt des airs passionnés entrecoupés d'arrêts brusques, d'invectives parlées, qui évoquent les malaguenas des gitanes andalouses.

\*  
\* \*

... Fuzi-ma-teu a terminé son concert. En attendant le soir, j'erre dans les rues d'Irimashi. Il est cinq heures. C'est le moment où les Japonais prennent leur bain.

Les cours des maisons sont ouvertes. Sous une galerie qu'abrite un auvent, l'eau fume, presque bouillante, dans les baignoires familiales, des cuves de bois flanquées d'un fourneau.

Partout je considère, sans m'en indigner, les papas, les mamans et les enfants, nus comme des vers, qui s'en vont, chacun son tour, se plonger dans le récipient, très indifférents aux regards du passant.

## CHAPITRE XVIII

### VERS L'EUROPE

Tsuruga. — Sur le *Penza*. — Vladivostock. — A travers la Sibérie.  
Saint-Petersbourg. — La statue d'Alexandre III.

Je suis revenu à Tokyo. Il pleut toujours. La mauvaise saison, si désagréable au Japon, semble commencée. Il est temps de rentrer en Europe.

Un matin je prends le train à la gare de Shimbashi, pour gagner Tsuruga où je trouverai le bateau russe qui relie le Japon à Vladivostock.

Un personnage considérable monte dans le même wagon que moi. C'est, paraît-il, le prince K..., qui part pour l'occident. Plus de deux cents caudataires l'accompagnent sur le quai ! Ah ! les amusantes révérences, les salutations profondes, les mains à plat sur les genoux, répétées infatigablement dans les groupes exquisement polis d'hommes et de femmes !

L'express s'ébranle. Il fait très chaud. Au bout d'un quart d'heure, le prince, habillé à l'européenne, retire son veston et son gilet et se promène en pantalon sans bretelles dans le compartiment

Je revois le Fuji-Yama et son cône de neige éternelle ; puis, surgit dans la plaine le château de

Nagoya avec ses murailles de pierre pareilles à celles d'Osaka et ses pavillons blancs aux cinq toits retroussés entre les branches des pins.

Changement de train à Maibara. A la plaine succède une région montagneuse, toute tapissée de la verdure des forêts. Le soir, je suis à Tsuruga au Kumagai-Hôtel. J'attendrai là pendant deux jours le paquebot de la flotte volontaire russe.

La chaleur, le beau temps sont retrouvés et me font presque regretter d'avoir décidé mon départ.

Mes flâneries dans Tsuruga me mènent souvent, du côté de l'ombre, dans la rue d'Ominato. Près de cette voie peuplée de marchands, un temple shintoïste dresse ses torii et ses lanternes sur une place où se sont établies pour une fête des boutiques de sucreries, de porcelaines. J'y suis attiré surtout par un charlatan dont j'admire, sans les comprendre, les discours éloquents, qu'il enjolive de curieux effets d'éventail et qu'interrompent parfois les accords d'un orchestre de shamisen.

Dans une autre direction, vers l'ouest, s'étendent les ombrages d'un parc planté de cônifères, le parc de Matsubara, au bord de la baie de Tsuruga.

Un matin, dépassant le parc, je m'engage sur une route tracée à travers les bois, respirant à pleins poumons une bonne odeur de résine. Je suis loin déjà de Tsuruga. Tout à coup, à un tournant du chemin apparaissent deux jeunes femmes qui se dirigent du côté de la ville. Elles s'arrêtent à cinquante pas de moi, m'examinent un instant et s'enfuient, affolées... J'inspire la terreur! Évidemment je suis

quelque effroyable satyre, d'une race inconnue!

Continuant ma promenade, j'arrive peu après au village de Yamanasu. Les habitants ne se sauvent pas; ils sont en nombre; mais ils me considèrent cependant avec défiance. Ils n'ont peut-être jamais vu d'Européen. — Derrière les vitres de papier des maisons, sans doute, me regardent passer les deux femmes que j'ai tout à l'heure involontairement terrorisées.

Très primitif, ce village de Yamanasu : des huttes de bambou surmontées d'un toit de chaume pyramidal. C'est presque Java, l'île lointaine, avec ses huttes malaises.

A l'est de Tsuruga s'élèvent de belles montagnes couvertes de forêts. A une centaine de mètres au-dessus de la ville, une délicieuse maison de thé s'y tapit dans le feuillage. J'aime à m'asseoir dans cette tchaya, les jambes croisées sur les nattes. Les cloisons légères glissent dans leurs rainures, l'air et la lumière entrent de toute part; la fraîche brise de la mer me caresse doucement, et sous mes yeux se déploie le panorama de Tsuruga : les toits gris, les temples que dominant les rigides ramures des grands pins et les hauts promontoires boisés dont s'encadrent les eaux bleues de la baie.

Les petites servantes m'apportent le thé, souriantes, babillardes; et je me plais à les écouter, comme on écoute des oiseaux, sans savoir ce qu'ils chantent. — L'une d'elles s'appelle *Umé* (Prune). — Comme Loti, j'aurai, avant de quitter le Japon, connu Mme Prune.

\*  
\* \*

L'heure est venue de s'en aller. Le boy de l'hôtel m'offre un bouquet; aimable attention, qui fait du pourboire un échange de bons procédés.

Le paquebot russe est en rade. — On charge une multitude de caisses de pommes, qu'arriment sur le navire des femmes-coolies. Il semble que ce travail ne convient guère au sexe faible, et pourtant, au Japon, ce sont des femmes qui l'exécutent.

Parmi ces coolies, quelques-unes sont bien jolies; et toutes, malgré leur dur métier, ont des mains admirables. Elles les soignent, leurs mains : une carapace de toile bleue en protège le dessus.

En somme, ces ouvrières ne paraissent pas à plaindre : elles sont robustes, elles sont belles, et elles rient.

La cloche sonne. Les chargeuses de caisses s'en vont. Le *Penza* s'éloigne. La nuit descend sur les eaux. Au loin luisent d'innombrables lumières, alignées comme les réverbères d'une ville. Ce n'est pas une ville de la côte, c'est une flotille de pêcheurs de maquereau. Les lumières s'affaiblissent et peu à peu s'éteignent sous la courbure de la mer.

C'en est fini du Japon.

\*  
\* \*

A bord, peu de monde. Quelques Anglais, un Hol-



landais et le nouvel ambassadeur du mikado à Paris, le baron Ishii, avec sa femme et sa fille.

Une journée se passe. Aucune rencontre. Vers le soir un brouillard épais alourdit son voile gris sur les flots.

Toute la nuit la sirène beugle, sinistre. Mais ces parages sont peu fréquentés; aucun bateau ne nous répond.

Enfin, à l'aube, la brume se dissipe; nous sommes en face de Vladivostock. Des montagnes vertes, sans arbres, enserrant une baie profonde, bien abritée.

Débarquement sans encombre après examen des passeports. Visite de la douane; point trop exaspérante.

N'ayant pas retenu à l'avance ma place dans l'express qui part le jour même, je patienterai deux jours jusqu'au prochain départ.

Me voilà en Russie. Vladivostock, à l'extrémité de l'Asie, est aussi russe que le sont, à treize mille kilomètres, les villes du Dnieper et du Don. La gare a copié sa façade et ses toits verts sur Saint-Basile de Moscou. La grande rue, la Switlanskaïa, pourrait être le *Krestchatik* de Kiew. Les voitures basses aux brancards unis par l'archet de la *dougâ*, les cochers à chemise rouge sont les mêmes qu'on voit à Pétersbourg ou à Bakou.

Cependant dans les quartiers d'Aléoutskaïa et de Semenovskaïa on se trouve tout à coup transporté en Chine. Le soir, surtout, la foule chinoise se répand dans les rues, emplît les échoppes des coif-

feurs où se tressent les nattes qu'on ne coupe pas ici, sous la protection des Russes.

Quelques Coréens aussi, portefaix ahuris, déambulent sans se presser. Ils ont abandonné leur cocasse chapeau de clown. On les reconnaît à leur torsade de cheveux et à leur éternel costume de toile blanche.

Rien qui m'intéresse beaucoup à Vladivostock. Hier j'ai parcouru les rues, les rues en échiquier, sans pavés, d'une ville improvisée comme les cités d'Amérique, où après avoir marché un kilomètre on arrive brusquement dans des terrains vagues.

Ce matin, un corbillard arrêté devant la porte d'une église me donne l'idée d'entrer pour entendre les chants des popes, qui m'émurent tant lors de mon premier voyage en Russie.

Les voix mâles résonnent, s'amplifient en grondements de tonnerre; puis, voici que les chants cessent. Au milieu de l'église le cercueil est ouvert; un enfant mort semble dormir. La famille défile, suivie de tous les assistants, qui, l'un après l'autre, baisent le cadavre comme les catholiques romains baisent la patène du prêtre lors de l'*offrande*. Cris de douleur, larmes, lamentations de désespoir.

Ce sera ma dernière vision de Vladivostock.



L'express transsibérien quitte la gare. En voici jusqu'à Saint-Pétersbourg pour neuf jours et neuf

nuits dans un coupé de la compagnie des wagons-lits où, heureusement, j'aurai la chance de rester seul.

Arrêt à Nikolskoïé-Oussouriskiy. La nuit vient. Le lendemain c'est Karbine, le point de jonction du transsibérien avec la ligne de Chine. Nous sommes ici en territoire chinois, mais on ne s'en douterait guère en voyant d'un côté de la voie les tentes d'un camp russe, et de l'autre la ville d'aspect très moscovite.

Nous courons maintenant dans une immense plaine verte qui s'étend de tous côtés jusqu'aux limites de l'horizon, la mer d'herbe de Mandchourie où pourraient se nourrir des millions de bestiaux.

Mantchouria — Nous rentrons en Russie. Une visite de la douane, de pure forme ; après quoi nous sommes définitivement en Sibérie.

Le sol se gonfle en ondulations couvertes de bois de sapins, de bois de bouleaux. Peu à peu, les collines deviennent des montagnes. Le troisième jour, le train pendant six heures longe les rives du lac Baïkal que dominant de hauts sommets neigeux.

Un vent glacial souffle tandis qu'à l'arrêt de Tancoï nous faisons les cent pas sur le quai.

Je suis le seul Français parmi les voyageurs qui regagnent l'Europe. Mes compagnons sont des Anglais de Chine, des Allemands, des Russes.

Les lumières d'Irkoutsk scintillent dans les ténèbres. Changement de train à onze heures du soir. Nous nous installons dans de nouveaux wagons d'où l'on ne nous délogera plus jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Durant six jours encore nous roulons à travers un pays toujours le même : des villages dispersés au bord des rivières, le long de l'ancienne route de Sibérie, des villages aux isbas toutes pareilles, faites de troncs d'arbres non équarris ; des bois de bouleaux, des bois de sapins toujours, très tristes avec leurs squelettes d'arbres morts parmi les verdure sombres ; des clairières incendiées, et de temps en temps des pâturages où paissent des vaches et des chevaux entravés.

A toutes les gares, des soldats mettent l'arme au pied lors du passage du train. Dans la campagne, d'autres hommes apparaissent, des moujicks, dont la blouse rouge égaie un peu la mélancolie des maigres bois de pins.

En certains endroits on répare la voie ; ailleurs on la double. Des équipes d'ouvriers travaillent, le visage masqué d'un tulle noir, pour éviter les morsures des moustiques.

Ils pénètrent dans les wagons par milliers, ces moustiques ; on les écrase contre les vitres, on les expulse en faisant jouer des courants d'air.

Puis voici d'autres ennemis. La locomotive brûle le bois des forêts. Ses étincelles volent dans les compartiments dont il faut fermer les fenêtres.

La chaleur revient à mesure que nous progressons vers l'Oural. Le pays est moins sauvage. Maintenant, près de la ligne, des paysans cultivent de grands carrés d'une terre noire, aussi fertile sans doute que le *tchernoziom* du sud de la Russie.

L'heure varie chaque jour. L'heure de Vladivos-

tock est en avance de sept heures sur celle de Saint-Pétersbourg; mais, pour plus de commodité, la pendule du wagon-restaurant marque imperturbablement l'heure de la capitale du commencement jusqu'à la fin du voyage, de sorte que certains jours le conducteur annonce le déjeuner à trois heures du matin et le dîner à quatre heures de l'après-midi.

A Tcheliabinsk, une gare énorme. Les quais sont encombrés d'émigrants affalés sur leurs ballots. Ces gens n'ont pas l'air misérable. Beaucoup sont des cultivateurs aisés qui cherchent une fortune plus rapide en allant exploiter en Sibérie des terres concédées gratuitement par le gouvernement. Tcheliabinsk, aux pieds de l'Oural, à l'entrée de la Sibérie, point de raccord de la ligne de Moscou avec celle de Saint-Pétersbourg, est le grand centre d'émigration où se rassemblent les paysans russes pour être dirigés ensuite vers les concessions qu'ils ont sollicitées.

Nous traversons, au nord, les derniers contreforts des montagnes. Ekaterinenbourg passe avec les toits verts et les bulbes argentés de ses églises; ensuite se succèdent des pâturages entre des bois de sapins et de bouleaux. Aux stations où tout le monde, pendant dix minutes, descend pour se dégourdir les jambes, accourent les marchandes de fraises, bientôt débarrassées de leurs assiettes pleines de fruits rouges. Sur les quais, des boutiques étalent des pierres de l'Oural et des jouets de bois sculpté.

... Le soleil se lève sur la neuvième journée. Mon voyage dans quelques heures sera terminé. Il

ne me restera plus qu'à traverser rapidement la Russie et l'Allemagne, que je connais déjà.

Tandis que l'express franchit les dernières verstes de son trajet; las de regarder l'invariable paysage, je ferme les yeux et je rêve. Mon imagination se reporte vers les contrées que j'ai parcourues depuis six mois. Je revois les Chinois actifs et prolifants, les Japonais ardents et audacieux; et je me demande si le double ruban de fer sur lequel j'ai roulé pendant plus d'une semaine ne sera pas tantôt la route que suivront quatre cent millions de jaunes pour venir se ruer sur l'Europe, comme jadis les hordes d'Attila.

... Le train ralentit sa marche; il s'arrête. C'est Pétersbourg; la gare Nicolas.

Sur la place Znamienskaïa, en face de la station, à deux pas des locomotives qui arrivent du fond de l'Asie, un monument glorifie Alexandre III, le créateur de la voie transsibérienne.

Ce monument, une statue équestre que modela Paul Troubetskoï, je ne crois pas qu'il y en ait nulle part de plus expressif.

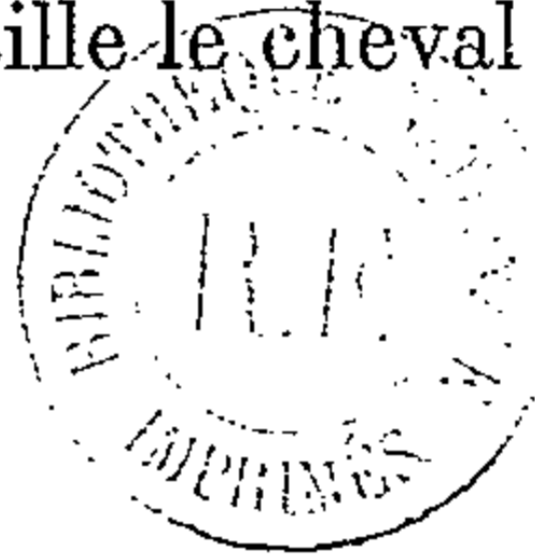
Nous sommes loin des vulgarités courantes, du destrier banal qui bondit en un galop de fantaisie sous l'éperon d'un héros au geste théâtral.

L'empereur, un corps d'athlète bien d'aplomb sur la selle, a une main sur les rênes, dans une attitude de calme absolu. Le cheval pose ses pieds de bronze sur un rocher de granit brun, un fragment de montagne. C'est une bête solide, pesante, dont les formes massives affirment la vigueur tranquille.

Son encolure puissante se courbe un peu. Il incline la tête comme pour l'opposer à une attaque. Ses jambes, toutes droites, se tendent en une impressionnante rigidité. Il est fixé sur le roc dans une immobilité souveraine, qu'aucun choc ne saurait ébranler.

Ce cheval, c'est la force lente, la force qui résiste; c'est la Russie.

Si, un jour, poussées par la soif des conquêtes, se précipitent vers l'occident les multitudes mongoles, contre ce rempart se heurteront leurs efforts. Au seuil de l'Europe veille le cheval colosse.



FIN

# TABLE DES MATIÈRES

|                    | Pages. |
|--------------------|--------|
| AVANT-PROPOS ..... | I      |

## CHAPITRE PREMIER

### VERS LE SUD

|   |   |
|---|---|
| En mer. — Une escale à Singapour. — Sur le <i>Haïphong</i> .... | 1 |
|---|---|

## CHAPITRE II

### BATAVIA

|  |    |
|--|----|
| Batavia : la vieille ville; Weltevreden. — La <i>dutch wife</i> . — Le Musée. — Les fruits de Java. — Buitenzorg : le Jardin botanique. — Le <i>rijstaffel</i> ..... | 12 |
|--|----|

## CHAPITRE III

### GAROET

|   |    |
|---|----|
| En chemin de fer. — Le volcan Papandajan. — La peinture au batik. — Anklongs et pantongs..... | 26 |
|---|----|

## CHAPITRE IV

### DJOKYAKARTA

|  |    |
|--|----|
| La ville. — La foire sur l'Aloon-Aloon. — Une excursion au Boro-Boedoer. — La fête du Saten..... | 36 |
|--|----|



## CHAPITRE V

## SOERABAIA

- L'Oranje-Hôtel. — Les rues de Soerabaia. — Promenades à Wonokromo et à Sidoardjo. — Les Chinois de Java. — Le régime colonial de l'île..... 50

## CHAPITRE VI

## SINGAPOUR

- Sur le *Van Heemskerk*. — Singapour : à l'hôtel; les rues de Singapour. — Les États malais. — Johore. — Le jeu de bacan..... 64

## CHAPITRE VII

## SAÏGON

- Les pousse-pousse. — Les rues. — Le théâtre — Les cafés. — Les coolies-ché. — Cholen. — La plaine des tombeaux. — Les chettys..... 74

## CHAPITRE VIII

## AU CAMBODGE

- Sur le Mékong. — Pnom-Penh. — Annamites, Chinois, Cambodgiens. — La pagode et le jardin du Pnom. — La pagode du palais royal. — La statue de Norodom. — Fête donnée par le roi Sisowath. — Kampong-Chnang. — En sampan sur le lac Tonlé-Sap. — Siem-Réap. — Angkor-Tom et Angkor-Wat. — Retour à Pnom-Penh. — Mœurs cambodgiennes. — Nouvelles circulaires : l'indigénat, la cadouille, l'examen de langues. — Maladies d'Indo-Chine..... 81

## CHAPITRE IX

## EN ANNAM

- En mer. — Conversations sur le Laos. — Tourane. — Le col des Nuages. — Hué. — Les tombeaux des empereurs

## TABLE DES MATIÈRES

405

Pages.

|  |     |
|--|-----|
| d'Annam. Le palais impérial. — La rivière de Hué. — La pagode de Confucius. — Un dîner annamite. — Le théâtre annamite. — Retour à Tourane. — Les montagnes de Marbre..... | 135 |
|--|-----|

### CHAPITRE X

#### AU TONKIN

|   |     |
|---|-----|
| Haïphong. — La baie d'Along. — La baie de Fai-tsi-Long. — Le Dé-Tham. — Hanoï. — Les rues. — Le Petit Lac. — Le palais du gouverneur. — Doumérisme et antidoumérisme. — Les rues marchandes. — Le village à papier. — Ce qu'on dit en Indo-Chine. — Consulats japonais..... | 161 |
|---|-----|

### CHAPITRE XI

#### CHINE DU SUD

|  |     |
|--|-----|
| Sur le <i>Hong-Kong</i> . — Le comprador. — Pa-Khoï. — L'état actuel de la Chine. — Hong-Kong. — La ville basse. — Le Pic. — Canton : la rivière. — Chamine. — Les rues de Canton. — Les pagodes. — Les marchands. — Macao : les Chinois; un jardin. — Le jeu de <i>fan-tan</i> . — Le buste de Camoëns..... | 180 |
|--|-----|

### CHAPITRE XII

#### DE SHANG-HAI A HAN-KOW

|  |     |
|--|-----|
| Shang-Haï : le Bund. — Les rues des concessions. — Foutcheou Road. — La cité chinoise. — Le Shang-Haï moderne. — La révolution chinoise. — Sur le Yang-Tsé-Kiang. — Kiou-Kiang. — Han-Kow : la concession européenne; le quartier chinois. — L'avenir d'Han-Kow..... | 213 |
|--|-----|

### CHAPITRE XIII

#### CHINE DU NORD

|   |  |
|---|--|
| En chemin de fer. — La richesse du Hou-Pei et du Hou-Nan. — Incurie chinoise. — Chine du Nord et Chine du |  |
|---|--|

|  |     |
|--|-----|
| Sud. — Pékin : les murs de Pékin. — L'observatoire. — Les rues. — Les femmes mandchoues. — Un enterrement. — Les maisons de thé de Tsien-Men. — Le temple de Confucius. — Le temple du Ciel. — Le temple Jaune. — Le Palais d'Été. — Nankou. — La Grande Muraille. — Les tombeaux des Ming. — Tien-Tsin. — Moukden : la ville. — Les tombeaux des empereurs mandchous. — Le palais impérial. — Le commerce de Moukden..... | 232 |
|--|-----|

## CHAPITRE XIV

## EN CORÉE

|  |     |
|--|-----|
| En chemin de fer. — Politesse japonaise. — Coréens et Coréennes. — Les chapeaux. — Les Japonais et la toile blanche. — Au marché de Séoul. — Un mètre d'œufs. — Un bœuf de bois. — Les monuments de Séoul..... | 275 |
|--|-----|

## CHAPITRE XV

## DE FOUSAN A OSAKA

|  |     |
|--|-----|
| Shimonoseki : boutiques et costumes. — En wagon. — Miyajima. — L'hôtel. — Le paysage. — <i>Toro et torii</i> . — Le temple. — Un office shintoïste. — Trophées guerriers. — Sur la mer intérieure du Japon. — Kobé : les rues. — Les kouroumaya. — Nunobiki. — Osaka : le château. — Le temple de Tennoji. — La Shinsai-bachi. — L'industrie au Japon. — La Monnaie. — Le théâtre. — Les rues. | 284 |
|--|-----|

## CHAPITRE XVI

## DE KYOTO A KAMAKURA

|   |     |
|---|-----|
| Le charme de Kyoto. — Yamashina. — Miidera. — Le lac Biwa. — Yshyama. — Karasaki. — Le Daïboutsou. — Fushimi. — Sanyusangen-Do. — Higashi-Hongwanji. — Nishi-Hongwanji. — Les boutiques de Kyoto. — Gueishas et maisons de thé. — Le musée. — Nara. — Yamada. — A l'hôtel. — Le Nai-Ku. — Futami et Toba. — Le Gê-Ku. — Gueishas. — Yokohama. — Kamakura..... | 311 |
|---|-----|

## CHAPITRE XVII

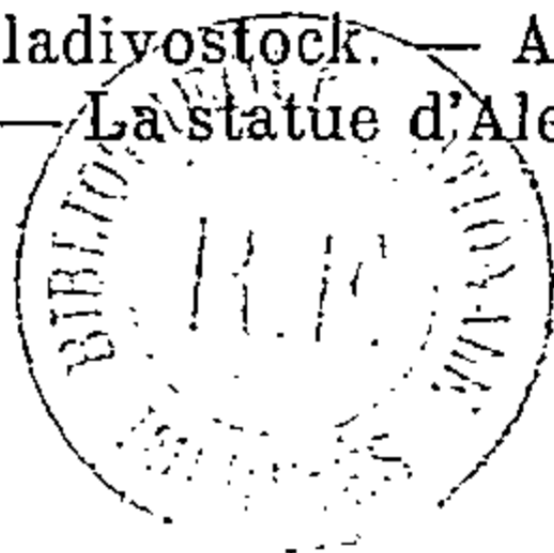
## TOKYO ET NIKKO

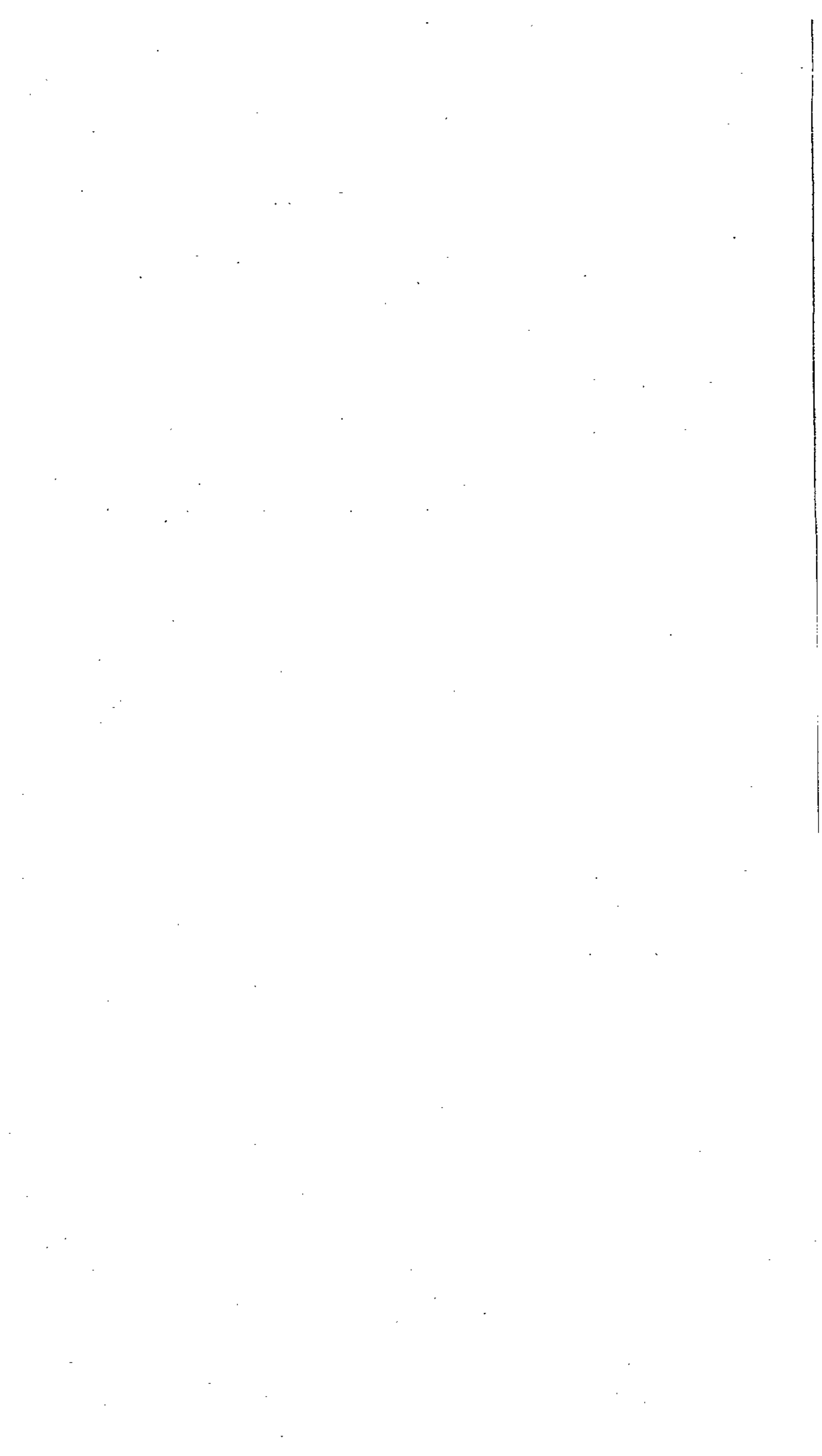
|  |     |
|--|-----|
| Les rues de Tokyo. — Tokyo le soir. — Les bruits de la rue. — Tradition et modernisme. — L'écriture sino-japonaise. — Les quarante-sept ronins. — Le Bushido. — Le Musée d'Uyeno. — Le parc d'Asakusa. — Le Yoshiwara. — Les oïran. — Le théâtre Teikoku-za. — L'école de jiu-jitsu. — Le mariage de Ki-za. — Nikko. — Les dieux ont soif. — Le pont Rouge. — Les temples de Futara, de Yeyasu, de Yemitzu. Une danseuse sacrée. — Une gueisha d'Irimachi. — Le bain japonais..... | 346 |
|--|-----|

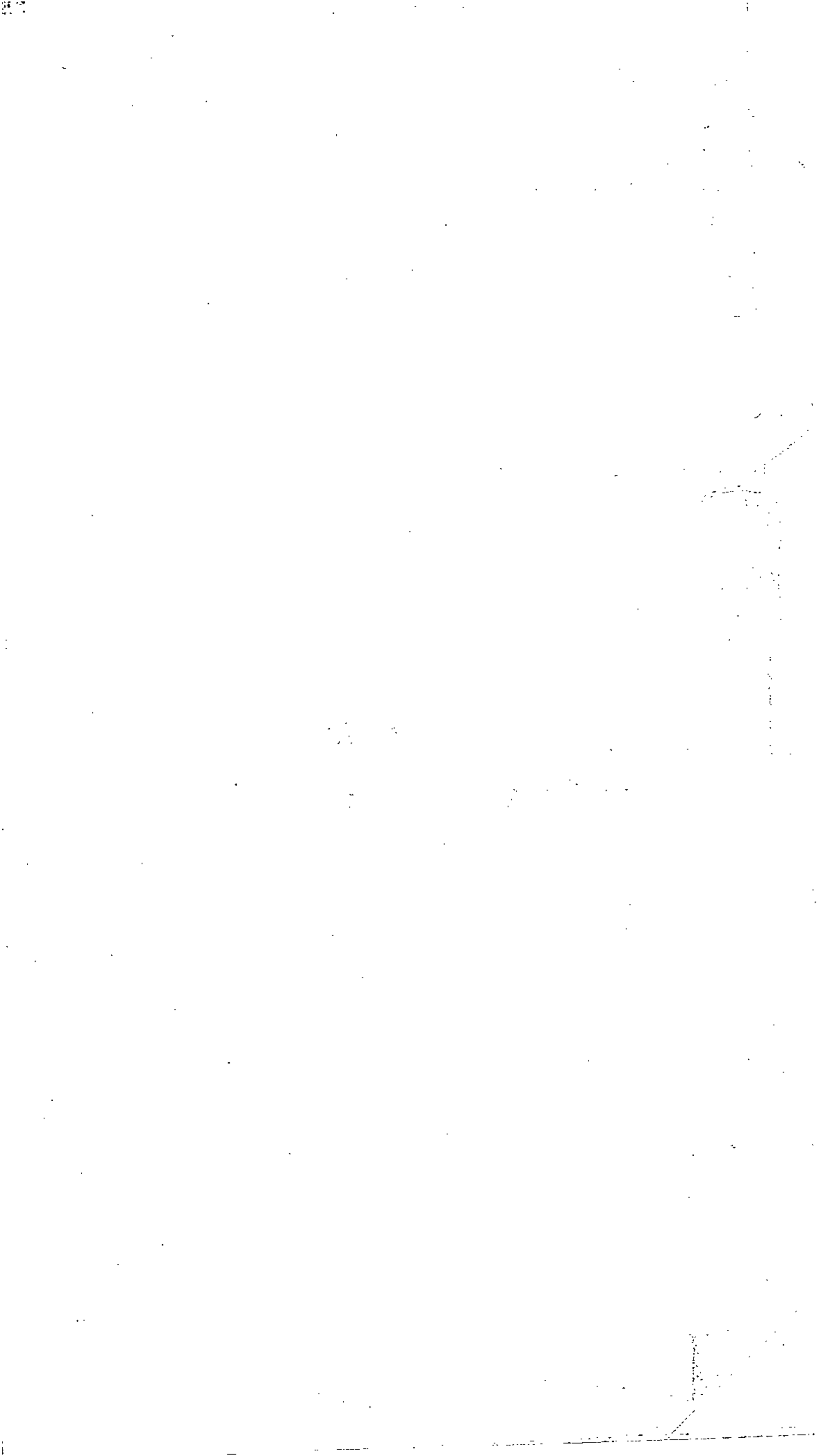
## CHAPITRE XVIII

## VERS L'EUROPE

|  |     |
|--|-----|
| Tsuruga. — Sur le <i>Penza</i> . — Vladivostock. — A travers la Sibérie. — Saint-Petersbourg. — La statue d'Alexandre III. | 392 |
|--|-----|





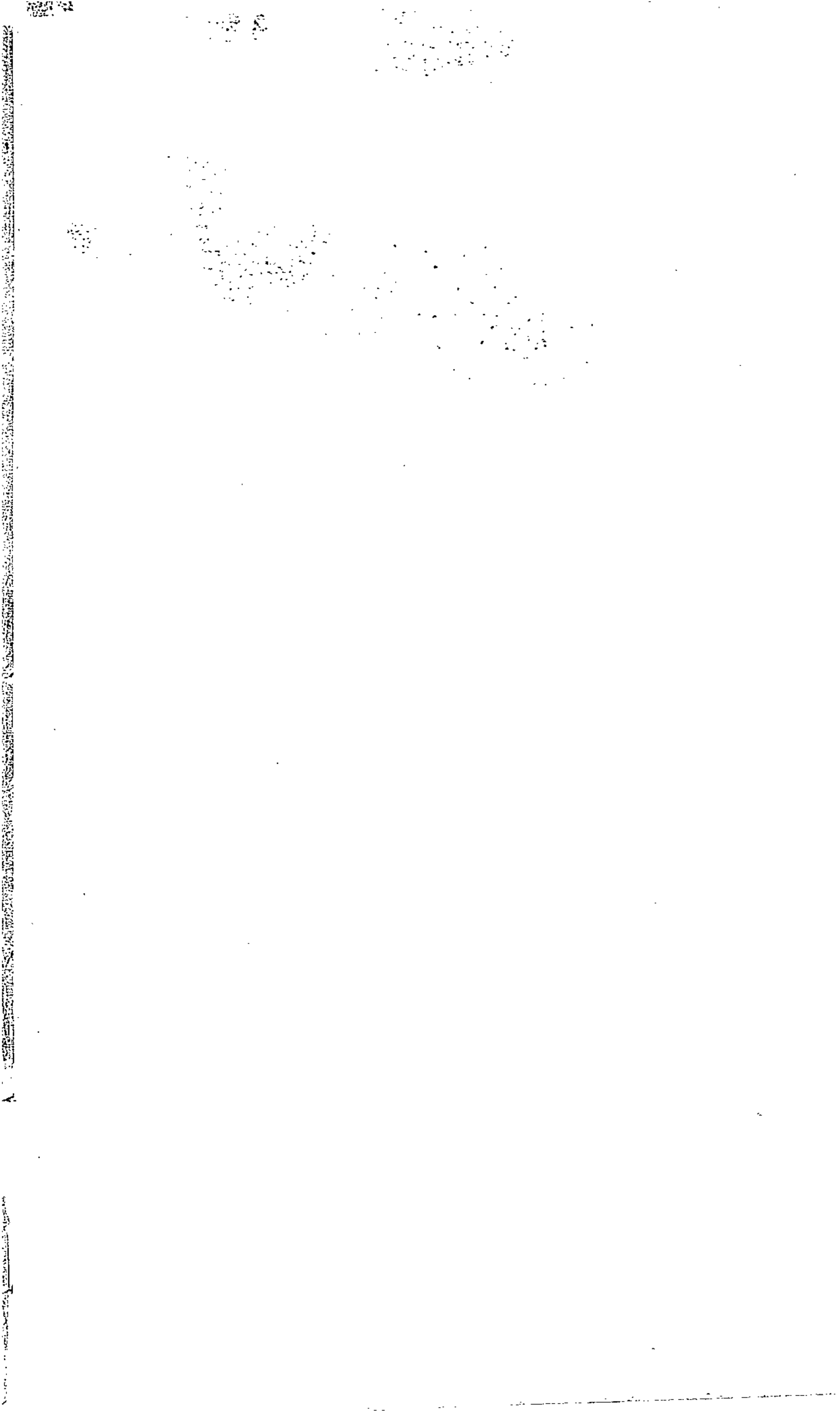




PARIS

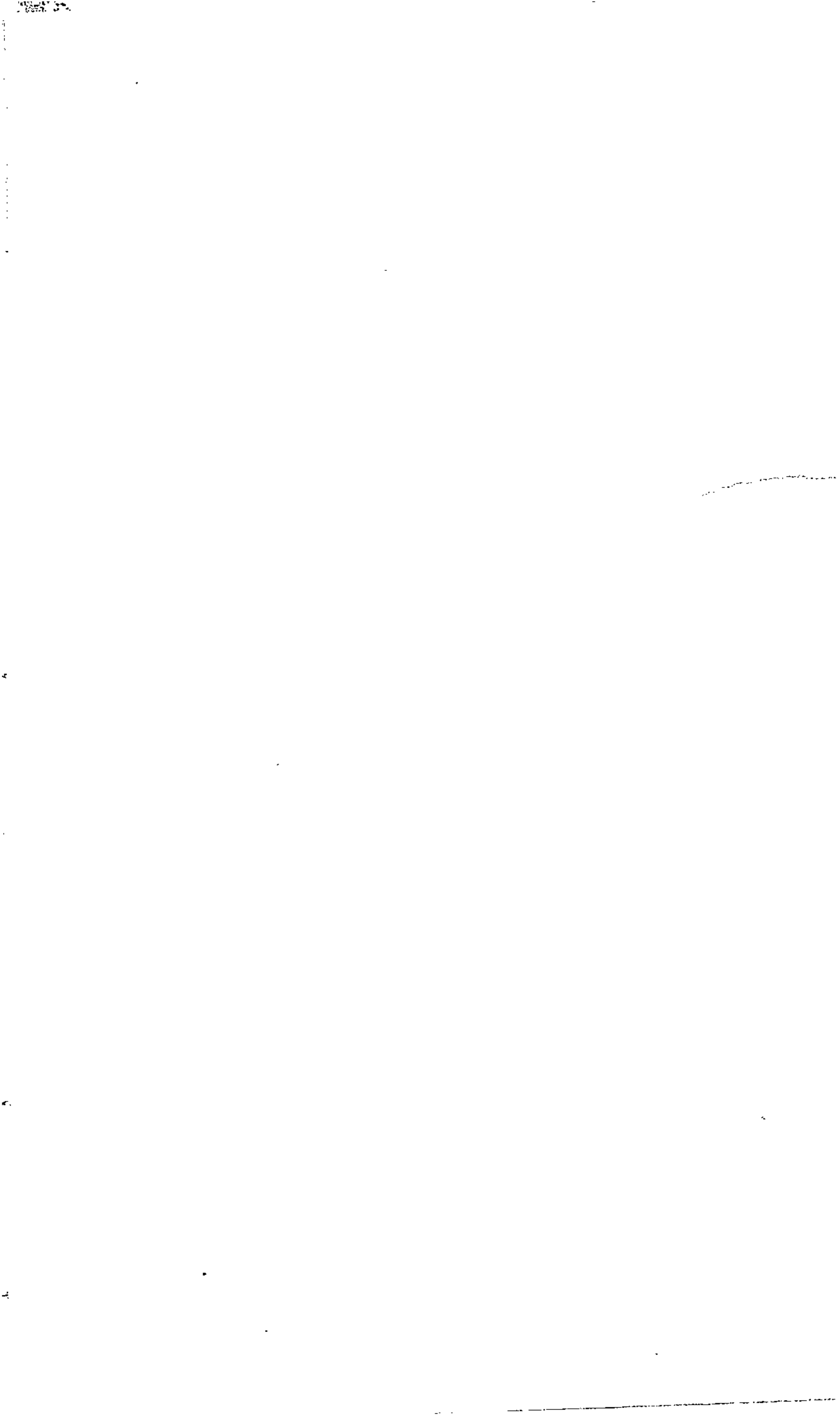
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

8, rue Garancière, 6<sup>e</sup>

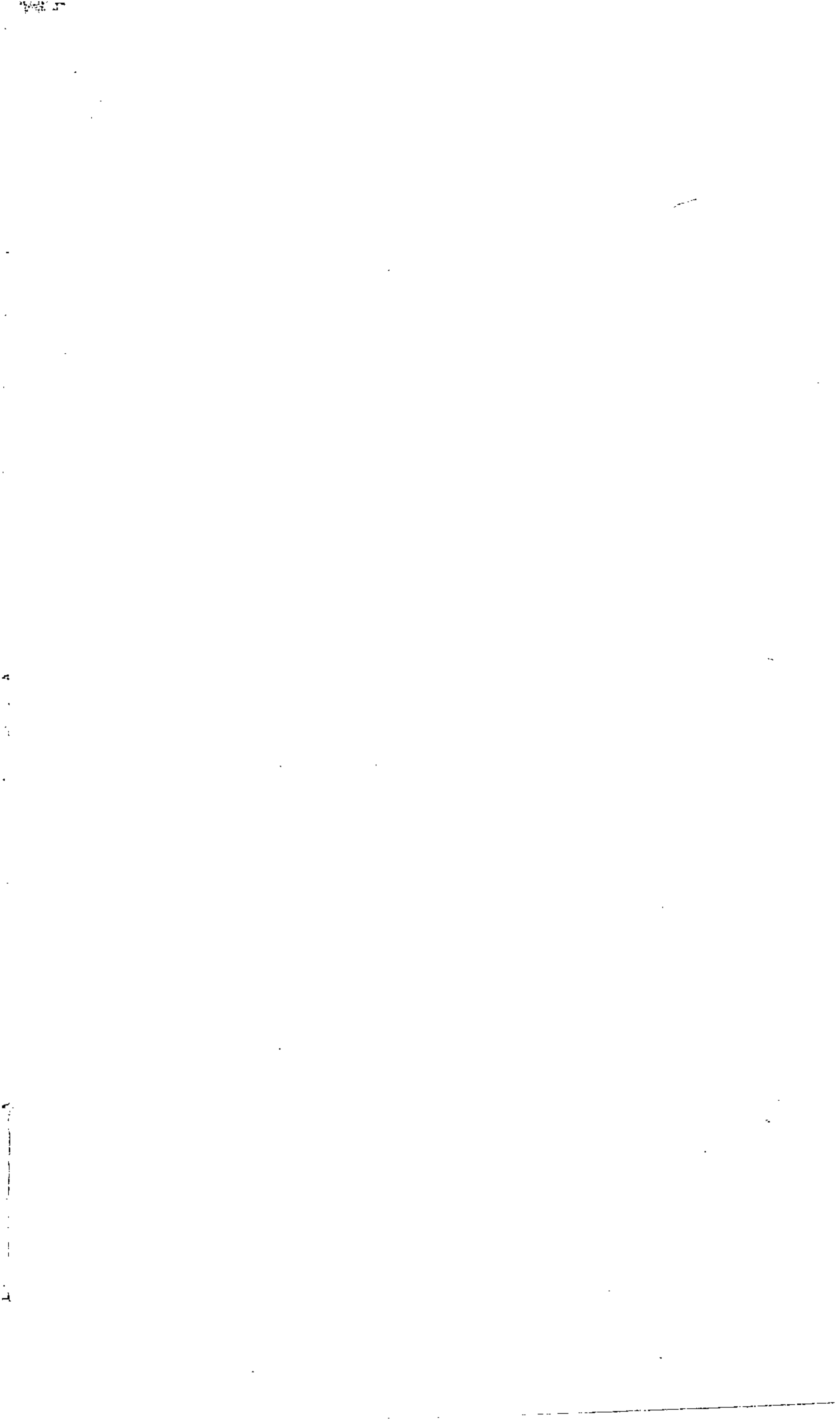












## AVANT-PROPOS

### CHAPITRE PREMIER VERS LE SUD

En mer. - Une escale à Singapour. - Sur le *Haiphong*

### CHAPITRE II BATAVIA

Batavia: la vieille ville; Weltevreden. - La *dutch wife*. - Le Musée. - Les fruits de Java. - Buitenzorg: le Jardin botanique. - Le *rijstaffel*

### CHAPITRE III GAROET

En chemin de fer. - Le volcan Papandajan. - La peinture au batik. - Anklongs et pantongs

### CHAPITRE IV DJOKYAKARTA

La ville. - La foire sur l'Aloon-Aloon. - Une excursion au Boro-Boedoer. - La fête du Saten

### CHAPITRE V SOERABAIA

L'Oranje-Hôtel. - Les rues de Socrabaia. - Promenades à Wonokromo et à Sidoardjo. - Les Chinois de Java. - Le régime colonial de l'île

### CHAPITRE VI SINGAPOUR

Sur le *Van Heemskerck*. - Singapour: à l'hôtel; les rues de Singapour. - Les Etats malais. - Johore. - Le jeu de bacan

### CHAPITRE VII SAÏGON

Les pousse-pousse. - Les rues. - Le théâtre - Les cafés. - Les coolies-ché. - Cholen. - La plaine des tombeaux. - Les chettys

### CHAPITRE VIII AU CAMBODGE

Sur le Mékong. - Pnom-Penh. - Annamites, Chinois, Cambodgiens. - La pagode et le jardin du Pnom. - La pagode du palais royal. - La statue de Norodom. - Fête donnée par le roi Sisowath. - Kampong-Chnang. - En sampan sur le lac Tonlé-Sap. - Siem-Réap. - Angkor-Tom et Angkor-Wat. - Retour à Pnom-Penh. - Moeurs cambodgiennes. - Nouvelles circulaires: l'indigénat, la cadouille, l'examen de langues. - Maladies d'Indo-Chine

### CHAPITRE IX EN ANNAM

En mer. - Conversations sur le Laos. - Tourane. - Le col des Nuages. - Hué. - Les tombeaux des empereurs d'Annam. Le palais impérial. - La rivière de Hué. - La pagode de Confucius. - Un dîner annamite. - Le théâtre annamite. - Retour à Tourane. - Les montagnes de Marbre

### CHAPITRE X AU TONKIN

Haïphon. - La baie d'Along. - La baie de Fai-tsi-Long. - Le Dé-Tham. - Hanoï. - Les rues. - Le Petit Lac. - Le palais du gouverneur. - Doumérisme et antidoumérisme. - Les rues marchandes. - Le village à papier. - Ce qu'on dit en Indo-Chine. - Consulats japonais

### CHAPITRE XI CHINE DU SUD

Sur le *Hong-Kong*. - Le comprador. - Pa-Khoï. - L'état actuel de la Chine. - Hong-Kong. - La ville basse. - Le Pic. - Canton: la rivière. - Chamine. - Les rues de Canton. - Les pagodes. - Les marchands. - Macao: les Chinois; un jardin. - Le jeu de *fan-tan*. - Le buste de Camoëns

### CHAPITRE XII DE SHANG-HAI A HAN-KOW

Shang-Haï: le Bund. - Les rues des concessions. - Foutcheou Road. - La cité chinoise. - Le Shang-Haï moderne. - La révolution chinoise. - Sur le Yang-Tsé-Kiang. - Kiou-Kiang. - Han-Kow: la concession européenne; le quartier chinois. - L'avenir d'Han-Kow

### CHAPITRE XIII CHINE DU NORD

En chemin de fer. - La richesse du Hou-Pei et du Hou-Nan. - Incurie chinoise. - Chine du Nord et Chine du Sud. - Pékin: les murs de Pékin. - L'observatoire. - Les rues. - Les femmes mandchoues. - Un enterrement. - Les maisons de thé de Tsién-Men. - Le temple de Confucius. - Le temple du Ciel. - Le temple Jaune. - Le Palais d'Été. - Nankou. - La Grande Muraille. - Les tombeaux des Ming. - Tien-Tsin. - Moukden: la ville. - Les tombeaux des empereurs mandchous. - Le palais impérial. - Le commerce de Moukden

### CHAPITRE XIV EN COREE

En chemin de fer. - Politesse japonaise. - Coréens et Coréennes. - Les chapeaux. - Les Japonais et la toile blanche. - Au marché de Séoul. - Un mètre d'oeufs. - Un boeuf de bois. - Les monuments de Séoul

### CHAPITRE XV DE FOUSAN A OSAKA

Shimonoseki: boutiques et costumes. - En wagon. - Miyajima. - L'hôtel. - Le paysage. - *Toro et torii*. - Le temple. - Un office shintoïste. - Trophées guerriers. - Sur la mer intérieure du Japon. - Kobé: les rues. - Les kouroumaya. - Nunobiki. - Osaka: le château. - Le temple de Tennoji. - La Shinsaï-bachi. - L'industrie au Japon. - La Monnaie. - Le théâtre. - Les rues.

### CHAPITRE XVI DE KYOTO A KAMAKURA

Le charme de Kyoto. - Yamashina. - Miidera. - Le lac Biwa. - Yshyama. - Karasaki. - Le Daïboutsou. - Fushimi. - Sanyusangen-Do. - Higashi-Hongwanji. - Nishi-Hongwanji. - Les boutiques de Kyoto. - Gueishas et maisons de thé. - Le musée. - Nara. - Yamada. - A l'hôtel. - Le Nai-Ku. - Futami et Toba. - Le Gê-Ku. - Gueishas. - Yokohama. - Kamakura

### CHAPITRE XVII TOKYO ET NIKKO

Les rues de Tokyo. - Tokyo le soir. - Les bruits de la rue. - Tradition et modernisme. - L'écriture sino-japonaise. - Les quarante-sept ronins. - Le Bushido. - Le Musée d'Uyeno. - Le parc d'Asakusa. - Le Yoshiwara. - Les oïran. - Le théâtre Teikoku-za. - L'école de jujitsu. - Le mariage de Ki-za. - Nikko. - Les dieux ont soif. - Le pont Rouge. - Les temples de Futara, de Yeyasu, de Yemitzu. Une danseuse sacrée. - Une gueisha d'Irimachi. - Le bain japonais

### CHAPITRE XVIII VERS L'EUROPE

Tsuruga. - Sur le *Penza*. - Vladivostock. - A travers la Sibérie. - Saint-Pétersbourg. - La statue d'Alexandre III.